

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
VOYAGEURS FRANÇAIS
EN ANGLETERRE
DE 1815 A 1830

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ETHEL JONES

M. A. (WALES)



PARIS

E. DE BOCCARD, Éditeur

Anciennes Maisons Thorin et Fontemoing

1, Rue de Médicis

1930

ERRATA

- Page 26, ligne 13, *au lieu de Ambigu de Peltier, lire Ambigu de Peltier.*
Page 41, ligne 14, *au lieu de en honneur, lire en l'honneur.*
Page 43, ligne 31, *au lieu de dévovolu, lire dévolu.*
Page 44, ligne 13, *au lieu de accueilli, lire accueillis.*
Page 76, ligne 7, *au lieu de Dubois Fontenelle, lire Dubois Fontanelle.*
Page 76, note 1, *au lieu de Dubois Fontenelle, lire Dubois Fontanelle.*
Page 80, ligne 1, *au lieu de te, lire et.*
Page 83, ligne 32, *au lieu de laisser, lire laisse.*
Page 90, note 4, *au lieu de p. I, lire p. XI.*
Page 92, note 1, *au lieu de retrouvé, lire retrouvés.*
Page 96, note 1, *au lieu de Souvenir, lire Souvenirs.*
Page 114, note 1, *au lieu de parm-, lire parmi.*
Page 132, ligne 20, *au lieu de aignant, lire saignant.*
Page 134, ligne 1, *au lieu de ils explique, lire il explique.*
Page 154, ligne 32, *au lieu de formaités, lire formalités.*
Page 162, ligne 22, *au lieu de jamias, lire jamais.*
Page 189, ligne 17, *au lieu de laquelles lire laquelle.*
Page 189, note 5, *au lieu de exprime, lire expriment.*
Page 190, ligne 30, *au lieu de d'ue, lire d'une.*
Page 207, ligne 12, *au lieu de Almhouses, lire Almshouses.*
Page 259, ligne 17, *au lieu de rabattre, lire rebattre.*
Page 285, ligne 4, *au lieu de faisant, lire faisaient.*
Page 285, ligne 8, *au lieu de intégrale, lire intégrante.*
Page 293, ligne 18, *au lieu de byronnien, lire byronien.*
Page 333, Brown, *enlever 85, 178.*
Page 334, *au lieu de Desborough, lire Besborough.*
Page 338, Sheridan, *enlever 254.*
-

**Les voyageurs français en Angleterre
de 1815 à 1830**



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553025_0046

FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
VOYAGEURS FRANÇAIS
EN ANGLETERRE
DE 1815 A 1830

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ETHEL JONES

M. A. (WALES)



PARIS

E. DE BOCCARD, Éditeur

Anciennes Maisons Thorin et Fontemoing

1, Rue de Médicis

1930



A MON PERE

PRÉFACE

Un critique français a dit : « L'influence d'une nation sur une autre ne se manifeste pas seulement par sa littérature et l'influence littéraire elle-même ne consiste pas seulement en imitations des œuvres. Elle est faite aussi, et surtout, de ces courants d'opinion, de ces convois mystérieux de sentiments et d'idées, qui, à de certaines époques, portent un peuple vers un autre peuple¹ ». Ce sont ces courants d'opinion que nous avons recherchés et cru trouver dans les impressions de voyage des Français qui ont visité l'Angleterre de 1815 à 1830.

La Révolution avait rendu difficiles pour un temps les rapports entre l'Angleterre et la France, si bien que l'on peut dire que, vers 1814, les deux pays ne se connaissaient plus guère. La paix rétablie, il y eut un désir mutuel de se comprendre et d'étudier les coutumes, les opinions, en un mot la vie les uns des autres. Les Anglais, voyageurs plus aventureux que les Français, attirés par la vie moins coûteuse et les impôts moins lourds, affluèrent en France et y introduisirent leurs modes et leurs mœurs. Réciproquement, quoique avec un peu moins d'empressement, des Français de toutes conditions franchirent le détroit, poussés par la curiosité de mieux connaître la vie de leurs voisins. La Grande-Bretagne offrait, à cette époque, un spectacle plein d'intérêt pour un étranger, à cause de son commerce intense et du développement extraordinaire et récent de son industrie. De plus, les Anglais et l'Angleterre commençaient à être à la mode; tout dans le Royaume-Uni intéressait les Français : maisons, jardins, habillement, coutumes, littérature, théâtre, politique. L'Ecosse surtout les attirait : c'était le pays d'Ossian, c'était aussi celui de Walter Scott. On y allait pour visiter Holyrood et y évoquer les souvenirs des Bourbons exilés.

1. J. Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, p. 113.

Beaucoup de voyageurs français passèrent le détroit à cette époque; leur rang social et leur culture intellectuelle étaient des plus variés. On trouve parmi eux des hommes politiques, des journalistes, des économistes, des savants et aussi de simples touristes. Le nombre de ces voyageurs varie suivant les années et l'on peut se demander quelle en est la raison. Une théorie trop catégorique fondée sur ces statistiques risquerait fort d'être artificielle. Cependant, il semble assez naturel que les relations politiques entre l'Angleterre et la France et l'orientation de la politique intérieure anglaise aient été les principales causes de rapprochement ou d'éloignement. Ainsi, en 1815, année de Waterloo, très peu de Français se rendirent en Grande-Bretagne; par contre, les tendances plus libérales de la politique anglaise qui se manifestèrent quand Canning accéda au pouvoir peuvent expliquer en partie l'afflux des voyageurs vers 1822. La présence de Chateaubriand à l'ambassade y fut sans doute aussi pour quelque chose.

Le plan que nous avons adopté pour notre travail demande une explication sommaire. Nous avons divisé notre étude en deux parties. Dans la première, nous passons en revue les voyageurs, groupés d'après leurs intérêts particuliers : diplomatie, art, littérature, économie politique, etc. Certains d'entre eux étaient des personnages importants dans le monde politique, littéraire et artistique de l'époque et eurent donc une grande influence sur les idées de leur temps. D'autres étaient de simples touristes qui publièrent des récits de voyage : écrivains médiocres pour la plupart, leur style laisse souvent beaucoup à désirer. Leurs impressions ont parfois fort peu d'intérêt en elles-mêmes, mais elles n'en sont pas moins précieuses pour nous, car elles représentent les idées et les opinions moyennes de beaucoup de Français sur la vie anglaise au début du XIX^e siècle.

Dans la deuxième partie, nous essayons de faire ressortir l'impression générale qui se dégage de toutes ces impressions particulières. Ces voyageurs, dont les intérêts, le niveau intellectuel, le milieu social sont si divers, ont des opinions tantôt d'une variété déconcertante, tantôt d'une analogie telle qu'on les croirait calquées les unes sur les autres. Quant au moyen de sortir de ce dédale, il semble tout indiqué : par un choix aussi judicieux que possible, essayer de reconstruire dans les grandes lignes le tableau synthétique qui se dégage de cette foule de jugements individuels.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir épuisé le vaste su-

jet que nous abordons dans ce travail. Nous nous sommes néanmoins efforcé de choisir les personnages les plus caractéristiques de chaque catégorie et de faire ressortir les contacts qu'ils eurent avec l'Angleterre.

Qu'il nous soit permis de remercier M. Paul Hazard, professeur au Collège de France, de ses conseils et de ses encouragements qui ont grandement facilité notre tâche. Qu'il veuille bien trouver ici l'expression de notre profonde reconnaissance.

PREMIÈRE PARTIE

Les Voyageurs et leurs Voyages

CHAPITRE PREMIER

ÉMIGRÉS ET PRISONNIERS DE GUERRE

Gourbillon. — René-Martin Pillet; polémique autour de l'ouvrage de Pillet : Marsan, Sarrazin, Taschereau de Fargues et La Vauguyon. — Lezeverne,

De retour dans leur pays, quelques émigrés et prisonniers de guerre publièrent leurs impressions sur l'Angleterre et la vie anglaise. Parmi les émigrés, seuls Gourbillon, « secrétaire des commandements de Madame, belle-sœur du roi¹ », et le négociant Maurice Rubichon ont laissé des ouvrages publiés pendant les années qui nous occupent. Mais Rubichon n'a tiré de son séjour que des arguments pour développer ses idées sur l'économie politique et l'organisation de la société. Son livre ayant par conséquent un caractère très spécial sera étudié plus loin avec ceux des autres économistes. Nous ne parlerons donc ici que de Gourbillon. En réalité, son séjour eut lieu avant l'époque que nous traitons car il avait émigré en Angleterre vers 1800. Il y résida quinze ans et il y prit même, comme il le dit, « je ne sais quel goût du terroir² ». Il rédigea pendant ses années d'exil, avec la collaboration d'un Anglais nommé Dickinson, un ouvrage qu'il publia en 1817³. Cette étude, sans grande valeur originale, n'est qu'un remaniement du livre de Robert Southey où celui-ci prétendait exposer les observations faites

1. La Comtesse de Provence, qui devint plus tard reine de France.

2. Voir sur lui F. Baldensperger, *L'émigré Gourbillon (Revue de Littérature comparée, juillet-septembre 1921)*.

3. A. de Gourbillon, *L'Angleterre et les Anglais ou petit portrait d'une grande famille*. Paris, 1817, 3 vol. in-8°.

sur l'Angleterre par un auteur espagnol, Manuel Alvarez Espriella. Cependant *L'Angleterre et les Anglais* n'est pas une simple traduction du livre de Southey. Gourbillon s'est arrogé le droit de retrancher et de transformer à son gré. De plus, jugeant que dans le livre anglais bien des choses avaient été omises qui présenteraient un vif intérêt pour les Français, il ajouta quelques chapitres et décrivit entre autres une maison anglaise, la vie de famille, les modes, les clubs et les jeux.

Les observations qui ont trait aux mœurs sont les pages les plus neuves de l'ouvrage de Gourbillon. Il goûte fort le confort et l'aisance des maisons anglaises. « Les auberges de route, dit-il, m'avaient déjà donné une idée des coutumes anglaises et cependant je demeure comme étonné du luxe et des commodités de tout genre qui se trouvent dans les maisons particulières. Plût à Dieu que vous pussiez être témoin du coup d'œil de notre déjeuner; que d'ordre, que de recherche, que de perfection dans tout ce qui compose le service ! Un ameublement si élégant, si simple et d'un travail si achevé. Et ce feu de charbon de terre dont le brûlant éclat anime toute la scène¹ ». Il a même soin de donner la recette du thé à l'anglaise, insistant sur la nécessité de le servir, non pas comme en France avec du lait bouillant, mais avec une crème fraîche, « ce qui en fait une boisson délicieuse ». Il nous entretient longuement des nombreux clubs de la capitale, établissements inconnus en France à cette époque, et dont la somptuosité et le raffinement frappaient les voyageurs français. « On y trouve réuni, dit Gourbillon enthousiasmé, tout ce que la commodité, l'élégance et le luxe peuvent fournir de plus exquis..., un mobilier d'une grande richesse, une cave exquise, une bibliothèque choisie, la plus belle argenterie et surtout le plus beau linge² ». Il nous parle longuement de différents types de dandys, et nous fait connaître les danses joyeuses et pleines d'entrain de l'Angleterre d'alors, danses aux noms pittoresques : *drops of brandy, the devil among the tailors, et go to the devil and shake yourself*.

Il a vu l'Angleterre de l'époque romantique et en a noté quelques-uns des traits distinctifs. C'est ainsi qu'il a remarqué la mode des voyages à la campagne ou au bord de la

1. Gourbillon, I, p. 63-64.

2. *Ibid.*, III, p. 54-55.

mer, mode où se traduit cette passion de la nature qui était la grande source d'inspiration des poètes du temps : « Les enfants gâtés de la fortune et de la mode se portent en foule vers les bords de la mer aussi régulièrement que le flux qui les baigne... Depuis quelque temps la manie des sites romantiques semble avoir tourné toutes les têtes et un voyage d'été est devenu ici une chose aussi indispensablement nécessaire que l'était jadis, au printemps, un traitement quelconque pour une maladie imaginaire ou réelle¹ ».

Les rondes de nuit, les courses de chevaux, les combats de boxe, les bains de mer sont autant de particularités qui intéressent Gourbillon.

Mais si les mœurs lui semblent curieuses, l'aspect de la capitale ne lui paraît pas moins extraordinaire et il demeure stupéfait devant l'agitation de certains quartiers de Londres : « Je tombai, dit-il, dans une foule immense qui, de chaque côté de cette rue², s'écoulait en sens contraire à flots précipités et continuels. J'attribuai d'abord ce concours prodigieux à quelque événement extraordinaire, mais je reconnus bientôt qu'il n'était que l'effet du cours habituel des affaires; ... dans la rapidité de leur marche, il était facile de deviner le prix que les Anglais attachent au temps.. Aucun ne s'amusait à regarder les objets curieux étalés dans les boutiques, aucun ne s'arrêtait pour causer, l'empressement était partout, le désordre n'était nulle part³ ». Il note le contraste saisissant que fait Bond Street avec Cheapside, Bond Street, rendez-vous de tous ceux qui se piquent d'élégance : « Trois fois heureux est celui qui y paraît le premier avec un habit d'une nouvelle forme, et qui peut damer le pion à tous ses rivaux dans le jet d'un collet, la coupe d'une manche ou le modèle d'un bouton⁴ » ! C'est là que sont les boutiques les plus élégantes où le dandy et la mondaine peuvent acheter tout ce qui les embellit : « les eaux, les savons, les huiles, les poudres, les essences, les dépilatoires, les cosmétiques ». C'est là que l'élégant de Londres se fait initier, au prix d'une demi-guinée par leçon, à l'art de nouer sa cravate. Gourbillon, comme beaucoup d'autres voyageurs, est en extase devant les magasins, car à cette époque Londres est en avance sur Paris. Ce sont, selon lui,

1. Gourbillon, I, p. 341.

2. Cheapside.

3. Gourbillon, I, p. 69, 70.

4. *Ibid.*, II, p. 230.

« des espèces de salons publics, de riches galeries de curiosités, de vastes et élégants muséum (*sic*) consacrés à la mode¹ », où se trouve réuni tout ce qu'on veut acheter.

Gourbillon estime avec raison que, pour bien comprendre un pays, il faut connaître les provinces aussi bien que la capitale. Aussi visite-t-il les grandes villes industrielles qui viennent de surgir du sol comme des champignons par suite du développement rapide de l'industrie. Il saisit bien les traits caractéristiques de ces villes. Il sait voir et sentir. Il s'apitoie sur le sort des ouvriers, condamnés à une existence qui outrage les droits naturels de l'homme et s'indigne de voir les enfants employés dans les usines. Loin de s'extasier devant les merveilles de la mécanique, il est seulement « assourdi du bruit des presses, du roulement des roues, du froissement des machines² » et a hâte de s'en éloigner, éprouvant une satisfaction intime à penser qu'il va bientôt quitter ces grandes villes tristes et sombres pour ne pas y retourner. « Il existe, dit-il, dans une des îles des Indes Orientales un arbrisseau que les Français appellent veloutier; cet arbrisseau exhale de loin une odeur délicieuse qui devient moins agréable à mesure qu'on en approche et insupportable quand on est près³ ». Gourbillon ne trouve pas de meilleure comparaison pour traduire l'impression que produisent sur lui les grands centres d'industrie. Il est en revanche dédommagé par le charme vieillot d'Oxford et par les mille souvenirs historiques qu'il y retrouve. Oxford, « berceau des sciences et asile de l'étude », le frappe d'une surprise « aussi douce que nouvelle ». Il est saisi d'admiration devant « ces dômes, ces clochers, ces tours dont les faites majestueux s'élèvent au milieu d'une verdure épaisse et sombre⁴ ». Il est ravi de la rivière sur laquelle glissent en tous sens « une foule immense de légères nacelles ». Il n'est pas jusqu'aux notes égrenées par les nombreux carillons qui n'exercent sur lui une influence bienfaisante. Il s'intéresse aussi beaucoup à l'Université, visitant plusieurs collèges, admirant les bibliothèques, participant même au dîner des étudiants, s'informant des études et des examens, détails qui placent Gourbillon au-dessus du niveau moyen des voyageurs.

1. Gourbillon, I, p. 107.

2. *Ibid.*, II, p. 11.

3. *Ibid.*, II, p. 37.

4. *Ibid.*, I, p. 358.

Il ne s'en tient pas aux villes seules : sac au dos il fait de longues randonnées à pied dans la région des lacs. Gourbillon ne paraît pas avoir beaucoup apprécié les paysages d'Angleterre. Il déclare que la campagne anglaise ne peut jamais « séduire l'œil accoutumé aux campagnes du midi¹ ». Les monuments religieux, cathédrales et vieilles églises, le charment et il approuve hautement le culte des Anglais pour ces souvenirs du passé. Cependant, le catholique en lui souffre de voir ces magnifiques cathédrales devenues « le sanctuaire du culte de l'hérésie² ». Il est vrai que les progrès faits par le catholicisme en Angleterre depuis la Révolution le consolent en partie; il se réjouit du rétablissement des ordres monastiques; il sait gré aux Anglais du bon accueil fait au clergé catholique; il est reconnaissant à l'Université d'Oxford d'avoir mis au service des prêtres réfugiés les trésors de ses excellentes bibliothèques.

L'état politique et social du pays l'intéresse également. Il cherche à voir clair. Il étudie la question du papier-monnaie et la loi des pauvres; il signale à ses compatriotes les abus du système électoral anglais et la nécessité urgente d'une réforme parlementaire. Il étudie le système économique et recherche les causes de la détresse agricole et commerciale dont souffre le pays. La littérature, au contraire, ne le retient pas longtemps; il se borne à parler des romans contemporains qu'il juge d'ailleurs assez superficiellement et sommairement. Par contre, il consacre une quarantaine de pages à décrire les journaux qu'il admire profondément. Il sait apprécier Shakespeare, chose rare pour un Français de cette époque. Ses goûts le classeraient plutôt parmi les préromantiques. Pourtant les paysages tiennent peu de place dans son récit. C'est surtout dans les descriptions des mœurs et de la vie des villes que sa documentation et son jugement ont de la valeur. Mais il n'a pas compris l'importance du développement industriel qui devait tellement modifier les conditions de la vie moderne. Cependant son ouvrage constitue une description assez bonne et assez fidèle de l'état de l'Angleterre au début du xix^e siècle.

1. Gourbillon, I, p. 30.

2. *Ibid.*, I, p. 306.

*
* *

Pillet, ancien prisonnier de guerre, publia en 1815 une description de *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces*¹, dans laquelle il peint en couleurs sombres les impressions et les observations de ses années de captivité. Homme actif et ardent, René-Martin Pillet, maréchal de camp et futur général, s'était, dès sa jeunesse, passionné pour la cause de la Révolution et s'était signalé dès les premiers jours de la Terreur, comme chef des Clercs de la Basoche. Ensuite, il avait servi dans l'armée de La Fayette et, en 1799, il fit la campagne de Portugal. Grièvement blessé à la bataille de Vimeiro, il tomba entre les mains des Anglais et fut transporté en Angleterre, où il passa six longues années sur les pontons et où, s'il faut le croire, il subit des traitements cruels dont il ne perdit jamais le souvenir : « Témoin et victime, écrit-il, des vexations, des cruautés innombrables dont le gouvernement anglais s'est rendu coupable envers mes compagnons d'infortune, ma seule intention est de faire connaître à la nation française l'état vrai des esprits et des choses en Angleterre² ».

Il ne faut attendre de lui aucun engouement pour les choses anglaises, aucun enthousiasme pour ses habitants. Une profonde amertume et une animosité excessive envers la perfide Albion et sa cruelle politique animent presque chaque ligne de son récit. Aigri par son long emprisonnement, il devient souvent injuste envers le peuple qui l'a condamné à une vie de privations et à une dure captivité et il ne se lasse pas de vitupérer contre lui. Dès le début, il déplore amèrement l'anglomanie de ses compatriotes. Il en trouve l'origine lointaine dans la Révocation de l'Edit de Nantes et en impute le développement aux philosophes du XVIII^e siècle. Plus loin, il cite expressément Voltaire, Montesquieu, Helvétius, Diderot et Raynal³.

Certes, le tableau qu'il nous fait de l'Angleterre n'est pas flatteur. D'après lui, l'Angleterre est le pays des faux serments, et non seulement le peuple pratique le parjure, mais encore les personnages les plus haut placés s'y livrent habi-

1. Maréchal de camp Pillet, *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces pendant un séjour de dix années dont six comme prisonnier de guerre*. Paris, 1815, in-8°.

2. *Ibid.*, Introduction.

3. *Ibid.*, p. 486.

tuellement et avec impunité. C'est le pays du gros jeu et même de l'escroquerie. Cette passion du jeu et cette fourberie se constatent dans toutes les classes, dans la famille royale et l'aristocratie aussi bien que dans le bas peuple. « L'Angleterre, écrit-il, est régie moralement par cet axiome : *le savoir-faire vaut beaucoup mieux que le savoir*¹ ». C'est aussi le pays de l'ivrognerie. Ce vice y est érigé en vertu, et tout Anglais tient « à l'honneur de pouvoir s'enivrer ». Même les femmes s'adonnent ordinairement au vice de l'alcoolisme. De même l'Angleterre est le pays de la corruption et des mœurs dépravées : « fruit d'un luxe effréné et d'une avidité excessive de richesses² », résultat aussi, selon lui, de la trop grande liberté des rapports entre les deux sexes. Il prétend qu'en Angleterre les jeunes filles sont « sans pudeur » et les hommes « sans honte » ; l'adultère et le divorce sont des événements quotidiens et il va jusqu'à affirmer que la vente des femmes sur les marchés publics est chose commune. Enfin, l'Angleterre est le pays des grands crimes ; il en accuse le climat et ajoute que le peuple anglais est instinctivement cruel : comme « le tigre » il lui faut du sang et « le sang fait ses délices³ ». Le nombre des crimes commis en six mois dépasse de beaucoup celui qui se commet dans le reste de l'Europe en six ans. En outre, ils sont invariablement accompagnés d'atrocités effrayantes qui révèlent « la cruauté froide et systématique du caractère anglais » ; ici ce sont des assassinats de femmes par leurs maris ou de maris par leurs femmes, là ce sont des infanticides ou des parricides. Les enfants mêmes ne sont pas exempts de ce penchant à la cruauté. Ils sont « d'une méchanceté noire et réfléchie » et « font le mal pour le plaisir de le faire ». « Chaque année, nous assure-t-il, il y a de longues listes d'enfants assassinés par d'autres enfants ». Il dit ailleurs : « Les papiers publics anglais contiennent, chaque jour, au moins deux ou trois articles consacrés au récit d'une action barbare, aux détails d'un crime effroyable qui a eu lieu dans l'intérieur des familles, qui a été commis par les personnes que les liens du sang ou les relations domestiques devraient porter le plus à se chérir et à se respecter. Aujourd'hui, c'est un père qui a égorgé ou empoisonné toute sa famille, demain un mari a massacré ou étouffé, dans son lit,

1. Pillet, p. 308.

2. *Ibid.*, p. 279.

3. *Ibid.*, p. 270.

sa femme, au moment où elle allait donner la vie à un nouveau gage de leur union. qu'il a précipité avec elle dans la tombe. Ici, des enfants ont frappé, ont fait périr de mort violente les auteurs de leurs jours... Des frères ont assassiné leurs frères, pour s'approprier l'héritage commun... des mères ont fait périr leurs propres enfants¹ ». Et ces meurtres ne sont pas seulement commis dans la capitale : c'est l'Angleterre tout entière, même dans ses coins les plus reculés, qui est journellement la scène de pareils crimes. D'ailleurs, l'histoire de l'Angleterre est une histoire de « bourreaux »², et ses romans et ses pièces de théâtre ne sont que des fatras d'immoralité où l'« on voit à chaque page, à chaque scène, à chaque chapitre, se développer un art dans la corruption et un raffinement dans la manière de commettre le crime, dont le peintre n'aurait jamais pu concevoir l'idée s'il n'avait pas eu le modèle sous les yeux³ ». Il ajoute que le portrait de Lovelace dans le roman de Richardson ne pouvait sortir que de la plume d'un Anglais.

Mais, même en Angleterre, tout n'est pas mauvais et Pillet est contraint d'avouer que les grandes routes, les voitures publiques et les auberges y sont excellentes. Nulle part ailleurs l'agriculture n'a atteint un si haut degré de perfection. Et il est forcé d'admettre qu'il n'y a pas de pays au monde où les établissements philanthropiques et les institutions de charité soient aussi nombreux. Mais ceci dit, le voilà encore qui lance un trait méchant et il remarque avec dépit que « le cœur d'un Anglais est dans sa tête » et que « tout se fait dans ce pays par calcul et pour la vanité, jamais le bien pour le bien⁴ ».

Pillet ne s'en tient pas là ; il s'intéresse à la politique ; il étudie d'assez près la façon dont se rend la justice. Il se livre à une étude détaillée de l'armée et de la marine. Il consacre une quarantaine de pages aux prisons de guerre et au régime des prisonniers. Et il parle longuement des projets usurpateurs de l'Angleterre en Europe.

Evidemment, le tableau tracé par Pillet est poussé au noir : il nous fait sourire. Cependant, il suffit de consulter les mémoires de l'époque pour voir qu'il y a une certaine part de vérité dans ses remarques. Les dernières années du XVIII^e siè-

1. Pillet, p. 178, 179.

2. *Ibid.*, p. 181.

3. *Ibid.*, p. 180 et 181.

4. *Ibid.*, p. 132.

cle et les toutes premières années du XIX^e marquent un étiage assez bas de la moralité. Un contemporain. Anglais lui-même¹, constate qu'à cette époque la conscience anglaise était endormie et son témoignage concorde avec bien d'autres. Selon lui, les pauvres étaient alors plongés dans l'ignorance et l'aristocratie était ruinée par sa prodigalité. Un prince dépravé, le Régent, régnait sur le pays et exerçait une influence démoralisante sur son entourage. L'ivrognerie était à cette époque très répandue parmi l'aristocratie, aussi bien que parmi le bas peuple et de grandes propriétés changeaient continuellement de main à la table de jeu. On doit pourtant reprocher à Pillet d'avoir trop généralisé. Dans son tableau de la société anglaise, il a oublié de faire exception en faveur de la bourgeoisie qui, imbuë d'un protestantisme austère, exerçait une influence moralisatrice très marquée sur le pays.

La vente de l'ouvrage fut interdite par la police, ce qui donna à l'auteur une certaine notoriété. Il y eut deux éditions, la première en 1815 et la seconde en 1822, ce qui n'empêche pas un contemporain d'assurer que des éditions entières furent épuisées à Paris en quelques heures². Selon un autre témoignage de l'époque, il eut un vif succès en Allemagne et aux Pays-Bas³. La *Quarterly Review* de juillet 1815 signale le livre aux lecteurs anglais et lui consacre un compte rendu dans lequel l'auteur ne ménage point les sarcasmes. Il s'étonne qu'un prisonnier de guerre détenu sur un ponton, strictement surveillé et qui d'ailleurs ne connaissait pas l'anglais, ait pu avoir la présomption d'écrire un livre sur un pays qu'il ignorait absolument et sur lequel il n'était point en mesure d'exprimer un avis justifié. Le critique donne à entendre que si le traitement subi par ce prisonnier fut particulièrement sévère, la faute en fut à lui-même qui manqua plus d'une fois de parole à l'Angleterre.

Ce livre fit beaucoup de bruit. Dès sa parution, une violente polémique s'engagea à son sujet. Il va sans dire que l'opinion publique anglaise se révolta contre des affirmations aussi catégoriques et partiales. Nous avons vu l'article que publia

1. G. W. E. Russell, *Collections and Recollections by one who has kept a diary*, p. 72. Cf. Walter Besant, *Fifty years ago*, p. 71. « Teetotallers there were, it is true, but in very small numbers... The Ring was his (the man of the people's) chief delight... Debtors' prisons were in full swing. » Cf. William M. Thackeray, *The Four Georges*, p. 82.

2. Voir l'article anonyme dans la *Quarterly Review*, juillet 1815.

3. Voir la dédicace de J. A. Viévard au livre de La Vauguyon, *La Vérité sur l'Angleterre*.

la *Quarterly Review* à cette occasion. Mais en France même de nombreux auteurs protestèrent avec la dernière énergie. C'est ainsi que Marsan, rentré en France après avoir été professeur dans les écoles de Chester, d'Oswestry et de Cowbridge et précepteur dans quelques-unes des premières familles anglaises et galloises, lance son opuscule contre l'ouvrage¹. S'autorisant de vingt-deux ans de séjour en Angleterre et de relations intimes avec plusieurs familles de la haute aristocratie britannique, il se juge autrement qualifié que Pillet pour connaître les mœurs, les usages et les institutions des Anglais. Protestant avec indignation contre ce recueil de critiques et de calomnies que « l'ignorance, une rage inutile et la mauvaise foi² » ont dictées, il est d'avis que la publication d'un tel livre devrait être interdite par le gouvernement français. Il est disposé à voir surtout dans l'ouvrage une attaque indirecte, inspirée par le parti révolutionnaire, contre la famille royale française et l'aristocratie de l'ancienne cour : « effusion de l'esprit agonisant d'un certain parti toujours fidèle à sa tactique », toujours prêt à calomnier l'Angleterre parce qu'elle avait accueilli et protégé « les restes précieux d'une auguste famille malheureuse³ ». En royaliste ardent, il se fait un devoir d'avertir les autres royalistes de se défier des tentatives secrètes faites par le parti révolutionnaire pour affaiblir le prestige royal et pour décrier l'autorité monarchique. En même temps, il s'indigne du manque de décence qui caractérise l'œuvre de Pillet et, revenant à la charge, il accuse cette fois la Révolution d'avoir ramené « avec tant d'autres maux le langage grossier des sans-culottes⁴ ».

Laissant à d'autres plus compétents que lui le soin de faire une réfutation systématique du livre, il se borne pour sa part à en relever un passage. Se rapportant à la page où l'auteur prétend que les matelots et les soldats de l'armée britannique sont recrutés dans les prisons, « ce qui peuple ces armées de misérables dépravés » qui « sont un véritable fléau pour les pays dans lesquels ils séjournent », Marsan riposte que la conduite de l'armée anglaise dans les Basses-Pyrénées, la Haute-Garonne, le Gard et le Lot-et-Garonne, donne un démenti aux accusations de son compatriote. Pendant leur

1. Marsan, A. M. Lavigne jeune, propriétaire du *Mémorial bordelais*, *Contre l'ouvrage de Pillet*, Bordeaux, s. d.

2. *Ibid.*, p. 5.

3. *Ibid.*, p. 1.

4. *Ibid.*, p. 4.

campagne en France, les soldats anglais ont acquis « par leur discipline, leur honnêteté et leur exactitude à payer ce qu'ils achetaient¹ », le respect de tous les habitants des départements où ils ont stationné. Il remarque en terminant que « des impostures aussi grossières contre une grande nation avec laquelle nous avons conclu un traité de paix ne peuvent produire que des conséquences fâcheuses, et envenimer des plaies qu'il est de notre intérêt de cicatriser, d'abord par rapport à nous-mêmes et pour l'humanité² ».

Dans l'année qui suit la publication de l'ouvrage de Pillet, Sarrazin³, ancien prisonnier de guerre lui aussi, publie de nombreuses portions de ce même livre, accompagnées de critiques, sous le titre suivant : *Tableau de la Grande-Bretagne ou Observations sur l'Angleterre vue à Londres et dans ses Provinces, de M. le Maréchal de Camp Pillet, avec un supplément de M. Sarrazin*. Partisan fervent de la royauté comme Marsan, il entreprend l'examen serré, chapitre par chapitre, et parfois paragraphe par paragraphe, de l'ouvrage de Pillet en ayant soin de nous donner les titres et le numéro de chacun des chapitres, et de faire des citations textuelles, afin, dit-il, de faire connaître à ses lecteurs « l'auteur, son style et son sujet ». Proclamant avec véhémence que Pillet a dépassé les limites de la modération, il se révolte à son tour contre cette « satire virulente, également indigne et de la franchise militaire et de la générosité française⁴ ».

Tout en concédant que le gouvernement anglais mérite d'être censuré pour son traitement des prisonniers français, il se déclare obligé de protester contre l'attitude de Pillet qui prétend rendre toute la nation responsable des fautes de quelques-uns. De fait, Sarrazin se montre presque disposé à excuser le gouvernement lui-même, estimant que toutes les mesures prises étaient légitimées par la nécessité de tenir en prison un si grand nombre de prisonniers « qui auraient suffi à faire la conquête de ce pays s'ils avaient réussi à briser leurs chaînes ». Il estime que Pillet aurait dû peser avec plus de soin ses conclusions afin d'éviter de tomber dans l'exagération. Ayant lui-même résidé quatre ans en Angleterre, il est prêt à « garantir » que les Anglais ne ressemblent aucunement

1. Marsan, p. 6.

2. *Ibid.*, p. 8.

3. Maréchal de camp des armées du roi; ancien chef d'état-major du Prince de Suède.

4. Sarrazin, p. 1-2.

au portrait que Pillet en a fait. « J'ai étudié, dit Sarrazin, le caractère anglais dans le salon des ministres, dans le comptoir des banquiers, dans les boutiques des marchands et dans le manoir des laboureurs; partout j'ai trouvé une nation digne de l'estime des autres peuples¹ ». Il reproche d'ailleurs à Pillet de s'attarder sur des niaiseries au lieu d'étudier sérieusement des questions de première importance qui pourraient être d'un réel intérêt pour ses compatriotes. Il l'accuse de juger superficiellement les mœurs anglaises d'après ce qu'il a vu sur les pontons et les places publiques. Pour son compte, Sarrazin se flatte d'être autrement documenté que l'auteur de *L'Angleterre vue à Londres et dans ses Provinces*. Il a fait une étude spéciale des finances du pays. Il s'est instruit en lisant les œuvres de l'économiste Colquhoun. Il a fait encore mieux : il a fréquenté, nous assure-t-il, les *homes* anglais et a participé à l'intimité de la vie de famille. Il s'élève contre la sévérité de la critique que Pillet fait des mœurs anglaises. Nulle part, écrit Sarrazin, l'esprit de famille n'est plus fort qu'en Angleterre. A l'appui de cette assertion, il ajoute que de tous les pays de l'Europe, l'Angleterre est celui où les femmes sont le mieux protégées par les lois; le grand nombre des crimes s'explique par le fait que la moitié des coupables se compose d'étrangers. Mais la grande masse de la nation est exempte de ce penchant au crime, grâce aux « principes d'honneur, de religion et d'humanité² » qui forment la base du caractère anglais. Lorsque Pillet cherche à prouver que le climat anglais inspire les meurtres, il ne fait que déraisonner : au contraire, soutient Sarrazin, le climat froid de l'Angleterre rend l'individu plus flegmatique et moins coléreux que l'habitant des pays méridionaux. La vente des femmes se pratique certainement, mais rarement, et d'ailleurs ce n'est que parmi la canaille. Il faut convenir aussi que le nombre des ivrognes est fort élevé, mais il faudrait ajouter que ce vice n'atteint pas la bourgeoisie que son puritanisme met à l'abri de l'alcoolisme. Quant à l'ivresse des femmes, Sarrazin prétend que ce spectacle est bien plus rare à Londres que parmi le bas peuple de Toulon et de Brest. Que la passion du jeu soit fort répandue, cela ne fait pas de doute; cependant il est faux, dit-il, de prétendre que l'escroquerie l'accompagne habituellement.

1. Sarrazin, p. 60.

2. *Ibid.*, p. 81.

Tout en critiquant l'ouvrage de Pillet, Sarrazin cherche à combler certaines lacunes qui le frappent plus particulièrement dans le livre de son compatriote. Ainsi il s'impose la tâche d'expliquer la question des impôts et de la dette publique et la comparaison qui lui vient à l'esprit est plutôt inattendue. « Les finances de l'Angleterre sont, dit-il, aussi riches que la langue de ce pays, » et « leur complication ne peut mieux être comparée qu'à la difficulté de la prononciation de la langue anglaise¹ ». Aussi conseille-t-il à Pillet de ne point prétendre que les journaux français en parlent avec exactitude.

Dans les chapitres sur l'armée, Sarrazin ne voit que « désordre, incertitude et accusation ». Il est évident, conclut-il, que Pillet est aussi ignorant de l'armée anglaise qu'il l'est de l'Angleterre et de sa constitution. D'ailleurs, comment pourrait-il la connaître ? N'était-il pas déjà prisonnier en 1808 alors que l'armée anglaise commençait à peine à prendre part aux guerres contre Napoléon ? De même, ne témoigne-t-il pas d'une incompréhension totale des questions maritimes ? Ainsi il fait preuve d'une ignorance complète lorsqu'il prétend que les marins de la flotte ont presque tous été contraints de s'enrôler. Même ignorance pour ce qui est de l'échange des prisonniers. Et dans les chapitres sur les projets de l'Angleterre en Europe, il ne se montre guère mieux renseigné. Autres preuves de son ignorance : il ne parle pas du tout du Canada et à peine s'occupe-t-il de l'Irlande.

Disons maintenant quelques mots du supplément que Sarrazin a ajouté à son livre de critique. Estimant que Pillet a passé sous silence maint sujet que lui, pour son compte, considère comme devant faire partie essentielle d'un travail de ce genre, il ajoute quelques chapitres sur l'Empire britannique, Londres, les théâtres, les parcs et les promenades, les banquiers et les journaux. Cependant il ne nous apprend rien de bien nouveau et il parle de choses banales dans un style banal. Ainsi une des choses qui l'ont le plus frappé dans Londres, c'est le grand nombre de personnes qui circulent dans les rues et dans les parcs, les dimanches et les jours de fête. Il donne une description plaisante du dimanche anglais. Il s'intéresse aux concerts et parle de la cantatrice Catalani qui faisait « les délices de Londres » pendant son séjour, et du

1. Sarrazin, p. 48.

chanteur Braham. Il s'occupe aussi du théâtre et nous fait connaître Mrs. Siddons, Kemble et Mathews. Il décrit en détail les parcs anglais et raconte que lorsque Mme Récamier se promenait à Hyde Park ou à Kensington Gardens, elle était entourée d'une telle foule d'admirateurs que ses amis ne pouvaient pas toujours la rejoindre.

Il nous entretient cependant longuement des journaux anglais et français de Londres, nous apprenant que le *Courier* était alors le journal le plus populaire après le *Times*, mais que le *Morning Chronicle* était celui qui excellait du point de vue de la rédaction. Il cite parmi les journaux français publiés à Londres : le *Courrier d'Angleterre*, le *Courrier de Londres* et le fameux *Ambigu de Pellier*. Il parle aussi du *Political Register* et de l'*Edinburgh Review*, mais, chose étrange, il ne souffle mot de la *Quarterly Review*.

En 1816 fut publié un opuscule intitulé *La Vérité sur l'Angleterre, ou examen impartial de l'ouvrage publié en 1815 par M. le Maréchal de Camp Pillet et autres écrits*, sous le nom de Taschereau de Fargues : quarante pages d'avant-propos et le plan d'un livre qui ne fut jamais publié. En 1817, autre ouvrage du même titre « par un Français ». Il est précédé d'une longue dédicace signée Viévard et construit sur le plan qu'avait publié Taschereau de Fargues l'année précédente. Nous retrouvons même en tête de chaque chapitre un sommaire qui reproduit le mot à mot de ce plan. Le véritable auteur de ce livre, selon Barbier¹, et peut-être aussi de l'opuscule est La Vauguyon. Le livre de La Vauguyon fut imprimé à Londres. Il était destiné, comme nous l'apprend la dédicace, à « réfuter les exagérations, les impostures et les absurdités contenues dans les livres, dont certains écrivains, guidés sans doute par la haine et la passion, ne cessent d'inonder la France, l'Allemagne et les Pays-Bas, contre la nation » et « le gouvernement » anglais².

La Vauguyon était de bonne noblesse. Son père avait été ambassadeur de France en Hollande et en Espagne et ministre des Affaires étrangères sous Louis XVI. Marie-Antoinette l'avait protégé et les princes l'avaient honoré de leur amitié. Quant à notre auteur lui-même, Viévard nous le présente dans sa dédicace comme un homme aussi distingué par la noblesse et l'indépendance du caractère que par la nais-

1. Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes* (3^e éd.), t. IV, p. 942.

2. Voir la Dédicace de Viévard.

sance¹. Son ouvrage comprend deux volumes, avec introduction et dédicace. Désireux d'acquitter sa dette de reconnaissance envers l'Angleterre qui lui avait servi d'asile, l'auteur s'était imposé, d'une part, la tâche d'examiner systématiquement la thèse de Pillet contre la nation anglaise, et, d'autre part, de « rétablir la vérité indignement outragée » dans l'ouvrage de son compatriote². Et de fait, nous n'avons point en La Vauguyon un voyageur pressé qui se borne à jeter un coup d'œil rapide et superficiel sur les gens et les choses. Il avait séjourné longtemps en Angleterre, l'avait visitée à plusieurs reprises, dans des situations diverses, « à des époques de tranquillité et d'agitation, en temps de paix et en temps de guerre ». Il avait même une expérience pratique des provinces anglaises, aussi bien que de la capitale; en outre, il avait cherché à se documenter par une étude sur la constitution et les lois du pays. Insistant sur l'importance chez l'historien d'une impartialité absolue et d'une véracité rigoureuse, La Vauguyon prend position dès le début. « Nous ne parlerons ici, dit-il, ni pour ni contre l'Angleterre;... nous ne serons d'aucun pays, d'aucun parti politique, d'aucune classe de la société; nous défendrons la justice partout où elle se trouvera, et nous dirons la vérité sans aucune acception de choses, de lieux et de temps³. » En dépit de ses assertions, il n'est peut-être pas toujours impartial. Il fait preuve souvent d'une anglophilie, et même parfois d'une anglomanie très nette.

Comme Sarrazin, il accuse Pillet de parler d'un pays qu'il ne connaît pas, d'énoncer des opinions sur les coutumes, les mœurs et les principes d'un peuple qu'il n'a guère fréquenté et de porter un jugement sur une nation et son gouvernement en complète ignorance de cause, d'après des extraits de journaux et des notes prises rapidement et à la légère. Il lui reproche encore de manquer de modération, de faire preuve d'un ressentiment chauvin et de préjugés dus à l'esprit révolutionnaire, préjugés qui diminuent la valeur de son opinion. Lorsque Pillet blâme, dit La Vauguyon, « c'est sans restriction; quand il loue ou plutôt lorsqu'il est forcé d'approuver,

1. A vrai dire, de sérieuses réserves s'imposent, car il prit part à toutes les intrigues royalistes contre la République, puis trahit son parti au profit du gouvernement du Directoire et devint son agent secret.

2. Voir la Dédicace de Viévard.

3. La Vauguyon, I, Introduction, p. 18.

c'est toujours avec cette réserve qui annonce une espèce de censure¹ ». Il estime que ce dernier laisse de côté nombre de sujets qui devraient trouver place dans une étude sur l'Angleterre. Ainsi l'auteur de *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces* ne fait aucun effort pour étudier l'accroissement de la population ; il ne cherche point à expliquer les progrès énormes faits dans le domaine du commerce et de l'industrie ; il ne parle pas des nombreuses manufactures qui se multiplient de tous côtés ; il ne dit rien ni des matières premières que consomment ces manufactures, ni des mines de charbon qui leur fournissent l'énergie. Il ne fait non plus aucune tentative pour montrer les rapports qui existent entre tous ces faits et l'enrichissement national. De même, on chercherait vainement dans son livre un chapitre consacré aux arts, aux sciences, à la littérature ou au théâtre. Ce sont pourtant là, observe La Vauguyon, choses qui font essentiellement partie d'une nation. « Ce sont des données d'après lesquelles on apprend à la connaître et à la juger avec plus d'équité ».

Il note impartialement les quelques observations qui lui semblent justes, mais il constate qu'elles sont mêlées à une foule d'erreurs. C'est ainsi qu'il félicite Pillet de son éloge des postes et des transports, tout en lui reprochant de connaître fort peu les provinces anglaises et de juger toute l'Angleterre d'après « les bruyères du Hampshire et du Comté de Kent² ». D'autre part, il reconnaît la justesse de ce que dit Pillet au sujet de l'agriculture ; mais il estime que son livre est trop superficiel et qu'il eût dû exposer les nombreuses améliorations qu'on y apporta par l'application des méthodes scientifiques, méthodes qui eurent pour conséquence un accroissement important de la production.

Il s'inscrit en faux contre son jugement sur la société anglaise. « Selon lui, dit La Vauguyon, tout est inceste, avortement, adultère, parricide, assassinat, vol et ivrognerie dans toutes les classes ». « A entendre ce grand juge, toute l'Angleterre sans distinction de qualité, d'âge, de sexe est dans un état continuel d'ivresse³ ». Et La Vauguyon de s'écrier : « Quelles sociétés a donc fréquentées M. Pillet ? » il proteste hautement contre « ces détails d'orgies et de débauches ». D'ailleurs les faits eux-mêmes ne donnent-ils pas un

1. La Vauguyon, *Introduction*, p. 7.

2. *Ibid.*, I, p. 36, 37.

3. *Ibid.*, I, p. 53.

démenti formel à ces accusations? C'est un fait avéré que le libertinage dépeuple un pays; or la population de l'Angleterre, loin de diminuer, ne fait que s'accroître et elle a presque doublé depuis un siècle. Quant à l'ivrognerie des femmes, La Vauguyon la nie avec indignation. Plus loin il donne un tableau comparé des villes de Paris et de Londres, tout à l'avantage de Londres, et il étudie attentivement la statistique des crimes portés devant les tribunaux de l'Angleterre et de la France, pour aboutir à la conclusion qu'il y a relativement plus de crimes en France qu'en Angleterre. La jurisprudence criminelle anglaise excite sa plus vive admiration. Il fait l'éloge des juges de paix qui sont, selon lui, «éminemment recommandables par leur humanité, par leurs lumières, par leur équité¹». Par contre, La Vauguyon admet que la jurisprudence civile est « remplie de défauts, d'obscurités ». Il reproche à Pillet de n'être pas compétent en matière financière et le critique de ne pas parler plus longuement de la dette publique, du crédit national et des impôts. Il cherche à prouver que l'Angleterre a bénéficié énormément de son système de crédit public et il est disposé à regarder l'accroissement de la taxe des pauvres comme une des conséquences inévitables du développement du commerce.

Sur la question d'Irlande, il considère que Pillet est loin d'être suffisamment documenté. Il souligne son inexactitude dans le tableau des faits, son ignorance et sa partialité. La Vauguyon, de son côté, croit trancher cette vieille question en attribuant les désordres d'Irlande à des raisons politiques voilées sous des prétextes religieux. Ensuite il fait le plus vif éloge du clergé anglican et de l'aristocratie anglaise. Conservateur, il approuve hautement le traditionalisme politique anglais. Il s'accorde avec Pillet pour affirmer la supériorité de la marine anglaise; mais il le contredit lorsque celui-ci tourne l'armée en ridicule, et il cite à l'appui de son jugement les nombreuses victoires remportées par elle dans les guerres napoléoniennes. Puis il loue l'administration intérieure et la politique extérieure anglaises et, sur ce point encore, il s'indigne des critiques de Pillet.

Il passe ensuite à la question du traitement des prisonniers français. Tout en admettant que la discipline avait été très sévère sur les pontons, il cherche à justifier comme Sarrazin la conduite du gouvernement anglais en disant qu'il ne pouvait

1. La Vauguyon, II, p. 26.

placer avec sûreté ses prisonniers de guerre ailleurs que sur les pontons. Mais les prisonniers de guerre étaient-ils aussi mal nourris et aussi mal traités que le prétend Pillet ? « Non, répond La Vauguyon, et en disant affirmativement *non*, nous invoquons le témoignage de quatre-vingt mille Français que l'heureuse restauration de la maison de Bourbon a rendus à leur patrie¹ ». Cependant les autorités sur cette question ne voient pas les choses sous un jour aussi favorable².

Quant aux projets de domination et de monopole universels que Pillet impute au gouvernement anglais, La Vauguyon répond que l'Europe ne permettrait jamais un semblable despotisme.

À la fin du livre, La Vauguyon donne le texte d'un mémoire présenté simultanément en juin 1814 à Louis XVIII et aux ministres du roi d'Angleterre, mémoire qui démontre la nécessité d'une alliance anglo-française, aussi essentielle à l'Angleterre qu'à la France. Il y est établi que l'Angleterre, fléchissant sous de lourds impôts et une dette immense, a besoin d'avoir un commerce extérieur étendu et de le faire de concert avec la France. Cette alliance est non moins indispensable à la France, isolée au milieu de l'Europe, « sans appui, sans alliances quelconques, parce que le gouvernement de Bonaparte l'avait rendue l'objet universel de la haine européenne³ ».

« Nous dirons, conclut La Vauguyon, qu'en Angleterre comme partout ailleurs on voit des vices, des vertus, de grands crimes, de belles actions; que la pauvreté et la richesse y sont extrêmes comme dans tous les Etats, mais qu'il y règne généralement une grande aisance dans les classes moyennes de la société; qu'il y a en Angleterre un esprit public, un esprit national dont aucun peuple de l'Europe n'a encore le sentiment; que la législation de ce pays est admirable relativement aux constitutions de l'Etat et à la jurisprudence criminelle; que cette législation est vicieuse et quelquefois déplorable dans la jurisprudence civile; qu'il règne des abus dans l'administration et dans l'exercice du pouvoir ministériel, mais que ces abus sont moins considérables et surtout moins dangereux pour les citoyens qu'ils ne le seraient dans tout

1. La Vauguyon, II, p. 166.

2. Sur le traitement des prisonniers français en Angleterre, voir Traill, *Social England*, t. V, p. 616, et John Ashton, *The Dawn of the Nineteenth Century in England*, t. I, p. 5-6.

3. La Vauguyon, II, p. 203.

autre gouvernement de l'Europe; que l'esprit de liberté anime et dirige toujours la nation anglaise, son gouvernement et ses ministres; que la Grande-Bretagne est parfaitement constituée pour jouir de la liberté; que les abus et la corruption contre lesquels M. Pillet declame avec tant d'acharnement sont des effets nécessaires de cet esprit de liberté. Et qu'enfin les Anglais sont essentiellement libres. Ils ont *trouvé* la liberté, ils la *défendent*, ils la *conservent*, et, comme le dit si bien Montesquieu, « quel que soit le prix de cette noble liberté, il faut bien le payer aux dieux¹ ».

* * *

Lezeverne, prisonnier de guerre lui aussi, nous fait entendre une note toute différente de celle de Pillet. Aucune amertume cette fois. Peut-être son imagination de poète l'a-t-elle aidé à voir les choses en rose. Peut-être aussi devons-nous tenir compte du fait qu'il fut prisonnier en Ecosse et non en Angleterre comme Pillet. Il est assez curieux de constater que l'Ecosse et les Ecossais exercent sur les voyageurs infiniment plus d'attrait que l'Angleterre et les Anglais.

Aussitôt sorti des pontons, Lezeverne se met à chanter dans son poème *Les plaisirs d'un prisonnier en Ecosse* les charmes de ce pays du nord et les vertus de ses habitants. Relégué par la cruelle loi de la guerre en Ecosse, il y rencontre « des âmes honnêtes et sensibles » qui savent « rendre au malheur les égards qui lui sont dus ». Il fait l'éloge du caractère écossais et en admire « la noblesse » qui unit au patriotisme la bonté et la tendresse; il loue hautement l'esprit laborieux des Ecossais qui s'intéressent aux choses les plus variées :

« Laboureur, citoyen, politique à la fois
Sème, lit, pense, écrit, fait et refait les lois². »

Lezeverne trouve que cette Ecosse, dont il paraît conserver le souvenir nostalgique, est trop peu connue et il nous assure qu'il sera pleinement récompensé si son poème « inspiré sur les lieux mêmes », sert à prouver à ses anciens hôtes que les vertus qui font « la base de leur félicité ne sont point de vains noms pour le cœur d'un Français³ ». Lezeverne est un

1. La Vauguyon, II, p. 211, 212.

2. Lezeverne, p. 6.

3. *Ibid.*, Préface, p. 2.

vrai poète qui sent les beautés de la nature. Précurseur de Nodier, il eut l'intuition que l'on pourrait trouver une interprétation des poèmes d'Ossian et même les mieux comprendre en contemplant les nuages des cieux écossais, se poursuivant les uns les autres comme les héros antiques sur le champ de bataille.



LA TRAVERSÉE SUR LE PAQUEBOT.

Lithographie d'Eugène Lami, tirée des *Souvenirs de Londres* (1826).

CHAPITRE II

LES AMBASSADEURS FRANÇAIS A LONDRES ET LE MILIEU DIPLOMATIQUE

Le comte de La Chastre. — Le marquis d'Osmond et Madame de Boigne. — Le général de La Tour-Maubourg. — Le duc et la duchesse Decazes. — Chateaubriand et le personnel de l'ambassade. — Le prince de Polignac. — Autour de l'ambassade : le général de Tromelin; le comte de Marcellus; le comte de Carné.

Comme ils furent nombreux, les ambassadeurs de France en Angleterre de 1815 à 1830, comme ils changèrent souvent ! On les y envoyait généralement pour les consoler de quelque échec politique et non pour faire leur carrière. Aussi sous un prétexte ou sous un autre, revenaient-ils en France au bout de peu de temps.

Aussitôt la paix conclue, des relations officielles furent renouées entre les deux gouvernements : le premier ambassadeur fut le comte de La Chastre, désigné en juin 1814. Dès son arrivée, il obtint l'abrogation des « mesures vexatoires auxquelles étaient précédemment assujettis les Français durant leur séjour en Angleterre ». Il dut cette heureuse modification à la signature de la paix qui avait favorablement impressionné l'opinion publique anglaise. Pendant la première année de sa gestion, sa correspondance signale les dispositions amicales des ministres britanniques et de la nation anglaise envers la France. Mais lorsqu'on apprit la nouvelle du retour de Napoléon, l'attitude des ministres changea brusquement; de bienveillants et de confiants qu'ils étaient, ils devinrent méfiants et distants. Quelques mois après, en novembre 1815, le comte de la Chastre fut rappelé et remplacé par le marquis d'Osmond.

Dans les instructions officielles que reçut le nouvel ambassadeur, on constate que les Anglais avaient témoigné, après la conclusion de la paix, de « sentiments de modération et de générosité qui les avaient associés à la gloire des souverains

alliés », mais le gouvernement de Sa Majesté Britannique, après s'être annoncé au début des négociations comme résolu « à demeurer fidèle à ses engagements envers le roi », changea soudain de système et de langage. Aussi la France entière en éprouva-t-elle « un ressentiment d'autant plus vif que l'on n'avait pas douté un seul moment que les sentiments magnanimes manifestés par le chef des armées britanniques ne fussent aussi ceux de son gouvernement¹ ». Le marquis d'Osmond arriva à Londres en janvier 1816, résolu à faire tout son possible pour dissiper les préjugés et pour ramener l'Angleterre à des dispositions plus bienveillantes envers la France. Le ministre Castlereagh le reçut avec courtoisie et les relations s'amorcèrent sous les auspices les plus favorables. Mais après les premiers compliments d'usage, Castlereagh fut repris par son ancienne méfiance. Malgré les efforts tentés par l'ambassadeur pour le rassurer, il persistait dans sa réserve, car il continuait à estimer que le gouvernement français était incapable de tenir ses promesses. Sur ces entrefaites, le Parlement français vota une loi contre la traite des noirs. Cela fit bonne impression sur le gouvernement anglais et son attitude envers l'ambassadeur de France redevint beaucoup plus conciliante. A partir de cette époque, jusqu'à la fin de la gestion du marquis d'Osmond, il n'y a guère d'événements marquants à signaler : le centre d'intérêt du monde politique était alors le Congrès d'Aix-la-Chapelle.

Le marquis d'Osmond fut accompagné en Angleterre par sa fille, Mme de Boigne. Cette femme intéressante et spirituelle aurait pu nous laisser des documents précieux sur l'ambassade de son père, mais malheureusement, dans ses *Mémoires*, elle n'en parle que d'une façon sommaire qui laisse supposer que l'ambassade française à Londres n'eut alors qu'une faible activité mondaine. Mme de Boigne avait passé sa jeunesse à Londres, où elle avait beaucoup fréquenté la haute société. Elle revit l'Angleterre avec un plaisir véritable, comme on revoit « un vieil ami revenu de loin qu'on retrouve avec joie² ». Mais elle fut vite déçue par la tristesse de la capitale. « Quiconque, dit-elle, aura passé trois mois à Londres, comprendra le bien-être tout matériel qu'on éprouve

1. Cité par F. M. A. Antioche, *Chateaubriand, ambassadeur à Londres en 1822, d'après ses dépêches inédites*, Introduction, p. 61.

2. Mme de Boigne, *Mémoires*, t. II, p. 161 (éd. 1907).

en en sortant¹ ». La raison en est que l'atmosphère de la société avait changé depuis son précédent séjour. Elle ne retrouvait plus les amis de sa jeunesse et elle se sentait « étrangère » dans la vie mondaine de Londres. Aussi renonça-t-elle à sortir, sauf pour voir le monde diplomatique ou pour aller parfois à la cour lorsque les fonctions de son père l'y obligeaient². Ne trouvant donc plus aucun charme à la vie anglaise, elle vit arriver avec plaisir le moment où son père dut quitter Londres au début de mars 1819.

Le marquis de La Tour-Maubourg fut désigné pour succéder au marquis d'Osmond, mais il n'entra en fonctions que vers le milieu d'avril et l'intérim fut confié aux soins du chargé d'affaires, le comte de Caraman. A cette époque, les rapports franco-britanniques redevinrent difficiles par suite de changements survenus dans la politique intérieure française. Le gouvernement britannique s'inquiétait de la création de soixante nouveaux pairs de France. Il craignait que ce ne fût une mesure déguisée pour modifier la couleur politique de la Chambre des Pairs. Le comte de Caraman travailla à justifier ces changements et ses efforts parvinrent à calmer pour un temps les inquiétudes des milieux politiques de Londres.

Dès l'entrée en fonctions du marquis de La Tour-Maubourg, le courant favorable établi par le chargé d'affaires s'accrut. Le choix de ce nouvel ambassadeur fut des plus heureux. On aimait sa courtoisie et sa distinction; on estimait sa loyauté et la rectitude de son jugement. Grâce à sa carrière militaire, il était déjà connu des chefs de l'armée britannique et le duc de Wellington lui fit un accueil chaleureux. Pour sa part, il s'appliqua dès le début à créer une atmosphère de confiance mutuelle et à apaiser les anciens sentiments d'hostilité et de méfiance. Malheureusement son ambassade ne fut que de courte durée; au bout de huit mois il dut retourner en France.

Le comte de Caraman fut de nouveau chargé de l'intérim. Aucun événement important ne marque sa gestion. Lui-même décrit ainsi cette période : « La tranquillité qui règne à Londres et dans toute l'Angleterre permet de classer l'époque actuelle parmi celles dont les souvenirs, heureusement nuls pour l'histoire, deviennent pour cela même précieux pour l'humanité ».

1. Mme de Boigne, *Mémoires*, t. II, p. 163.

2. *Ibid.*, t. II, p. 199.

En juillet 1820, le nouvel ambassadeur, le duc Decazes, arriva à Londres où il reçut un accueil très empressé de la part de l'aristocratie et du monde diplomatique. Presque dès son arrivée, il fréquenta la haute société britannique : il fut convié à dîner chez Lord Castlereagh ; il entra en relations avec le duc de Devonshire et le comte d'Essex. Il se rendit aussi chez l'ambassadeur de Russie, le comte de Lieven, chez lequel il fut invité à un dîner officiel¹. Cependant, malgré ces heureux débuts, une certaine méfiance subsistait encore entre les deux nations, et ce ne fut vraiment qu'à partir de 1822 que l'amitié de la France et de l'Angleterre commença à se développer, en grande partie grâce à la politique plus libérale de Canning.

Decazes amena en Angleterre sa jeune femme âgée de dix-huit ans seulement. Comme Mme de Boigne, elle ne garda qu'un souvenir assez triste de la vie londonienne. L'hôtel de l'ambassade, Hertford House, Portland Place, lui parut tout d'abord gris et sombre ; puis le climat de Londres éprouva fort sa santé, déjà peu robuste. Mais sa vive intelligence et sa curiosité éveillée ne lui permirent pas de rester indifférente à la vie anglaise. Elle s'intéressa à tout. Elle visita les prisons en compagnie de Mrs. Fry, la célèbre philanthrope. Elle se rendit aux cours de justice et assista à un procès dont elle fit un résumé écrit pour son mari. Elle fréquenta les théâtres et critiqua le jeu de Kean. De plus, elle se dévoua à ses devoirs de femme d'ambassadeur, et grâce à elle, le salon de l'ambassade devint le rendez-vous de l'aristocratie et du monde politique et diplomatique. On y trouvait Lord Castlereagh qui venait y tromper son ennui. On y remarquait le duc de Wellington qui aimait à parler politique avec l'ambassadeur et qui appréciait l'esprit alerte de la jeune duchesse. On y voyait les membres du corps diplomatique et leurs femmes ; la duchesse était particulièrement liée avec la brillante comtesse de Lieven, femme de l'ambassadeur de Russie, et avec la princesse Esterhazy, ambassadrice d'Autriche. En même temps, elle organisait des réceptions et donnait des *roués*. « Depuis feu la princesse palatine », écrit Louis XVIII à son favori le duc, « on n'a jamais vu de maison réunir autant de gens du parti opposé que la vôtre ». Mais bientôt la santé de la jeune duchesse inquiéta son mari : sur l'ordre des médecins, ils quittèrent Londres pour aller d'abord à Harrow et ensuite à la ville

1. Voir E. Daudet, *L'ambassade du duc Decazes*, Paris, 1910.

d'eau de Bath. Malgré tous les soins, l'état de santé de la duchesse s'aggrava et le duc qui, depuis quelque temps déjà, souhaitait revenir en France, saisit ce prétexte pour demander son congé et quitta l'Angleterre les premiers jours de mars 1821.

. * .

En 1822, Chateaubriand fut appelé à représenter la France à Londres. Sur les précédents ambassadeurs nous avons pu passer assez vite; mais la personnalité de celui-ci est si importante qu'il faut s'y arrêter plus longtemps. Son influence en politique comme en littérature a été si marquée qu'il retient l'attention. Chateaubriand connaissait de longue date l'Angleterre où il avait souffert toutes les misères et les tristesses de la vie d'émigré. Il y revenait cette fois en ambassadeur du roi de France, comblé d'honneurs, jetant l'or à droite et à gauche et éblouissant les Anglais par le train magnifique de l'hôtel de l'ambassade. Grâce aux *Mémoires d'Outre-Tombe* nous sommes à même de le suivre presque jour par jour¹. Mais comme on sait, il ne faut pas toujours se fier à leur véracité : ils donnent parfois pour choses réelles ce qui n'existait que dans l'imagination du grand poète. Heureusement, pour cette période de sa vie, nous avons un moyen de contrôler et de vérifier les souvenirs personnels de Chateaubriand, car deux témoins, Marcellus et Bourqueney, secrétaires d'ambassade, ont vécu dans son intimité et nous ont laissé, eux aussi, des mémoires où ils racontent avec un accent de sincérité la vie du Maître pendant son second séjour en Angleterre².

L'idée de partir pour Londres en ambassadeur avait tout de suite séduit Chateaubriand. Son amour-propre en était certainement flatté. D'ailleurs il le dit lui-même : « La faiblesse humaine me faisait aussi un plaisir de reparaitre connu et puissant là où j'avais été ignoré et faible³ ». Il ne tenait pas à ce que sa femme l'accompagnât en Angleterre; il voulait partir seul, en garçon. « Surtout, dit-il à un de ses amis en

1. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 233-313 (éd. Biré).

2. Voir Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, Paris, 1859, et *Le Journal intime de Bourqueney*, publié par André Artonne (*La Revue de Paris*, 1^{er} février 1914).

3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 231. Cf. *ibid.*, t. II, p. 106. « J'arrive en 1793 pauvre émigré sur cette terre où j'écris tout ceci en 1822 et où je suis aujourd'hui magnifique ambassadeur. »

partant, surtout et à tout prix, arrangez-vous pour qu'elle [Mme de Chateaubriand] n'ait pas l'idée de venir là-bas¹ ». Il arriva à Londres le 5 avril, accompagné des ses deux secrétaires intimes, le jeune Armand Bertin, fils de Bertin aîné, fondateur du *Journal des Débats*, et Pilorge, « le fidèle Hyacinthe », comme l'appelait familièrement Chateaubriand. Il fut accueilli avec « une noble politesse² » par tout le personnel de l'ambassade où son arrivée était attendue avec impatience. A cette époque, les membres de l'ambassade vivaient tous ensemble; les secrétaires et les attachés partageaient familièrement la vie de leur chef³. Aussi étaient-ils très émus à l'idée de vivre dans l'intimité de l'homme de génie qu'était Chateaubriand. Dès son arrivée, il entra immédiatement en fonctions et se mit sérieusement au travail. Il avait de longs rapports à rédiger tous les jours, car il ne confiait la rédaction de ses dépêches à personne : « Sorties de notre tête, nos lettres sont de notre main »⁴. La première partie de cette affirmation peut être vraie; quant à la seconde, Marcellus nous assure que toute sa correspondance diplomatique était recopiée en dernier lieu par lui et, ainsi transcrite, était expédiée au ministre. Au reste, Chateaubriand remplissait consciencieusement ses devoirs et pendant son séjour à Londres, du 5 avril jusqu'au 8 septembre, il envoya cinquante-huit dépêches au vicomte de Montmorency, ministre des Affaires étrangères, et n'en reçut lui-même que trente-six⁵. Tous ses rapports étaient d'ailleurs de grand style et Bourqueney, rempli d'admiration, déclare que « la première dépêche porte, comme tout ce qui sort de la plume de Monsieur de Ch..., l'empreinte d'un admirable talent⁶ ». Marcellus nous montre l'ambassadeur à l'œuvre, dictant à son secrétaire tout en se promenant d'un bout à l'autre de son cabinet, ou bien « quand le secrétaire n'était pas là et que l'inspiration était venue », s'asseyant « à une petite table dressée auprès de la fenêtre où se trouvaient préparés des carrés de papier en monceaux, demi-feuilles d'une grande page coupée en deux. Il les chargeait rapidement de quelques lignes de sa plus grosse écriture, courant

1. Cité par Maurice Levallant, *Splendeurs et misères de M. de Chateaubriand d'après des documents inédits*, p. 153.

2. Cité par A. Artonne, Introduction au *Journal de Bourqueney*, p. 598.

3. *Ibid.*, p. 598.

4. *Souvenirs diplomatiques*, p. 51, cité par F. M. A. Antioche, *Chateaubriand Ambassadeur à Londres, en 1822, d'après ses dépêches inédites*, Introduction, p. 11.

5. F. M. A. Antioche, *ouvrage cité*, Introduction, p. 9.

6. *Journal de Bourqueney* (entrée du 9 avril).

tout de travers, sans rature, sans arrêt, avec presque autant de gouttes d'encre que de mots. Il passait à la hâte de l'un de ces feuillets à l'autre, car il n'écrivait que sur l'une de leurs faces; et ils allaient, jetés de côté confusément, sans subir ni buvard ni poudre, se tacher à l'envi, se coller ensemble, et se noircir des deux parts. Il interrompait assez souvent cette *coulée* primitive, c'est ainsi qu'il l'appelait, pour se promener à grands pas autour de la petite table, couvant de l'œil son travail, ou pour regarder en silence par la fenêtre, comme s'il demandait du secours au ciel ou à la rue; puis il allait reprendre la plume et il ne quittait jamais cet exercice que le chapitre ou la dépêche ne fussent terminés. Alors il rassemblait tous les feuillets épars autour de lui, leur donnant des numéros et les repassant à tête reposée. Là commençait une seconde élaboration plus lente que la première; il la nommait la *refonte* et n'aimait pas à en être distrait. Il y changeait les termes, coupait les périodes trop longues, coordonnait les phrases incidentes, poursuivait à outrance les amphibologies et les *qui* et *que* trop répétés, écueil de notre langue, disait-il; il retranchait rarement de la pensée primitive, il y ajoutait plus souvent. Enfin, il encombrait cette fois son texte de ratures si abondantes, qu'il fallait, pour s'y retrouver, toute l'expérience de son secrétaire intime. Celui-ci recopiait le brouillon sur des carrés de papier tout semblables aux premiers et écrits également sur une seule face, à lignes fort écartées, pour livrer plus d'espace aux corrections et afin que si la revision venait à entraîner la suppression d'une feuille, il n'y eût à recommencer que peu de besogne. Cette seconde copie était lue à haute voix à l'auteur, qui la suivait tant bien que mal, sur son informe manuscrit. A cette troisième épreuve il jugeait mieux, assurait-il, de la portée de la phrase, de sa transparence et de son euphonie; aussi corrigeait-il encore, et quand il s'agissait d'une dépêche, c'était cette même copie, retouchée de sa main, que je transcrivais de la mienne pour le ministère, ou, comme il le disait, pour le roi. Puis, en la relisant lui-même devant moi d'une voix basse, mais cadencée et en y surveillant rigoureusement la distribution des points et des virgules, il provoquait et encourageait mes humbles observations, presque toujours pour les réfuter quand elles n'étaient pas de tout point approbatives;... après ce tamisage suprême, il me livrait la dépêche signée : *Chateaubriand*, pour n'y plus revenir¹ ».

1. Marcellus, ouvrage cité, Préface, p. X, XI, XII.

Pendant son ambassade, il entre en relations avec les hommes politiques du jour : il fréquente Lord Londonderry, chef du Foreign Office; Lord Bathurst, secrétaire d'Etat aux affaires étrangères; Lord Liverpool, premier lord de la Trésorerie; Sir John Peel, ministre de l'Intérieur; Lord Eldon, le Lord Chancellor; Canning, et Lord John Russell¹. Il fait preuve d'une fermeté invariable, prétendant que c'est la seule attitude qui convienne pour traiter avec les hommes d'Etat anglais, leur politique étant toujours « guidée par le sang-froid et la persistance ». Il s'applique surtout à réhabiliter le gouvernement royal français aux yeux des Anglais. Il tient également à maintenir la dignité de sa fonction et refuse absolument de se soumettre à de longues attentes dans les antichambres, exigeant de ses collègues qu'ils le reçoivent sur rendez-vous². En même temps qu'il remplit les charges multiples de la diplomatie, il se lance dans le tourbillon de la vie mondaine. Il veut se montrer pompeux ambassadeur dans cette capitale où il connut autrefois le dénûment extrême et où il faillit mourir de faim. Aussi le voit-on partout. Il se promène dans sa voiture de cérémonie; il se montre à l'Opéra où il a une loge à lui; il fréquente Almack's³ qui fait « ses délices »⁴; il va à un bal de l'Opéra; il assiste à une séance du Parlement, installé sur le sac de laine où le *Speaker*, prétend-il, l'a fait asseoir. En outre, il se rend assidûment aux fêtes, aux *rouls*, aux dîners de l'aristocratie; on le voit souvent chez Mme de Lieven; il est l'hôte fréquent de Lord Londonderry : ce dernier l'invite pour l'anniversaire du roi à un dîner suivi d'une soirée à l'Opéra. Une autre fois Chateaubriand lui fait visite à North Cray, sa maison de campagne du comté de Kent. Quelques jours plus tard, il assiste à un *roul* chez la princesse Esterhazy. Il est fêté partout où il va, c'est à qui sera le plus prévenant. Bourqueney nous apprend que lors de sa première apparition dans le monde, il fit sensation. Pendant tout son séjour à Londres il fut comblé d'honneurs : il fut reçu en audience particulière par le roi; il se rendit, accompagné de toute l'ambassade en grande tenue, à un

1. F. M. A. Antioche, *ouvrage cité*, Introduction, p. 21-24.

2. *Ibid.*, Introduction, p. 9 et 10.

3. Etablissement situé près de Saint James' Theatre où la société aristocratique de Londres donnait alors des bals et des réceptions.

4. Voir *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 245. Cf. Marcellus, *ouvrage cité*, p. 121. « Collinet, dont M. de Chateaubriand aimait le flageolet et les grimaces, avait presque seul, avec les Kanguroos, le secret de mettre notre ambassadeur, en gaieté. » (Collinet chef d'orchestre des bals d'Almack's).

drawing-room à la Cour; il fut invité à passer une journée avec le roi à Windsor¹.

De son côté, il donnait des fêtes superbes à l'ambassade, invitant à son tour l'élite de la haute société à qui il offrait une hospitalité princière². « Mes tables, disait-il, étincelaient de l'éclat des cristaux de Londres et de l'or des porcelaines de Sèvres³ ». D'ailleurs le maître du logis est connaisseur en fait de bonne chère. Un jour, c'est le duc d'York qui est invité à dîner, un autre jour, c'est l'opulent banquier Rothschild qui est son hôte, et avec qui il a ensuite, nous assure Bourqueney, une conversation brillante sur l'influence politique des banquiers du jour. Une autre fois il donne un grand bal à l'ambassade en l'honneur de la princesse de Danemark et, quelques jours plus tard, une fête superbe en honneur de quelques compatriotes distingués. Car il considère comme un devoir de sa fonction d'offrir l'hospitalité à des Français qui se trouvent de passage à Londres ou qui résident dans la capitale anglaise et parmi ses hôtes se trouvent Mme de Noailles, le duc et la duchesse de Guiche, le comte d'Orsay, le poète Lamartine, le marquis de Custine, l'acteur Lafont et sa femme, et M. Séguier, consul général de France à Londres. Cependant, malgré tous ces plaisirs, il n'arrive pas à dissiper pour longtemps l'ennui qui continuellement l'étreint. Quelques jours après son arrivée, il a déjà le *Wanderlust*. Bourqueney nous dit que « lorsqu'on lui apporte un journal anglais, ses yeux se fixent d'abord sur les bâtiments prêts à mettre à la voile et lorsque leur destination est Bombay, Mexico ou Calcutta, il s'écrie : « Comme ils sont heureux⁴ »! Et quelques semaines plus tard, il avoue à Bourqueney que, s'il n'avait pas été marié, il aurait accompagné l'expédition du capitaine Franklin au Pôle⁵. Pour échapper à cet ennui, il aime à quitter sa vie de grand seigneur. Il va dîner dans une taverne ou bien il visite, au fond de la cité, un vieil émigré, une connaissance de ses jours d'exil. Il s'amuse parfois à aller incognito dans les rues populeuses de la cité et à faire des achats dans les magasins⁶. C'est pendant une de ces escapades qu'il

1. Pour des détails plus précis, voir le *Journal de Bourqueney*.

2. La fête donnée par lui pour célébrer l'anniversaire de la rentrée des Bourbons lui a coûté 40.000 francs. (*Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 123.)

3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 123.

4. Voir *Journal de Bourqueney*, entrée du 13 avril.

5. *Ibid.*, entrée du 4 mai.

6. M. Levaillant, *ouvrage cité*, p. 174.

achète, peu de jours avant son départ, quelques robes qu'il envoie, l'une à Mme de Pisieux, une autre à Mme de Duras, et les autres à Mme de Chateaubriand.

Sa promenade de prédilection était Kensington Gardens¹. Il manquait rarement de s'y rendre tous les jours. Dans ces solitudes ombreuses il se plaisait à méditer sur ses souvenirs du passé et ses impressions du présent. Rappelons que la plus longue partie de ses *Mémoires*, rédigée d'un trait, fut écrite lors de son séjour à Londres². Dans ces lignes il évoquait les tristes souvenirs de son exil qu'il se plaisait à comparer avec les magnificences de sa vie présente d'ambassadeur. « Là se trouve, dit-il, la peinture de la vieille Angleterre; et comme je retraçais tout cela lors de mon ambassade, les changements survenus dans les mœurs et dans les personnages de 1793 à la fin du siècle me frappèrent; j'étais naturellement amené à comparer ce que je voyais en 1822 à ce que j'avais vu pendant les sept années de mon exil outre-Manche³ ».

Malgré sa prétendue indifférence à l'égard des Anglaises, Chateaubriand, s'il faut en croire Bourqueney, n'était point toujours insensible à leurs charmes. Miss Canning paraît avoir fait sur lui une profonde impression, il était ravi de parler avec la comtesse de Glengall, Mrs. Arbuthnot l'enchantait et Lady Gwydir le charma⁴. De son côté, il semble qu'il ait su plaire aux Anglaises, tout au moins à certains bas-bleus. Marcellus nous conte que Miss White, femme écrivain de l'époque et bas-bleu célèbre, lui avait demandé « la plus usée des plumes de Monsieur de Chateaubriand⁵ ». Croyait-elle peut-être y trouver l'inspiration ?

Mais son séjour touchait à sa fin. Depuis quelques mois déjà il se sentait tout détaché de la vie anglaise et ce fut avec joie qu'il apprit sa nomination comme plénipotentiaire au futur Congrès de Vérone. Le 8 septembre, il quitta l'Angleterre pour ne plus y retourner.

Le personnel de l'ambassade se composait alors du comte de Caraman, chargé d'affaires, du vicomte de Marcellus, du baron de Cazes, et de Bourqueney, secrétaires d'am-

1. Voir *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 234. Cf. *ibid.*, t. II, p. 115. « Kensington me plaisait. » Cf. *Journal de Bourqueney* (entrée du 6 avril).

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 233.

3. *Ibid.*, t. IV, p. 234.

4. Voir le *Journal de Bourqueney*.

5. Marcellus, *ouvrage cité*, p. 127. Cf. le *Journal de Bourqueney* (entrée du 9 mai).

bassade, d'Armand Bertin et de Pilorge, les deux secrétaires particuliers de Chateaubriand. De tous ceux-ci, seuls Marcellus et Bourqueney nous ont laissé des souvenirs, mais ce qu'ils ont écrit se rapporte presque uniquement à la vie de Chateaubriand, dont la forte personnalité semble leur avoir masqué l'Angleterre.

En mai 1823, après un intérim de quelques mois, le prince Jules de Polignac fut désigné par Louis XVIII pour remplacer Chateaubriand à l'ambassade de Londres. Polignac connaissait déjà l'Angleterre qu'il avait habitée comme émigré; il avait même épousé successivement deux Anglaises. De ce fait il avait sans doute déjà accès dans la société londonienne. Malgré cela, l'ambassade ne semble pas avoir joué de rôle important dans la vie sociale de la capitale, du moins nous n'avons pu trouver dans les mémoires de l'époque aucune mention de fêtes et de réceptions données sous ses auspices. Autre fait significatif : à l'exception de Carné, les nombreux voyageurs français qui visitèrent l'Angleterre pendant la gestion de Polignac ne parlent jamais de l'ambassade. Les préjugés conservateurs de Polignac l'empêchaient de comprendre les tendances de la France d'alors et le rendaient peu sympathique aux yeux de la jeunesse romantique qui se rendit en Angleterre à ce moment-là. Cela explique peut-être ce mutisme. Dévoué comme il l'était à la monarchie, il chercha toujours à soutenir et à défendre ses intérêts auprès du gouvernement anglais. L'acte le plus important de sa gestion fut la signature du traité qui assurait la délivrance de la Grèce. Malgré tous les liens qui l'attachaient à l'Angleterre, il désirait retourner à Paris et, dès 1827, il demandait déjà son rappel. Il était d'ailleurs malade et le climat de Londres ne lui convenait pas. Dès son avènement, Charles X avait jeté son dévouement sur Polignac comme futur premier ministre. Il voyait en lui « un homme tout à fait à lui avec qui il ne se gênerait pas ». Mais ce ne fut qu'en août 1829 qu'il le manda auprès de lui, d'abord comme ministre des Affaires étrangères et ensuite comme président du conseil.

* * *

Quelques Français distingués, de passage à Londres, se font remarquer autour de l'ambassade. C'est ainsi qu'en 1817, on voit le général de Tromelin fréquenter le marquis d'Osmond.

Ce voyageur était un homme important. Ce fut lui en effet qui, au lendemain de Waterloo, négocia avec Wellington, en vain il est vrai, afin d'obtenir un passeport pour Napoléon.

Ce fut au mois de mars 1817 qu'il accomplit son voyage. De par sa qualité, Tromelin eut un accès facile dans la plus haute société londonienne. Nous le voyons mener une vie très active et variée dans la capitale anglaise. Il va beaucoup dans le monde. Il fréquente les chefs des différents partis politiques. Il s'entretient avec les directeurs des grands journaux. Et, de plus, il s'amuse autant qu'il le peut, ainsi qu'il l'écrit quelques jours après son arrivée au baron de Barante : « Voilà plusieurs jours que nous sommes ici, mon cher Barante, voyant beaucoup de monde, parfaitement bien accueilli et menant très joyeuse vie¹ ». Malgré cela ce voyageur a vu l'Angleterre dans un bien triste état. Partout où il passe, la misère et le désœuvrement se présentent de tous côtés à ses yeux. Le tableau qu'il en donne est bien sombre. Rappelons que sa visite eut lieu deux ans seulement après la fin d'une guerre longue et coûteuse qui avait complètement désorganisé la vie du pays et qui avait amené à sa suite misère et chômage, comme toute grande guerre. Il écrit : « L'état d'embarras où se trouve l'Angleterre perce partout; tout le monde est gêné. Les chemins sont couverts de soldats et de matelots malheureux qui, accompagnés de leurs femmes, demandent l'aumône... Dans beaucoup d'endroits, les ateliers chôment, les fermiers ne peuvent payer leurs rentes... D'un autre côté, le nombre d'officiers mis en demi-solde est ici considérable... [ils] regrettent la guerre². » Ne dirait-on pas par certains côtés un tableau de l'Angleterre après la Grande Guerre?

Ne croyez pas cependant que le sort pitoyable des Anglais et l'état déplorable du pays empêchent Tromelin de faire un séjour très agréable outre-Manche. Il ne s'en tient pas à Londres. Il veut voir du pays. La curiosité le fait visiter Bath. Il se rend même à Bristol, et n'oublie pas d'aller admirer Oxford. Il est convaincu que l'Angleterre a besoin de repos et sera longtemps incapable de s'occuper des affaires du continent. Le diplomate en lui n'oublie pas pourtant de conseiller à ceux qui sont au pouvoir dans son propre pays de faire tout leur possible afin d'augmenter la confiance des Anglais à

1. Lettre du général de Tromelin au baron de Barante, datée de Londres, le 25 mars 1817. (Voir le Baron de Barante, *Souvenirs*, vol. II, p. 268.)

2. *Ibid.*, vol. II, p. 268-270.

l'égard de la France et de ne pas négliger d'envoyer aux journaux anglais des articles qui montreront sous un jour plus avantageux l'esprit du gouvernement français¹.

Le comte de Marcellus, royaliste ardent, futur pair de France, avait de puissants motifs d'entreprendre des voyages en Angleterre. Son fils y résidait, ayant été choisi par Chateaubriand comme premier secrétaire d'ambassade. Outre le désir de revoir son fils, la Grande-Bretagne avait pour ce voyageur un autre attrait. Il voulait visiter Hartwell qui avait servi d'asile au roi exilé. Avec Holyrood, ce lieu était une source de vives émotions pour les voyageurs français.

Il fit deux courts séjours en Angleterre, d'abord en mai 1822 et de nouveau en juin 1823. Pendant son séjour, il habitait l'ambassade et le jeune Bourqueney nous en a fait le portrait suivant : « Il me rappelle en tout, dit-il, M. de Rivière, mon grand-père, même instruction, même bonhomie, même douceur de religion ; c'est un de ces hommes qu'on aime dans un quart d'heure² ». Bourqueney nous a même fait connaître ses goûts littéraires, son admiration pour Lamartine et ses préjugés contre Voltaire. Lors de sa première visite, il expédia deux lettres, l'une de Londres le 14 mai 1822, adressée à la *Ruche d'Aquitaine* et la seconde, le 19 mai 1822, de Buckingham, au *Drapeau Blanc*. La première lettre est un récit de sa visite à l'Observatoire de Greenwich et à Twickenham, où il fut accompagné de Chateaubriand. Il a un vrai culte pour Pope qu'il appelle « mon maître, mon ami, compagnon de mes promenades solitaires³ ». La seconde lettre raconte sa visite à Hartwell, « lieu qui a été, dit-il, pour la France comme un sanctuaire » ; il « brûle » de visiter les appartements qu'habitait la famille royale exilée, il se sent tout ému à la vue de la petite chapelle qui réunissait les expatriés pour l'exercice de leur culte.

A l'occasion de son second voyage, qu'il fit cette fois en compagnie d'Henri de Bonald, il envoya de nouveau deux courriers : le premier de Londres, le 7 juin 1823, à la *Ruche d'Aquitaine*, et le second, de Londres également, le 22 juin 1823 à la *Quotidienne*. A Londres, il assiste à une cérémonie de renouvellement des vœux de baptême à la petite chapelle

1. Lettre du 8 avril 1817.

2. *Journal de Bourqueney* (3 mai).

3. Marcellus, I, p. 5.

française à Chelsea¹. Il visite Richmond et de nouveau Twickenham. Partis de Londres, Bonald et lui passent par Bristol et Bath et vont jusqu'à Stratford-on-Avon. A Bath, il n'a rien vu, sauf la maison où le roi exilé logeait lors de son séjour dans cette ville. A Stratford, il rend son tribut d'hommages au génie de Shakespeare. Il confesse même avoir oublié un instant la gloire « si sublime et si pure de Corneille et de Racine pour fléchir le genou devant un génie, rude peut-être et un peu sauvage, mais qui est lui seul l'Eschyle, le Sophocle, l'Euripide,... l'Aristophane de l'Angleterre² ! »

Marcellus se laisse aller facilement au plaisir de peindre, et ses descriptions sont peut-être la partie la plus brillante de ses lettres. Mais son langage est plutôt trop fleuri : tous les champs sont « émaillés », de fleurs, la nature toujours « parée », les bocages « rians » et les rivières « orgueilleuses ».

En 1828, le comte de Carné, alors secrétaire de légation à Lisbonne, reçut l'autorisation de passer quelques semaines en Angleterre avant de rentrer à Paris³. Comme il convenait à un diplomate, il se présenta dès son arrivée à l'ambassade, mais il n'y résida pas.

A cause d'une tempête, son bateau avait abordé sur la côte d'Irlande et n'était arrivé à Falmouth que le vingt-deuxième jour après son départ de Lisbonne. En parcourant les comtés de Cornouailles et de Devon pour se rendre à Londres, le voyageur avait eu le temps d'admirer le panorama bien anglais qui se déroulait devant ses yeux : « ces paisibles campagnes où paissent et reposent de nombreux troupeaux, en harmonie de formes et d'attitudes avec un plantureux paysage ». De prime abord, Londres ne lui plut pas. Comme tant d'autres voyageurs, il fut choqué par le mauvais goût de l'architecture de l'époque, et critiqua sévèrement les « constructions sans caractère, allant se perdre dans des alignements sans fin, où rien n'arrête ni la vue ni la pensée⁴ ». De même il fut stupéfait devant l'immensité sans grandeur de la capitale anglaise. Elle lui fit l'effet de « déserts habités » où l'étranger qui arrive « se sent abîmé comme un atome ». Mais cette impres-

1. Il y avait deux petites chapelles d'émigrés français dans le quartier de Chelsea, l'une située dans *Cook's Grounds*, et l'autre dans Little Chelsea, non loin de Kensington. Marcellus ne dit pas laquelle des deux il a visitée (voir Thornbury and Walford, *Old and New London*, vol. I, p. 51).

2. Marcellus, II, p. 24.

3. Voir le Comte L. de Carné, *Souvenirs de ma Jeunesse au temps de la Restauration*, p. 99-110.

4. Comte de Carné, *ouvrage cité*, p. 99 et 100.

sion défavorable ne fut que passagère et Carné finit par admirer vivement, au milieu de cette énormité, « la virile activité d'un peuple libre dont la pensée rayonnait sur l'univers »; et Londres lui parut alors « l'expression même du génie anglais, persévérant et froid, moins soucieux d'éclat que de puissance¹ ». Ses journées se passèrent à explorer la ville. Il se rendit aux docks. Il se promena sur les bords de la Tamise où il se plut à contempler le vaste fleuve encombré de navires en partance pour tous les coins de la terre. Enfin il s'extasia devant la cathédrale de Westminster qui, à elle seule, valait bien le voyage. « magnifique symbole de ce passé constamment vénéré par l'Angleterre parce qu'il n'a jamais été pour elle un obstacle aux développements de son avenir ». Grâce à l'ambassade, il obtint l'autorisation d'assister à des séances de la Chambre des Lords. Là il se prit d'une vive admiration pour cette aristocratie ouverte qui, à l'inverse de celle de la France, grâce au « mouvement ascensionnel imprimé à toutes les couches de la société² », se recrute incessamment dans l'élite du talent et de la richesse : « Sur ce vieux palais tout imprégné de traditions, on sentait planer l'esprit des temps nouveaux³ ». Pendant la séance, il entendit parler Wellington et il en fit un croquis amusant : « Ni attrayant, ni éloquent, il avait les mouvements saccadés d'un automate et jetait ses paroles comme une mitrailleuse lance sa charge de ferraille⁴ ».

Quelques jours plus tard, il se trouva invité à dîner avec O'Connell. La conversation roula sur la politique et eût fortement intéressé Carné; par malheur, il ne put guère la suivre, à cause, prétend-il, de l'accent irlandais de la plupart des convives. Il nous donne cependant quelques détails amusants qui sont un tableau des mœurs du temps. Après la sortie des dames, selon la coutume anglaise, la conversation s'anima et de nombreux toasts furent portés. « Causer pendant le dîner aurait été, pour moi, chose difficile, dit Carné; causer après la sortie de table aurait été, pour beaucoup de mes interlocuteurs, chose absolument impossible⁵. » A sa grande joie O'Connell lui accorda le lendemain matin une entrevue. C'est avec une vive émotion qu'il en évoque le souvenir. « A sept

1. Comte de Carné, *ouvrage cité*, p. 100.

2. *Ibid.*, p. 102.

3. *Ibid.*, p. 103, 104.

4. *Ibid.*, p. 102-103.

5. *Ibid.*, p. 106.

heures, écrit-il, je sonnai donc à la porte d'une jolie petite maison du *West End*. Une *servant-maid* m'introduisit, et le *lion* en robe de chambre, après un *wellcome* (*sic*) affectueux, me fit entrer dans une sorte de cabinet de toilette, garni de pieuses images que j'aurais pu rencontrer dans l'oratoire de ma mère¹ ». L'entretien du diplomate français et du patriote irlandais se prolongea quelque temps. On parla d'abord du Portugal et ensuite la conversation roula sur la France qui, dit O'Connell, était après l'Irlande « l'objet le plus constant de ses pensées ». En bon catholique, l'Irlandais ne manqua pas d'exprimer son indignation au sujet de la fermeture des collèges de Jésuites par Charles X.

Un autre soir, Carné assista à un dîner donné à l'ambassade de Russie par la comtesse de Lieven: Mais notre voyageur ne s'en tint pas à la fréquentation du beau monde. Son dernier jour se passa à visiter les *slums* londoniens, « les quartiers immondes où grouille dans les habitations malsaines la population la plus misérable de l'Europe ». Ainsi que tant d'autres, il fut surpris et même choqué de trouver tout près des magnifiques hôtels de la noblesse et les côtoyant « sans transition au détour d'une rue, le domaine du paupérisme dans ce qu'il a de plus hideux à contempler² ».

1. Comte L. de Carné, *ouvrage cité*, p. 106.

2. *Ibid.*, p. 109.



UN PORT DU MIDI.

Lithographie d'Henry Monnier, tirée du *Voyage en Angleterre* (1829).

Firmin-Didot, Paris, éditeur.

CHAPITRE III

ARTISTES ET ACTEURS

David d'Angers. — Jacques Rochard. — Léonor Mérimée. — Géricault et Charlet. — Jean-Baptiste Isabey. — Eugène Delacroix. — Eugène Lami et Henry Monnier. — Etienne Delécluze. — Talma et Mademoiselle Georges.

Londres hébergea à cette époque toute une colonie de jeunes artistes enthousiastes. Pour eux le voyage en Angleterre remplaça le classique voyage de Rome, car le romantisme français à ses débuts subit des influences nordiques dans le domaine de l'art aussi bien que dans celui de la littérature. La peinture anglaise en particulier allait exercer une action directe et féconde sur les artistes français.

Un des premiers de ceux qui débarquèrent sur le sol anglais après les guerres napoléoniennes fut David d'Angers. Il désirait depuis quelque temps faire ce voyage. Ce qui l'attirait en Angleterre, c'était son amour pour l'antiquité. A Rome où il s'était rendu pour étudier l'art antique, il avait appris que Lord Elgin avait rapporté les marbres du Parthénon et tout de suite il souhaita d'aller en Angleterre à la première occasion, afin de pouvoir étudier ces marbres en détail. Il voulait aussi faire la connaissance du sculpteur John Flaxman, dont le talent lui inspirait une vraie vénération. Son rêve devait se réaliser plus tôt qu'il ne l'espérait : il entreprit son voyage à la fin de mars ou au début d'avril 1816. Pour un jeune étranger qui ne connaissait personne dans la capitale anglaise et qui d'ailleurs était pauvre et sans appui, ce voyage présentait de nombreuses difficultés. Mais on sait que David ne se laissait rebuter par aucun obstacle. Aussitôt arrivé à Londres, il accourut au British Museum où il put se livrer à cœur joie à son étude. Malheureusement la contemplation du beau ne suffit point pour vivre et il se vit bientôt contraint de chercher du travail ou de quitter le pays. C'est alors

qu'il se présenta chez Flaxman, dans l'espoir de trouver en lui le protecteur qu'il lui fallait. Mais le sculpteur anglais, royaliste ardent, s'imaginant qu'on lui annonçait le peintre Louis David, ne voulut pas le recevoir. Déçu et attristé du mauvais accueil de Flaxman, David ne sut vers qui se tourner. Aux prises avec la misère, il chercha partout du travail sans en trouver. Sur ces entrefaites, un personnage de « haute volée » lui proposa l'exécution d'un monument pour la commémoration de la victoire anglaise de Waterloo¹. Le patriote en lui se révolta et il refusa avec indignation. Le jour même il se mit en route pour regagner sa patrie, obligé avant de partir, afin de payer son voyage de retour, de se défaire des quelques effets qu'il possédait². « Je n'ai pas tout à fait réussi, dit-il, dans mon voyage en Angleterre; j'y ai trouvé, encore plus qu'en France, des cœurs de fer, personne n'a pris aucun intérêt à moi; mais j'ai vu les bas-reliefs d'Athènes et Flaxman. J'emporte la plus haute idée du talent de Flaxman et la conviction de son extrême faiblesse en sculpture. J'ai rapporté de ce pays une extrême envie de travailler et une grande haine contre des gens qui ne nous aiment pas³ ».

Douze ans devaient s'écouler avant que David d'Angers ne remit le pied en Angleterre. Dans l'intervalle il était devenu célèbre. Il était maintenant apprécié et recherché par ses compatriotes aussi bien que par les étrangers de marque qui habitaient Paris ou s'y trouvaient de passage. Son atelier était ouvert à la colonie anglaise que fréquentaient Mérimée et Stendhal; on y voyait entre autres Lady Morgan et Mary Clarke, et souvent Mrs. Opie, femme de lettres, dont les romans avaient beaucoup de succès à cette époque. Cette dernière ne manquait jamais d'aller le voir lorsqu'elle se trouvait à Paris⁴. Son second voyage fut fort différent du premier, sa réputation l'ayant précédé outre-Manche. On connaît sa nature intrépide et indomptable et son amour passionné pour son art. Il entreprenait souvent les voyages les plus difficiles et les plus coûteux à seule fin de voir les traits de tel ou tel homme célèbre. Il disait lui-même : « Ces messieurs ne viendraient pas chez moi; je n'y tiens pas. On me rencontre avec une petite ardoise, courant comme si j'allais voir l'immortalité. Un

1. Voir Victor Pavie, *Œuvres choisies*, vol. I, p. 10.

2. F. Halévy, *Souvenirs et Portraits*, p. 228.

3. David d'Angers, *Lettres à son ami le peintre Louis Dupré*, p. 57.

4. Voir Henri Jouin, *David d'Angers et ses relations littéraires d'après des lettres inédites*, Introduction, p. 21.

statuaire est l'enregistreur de la postérité; il est l'avenir¹ ». Lorsqu'on se rappelle l'enthousiasme des Français de son époque pour Walter Scott, on comprend que David ait aspiré à fixer pour la postérité la tête du célèbre romancier. Déjà en 1826, lorsque celui-ci se trouvait de passage à Paris, David avait espéré le rencontrer. Malheureusement la personne qui aurait pu le mettre en rapports avec Scott était absente de Paris². Deux ans plus tard, le sculpteur se décida à aller le voir en Angleterre. Le voyage eut lieu à la fin d'avril 1828³. David emmena avec lui deux jeunes étudiants, Victor et Théodore Pavie, dont le père avait été son ami intime à Angers dans sa jeunesse.

Pendant leur séjour à Londres, ils firent la connaissance des peintres Lawrence, Martin et Pickersgill. Les trois Français se rendirent un jour à l'exposition des œuvres du peintre Martin. Tandis qu'ils s'extasiaient devant « la magie » de ses tableaux, un homme qui marchait avec difficulté en s'appuyant sur sa canne traversa la salle. C'était Walter Scott⁴. On imagine quelle émotion les saisit. Soudain les tableaux perdirent tout leur attrait. Ils n'avaient plus d'yeux que pour le grand romancier. Bien des années après, Victor Pavie évoquait avec émotion ce souvenir : « Je le vois encore, dit-il, s'appuyant en boitant sur sa canne, presser la main du peintre en signe d'assentiment et d'adieu et, du seuil du perron dont il mesurait les degrés, s'incliner courtoisement devant une lady fraîche et svelte comme une sylphide : le génie au déclin vis-à-vis de la beauté en fleur⁵ ». Il rappelle avec tendresse son regard où « une sensibilité profonde s'alliait à la vigueur de l'observation ». Après son départ, « la galerie sembla se dégarnir de toutes ses toiles ». « Nous ne la parcourions plus, avouait-il, que pour recueillir, à nous trois, les vestiges de cette présence⁶ ». Le lendemain matin David vint dans la chambre de ses jeunes amis leur annoncer qu'il connaissait l'adresse de Scott à Londres⁷. Tous trois se mirent en route pour Regent's Park et cherchèrent parmi les maisons plus belles que des pa-

1. Cité par Charles Blanc, *Les Artistes de mon temps*, p. 136.

2. Lettre du mois de novembre 1826 (voir Jouin, *ouvrage cité*, p. 22).

3. Le registre du certificat d'arrivée, conservé au Record Office de Londres, constate qu'ils débarquèrent à Douvres et donne comme date d'arrivée le 30 avril 1828 (H. O. 5 Ind. 8916).

4. Voir Victor Pavie, *Œuvres choisies*, vol. I, p. 7 et 8.

5. *Ibid.*, I, p. 8.

6. *Ibid.*, I, p. 8.

7. André Pavie, *Médailleurs romantiques*, p. 231.

lais qui entourent le parc, le numéro 22 où habitait Walter Scott. Ils frappèrent à la porte qui, au dire de Victor, ne s'ouvrit que trop vite « au gré d'une émotion plus forte que notre impatience ». D'après le compte rendu de Victor Pavie dans *Voyages, Critique, Fantaisies*, Walter Scott les reçut très aimablement, mais dès qu'il comprit que David désirait faire son buste, il changea brusquement de ton et chercha toutes les excuses possibles, insistant sur la courte durée de son séjour, son impatience de partir pour Abbotsford et les inconvénients d'un logis de hasard. « Insister davantage, dit Victor, eût aggravé l'échec¹ ». D'après le témoignage de celui-ci dans ce même livre, les trois amis sortirent et reprirent silencieusement le chemin de leur hôtel, attristés par l'insuccès de leur tentative. Ils crurent y voir du chauvinisme de la part de Scott : « le médiocre historien de Napoléon était anglais ; » et d'ailleurs il avait déjà son buste par Chantrey. David pourtant trouvait que Scott avait bien changé depuis qu'il avait fait faire son buste par Chantrey. « L'âge, les veilles, dix créations de plus et deux années d'une lutte héroïque contre les coups du sort, fit-il remarquer en route à ses amis, ont imprimé sur les traits du modèle je ne sais quoi d'auguste et d'éprouvé que j'eusse aimé rendre. Le buste de Walter Scott est à refaire... mais par de plus heureux que moi² ». Des souvenirs plus anciens et, en conséquence, plus autorisés, ne font aucune allusion à cette déconvenue. Dans une lettre qu'il envoya de Londres à son père le 9 mai 1828, Victor raconte simplement : « Nous frappons au numéro 22. — M. Walter Scott it is here? — Yes, sir, — et nous entrons hardiment. — Asseyez-vous, mes enfants, nous dit le grand homme, et nous nous groupons autour de lui en tremblant. Je sais baragouiner un peu le français, dit-il, et il se met à nous parler avec âme et bonté. Après l'avoir bien contemplé, nous nous retirons en serrant chacun respectueusement cette main droite qui a rempli le monde entier³ ». Cette entrevue avec Walter Scott fut l'incident le plus impressionnant du voyage de David d'Angers en Angleterre en 1828, le seul en effet que ses compagnons de route aient cru digne d'enregistrer.

1. Victor Pavie, *Œuvres choisies*, vol. I, p. 9.

2. *Ibid.*, I, p. 1).

3. André Pavie, *Médallions romantiques*, p. 231. (Lettre inédite de Victor Pavie à son père envoyée de Londres le 9 mai 1828.)

*
* *

En Jacques Rochard le peintre, nous trouvons un voyageur dont la vie presque entière s'est passée à l'étranger. En 1814, il s'est empressé de quitter la France afin d'échapper à la conscription et s'est rendu en Belgique d'abord, en Angleterre ensuite¹. Son séjour hors de sa patrie devait être de longue durée; ce ne fut qu'en 1836 qu'il reprit le chemin de la France. Cependant il n'eut jamais à regretter d'avoir franchi la mer, car la chance l'accompagna partout. En Belgique, où il séjourna deux ans, il eut un si grand succès, surtout auprès des nobles Anglais alors à Bruxelles, qu'il résolut de passer en Angleterre afin d'y tenter fortune. Avant de s'embarquer, il prit la précaution de demander des lettres d'introduction à quelques-uns de ses clients. Lord Richmond lui en fournit une pour sa sœur Lady Bathurst, femme du Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, et Lady Caroline Lamb le recommanda à plusieurs de ses connaissances, entre autres à Lady Jersey. Grâce à ces lettres, Rochard fut bien reçu par l'aristocratie anglaise. Il eut même le patronage de la Cour et fut invité à faire le portrait de Charlotte, princesse de Galles. Plusieurs personnes de la plus grande distinction posèrent devant lui. Ce fut à cette époque qu'il fit les portraits de l'honorable Seymour Bathurst, du duc de Beaufort, du général Sir George Sackville-Brown, de Mr. Mellish M. P., du général Ligon, de Lady Ellenborough². Il fut vite à la mode et avoir son portrait peint par lui devint une faveur qu'il faisait chèrement payer. Sa correspondance signale ses relations avec l'élite anglaise. Il y mentionne une commande de trois portraits de la part de Lady Montagu. On y trouve également une lettre de Lord Castlereagh, accusant la réception de son portrait. « Croyez, lui écrit-il en français, aux obligations que je vous ai pour votre aimable attention et pour vos heureux efforts³ ». Une lettre du duc de Devonshire accompagne le paiement de quatre portraits. Lady Londonderry envoie au peintre la somme de trente-cinq livres sterling pour sa miniature. Sa renommée allant toujours grandissant, le peintre se voit obligé de quitter son atelier de New Bond Street où il avait résidé jusqu'à

1. G. Pinet, *Léonor Mérimée*, p. 64.

2. Voir l'article de Charles Ephrussi sur Rochard dans la *Gazette des Beaux-Arts* (1^{er} décembre 1891).

3. Cité par Ephrussi, *article cité*, p. 446.

1824, pour s'établir dans un autre atelier bien plus grand et plus somptueux, dans Regent Street. Sa renommée se trouvant maintenant établie, Rochard est à même d'imposer ses conditions. Il demande et reçoit pour un portrait en pied cent guinées, pour un demi-portrait, soixante guinées.

Pendant tout ce temps, il s'intéresse vivement à la peinture anglaise et entretient des relations avec quelques-uns des artistes britanniques. Un jour le paysagiste Wilkie le prie de lui montrer, à lui « *amateur* », ses « *beautiful works* ». Un autre jour, Rochard amène un compatriote chez le grand Lawrence. Il se crée des relations amicales avec quelques-uns de ses clients distingués et le célèbre Lord Castlereagh assiste au mariage de sa fille avec un officier anglais. De temps à autre il voit quelque Français de passage à Londres. Ce fut sans doute lui qui pilota son ancien professeur Léonor Mérimée dans les ateliers et les musées de Londres. De même il se fit un plaisir de conduire son jeune ami Prosper Mérimée chez Lawrence¹ et il entretint des rapports assez intimes avec Delacroix lors du séjour de ce dernier dans la capitale anglaise.

*
* *

Léonor Mérimée, père de Prosper, fut professeur à l'Ecole polytechnique de 1800 à 1815, et plus tard secrétaire de l'Ecole des Beaux-Arts². Amateur et critique d'art de quelque mérite, il était lié avec tous les artistes de son temps; il tenait maison ouverte et on rencontrait chez lui, entre autres, le peintre François Gérard, Picot, Neveu, Jacques Rochard, son élève préféré, puis André-Marie Ampère, le célèbre mathématicien, et le jeune voyageur Victor Jacquemont³. Sa maison était aussi le rendez-vous de cette société anglo-saxonne que la paix avait amenée en foule à Paris; on y voyait souvent William Hazlitt avec qui Léonor avait lié connaissance dans les galeries du Louvre et à qui il avait ouvert ensuite sa maison. On y trouvait fréquemment les quatre Fielding, aquarellistes, et on y rencontrait presque toujours Emma et Fanny Lagden, deux jeunes élèves de Mme Mérimée et amies de Prosper. Léonor comptait aussi parmi ses connaissances Thomas Holcroft, auteur dramatique, et Northcote, élève et biographe de Reynolds⁴. On a prétendu voir dans la prédilection marquée de la famille

1. Pierre Trahard, *La Jeunesse de Prosper Mérimée*, I, p. 254.

2. Voir Augustin Filon, *Mérimée et ses amis*, p. 3.

3. G. Pinet, *Léonor Mérimée*, p. 91-92.

4. Trahard, *ouvrage cité*, I, p. 36-37.

Mérimée pour les Anglais le résultat d'un atavisme. Quoi qu'il en soit, il est certain que la famille recherchait la société des insulaires et que Léonor et sa femme s'y plaisaient. D'ailleurs tous deux, semble-t-il, connaissaient l'anglais et le parlaient assez couramment¹.

Le voyage de Léonor en Angleterre eut lieu dans le courant de l'année 1817. Il y allait en mission, chargé par le duc Decazes d'étudier sur place l'état de l'industrie anglaise². Il est plus que probable que la connaissance de la langue parlée que possédait Léonor comptait pour quelque chose dans ce choix. De retour en France, il adressa au duc Decazes un rapport qu'il publia en 1821 sous le titre de *L'Etat des Arts industriels en Angleterre*, et il y inséra ses impressions et ses observations. Nous ne nous étendrons point sur ce petit ouvrage, dont le plus grand intérêt est surtout d'ordre technique. Disons tout simplement que ce travail a servi au ministère pour proposer plus tard au roi Louis XVIII le rétablissement de l'exposition des produits de l'industrie nationale³. Mais ce voyage avait eu un autre intérêt pour Léonor. Il put renouer ses relations avec ses amis d'outre-Manche, il élargit probablement le cercle de ses connaissances anglaises et, chose plus importante, il put approcher quelques artistes et étudier sur place les chefs-d'œuvre de l'école de peinture qui florissait alors en Angleterre.

*
* *

Géricault n'ayant pas tiré du *Radeau de la Méduse* les profits qu'il en attendait, projeta d'exposer sa toile à Londres. A cette fin, il s'aboucha avec un Anglais, Mr. Bulock, et, l'affaire conclue, il franchit le détroit en 1820 avec son tableau. Il écrivit dès le 23 avril de Londres à son ami Dorcy que tout était bien arrangé. « Notre ouvrage est reçu par Mr. Bulock qui se charge, dit-il, de tous les frais et qui me donne un tiers dans les bénéfices⁴. » Le droit d'entrée fut fixé à un shilling et chaque visiteur recevait comme souvenir une lithographie reproduisant le tableau, œuvre de Géricault et de Charlet. Il semble que l'exposition réussit si bien que

1. Trahard, *ouvrage cité* I, p. 36.

2. G. Pinet, *ouvrage cité*, p. 57.

3. *Ibid.*, p. 57, 58.

4. Cité par Charles Clément, *Géricault*, p. 189-190.

la part des bénéfices qui en revint à Géricault suffit presque à payer les frais du séjour de près de trois ans qu'il fit en Angleterre. Il y mena une vie tranquille, travaillant sérieusement, comme l'attestent ses lettres à ses amis. « Je ne m'amuse pas du tout », écrit-il à Dorcy le 12 février 1821, « et ma vie est absolument celle que je mène à Paris, travaillant beaucoup dans ma chambre et rôdant ensuite pour me délasser dans les rues, où il y a toujours un mouvement et une variété si grande que je suis sûr que vous n'en sortiriez pas; mais le motif qui vous y retiendrait m'en chasse... je suis cependant plus raisonnable que vous, puisque au moins je travaille et que je lithographie à force. Me voilà voué pour quelque temps à ce genre qui, étant tout neuf à Londres, y a une vogue inconcevable. Avec un peu plus de ténacité que je n'en ai, je suis sûr qu'on pourrait faire une fortune considérable¹ ».

Les critiques s'accordent à dire que c'est de cette époque que datent ses plus belles lithographies, entre autres une série de douze qui reproduit différents types de chevaux dans les attitudes les plus variées². L'Angleterre, pays par excellence du sport hippique, lui offrait des occasions uniques de se perfectionner dans l'étude du cheval et il s'en donna à cœur joie. Aussi fut-il assidu à toutes les courses célèbres : à Epsom, à Derby, à Newmarket. « Le crayon à la main, comme dit Henry Roujon, il notait d'un trait énergique et rapide les différentes phases des galops frénétiques; il dessinait les jarrets tendus, les encolures allongées, les crinières envolées³ ». De même pendant l'heure de la promenade à Hyde Park, son œil d'artiste se délectait sans doute à contempler les mouvements gracieux des pur sang, emportant leurs cavaliers, ou traînant les beaux équipages de l'aristocratie anglaise. De toutes ces études sortit un tableau célèbre : *La Course de chevaux à Epsom*. Géricault ne négligea pas non plus d'étudier la peinture anglaise pour laquelle il se prit d'une grande admiration, comme en témoignent ses lettres à ses amis. Mais nous traiterons cette question dans un autre chapitre.

1. Extrait d'une lettre de Géricault datée de Londres le 12 février 1821, citée par Charles Clément, p. 192-193.

2. Armand Dayot, *Charlet et son œuvre*, p. 28. Cf. Charles Clément, *ouvrage cité*, p. 205.

3. Henry Roujon, *Les Peintres illustres*, p. 70.

Géricault n'entreprit pas ce voyage tout seul. Il eut comme compagnon son ami, le peintre Charlet. Leur amitié datait de l'année 1818. Le hasard les avait rapprochés d'une façon singulière. Charlet, n'ayant pas à cette époque de quoi vivre, s'était vu forcé de faire tous les métiers. Géricault le trouva un jour en train de peindre dans une petite auberge, *Les Trois Couronnes*, située dans les environs de Paris. Frappé par son talent extraordinaire, il s'intéressa activement à lui et finit par le prendre en amitié. Le lien qui s'établit entre eux se resserra tellement qu'ils en devinrent inséparables. Et lorsque Géricault se décida à franchir le détroit, le fidèle Charlet ne pouvant pas envisager la vie sans lui résolut de l'accompagner dans son voyage. A peine arrivé pourtant, Charlet se mit à regretter Paris. La vie anglaise n'était guère de son goût. Malgré la consolation qu'il trouvait dans l'amitié de Géricault, il menait une vie bien triste et bien monotone sur les rives brumeuses de la Tamise. La gaieté et l'entrain des rues de Paris manquaient terriblement à ce Parisien. Il s'ennuyait tant qu'il n'avait pas même le courage de travailler. L'inspiration ne lui venait pas. Avec cela ses modèles habituels, les gamins de Paris et les bonnes d'enfants, lui manquaient dans les rues londoniennes et les types anglais n'excitaient pas son imagination. Enfin, trouvant cette existence intenable, il décida de plier bagage et de regagner aussi vite que possible son cher Paris¹. Rentré en France avant la fin de juillet, au milieu de l'été il était de nouveau installé dans la capitale française où il reprit avec entrain son ancienne vie. Du point de vue de son travail, quel profit avait-il tiré de son voyage ? Rien, paraît-il ; selon Hédiard² le voyage de Charlet en Angleterre avait été « un simple déplacement, qui n'apprend rien, un temps perdu et une désorientation d'idées ».

*
* *

La même année 1820, un autre artiste décida de passer la Manche : Jean-Baptiste Isabey. Cédant aux conseils du marquis d'Osmond qui lui promettait un accueil enthousiaste de la part des Anglais, il espérait à la fois tirer de son voyage des avantages lucratifs et satisfaire à un désir déjà ancien. Mais le malheur voulut que, dans ce voyage qui pour-

1. Voir Charles Clément, *ouvrage cité*, p. 195.

2. G. Hédiard, *Les Maîtres de la Lithographie, Charlet*, p. 10.

tant s'annonçait si bien, Isabey n'eut pas son bonheur habituel. D'abord il eut la malchance d'arriver à Londres à l'époque où toute l'aristocratie avait quitté la capitale pour se rendre dans ses terres. Grâce au duc de Wellington il trouva, il est vrai, quelques commandes, entre autres celles des deux frères Seymour, fils d'une vieille famille anglaise¹. Il eut aussi l'honneur d'être invité à faire le portrait du roi. Mais Georges IV, alors exaspéré par le retour de la reine Caroline, était d'humeur difficile et dans un état d'esprit qui ne faisait pas de lui un modèle idéal². A part ces quelques commandes, Isabey se trouva dans l'impossibilité d'obtenir aucun travail. Enfin, pressé par le besoin, il fut contraint de se défaire de plusieurs de ses œuvres, entre autres du dessin original de la revue du Quintidi et de celui du Congrès de Vienne qui passèrent ainsi à son vif regret dans les mains des Anglais³. Dans de telles conditions, on comprend facilement que l'artiste n'ait pas cherché à prolonger là-bas son séjour et qu'il ait eu hâte de retourner dans son pays. Isabey resta à Londres pendant près de quatre mois, du mois d'avril jusqu'au mois de juillet 1820.

*
* *

Delacroix nourrissait déjà depuis longtemps le désir de traverser la Manche. Son amour de la liberté, ses goûts romantiques, son penchant pour les choses étrangères, tout concourait à l'attirer vers l'Angleterre. De plus, il était déjà à cette époque un anglomane fervent. Il avait un vrai culte pour la littérature anglaise : Byron l'enthousiasmait. Shakespeare le ravissait, Milton venait de lui inspirer un tableau. Il subissait aussi l'influence de la peinture d'outre-Manche et il achevait une toile qui, selon les critiques, était « aussi anglaise de technique que d'inspiration⁴ ». D'ailleurs, il avait des rapports fréquents avec quelques artistes britanniques et les frères Fielding étaient parmi ses amis les plus intimes. En outre, il s'intéressait vivement au théâtre shakespearien et il est bien probable qu'il se trouvait avec Mérimée et Stendhal parmi les spectateurs de la repré-

1. Mme Basily Callimaki, *J.-B. Isabey, sa vie et son temps*, p. 290.

2. M. E. Taigny, *J.-B. Isabey, sa vie et ses œuvres*, p. 42 et 43.

3. Mme Basily Callimaki, *ouvrage cité*, p. 290.

4. Voir Moreau-Nélaton, *Delacroix raconté par lui-même*, vol. I, p. 68.

sensation anglaise donnée en 1822 au théâtre de la Porte Saint-Martin.

Ainsi, avant même tout contact direct avec l'Angleterre, nous voyons que ses lectures, ses goûts, ses fréquentations, tout le prédisposait à se plaire dans le Royaume-Uni. Cependant, lorsqu'il arriva à Londres à la fin de mai 1825, ses premières impressions ne furent guère favorables. L'énormité déconcertante de la capitale anglaise produisit chez lui, comme chez beaucoup de ses compatriotes, un sentiment d'isolement et de désarroi qui amena à sa suite la nostalgie de la patrie et des chers absents.

« Nos premiers pas en Angleterre », écrit-il le 27 mai à ses amis Pierret et Guillemardet, « ne m'ont point charmé. J'étais d'une impatience extrême d'entrer dans ce port; à peine ai-je été débarqué que je ne me suis pas senti beaucoup de goût pour tout ce que je voyais, et cette impression dure encore. Surtout en arrivant à Londres, mon idée constante était que je me trouverais bien malheureux d'être obligé d'y rester éternellement. Je suis pourtant d'un naturel assez cosmopolite... Tout naturellement je comparais tout ce que je voyais à la France et je vous aimais bien mieux. C'était une hostilité véritable. J'ai trouvé dans la voiture de Douvres à Londres un vieux Français d'assez de mérite et nous jouissions à dire du mal de l'Angleterre devant un gros goddam d'Anglais... L'immensité de cette ville ne se conçoit pas. Les ponts sur la rivière sont à perte de vue les uns des autres¹ ». Dans une autre lettre, il avoue franchement : « Je me suis cruellement ennuyé pendant les premiers jours,... j'ai été sur le point de repartir sans cérémonie² ».

La première chose qui le séduit, c'est la belle apparence des magasins londoniens et c'est aussitôt chez lui un cri d'admiration : « Les belles boutiques ! le luxe extrême ! » Avec cela, le pittoresque riant des bords de la Tamise le dédommage quelque peu : « J'ai été hier, écrit-il, avec six jeunes gens, dont étaient les Fielding, à Richmond, par la Tamise... Les bords de la Tamise sont charmants. J'ai retrouvé tous les paysages qui viennent à chaque pas sous la main de Soulier »³. Ensuite, le mouvement affairé des

1. Extrait d'une lettre de Delacroix à Pierret et à Guillemardet, datée du 27 mai 1825. (*Lettres d'Eugène Delacroix, 1815-1863*, publiées par Burty, p. 70.)

2. Voir Lettre à Soulier, datée de Londres le 6 juin 1825.

3. Extrait d'une lettre de Delacroix à Pierret et à Guillemardet, datée du 27 mai 1825 (*Lettres d'Eugène Delacroix, 1815-1863*, publiées par Burty, p. 71).

rués, la beauté des parcs impressionnent vivement le nouveau venu et le charment autant que le spectacle animé du grand fleuve. Et il écrit à son ami Soulier le 6 juin : « Les chevaux, les voitures, les trottoirs, les parcs, la Tamise, les bateaux de la Tamise, les bords de la Tamise, Richmond et Greenwich, tout cela demanderait des volumes de lettres¹ ».

Son ami Thalès lui a trouvé un logis modeste mais confortable dans Charles Street, près de Middlesex Hospital, quartier qui était alors celui des artistes. Au bout de quelque temps, Delacroix commence à s'acclimater, effet sans doute du travail. Car le peintre a repris sa palette et en même temps il a retrouvé un peu de sa bonne humeur : « Depuis que je me suis mis à travailler, confesse-t-il à Soulier le 6 juin, je me plais ici² », et après un peu plus d'un mois de séjour, il écrit à Pierret : « Plus j'y reste, et plus je voudrais y rester »³. Grâce à ses lettres de recommandation, il est accueilli partout avec la plus grande courtoisie et il admire sincèrement la politesse de ses hôtes britanniques : « Il est impossible, écrit-il, d'être mieux accueilli et avec une politesse plus noble⁴ ». Et encore : « La politesse anglaise est extrême pour les étrangers chez eux et je n'ai qu'à m'en louer ».

La maison où il fréquente le plus est celle d'un certain Elmore, marchand de chevaux, qui demeure dans Edgware Road. Celui-ci, en effet, se montre plein de prévenances pour lui, le recevant avec une hospitalité généreuse, le pilotant à travers Londres et lui servant même souvent d'interprète. Pendant tout ce temps, Delacroix mène de front le travail et les plaisirs, s'appliquant à se perfectionner dans son métier, visitant les ateliers particuliers et les galeries de peinture afin d'étudier l'art anglais, et ensuite se reposant l'esprit par des flâneries dans les rues ou bien par une visite au théâtre pour voir jouer Kean et Young. Avec cela il recherche la société de ses compatriotes. Tantôt c'est Rochard, maintenant à l'apogée de sa réputation, et devenu plus anglais que français, qui l'invite à aller le retrouver⁵; tantôt

1. Lettre à Soulier, datée de Londres le 6 juin 1825 (Burty, p. 74).

2. *Ibid.*, 6 juin (Burty, p. 73).

3. Extrait d'une lettre à Pierret, datée du 27 juin 1825 (Burty, p. 76).

4. Extrait d'une lettre à Soulier, datée de Londres, 6 juin (Burty, p. 72).

5. Voir l'article de Charles Ephrussi sur Rochard (*Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} décembre 1891, p. 461). Ce fut probablement le baron Schwiter, élève de Delacroix, qui les avait présentés l'un à l'autre. Dans une lettre du 3 juillet 1833, Delacroix écrit de Paris à Schwiter : « Faites, je vous en prie, mille compliments à Elmore, à Rochard, aux Fieldings ». Cité par Ephrussi, *article cité*, p. 461.

ce sont ses jeunes confrères, Eugène Lami et Henry Monnier qui lui donnent rendez-vous quelque part. Mais malgré cette existence si variée, Londres ne sait pas longtemps lui plaire. Au bout de deux mois sa tristesse le reprend, il se sent mal à l'aise sous le ciel gris et il finit par s'ennuyer profondément. Certes, Londres n'est pas gai et le peuple anglais n'est pas amusant, avec son sens pratique et son esprit positif, et Delacroix de s'écrier que « l'abandon de l'Italie » lui conviendrait bien mieux que « la netteté de l'Angleterre¹ ». Même les bords de la Tamise commencent à perdre leur charme et à ses yeux désenchantés, ils ont maintenant « l'air de joujoux. Ce n'est pas assez nature² ». D'ailleurs, la raideur britannique l'affecte désagréablement, habitué qu'il est à la sociabilité et à l'urbanité françaises. Il demande tristement « par quel caprice la Nature a fait naître Shakespeare dans ce pays-ci ». « Il y a, dit-il, décidément quelque chose de triste et de raide dans tout ici, qui ne cadre pas avec tout ce qui est France³ ». Sa nature sensible est également choquée par la grossièreté du peuple anglais, chez qui il voit « quelque chose de sauvage et de féroce, qui perce horriblement dans la canaille qui est hideuse⁴ ». Il devient impatient de regagner Paris, et de quitter ce pays « regorgeant d'or⁵ », où il faudrait, confie-t-il à Pierret, « bien des guinées pour en faire digérer la monotonie ». Il finit par être rongé de mélancolie et ceci le rend presque chauvin. Il rompt des lances pour la France toutes les fois qu'il en a l'occasion. La veille de son départ, il regrette de ne pas avoir profité de son séjour pour travailler davantage l'anglais. Cependant, il se console naïvement parce que « tous les Français qui sont ici disent que cela vient tout à coup, après quelques mois ». Il quitte Londres vers la fin d'août, heureux de rentrer chez lui.

*
* *

Deux autres artistes ont fait un voyage en Angleterre vers cette époque : Henry Monnier et Eugène Lami, tous deux

1. Extrait d'une lettre à Pierret, datée de Londres, 1^{er} août 1825 (Burty p. 79).

2. *Ibid.*, p. 79.

3. *Ibid.*, p. 78.

4. Extrait d'une lettre à Pierret, datée de Londres, 1^{er} août 1825 (Burty, p. 80).

5. Lettre à Pierret, datée de Londres, le 12 août 1825 (Burty, p. 82).

anciens camarades de l'atelier de Gros. Monnier qui y précéda Lami s'y rendit en 1825. La supériorité des peintres et des acteurs de Londres attirait naturellement Monnier qui joignait à ses talents de peintre ceux d'auteur dramatique et de comédien. Il profita de son séjour pour étudier la peinture contemporaine et passa son temps à fréquenter les ateliers et les galeries. En même temps, il se créa des relations parmi le monde artistique et littéraire. Il assista aussi aux représentations des théâtres londoniens où Mathews parut surtout l'intéresser¹. Parfois il ne dédaigna pas de monter sur les planches lui-même. On raconte que s'étant rendu un jour au théâtre avec quelques amis anglais, il quitta à la fin du premier acte ses compagnons qui le cherchèrent en vain. On imagine leur surprise lorsqu'au lever du rideau, ils aperçurent Monnier sur la scène au milieu des figurants.

Au commencement de 1826, Lami vint l'y rejoindre. Les deux amis se fréquentèrent beaucoup. Monnier avec son expérience de la capitale se plaisait à guider son camarade et à le présenter à ses amis et à ses connaissances. De son côté, Lami avait reçu des lettres de recommandation pour un vieux colonel anglais qui reçut le jeune Français très cordialement et eut même la complaisance de lui donner de nombreuses introductions qui lui assurèrent un accès facile dans les ateliers les plus intéressants. De fait, il lui donna même comme guide sa jolie nièce, et ce fut dans cette société charmante que Lami fit le tour des musées londoniens. Cependant, au bout de quelque temps, malgré cette vie si remplie d'intérêt pour un jeune peintre, il finit par s'ennuyer. « Plus je restais à Londres, dira-t-il après son retour, plus j'admirais, mais plus j'admirais plus je m'ennuyais² ». L'année même de son arrivée à Londres, il publia ses *Souvenirs de Londres*, qui ne ressemblent aucunement aux autres ouvrages que nous avons étudiés jusqu'ici. Il consiste en une douzaine de lithographies où il retrace avec beaucoup d'esprit et de charme les différentes étapes du voyage d'un Français en Angleterre. Avec l'artiste, nous faisons la traversée sur le paquebot et, arrivés à Douvres, nous montons avec lui dans une de ces curieuses diligences où nous avons comme compagnons quelques types d'Anglais originaux aux costumes pittoresques. Il nous mène voir les principales curiosités de la

1. J. F. Champfleury, *Henry Monnier, sa vie, son œuvre*, p. 44.

2. Cité par André Lemoisne, *Eugène Lami, 1800-1890*, p. 25.

capitale et nous visitons le Pall Mall du commencement du ^{xix}^e siècle, rempli de voitures et de piétons. Nous admirons avec lui la chapelle de Henri VII, l'Abbaye de Westminster et la Salle d'Armes de la Tour de Londres. Nous assistons encore à un sermon anglais où il peint pour nous l'effet soporifique produit sur l'auditoire par les efforts oratoires du prédicateur. Il ne néglige même pas de nous amener à un combat de coqs et à un match de boxe. Tous ces sujets intéressèrent vivement les Français de l'époque et ce petit album eut beaucoup de succès.

Trois ans après la publication des *Souvenirs de Londres*, parut le *Voyage en Angleterre*, œuvre en collaboration de Lami et de Monnier. Lami s'occupa des scènes de la vie élégante, tandis que Monnier prit plaisir à rendre les scènes populaires des rues londoniennes. Cet ouvrage, composé de dessins à la plume sur pierre pleins de finesse et de pittoresque, était une des œuvres les plus charmantes de l'époque. Là, tout le panorama de l'Angleterre passe sous nos yeux. Chaque dessin est un petit tableau plein de vie et de vérité qui révèle à la fois le talent d'observation et l'art consommé des artistes. Sans donner ici le catalogue des gravures, nous nous bornerons à constater simplement que, comme dans les *Souvenirs*, mais avec plus d'ampleur, les artistes décrivent la randonnée d'un Français en Angleterre au début du ^{xix}^e siècle. Nous contemplons les villages avec leurs charmants cottages tapissés de lierre et de roses et nous nous arrêtons à une de ces pittoresques auberges de l'époque. Nous passons ensuite à une de ces *Toll Gates* si caractéristiques du temps, puis nous arrivons à une de ces petites villes somnolentes du sud de l'Angleterre. A Londres, nous voyons le marché au poisson de Billingsgate et nous assistons à la rentrée des gardes de nuit, habillés de gris, la crécelle et le bâton à la main. Plus loin nous suivons des yeux le mouvement affairé d'une grande rue londonienne encombrée de voitures et de carrosses de toutes sortes et grouillant de piétons et de cavaliers.

*
* *

Aimant beaucoup les littératures étrangères, lui-même distingué romancier et critique d'art, Delécluze prenait plaisir à réunir dans sa chambre du cinquième, chez son beau-frère Viollet-le-Duc, quelques compatriotes qui, comme lui amateurs des belles-lettres, voulaient se mettre au courant de

la littérature anglaise et étudier la langue. On y voyait entre autres Duvergier de Hauranne, Charles de Rémusat, Stendhal, Mérimée, Ampère fils, Albert Stapfer et Monod. Ils s'efforçaient de déchiffrer ensemble la poésie anglaise, car la plupart d'entre eux n'avaient qu'une connaissance rudimentaire de la langue. Ils lisaient Shakespeare dans le texte, expliquaient le *Paradis Perdu* et s'enthousiasmaient pour la poésie de Byron¹. Embarrassé dans son étude de la littérature par sa connaissance insuffisante de la langue, Delécluze sentit le besoin de prendre des leçons d'anglais. Il y fut d'ailleurs poussé par une de ses élèves, Louise Monod, elle-même admiratrice passionnée de la littérature anglaise et liseuse infatigable². Sur ces entrefaites, il fit la connaissance du voyageur Louis Simond qui, après ses voyages en Angleterre et en Amérique, s'était fixé à Paris. Ce fut sans doute chez les Stapfer où Simond fréquentait, que la rencontre eut lieu. Ce dernier l'encouragea à prendre des leçons d'anglais et à cette fin le fit présenter à une famille anglaise de sa connaissance qui habitait alors Paris³. Chez les Nightingale, Etienne trouva dans la personne de Miss Julia Smith, sœur de Mrs. Nightingale, un professeur d'anglais qui lui plut beaucoup. Ils lurent ensemble les poètes anglais, Delécluze s'appliquant la veille de sa leçon à étudier les morceaux dont on devait s'occuper le lendemain et son professeur, afin d'habituer son élève à la prononciation et à l'accent anglais, récitant pendant la leçon les plus beaux passages de quelques-uns des poètes de son pays. En outre, il fit seul de nombreuses lectures et se familiarisa ainsi avec la littérature. En même temps il rechercha la société des Anglais⁴ et lorsqu'il eut réussi à surmonter sa timidité naturelle, il s'appliqua à converser avec eux dans leur langue. Malgré cela, il n'arriva jamais à parler facilement l'anglais. La faute en fut peut-être à son âge, déjà avancé lorsqu'il se mit à l'étude.

Au mois de mai 1826, il traversa le détroit. A Londres, il retrouva ses amis, Mérimée, Duvergier de Hauranne, et

1. Sur ces réunions, voir Delécluze, *Souvenirs inédits* publiés dans la *Revue Rétrospective*, 1889, t. 10, p. 276-288.

2. Voir Augustin Filon, *Mérimée et ses Amis*, p. 16.

3. Voir Delécluze, *Souvenirs de Soixante années*, p. 125.

4. Pendant son séjour en Auvergne au mois de mai 1821, il s'était lié d'amitié avec une famille anglaise, Mr. Nat, sa femme et son fils. Delécluze explique cette amitié par « le goût des deux Anglais, le père et le fils, pour l'art de la peinture et la passion avec laquelle Etienne se livrait à l'étude de la langue anglaise ». (Voir Delécluze, *ouvrage cité*, p. 139.)



UN RELAI.

Lithographie d'Eugène Lami, tirée du *Voyage en Angleterre* (1829).

Firmin-Didot, Paris, éditeur.

François Gérard dont nous parlerons plus loin. Il assista dans l'église Saint-Paul à une audition musicale donnée par les enfants pauvres de plusieurs écoles de charité. Il fréquenta les théâtres, et y vit jouer *Otello* (*sic*) et la première partie de *Henri IV*. Delécluze se montre assez prudent en ce qui concerne la question du théâtre romantique : « Les langues française et anglaise, dit-il, ont des allures si opposées qu'en exprimant une même idée on ne peut, dans chacun de ces idiomes, lui conserver précisément le même caractère, le même sens. Ainsi en anglais les idées et les choses sont nobles, burlesques ou triviales; mais les mots restent des signes neutres »... en français « la tyrannie du mot » est telle qu'il peut rabaisser « une idée sublime et ennoblir une idée commune¹ ».

Ni le théâtre ni la littérature n'arrêtent longtemps son attention pendant son séjour; ce qui le retient surtout, ce sont les monuments historiques qu'il rencontre, les églises et les châteaux du moyen âge; ce sont aussi les œuvres d'art des musées de peinture. Mais ce qui le séduit et le transporte plus que toute autre chose, c'est la nature anglaise. Il ne s'arrête pas longtemps à Londres. Il veut voir le pays. Il visite le Derbyshire et le Wiltshire, il fait une excursion dans le pays de Galles. La beauté du paysage le ravit et aussitôt qu'il aperçoit quelque lieu charmant, quelque site pittoresque, quelque ruine, l'artiste en lui éprouve l'impérieux besoin de prendre ses crayons et de le dessiner afin de le fixer à jamais dans sa mémoire. C'est ainsi qu'il a dessiné Caernarvon et Bangor dans le pays de Galles, Stonehenge, la cathédrale de Salisbury, et Matlock dans le Derbyshire. Dans le petit village de Lea Hurst près de Matlock, il devient l'hôte de la famille Nightingale, qu'il avait connue huit ans auparavant à Paris. Ces derniers lui font un accueil si chaleureux que Delécluze en est sincèrement touché. Il fait un séjour délicieux dans cette famille sympathique et sa nature sensible et douce, qui n'avait jamais connu les joies de la vie de famille, s'épanouit dans l'intimité charmante de ce *home* anglais. Il s'y remet à apprendre l'anglais et a comme professeur la fillette de Mr. Nightingale, qui devint plus tard la célèbre Florence Nightingale. « La petite Flo », comme il l'appelle, âgée alors de cinq ans seulement, prend très au sérieux son métier de professeur, faisant lire son élève et s'appliquant avec enthousiasme à corriger sa prononciation,

1. Voir Delécluze, *ouvrage cité*, p. 338.

sans doute assez défectueuse. Enfin, après un séjour d'à peu près sept mois, Delécluze décide de quitter l'Angleterre. Il repart pour la France dans l'automne de l'année 1826.

*
* *

Si beaucoup de peintres français visitèrent l'Angleterre, par contre, peu d'acteurs de talent les imitèrent. Cependant le théâtre de Shakespeare avait dès cette époque en France quelques admirateurs et il allait devenir l'objet d'un culte enthousiaste. Parmi les apôtres de ce culte naissant, citons Talma qui se rendit en Angleterre au mois de mai 1817. A l'inverse de la plupart des voyageurs, le grand acteur s'était déjà initié à la vie anglaise, ayant passé toute une partie de son enfance et de sa jeunesse à Londres, où son père s'était installé comme dentiste, dans une maison située dans Cavendish Street, près de Cavendish Square. Il y retourna après avoir achevé ses études à Paris, pour y devenir dentiste avec son père¹; mais déjà sa vocation s'annonçait et il essaya avec Jean Monnet, ancien directeur de l'Opéra-Comique, d'établir dans le Haymarket un théâtre français. Malheureusement la tentative échoua. Mais les deux Français, nullement découragés, décidèrent de donner des représentations privées dans quelques salons du West End. Talma y montra dès cette époque des dispositions si extraordinaires, que certains personnages de la haute société l'engagèrent avec insistance à débiter à Drury Lane.

Lorsqu'il revint à Londres en 1817, il n'était pas seul. Il était accompagné de Mlle Georges et de l'acteur Mainvielle. Ce ne fut pas pour le pur plaisir de voyager que le trio entreprit ce voyage : ils furent amenés en Angleterre par des raisons spéciales. Une invitation leur avait été transmise de la part de Waller, directeur de l'Opéra à Londres. Il les conviait à donner dans la grande salle de son théâtre deux soirées dramatiques françaises. Les acteurs français eurent un succès éclatant². Pour se rendre compte de l'effet qu'ils firent sur l'auditoire, il faut lire les comptes rendus des journaux anglais³. La grande salle était comble et parmi les auditeurs

1. Sur cette partie de sa vie, voir A. Copin, *Talma et la Révolution*, p. 7-12. Cf. *Mémoires de J. F. Talma*, publiés par Alexandre Dumas, vol. I, p. 42-49.

2. Voir C. F. J. B. Moreau, *Mémoires historiques et littéraires sur Talma*, p. 62.

3. Voir le *Courier* du 20 juin 1817 et le *Morning Post* du 20 juin 1817.

se trouvaient des personnages de la plus haute distinction, tels que le duc et la duchesse de Gloucester, la duchesse d'York et la duchesse de Cumberland. Une Française¹ qui se trouvait alors à Londres, et qui assista à ces représentations, prétend que les règlements des théâtres anglais interdisaient à un acteur étranger de jouer autre chose que des scènes détachées. Nos trois acteurs se bornèrent donc à déclamer des scènes isolées. Talma parut dans quelques-uns de ses principaux rôles, dans deux scènes de *Manlius Capitolinus* de La Fosse, puis dans deux scènes de l'*Œdipe* de Voltaire, et enfin dans les quatrième et cinquième actes d'*Andromaque*. Malgré le fait que les assistants se trouvaient ainsi privés de tout moyen d'illusion, Talma réussit pourtant à enthousiasmer son auditoire. Ecoutez ce qu'en dit le *Courier* : « Dans le rôle d'*Œdipe*, son jeu était si puissant, si terrible, et mettait la nature tant à la torture, qu'il électrisait l'auditoire. Mais sûrement ceci était dû aux effets de sa mimique et de son talent extraordinaire, car un auditeur qui eût compris la langue, au lieu d'applaudir les gestes, aurait certainement été glacé de muette horreur ». Mais ce fut surtout dans le rôle d'*Oreste* qu'il se surpassa. Ecoutez encore le *Courier* : « C'est dans le rôle d'*Oreste* surtout qu'il est parfait. Toutes les expressions seraient trop faibles pour en donner une idée. Sa démente n'est pas l'horreur dégoûtante d'une maladie représentée dans toute sa hideuse vérité. C'est un mélange sublime de frénésie et d'inspiration. Sa folie est dans son âme, et non pas dans l'irritation de ses nerfs ou le frémissement de ses lèvres. Avec quelle habileté il passe de l'émotion qui altère les traits, au désespoir trop profond pour les pleurs, et ensuite au délire même² ».

Il fut secondé par Mlle Georges qui ensuite joua le rôle de Phèdre et celui de Doña Sol. Il y avait dans son jeu et dans ses gestes quelque chose de trop véhément et de trop vigoureux pour l'idéal anglais du jeu féminin. Les journaux en rejetèrent la faute sur le système français de déclamation, plutôt que sur l'actrice elle-même³.

Une fois son engagement terminé, Talma profita de son séjour en Angleterre pour voir jouer ses confrères anglais.

1. Madame d'Avot, *Lettres sur l'Angleterre ou Mon séjour à Londres en 1817 et 1818*, p. 197 et 198. Voir aussi le *Times*, 23 juin 1817.

2. Traduction libre d'un extrait du compte rendu des représentations françaises donné dans le *Courier* (20 juin 1817).

3. Voir encore le *Courier* (20 juin 1817).

John Kemble, qu'il avait autrefois connu à Londres, était alors sur le point de se retirer de la scène et l'acteur français ne manqua point d'assister à toutes les représentations qu'il donna. Il le vit dans les rôles de Caton, de Macbeth et de Coriolan. Le 27 juin, Talma, en réponse à une invitation pressante, se rendit au dîner d'adieu donné à Kemble par l'élite de la société littéraire, artistique et mondaine à l'occasion de sa retraite. Le dîner eut lieu dans la *Freemason's Tavern*, Queen Street, Holborn et fut présidé par Lord Holland¹. Selon la coutume anglaise on porta au banquet de nombreux toasts et on n'oublia pas de boire à la santé de Talma. Celui-ci répondit par quelques phrases en anglais, qu'il parlait, paraît-il, encore assez couramment, tout en ayant un peu perdu l'accent.

Talma ne se borna pas à visiter les deux grands théâtres : Drury Lane et Covent Garden. Il assista aussi aux représentations données dans les petits théâtres. Il accompagna une compatriote qui se trouvait alors à Londres au Surrey Theatre et y reçut de la part des spectateurs aussi bien que des artistes une ovation éclatante². La vérité est qu'il était invité et fêté partout. C'était à qui lui montrerait le plus de prévenances. Partout où il se présentait il était accueilli avec empressement et il était le sujet de toutes les conversations³. Voici ce qu'il en dit lui-même dans une lettre datée du 21 août : « Je me plais, dit-il, à publier l'accueil vraiment fraternel que j'ai reçu des artistes de Londres, les distinctions flatteuses, les empressements dont j'ai été l'objet dans les plus hautes classes de la société⁴ ». Sa dignité naturelle et la simplicité de ses manières le faisaient aimer de tout le monde. « Grand et naïf comme les personnages de la Bible et de l'Iliade », disait de lui un contemporain⁵, il réunissait des qualités qui lui conquéraient tous les cœurs, et les Anglais, pas plus que ses compatriotes, ne purent résister au charme de sa personnalité.

1. Voir le *Morning Post*, 25 juin 1817.

2. Mme d'Avot, *ouvrage cité*, p. 202, 203.

3. *Ibid.*, p. 20.

4. Cité par C. F. J. B. Moreau, *ouvrage cité*, p. 66.

5. Le comte de Carné, *Souvenirs de ma Jeunesse au temps de la Restauration*, p. 46.

CHAPITRE IV

HOMMES DE LETTRES

Defauconpret. — Philarète Chasles. — Stendhal. — Charles Nodier. — Amédée Pichot. — Lamartine. — Alfred de Vigny. — Edgar Quinet. — Adolphe Monod. — Prosper Mérimée. — Sainte-Beuve.

Il est assez naturel que les hommes de lettres, dont le métier est de regarder et de décrire, occupent ici une grande place. D'ailleurs la curiosité toujours croissante de la France à l'égard de la littérature anglaise entraîna naturellement la jeune génération d'écrivains vers les Iles britanniques. Nombreux furent ceux qui traversèrent le détroit afin d'étudier de plus près l'esprit des écrivains d'outre-Manche.

Un des premiers à s'y rendre après la conclusion de la paix fut Defauconpret. Notaire de profession, il perdit la plus grande partie de sa fortune et décida alors de se retirer en Angleterre; il n'y résida pas moins de vingt ans et s'y employa exclusivement à des travaux littéraires. Nous devons à Defauconpret plusieurs ouvrages personnels, mais c'est surtout comme traducteur qu'il se fit connaître. La France d'alors lui dut des traductions de romans anglais et américains faites presque au moment même de leur publication dans leurs pays d'origine. Il est vrai que ces traductions ne répondent pas aux exigences d'exactitude qui distinguent le goût littéraire contemporain, mais lors de leur apparition, elles eurent un brillant succès et assurèrent au traducteur la considération de ses compatriotes. Entre temps, il publia plusieurs ouvrages sur l'Angleterre. En 1817 parut *Londres et ses habitants, ou quinze jours à la fin de 1815 et six mois à Londres en 1816*. La même année, il traduisit de l'anglais un ouvrage auquel il donna le titre *Six semaines en hôtel garni à Londres*, et deux ans plus tard il publia un autre livre intitulé *Une année à Londres*. Les années 1820 à 1825 virent paraître une série de six volumes de lui, portant le titre *Londres en 1819, 1820, 1821, 1822, 1823 et 1824*. De 1820 à 1821 parut *L'Her-*

mile de Londres, puis en 1825 et 1826 *L'Hermite en Ecosse* et *L'Hermite en Irlande*¹. Tous ces ouvrages sont écrits dans un style facile et spirituel. Le but de l'auteur était de fournir à ses compatriotes une lecture amusante sur l'Angleterre de l'époque. De temps à autre, il relève son tableau de quelque anecdote pleine de sel. Parfois même, en voulant être plaisant, il force la note et exagère les faits. Il a cependant beaucoup d'esprit, un esprit, il est vrai, qui ne comprend pas toujours. Il est souvent sceptique et son goût de la critique lui fait parfois dépasser la vérité.

Il prétend pourtant qu'il écrit toujours « sans fiel » et que son seul objet est de provoquer le rire. « On peut, dit-il, vouloir faire ressortir quelques ridicules, blâmer quelques défauts, sans mériter d'être accusé de vouloir faire une critique outrée. Ne savez-vous pas qu'en France on rit quelquefois même de ses meilleurs amis... Personne n'est plus disposé à lui rendre [à l'Anglais] la justice qu'il mérite sous plus d'un rapport. Mais voulez-vous que j'ennuie mes lecteurs de ces vérités qui deviennent triviales à force d'avoir été répétées ? Croyez-vous qu'ils aient besoin que je leur apprenne que ce n'est qu'en Angleterre qu'on trouve un véritable esprit public, que le parti ministériel et celui de l'opposition, quoique toujours aux prises, oublient leur animosité dès que l'intérêt général l'exige, que l'Anglais est naturellement libéral, généreux, bienfaisant, que l'infortune est secourue ici aussitôt qu'elle est connue, que les proscrits de toutes les nations y sont accueillis, protégés, secourus, quelles que soient leurs opinions religieuses ou politiques ? Tout cela n'a-t-il pas été dit et redit, lu et relu² ? » Pour sa part, il tient à faire connaître à ses compatriotes quelques observations nouvelles, quelques impressions fraîches. Ce qui le retient surtout, ce sont les mœurs et les coutumes nationales de l'Angleterre vivante et ce qu'il voit d'abord, c'est le côté pittoresque de ces mœurs. Tout l'intéresse, depuis les fêtes populaires jusqu'aux recettes culinaires, depuis les suicides jusqu'aux modes, depuis la vente des femmes jusqu'au bal de l'Opéra. Et il parle du théâtre, des beaux-arts, des boxeurs, des établissements de bienfaisance, des magasins londoniens, de l'architecture et d'une foule d'autres objets, le tout un peu légè-

1. D'après Quérard (*Les Supercheries littéraires dévoilées*) ces ouvrages publiés sous le pseudonyme *l'Hermite* doivent être attribués à Defauconpret et sont des traductions d'ouvrages anglais.

2. Defauconpret, *Six mois à Londres*, p. 6-8.

ment, il est vrai, mais toujours d'une façon amusante et spirituelle.

Dans les six volumes sur *Londres de 1819 à 1824*, il nous donne un tableau des événements du jour : un chapitre sur la détresse du pays et les insurrections locales, un commentaire de l'affaire de la reine Caroline, l'annonce de la mort de quelque homme célèbre, tel que Sir James Mackintosh, Lord Erskine, le peintre West, l'avocat Grattan, avec un court abrégé de leur vie, un chapitre sur l'Irlande et les maux dont souffre ce pays. Il traite aussi dans ces volumes des principales questions qui occupent le Parlement : l'émancipation des catholiques, l'affaire des faux billets de banque, le projet de Brougham au sujet de l'éducation, les changements dans la politique commerciale de l'Angleterre, la question de la traite des nègres, la réforme des lois criminelles et des lois de chasse.

Defauconpret écrit à bâtons rompus, sans plan, sur des sujets d'une extrême variété. Et ce serait évidemment sortir du cadre de ce travail que de donner un compte rendu même sommaire de la manière dont il traite ces divers sujets.

*
* *

En 1817, Philarète Chasles débarqua en Angleterre. Il ne fut pas seulement un voyageur de passage, mais fit presque de l'Angleterre son pays d'adoption : il n'y resta pas moins de sept ans. Pourquoi se décida-t-il ainsi à s'expatrier ? On connaît le milieu où il fut élevé. Son père, Michel Chasles, était un ardent républicain, et, tout en vivant isolé du monde, il avait inspiré à son fils cet amour de l'humanité dont il était lui-même pénétré¹. Le jeune Chasles, moins prudent que son père, avait été emprisonné pour ses idées républicaines. Une fois sorti de prison, ne se sentant plus en sûreté dans son propre pays, il résolut de partir, et il choisit pour asile cette Angleterre où s'étaient réfugiés pendant la Révolution tant de ses compatriotes. Plusieurs raisons le guidèrent dans son choix. Son père y avait déjà séjourné comme émigré et avait lié connaissance avec plusieurs Anglais, entre autres avec le graveur sur pierre Thomas Brown, aux soins de qui il confia son jeune fils. A son arrivée à Londres, Philarète descendit

1. Voir Georges Weill, *Histoire du Parti républicain en France*, p. 3.

chez un certain Rolls, ouvrier ébéniste connu de Brown. Puritain de nature et de mœurs simples, Rolls se fit une sorte de devoir religieux d'héberger et de surveiller le jeune Chasles¹. Une fois installé, Philarète chercha aussitôt du travail. Grâce à Brown, il en trouva bientôt et entra comme correcteur dans la célèbre imprimerie de Valpy, située dans Chancery Lane. Son patron, homme perspicace, se rendit vite compte de la supériorité intellectuelle de son employé et sut tout de suite apprécier les connaissances solides du jeune Français. On lui assigna comme travail la correction des épreuves grecques et latines, travail qu'il accomplit avec compétence. En qualité de correcteur, il fut naturellement mis en rapport avec plusieurs personnages de marque du monde politique et littéraire. Il menait de front son travail et ses études, s'appliquant avec acharnement, durant ses heures de loisir, à se rendre maître de la langue anglaise et se préparant ainsi inconsciemment au travail qui l'attendait plus tard, comme professeur de langues étrangères au Collège de France. En même temps, il s'intéressait à la politique, s'informait des différentes sectes religieuses et avait des relations dans les classes les plus diverses de la société anglaise. Ainsi, il recueillit de tous côtés les renseignements qui lui servirent par la suite de matériaux précieux pour écrire ses excellentes études sur l'Angleterre.

Avant de s'embarquer, il avait reçu une lettre de recommandation pour la gouvernante des filles d'une famille aristocratique². Grâce à elle il put rencontrer quelques-uns de ces types austères, imbus de respectabilité, qu'a produits en si grand nombre l'Angleterre protestante du ^{xix}^e siècle. Ce fut elle encore qui l'amena un soir chez Coleridge. Ils trouvèrent le poète en train de discourir au milieu d'une trentaine de personnes groupées autour de lui et qui l'écoutaient bouche bée. Philarète nous a fait de lui un portrait saisissant : « Sa voix, écrit-il, était vibrante, moelleuse et mâle; ses traits harmonieux, son vaste front couronné de boucles brunes mêlées de fils d'argent, les lignes heureuses et suaves de sa bouche, l'éclair adouci de son regard et les contours arrondis et puissants de son visage rappelaient la physionomie de Fox avec plus de calme, celle de Mirabeau avec moins de turbulence, et celle de M. Berryer avec un

1. Chasles, *Mémoires*, I, p. 112.

2. *Ibid.*, I, p. 168. Cf. *ibid.*, I, p. 113.

caractère plus abstrait et plus rêveur ». Il sortit de là enthousiasmé. « Jamais, s'écrie-t-il, je n'avais entendu la parole humaine unir au même degré l'éloquence ardente et la subtilité métaphysique¹ ». Quelques jours après, encore sous le charme de la personnalité du poète, Chasles se fit présenter à lui. Coleridge lui fit, avec l'éloquence qui lui était habituelle, une analyse des poètes dramatiques de la Grèce.

Chasles rencontra également Bentham, chez qui il fut conduit par son ami Brown. Il remarque que tandis que Coleridge n'était ni compris ni apprécié par le monde pratique qui l'entourait, Bentham jouissait d'une renommée qui grandissait chaque jour. Il le surnomme le « La Fontaine des philosophes », un « véritable enfant, pour les habitudes sociales ». Il est agréablement frappé de la sincérité de son raisonnement sans être pourtant prêt à accepter ses doctrines, car Bentham lui fait l'effet d'un « fou, monomane de raison algébrique² ». Il est flatté d'avoir conversé avec lui et il est touché du cadeau que Bentham lui fait de quelques-uns de ses livres. Il s'en va attendri et presque attristé par l'impression que fait sur lui le célèbre philosophe.

D'autres fois, le vieux libraire Baylis et son excentrique ami, Thomas Brown, avec son « gilet jaune » et son « jabot fripé » le pilotent dans les clubs radicaux et lui font connaître les chefs de leur parti : Cobbett, Hunt, Francis Burdett et le patriote italien Ugo Foscolo qui se trouvait alors en Angleterre. De même, grâce à son emploi de correcteur, il a souvent des relations avec les poètes, entre autres avec Southey et Wordsworth, il voit parfois l'essayiste Charles Lamb et il rencontre souvent chez son propriétaire le célèbre artiste John Flaxman.

Quelle idée Chasles se faisait-il alors du caractère national et de la société anglaise ? Comme tant d'autres voyageurs, il était porté à voir surtout au fond du caractère anglais un mélange de raideur orgueilleuse, de prétention à l'originalité et d'assujettissement servile à la loi et aux convenances : « Imaginez, dit-il, une civilisation réglée pour les plaisirs comme pour les travaux ; un assujettissement d'esclave sous les détails de l'étiquette ; des mœurs de couvent alliées à des habitudes de somptuosité et d'élégance³ ». Il discerne avec

1. Chasles, *ouvrage cité*, I, p. 171.

2. *Ibid.*, I, p. 166.

3. *Ibid.*, I, p. 147.

une fine clairvoyance ce qui fait la force de ce peuple. Ainsi il définit les Anglais comme « une société armée de croyances profondes, soumise à la loi jusqu'à la superstition ; moins brillante, moins ingénieuse » que la société française, « mais résolue à défendre sa liberté, respectant Dieu et puissante par l'énergie de sa foi sociale¹ ». Chasles fut tellement frappé par la conception que les Anglais se faisaient de la liberté, que c'est alors qu'il comprit pour la première fois « que la liberté est la conservatrice de l'ordre, la nourrice du génie, que le mot *république* est un vain son et que le caractère humain est tout² ». D'après lui, on ne trouve que dans l'aristocratie ce raffinement et cette sociabilité qui détruisent l'originalité et font disparaître la sauvagerie et la raideur, caractéristiques des autres classes. Les Anglais se divisent selon lui en deux catégories bien distinctes : les uns « violents et fanatiques », comme le poète Montgomery et le prédicateur populaire Edward Irving, et les autres, comme le philosophe Godwin, affectant une liberté de mœurs et d'opinions qui étonnent notre voyageur³. Comme bon nombre de ses compatriotes, il est frappé de ce culte de la tradition qu'il retrouve partout : dans les petits détails de la vie et de l'habillement aussi bien que dans l'organisation du pays. Il sourit de voir tel gentilhomme campagnard de 1818 rappelant encore par ses habitudes et par ses costumes le Sir Roger de Coverley d'Addison ou de rencontrer un Quaker qui, par sa mise est le « sosie vivant » du fondateur de sa secte ; de même, il s'étonne de voir la jurisprudence conserver une foule de lois et d'anciennes coutumes adaptées aux besoins actuels et corrigées dans la pratique par le bon sens national.

Mais Philarète ne se contenta pas de limiter ses observations à la capitale. Il visita le Northumberland⁴ où il passa des vacances délicieuses dans le petit village de Barwich, chez un brave négociant. En route, il est séduit par le charme du paysage anglais « beaux gazons, molles pelouses..., chaumières tapissées de chèvrefeuille et de lierre, si propres, si ornées, qu'on les prendrait pour des cabanes de fantaisie ». En 1822, sa curiosité le pousse à visiter l'Irlande. Il explore

1. Chasles, *Mémoires*, I, p. 110.

2. *Ibid.*, I, p. 111.

3. *Ibid.*, I, p. 148.

4. Sur son séjour dans le Northumberland, voir Chasles, *Études sur les Hommes et les Mœurs au XIX^e siècle*, p. 43-69.

en route Oxford, Birmingham et Worcester et, avant de s'embarquer à Holyhead, trouve le temps de visiter quelques petites villes pittoresques au nord du pays de Galles, telles que Bala, Alamruft (probablement Llanrwst), Drwsquantucha (serait-ce Drws-y-nant-uchaf ?)

Ce fut au cours de ce long séjour que Philarète Chasles s'initia complètement à la vie anglaise. Il eut le rare talent de pénétrer l'originalité de la pensée anglaise, le sens profond de l'âme britannique. On sait combien il contribua à faire connaître l'Angleterre à ses compatriotes et le succès qu'eut son enseignement au Collège de France.

*
* *

On s'étonnerait de ne pas rencontrer le nom d'Henri Beyle dans la longue liste des voyageurs qui passèrent alors le détroit. Il y figure et même trois fois, dans les quelques années que nous passons en revue. Le goût des voyages était inné en lui. Dès qu'il commençait à s'ennuyer d'une existence trop monotone ou qu'il voulait rompre quelque liaison de cœur, son humeur nomade le saisissait et il partait. A l'inverse de ces hommes qui voyagent tristes et mélancoliques, et que le séjour à l'étranger rend presque chauvins, il s'efforce au contraire, dès son arrivée, à dépouiller le Français et à se revêtir de la mentalité des habitants du pays qu'il visite. On pourrait lui appliquer facilement ce que Théophile Gautier écrivait de lui-même : « Je voyage pour voyager; c'est-à-dire pour voir et jouir des aspects nouveaux, pour me déplacer, sortir de moi-même et des autres. Je voyage... pour changer de peau, si tu veux... Si je suis à Rome, je deviens apostolique et romain, et si pour voir Raphaël il fallait être cardinal, je me ferais faire cardinal. Pourquoi pas ? s'assimiler les mœurs et les usages des pays que l'on visite, voilà le principe; et il n'y a pas d'autre moyen pour bien voir et jouir du voyage¹ ». Ainsi Stendhal, toujours prêt à s'adapter à son nouveau milieu, « prenant comme le caméléon la teinte du sol où il pose le pied² ». De plus il avait d'autres qualités qui faisaient de lui un voyageur idéal : une curiosité intense, un don d'observation extraordinaire, un sentiment très vif de la nature sous toutes ses formes et en outre une absence complète de préjugés et de parti pris.

1. Cité par Jules Bertaut, *L'Italie vue par les Français*, Paris, s. d., in 8°, p. 296.

2. D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 6.

Il avait depuis longtemps la hantise de voir l'Angleterre. Admirateur fervent dès sa jeunesse des chefs-d'œuvre anglais, il garda toute sa vie un vrai culte pour la littérature britannique. Avant même de quitter le toit paternel, Stendhal avait déjà commencé son initiation. Envoyé comme élève à l'Ecole centrale de Grenoble, il y suivit les cours des belles-lettres de Dubois Fontenelle¹. Il paraît que ce cours, assez complet, ne négligeait pas la littérature anglaise. Il y revenait souvent les noms de Shakespeare, Ben Jonson, Otway, Dryden, Mrs. Radcliffe, des historiens Robertson et Gibbon, et des poètes Milton, Pope et Thomson. Si peu disposé qu'il fût à accepter toutes les doctrines qu'on lui enseignait, Stendhal tira cependant quelque parti de ces leçons. Ce fut là, par exemple, que s'éveilla chez lui la curiosité des choses d'Angleterre. Vers cette même époque, quelqu'un lui prêta Shakespeare dans la traduction de Letourneur. Ce fut pour lui une révélation, un ravissement. « Je me sentais renaître en le lisant », s'écrie-t-il, et de 1796 à 1799, Shakespeare fut un des livres de chevet². Son enthousiasme fut tel que peu après son arrivée à Paris, il se mit à apprendre l'anglais afin de pouvoir le lire dans l'original. De 1803 jusqu'à 1811, avec, il est vrai, des interruptions plus ou moins longues, il continua cette étude et se familiarisa avec les auteurs anglais. Mais Shakespeare resta son auteur favori. Il le lit continuellement et l'explique avec son professeur d'anglais. Il va même jusqu'à essayer de faire partager à sa maîtresse son enthousiasme pour le grand dramaturge. Il lit en même temps les romanciers du XVIII^e siècle, Sterne, Smollett, Richardson et Fielding, et aussi quelques-uns des romanciers contemporains.

Lors de son séjour en Italie, où il résida de 1811 jusqu'à 1821, il se lia avec quelques Anglais de marque qui s'y trouvaient de passage. Ce fut alors qu'il fit la connaissance de Byron, de Hobhouse et de Brougham³. En ce dernier, il trouva un homme très instruit et particulièrement au courant de la politique. Stendhal, qui semble avoir eu avec lui des relations assez cordiales, admirait sa modestie autant que ses connais-

1. Sur les cours de Dubois Fontenelle, voir Paul Arbelet, *La Jeunesse de Stendhal*, vol. I, p. 241-327.

2. Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, p. 61. « Je n'ai aimé avec passion en ma vie que Cimarosa, Mozart et Shakespeare. »

3. « Un hasard le plus heureux du monde vient de me donner la connaissance de 4 or 5 Englishmen of the first rank and understanding » (Lettre datée de Rome, le 28 septembre 1816).

sances et se déclarait prêt à faire cinquante lieues pour trouver un homme qui connût le système féodal aussi bien que Brougham connaissait les doctrines libérales. Il paraît aussi que Stendhal fréquenta beaucoup Byron et Hobhouse pendant le séjour de ceux-ci à Milan dans l'automne de 1816. Byron et Stendhal se plurent mutuellement dès leur première rencontre dans la loge d'un Italien distingué, M. de Brême, au théâtre de la Scala. Et pendant le reste du séjour de Byron à Milan ils se virent presque tous les jours à la Scala où ils se plaisaient à causer ensemble de politique et de peinture, en se promenant amicalement, bras dessus, bras dessous, dans l'immense foyer du théâtre. Dans ses conversations avec ces Anglais illustres, Stendhal dut recueillir beaucoup de renseignements sur l'Angleterre. Nous savons du reste qu'il continuait de se familiariser avec l'Angleterre de son époque en parcourant les récits de voyage et les mémoires contemporains et qu'il se délectait à lire Glover, Melcombe et Pillet. Il ne se contentait pas d'ailleurs de s'intéresser à l'Angleterre contemporaine. Il s'informait sérieusement de son passé, et dès 1805 étudiait son histoire dans les livres de Hume, de Robertson et de Hallam.

Ainsi nous voyons que, avant d'avoir pratiqué l'Angleterre personnellement, il avait déjà sur elle des opinions assez arrêtées, dues à ses fréquentations anglaises et surtout à son commerce avec la littérature et l'histoire anglaises.

Pour échapper à son ennui ou pour se consoler peut-être de quelque déception d'amour. Stendhal partit brusquement de Milan pour se rendre à Paris. Mais Paris lui inspira un véritable dégoût et il décida de s'embarquer pour l'Angleterre. Ce fut probablement au commencement de l'été 1817. Son voyage ne fut que de très courte durée. Sa première impression de Londres fut plutôt désagréable. Le climat et le ciel gris de la ville l'attristèrent. Il n'y a malheureusement presque rien dans ses écrits qui nous renseigne sur ce qu'il fit cette fois en Angleterre. A part la mention d'un concert de la Pasta où il s'extasia sur la beauté des femmes anglaises, il ne nous fait pas de confidences directes. Cependant, ce voyage si court ne fut pas sans profit pour lui. Sa curiosité à l'égard de l'Angleterre grandit, et aussi son enthousiasme pour tout ce qui était anglais.

Sa seconde apparition sur le sol anglais eut lieu au mois d'octobre 1821. Ayant quitté Milan peu de temps auparavant après une querelle avec sa maîtresse, hanté par l'idée de sui-

cide, il se rendit à Paris. Mais Paris encore cette fois lui fut antipathique. Il résolut donc de le quitter et d'aller chercher en Angleterre l'oubli de ses peines de cœur. Il eut comme compagnon de voyage Edward Edwards, frère du docteur Edwards, dont Stendhal devait plus tard fréquenter le salon à Paris. A Londres, il descendit à Tavistock Hotel, près de Covent Garden, où il se trouva confortablement logé pour un prix modéré. Londres paraît avoir fait meilleure impression sur lui cette fois : il admire la propreté des habitations, il est séduit par le pittoresque et l'air d'intimité des petites maisons qu'il voit au cours de ses promenades, dans les faubourgs de la capitale anglaise¹. Mais ce qui l'intéresse surtout, presque à l'exclusion de toute autre chose, ce sont les théâtres. Nous connaissons déjà son enthousiasme pour Shakespeare. Il rêvait depuis longtemps de voir jouer le répertoire shakespearien en Angleterre même. Dès 1803 il écrivait à son ami Edouard Mounier : « Ne sauterez-vous point avec le Consul sur un bateau plat, *to hear Shakespeare's divine language in his own country* ? A votre place je ferais la folie, non par ambition, mais pour voir une des plus belles époques de l'histoire moderne² ». Aussi, dès son arrivée, s'émeut-il à l'idée de voir jouer Shakespeare et surtout de le voir interprété par un acteur du talent de Kean. Il n'est pas déçu ; lorsqu'il entend Kean dans *Othello*, il se sent transporté. Jamais il n'a goûté au théâtre un plaisir si intense et si profond. C'est aussi pendant cette visite à Londres qu'il fréquente l'Opéra italien. Il l'estime bien supérieur à celui de Paris, et presque l'égal de celui de Milan.

Après les théâtres, ce qui l'intéresse le plus, ce sont les parcs et les jardins anglais. Il a un vrai culte pour les vieux arbres et il préfère la terrasse de Richmond à celle de Saint-Germain, à cause des arbres dont les pelouses anglaises sont parsemées.

Cinq ans devaient s'écouler avant que Stendhal reparût en Angleterre. Il habitait alors à Paris où il s'était fixé en 1821 après son retour d'Italie et il menait dans la capitale française la vie d'homme de lettres et de salon. Il avait lié connaissance avec plusieurs Anglais qui habitaient Paris et qui se donnaient rendez-vous dans quelques salons. Chez Mme Ancelot dont il était l'hôte assidu, il fit la connaissance de Lady Morgan, Irlandaise d'origine, femme écrivain, dont

1. Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, p. 67.

2. Lettre à Edouard Mounier, datée de Grenoble le 13 septembre 1803.

les romans jouissaient d'un succès extraordinaire à cette époque, quoique personne ne les lise plus aujourd'hui. Elle fut enchantée de voir le « brillant Beïle (*sic*) dont les amusants voyages, dit-elle, m'avaient fait désirer de connaître l'auteur¹ ». Elle l'invita par la suite à aller la revoir dans son appartement à Paris où elle trouvait sa conversation encore plus piquante que ses ouvrages. Stendhal, qui ne semble pas avoir fait grand cas de son intelligence, riait sous cape de son français anglicisé. Ecrivain médiocre mais patriote ardente, ce fut peut-être elle qui donna à Stendhal des renseignements sur l'état social et politique de l'Irlande à cette époque. Beyle fréquentait aussi le salon de l'idéologue Destutt de Tracy. Là il rencontra Sarah Newton², femme de Victor de Tracy. « Douce, blanche et fine », disait d'elle Mme de Coigny, elle possédait cette beauté délicate qu'on voit assez souvent chez les Anglaises. Stendhal admirait autant sa beauté que son esprit brillant et original. Quoiqu'elle sût parler et écrire avec facilité le français, ses lectures préférées étaient les auteurs anglais. « L'anglais, avait-elle l'habitude de dire, a été ma première étude, ma première passion. » Son enthousiasme pour Shakespeare était illimité. Elle le savait par cœur et parsemait toujours sa conversation, d'ailleurs pleine de charme et d'esprit, de citations tirées des pièces du grand dramaturge. Avec un goût très vif pour la lecture et un penchant pour la réflexion, elle possédait aussi beaucoup d'originalité, et une imagination très vive quoique modérée par un jugement sûr et beaucoup de bon sens. Tout en s'intéressant vivement à toutes les occupations de l'esprit, passionnée de métaphysique et de théologie, écrivant elle-même des livres, elle restait cependant très femme et il n'y avait rien en elle qui sentit le bas-bleu. Stendhal, à qui elle semble avoir été sympathique, se plaisait à s'entretenir avec elle de littérature, ou à discuter ces problèmes du cœur qui intéressaient l'auteur de *De l'Amour*.

Une autre Anglaise avec qui Stendhal lia connaissance était Mary Clarke³ qui devint ensuite Mme Mohl. Elle habitait alors avec sa mère rue Bonaparte. N'ayant aucune coquet-

1. Sur lady Morgan, voir M. E. Elkington, *Les Relations de Société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration*, Paris, 1929.

2. Sur Sarah Newton, voir Sainte-Beuve, *Les Lundis*, vol. XIII, p. 189. Voir aussi S. Newton, *Essais*, publiés en 1852.

3. Voir sur Mary Clarke, M. E. Smith, *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration, Miss Mary Clarke*, Paris 1927.

terie te très excentrique d'allures, elle était spirituelle, et sa conversation était pleine de saillies inattendues et parfois mordantes. Trouvant que les femmes négligeaient de cultiver leur intelligence, elle recherchait de préférence la société des hommes et, à l'encontre de Sarah Newton, voulait se mettre sur un pied d'égalité avec eux. Elle avait une passion pour la lecture et, sans être précisément savante, elle était bien informée sur tout. Sa société était très recherchée, et l'appartement de la rue Bonaparte était alors fréquenté par quelques hommes d'élite qui y venaient pour le plaisir de discuter avec leur hôtesse leurs travaux et leurs livres. On y trouvait Fauriel, Quinet, Thiers, Auguste Sirey, Mérimée et Stendhal. Elle paraît avoir moins plu à Stendhal que sa compatriote Sarah Newton. Tout en admettant qu'elle avait beaucoup d'esprit, il trouvait en elle quelque chose de rêche qui l'irritait. Il l'appelait « petite pie-grièche » et prétendait qu'elle avait un esprit « comme les cornes du chamois, sec, dur et tordu ». Malgré cela il fréquenta assidûment son salon jusqu'au moment où, blessé par un coup de langue de Mary, il se brouilla définitivement avec elle.

Il fréquentait aussi le salon du docteur Edwards, frère de Milne Edwards et de ce mauvais sujet d'Edwards qui était son compagnon de route lorsqu'il se rendit en Angleterre en 1821. Ce salon « archi-bourgeois », où l'hôtesse, que Stendhal prit à première vue pour une quakeresse, se plaisait à parler morale, ne pouvait guère être du goût de Stendhal. Cependant il s'y rendait régulièrement, malgré « la répugnance et la frayeur » que, selon lui, il inspirait au savant et à sa digne épouse.

N'oublions pas enfin, parmi les amis anglais de Stendhal, ce Sutton Sharpe¹, avocat instruit et bon vivant, qui venait régulièrement à Paris et y faisait partie d'un petit cercle de viveurs qui se donnaient rendez-vous à la Rotonde. Sharpe était intimement lié avec Mérimée et les amis de ce dernier, et ce fut sans doute Mérimée qui le présenta à Stendhal pendant un de ses séjours à Paris, probablement au courant de l'année 1822. Stendhal et lui s'étaient plu mutuellement, et des relations très amicales s'établirent entre eux. Ils correspondirent familièrement et se fréquentèrent beaucoup pendant les séjours annuels de Sharpe à Paris, et Stendhal de son

1. Voir sur Sharpe, D. Gunnell, *Sutton Sharpe et ses amis français*, Paris, 1925.



APPROCHES DE LONDRES.

Lithographie d'Eugène Lami, tirée du *Voyage en Angleterre* (1829).

Firmin-Didot, Paris, éditeur.

côté passa beaucoup de temps avec lui lors de ses voyages successifs à Londres.

Dans le même temps que Stendhal entraînait en relations avec la colonie anglaise à Paris, il continuait ses études d'anglais aux réunions d'Etienne Delécluze où il avait été amené par un de ses amis. Parmi les enthousiastes de l'anglais qui se rencontraient chez Etienne, personne n'était plus féru de littérature anglaise que Beyle; en outre il connaissait déjà l'Angleterre à cette époque, pour l'avoir visitée plus d'une fois. Etant donné son goût marqué pour la littérature anglaise, il ne laissa pas échapper l'occasion d'assister à la représentation qu'une troupe anglaise donna à Paris en 1822. Comme il convenait à deux enthousiastes, Mérimée et lui se trouvèrent au premier rang et s'indignèrent tous les deux de la mauvaise réception donnée, par leurs compatriotes aux acteurs anglais.

Enfin en 1826, probablement au mois de juin, Stendhal se rendit pour la troisième fois en Angleterre. Depuis sa dernière visite il avait, comme nous l'avons vu, considérablement élargi le cercle de ses connaissances parmi les Anglais de Paris et il avait en même temps continué avec ardeur son étude de la littérature. Il se trouvait donc cette fois-ci bien mieux préparé à profiter de son séjour. D'ailleurs il allait passer plusieurs mois en Angleterre. Lors de cette troisième visite, Sharpe et lui se fréquentèrent beaucoup. Par sa profession d'avocat et son esprit brillant, Sharpe avait accès dans la haute société et Stendhal eut en lui le meilleur des introducteurs : il se fit un plaisir de mener Beyle avec lui dans le monde et de le présenter à ses amis. Ce fut sans doute lui qui obtint pour Stendhal l'insigne honneur d'être invité à Almack's où notre Français se trouva mêlé à la meilleure société anglaise et où il put voir de près l'aristocratie et se livrer à ses études favorites de psychologue. Sharpe le persuada aussi de l'accompagner dans la tournée qu'il fit dans le Nord de l'Angleterre et les deux amis partirent ensemble au commencement d'août pour Lancaster. Stendhal assista avec Sharpe à une session d'assises et s'y initia à la procédure de la justice anglaise. Entraîné par le désir de voir une grande ville industrielle, il se rendit à Manchester et de là il partit pour faire une courte randonnée dans la région des lacs. Il poussa même jusqu'à l'ancienne ville d'York où il s'extasia devant la beauté architecturale de la cathédrale. En compagnie de Sharpe il visita les environs de Birmingham et devint l'hôte

des Rogers, parents de Sharpe, « ces oncles mâles et femelles ¹ » de son ami comme il les surnomma plaisamment. A son retour, il repassa par Londres où il séjourna encore quelques semaines, visitant la ville et ses monuments et étudiant en curieux la société anglaise.

Enfin, au commencement de l'automne, il quitta l'Angleterre pour ne plus y retourner avant 1838.

*
* *

Voici un voyageur qui, à peine de retour de sa tournée en Angleterre et en Ecosse, en publie une relation². Ce voyageur est Charles Nodier. Dans son voyage de 1821, Nodier fut accompagné de plusieurs amis : il y avait d'abord le jeune Eugène Isabey, alors âgé seulement de dix-sept ans, puis ces deux amateurs de voyage, Cailleux, le directeur des musées à Paris, et ce curieux baron Taylor, alors simple lieutenant d'état-major qui devint plus tard commissaire royal à la Comédie-Française. Nodier n'était pas encore bibliothécaire de l'Arsenal et trois ans devaient s'écouler avant qu'il pût devenir le centre de cette société intellectuelle et artistique qui se complaisait à se réunir dans son salon. Parmi ceux qui le fréquentaient, il y avait bien des Français qui, comme lui, avaient cédé à l'attrait de l'Angleterre et l'on y voyait entre autres David d'Angers, Astolphe de Custine, Eugène Delacroix, Amédée Pichot et Sainte-Beuve. On comprend facilement que la conversation roulait souvent sur l'Angleterre, que chacun croyait connaître pour l'avoir visitée, et on s'imaginerait aisément qu'ils se plaisaient à comparer leurs impressions et à évoquer leurs souvenirs. D'après le témoignage de sa propre fille, Nodier adorait les voyages et cette randonnée en Angleterre et en Ecosse ne fut qu'un incident dans la vie mouvementée de ce voyageur enthousiaste. Le voyage de Nodier et de ses amis fut facilité par certaines lettres de recommandation. A Londres, le comte de Caraman, chargé d'affaires à l'ambassade de France, se faisait un plaisir de mettre au service de ses compatriotes sa connaissance de la capitale et de la vie anglaises. Nodier et ses compagnons étaient aussi en rapport avec le libraire Hulmandell et se

1. Cité par D. Gunnell, *ouvrage cité*, p. 32.

2. Charles Nodier, *Promenade de Dieppe aux Montagnes d'Ecosse*, Paris 1821, in-12.

trouvaient intimement liés avec le docteur Hooker. De plus, ils avaient été particulièrement recommandés à Lord Fife. Arrivés en Ecosse, ils furent mis en relations avec Hugot, consul français à Edimbourg et avec Herman, agent commercial à Glasgow.

Le récit de Nodier, publié en 1821, est essentiellement celui d'un poète et d'un rêveur. Il note ses impressions plutôt que ses observations. Son récit très vivant est écrit dans un style charmant. Ce n'est pas pour voir les villes industrielles de l'Angleterre que Nodier a franchi le détroit. L'existence des citadins ne l'intéresse guère, au contraire, elle lui pèse. Le but de son voyage est de voir l'Ecosse, le pays de Walter Scott et surtout d'Ossian. Il visite les principaux monuments de Londres; amateur enthousiaste de gothique, il se déclare ravi de l'abbaye de Westminster, tandis que, comme tant d'autres, il reste froid devant l'église Saint-Paul. La Tour ne lui semble qu'une curiosité, mais les docks l'impressionnent beaucoup. Il est déçu par les musées de Londres : selon lui, les Anglais n'ont pas le droit de se flatter de posséder une école originale de sculpture et de peinture historique. Il va au théâtre et nous donne son appréciation sur les acteurs et les pièces.

Il admire le confort des diligences et des auberges. « L'Angleterre, dit-il, est le premier pays du monde pour ses chevaux et ses voitures publiques et ses auberges¹. » Il a le culte des vieilles choses, et tout naturellement Cantorbéry, Oxford et York l'enchantent. Il admire le site imposant d'Edimbourg, qui mérite vraiment d'être nommée l'Athènes du Nord, à la fois par la ressemblance topographique et par ses institutions littéraires. D'Edimbourg, il se rend à Glasgow et pénètre dans les *Highlands*, où son esprit curieux s'intéresse à la géologie et à la botanique. Là, il se laisser aller à son enthousiasme : « Caledoniam, *Caledoniam* ! s'écrie-t-il. Que de souvenirs, que d'impressions !... Ici, tout est naturel, grand et sublime. Tout porte le caractère d'une antiquité solennelle et inaltérable² ». Tout lui rappelle Ossian. Au bord du lac Lomond, le voyageur retrouve « les noms d'Ossian, de Fingal, d'Oscar ». Sur le lac Katrine, la batelière lui chante un chant gaélique. « Les lacs de Calédonie sont toujours les lacs noirs d'Ossian ». Walter Scott n'est pour lui que « le brillant Ossian de l'Ecosse moderne ». Ce qui constitue son originalité

1. Nodier, p. 41.

2. *Ibid.*, p. 175.

profonde, c'est son imagination qui lui permet de saisir, par une intuition hardie, toute l'activité des héros du cycle ossianique en contemplant les mirages des cieux d'Ecosse. C'est en vrai artiste qu'il dépeint les beautés du paysage ossianique.

*
* *

Doué d'une grande activité intellectuelle, Amédée Pichot joignait à ses occupations de médecin celle de romancier et de traducteur. C'était un des esprits les plus curieux de son temps. Il savait aussi bien rédiger un travail littéraire qu'un rapport médical ou une étude scientifique. Il fut un des meilleurs interprètes de la pensée anglaise en France à cette époque. Il mit à la portée des lecteurs français nombre de grands auteurs anglais tels que Thackeray, Byron, Scott et Macaulay. Dans la *Revue Britannique* dont il devint le directeur, il traduisit des articles choisis dans les principales revues anglaises et aussi les œuvres des meilleurs auteurs britanniques. En 1822, il entreprit un voyage en Angleterre. Du point de vue qui nous occupe ici, il est intéressant de noter que, lors de cette visite, Pichot était déjà en relations avec Nodier. Le récit du voyage de ce dernier les avait probablement rapprochés. Nous ne devons pas oublier qu'à l'époque de la publication du livre de Nodier, Pichot méditait déjà ce voyage en Angleterre qu'il devait entreprendre l'année suivante. En tout cas, nous les trouvons suffisamment liés pour que Pichot envoie à Nodier une lettre de Londres où il l'appelle « mon cher ami ». De même à Londres Pichot achète en son nom la *Satire Ménippée* et lui offre de faire des recherches sur l'hagiographie écossaise. De plus, en 1825, ils collaborent à la composition d'un *Essai sur le gaz hydrogène*. Ce fut Pichot qui conta à Nodier la charmante légende de Trilby. Est-ce par amitié pour Pichot que ce dernier donna le nom d'Amédée à son fils qui naquit l'année de son retour d'Ecosse ?

Amédée Pichot est un anglophile modéré. Il avoue qu'après la France il n'y a pas de pays au monde qu'il préfère à la Grande-Bretagne. « C'est, dit-il, à cause de cette anglomanie loyaliste qu'il m'a toujours été facile de dire la vérité ou ce que j'ai cru la vérité sur tout ce que je n'approuve pas dans les idées anglaises¹. » Son *Voyage historique et littéraire en*

1. A. Pichot, *L'Irlande et le Pays de Galles*, Paris, 1850, Introduction.

Angleterre et en Ecosse fut publié à Paris en 1825¹. Dans sa préface, il dit que son libraire voulait le persuader d'intituler son ouvrage *De l'Angleterre* en imitation du titre de l'ouvrage de Mme de Staël. Mais Pichot trouva ce titre trop prétentieux : il voulait, comme il le dit, « éviter une comparaison dange-reuse ». L'ouvrage de Pichot, il faut le reconnaître, ne contient pas cette fine analyse psychologique, s'élevant à des jugements généraux sur les mœurs, la philosophie, les arts et la poésie d'une grande nation, que l'on trouve dans le livre de Mme de Staël. Admettons tout de suite que son ouvrage n'est qu'un simple journal de voyage, composé de lettres adressées à des amis ou à des personnes bien connues en France. Son style, sans prétention aucune, est pourtant toujours vivant et atteint parfois un haut degré d'excellence. Ce qui fait l'intérêt de cet ouvrage, sincère, impartial et modéré, c'est qu'il nous offre une véritable revue de tout ce qui caractérisait l'Angleterre littéraire de l'époque. Son livre abonde en renseignements intéressants et utiles, en jugements pour la plupart sûrs et justes et en observations judicieuses sur les arts, le théâtre, le barreau et la poésie du jour. Grâce à lui, nous faisons la connaissance des poètes, des acteurs, des artistes, des avocats et des grands éditeurs du temps.

Une visite au British Museum lui suggère l'idée de nous donner une esquisse rapide de l'histoire de l'architecture et de la sculpture anglaises, comme introduction à une étude plus détaillée des sculpteurs contemporains, Flaxman, Westmacott et Chantrey². De même les expositions de peinture qu'il visite lui donnent l'occasion de retracer rapidement l'histoire de la peinture en Angleterre depuis Henri VIII et d'étudier en détails les peintres contemporains³. Il arrive à la conclusion que les paysagistes d'Angleterre l'emportent sur ceux de France, mais il estime que, dans le genre historique, la France reste supérieure. Une visite à Twickenham donne lieu à une étude sur les jardins anglais. Il montre comment dans ce domaine, Pope et Walpole ont révolutionné le goût en remplaçant les dessins réguliers de Le Nôtre par le pittoresque et le naturel, et il étudie les paysagistes Bridgeman, Kent et Brown. Il fréquente les théâtres

1. A. Pichot, *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*, Paris 1825, 3 vol. in-8°.

2. Pichot, I, 87-143.

3. *Ibid.*, I. p. 150-191.

et nous fait l'histoire de l'art dramatique depuis Shakespeare. Il constate l'influence funeste de la polémique religieuse sous la dictature de Cromwell, commente les prétendus fâcheux effets du goût français sous la Restauration, proclame le niveau élevé de la comédie sous le règne de la Maison d'Orange et l'absence de tout vrai talent au temps de la reine Anne; il termine par une étude du théâtre contemporain, dont il nous fait connaître les auteurs et les acteurs les plus marquants¹. Il fait également une étude de la chaire anglaise, et compare « la froide déclamation » des sermons de l'Eglise anglicane à l'éloquence « inculte mais puissante des puritains² ». Puis il consacre une centaine de pages à une dissertation sur le barreau anglais. Il y distingue trois genres d'éloquences : le style anglais proprement dit, technique et positif; le style irlandais, fleuri, exalté et d'une poésie presque orientale, et le style écossais qui tient le milieu entre les deux; il ramène ensuite ces trois genres à deux : l'école anglaise appelée indifféremment anglaise ou écossaise, et l'école irlandaise; il étudie les traits caractéristiques de l'éloquence des représentants de la première : Erskine, Mackintosh, Brougham et Scarlett, puis s'occupe de la seconde, représentée par Grattan, Curran et Phillips³. Ensuite vient une étude de la poésie contemporaine : nous réserverons cette partie pour un autre chapitre. Disons seulement que l'étude de Pichot donnait à ses compatriotes une riche mine de renseignements sur la poésie anglaise, des jugements, des analyses, des extraits qui ne pouvaient que piquer la curiosité des Français de cette époque.

A Edimbourg, nous pénétrons avec l'auteur dans le monde des éditeurs qui régnaient alors dans cette Athènes du Nord. Nous entrons à sa suite chez Walter Scott où nous assistons à un de ces déjeuners qui sont restés célèbres. Nous écoutons la conversation du Maître et ses jugements sur Molière, Racine, Chateaubriand et Mme de Staël. Ensuite, nous quittons Edimbourg pour visiter les lieux célèbres dans les poèmes et les romans du grand Ecossais.

L'ouvrage de Pichot eut un vif succès et fut souvent cité. Les romantiques devaient le consulter continuellement, pour tout ce qui concernait l'Angleterre littéraire contem-

1. Pichot, I, p. 298 à II, p. 31.

2. *Ibid.*, II, p. 70.

3. *Ibid.*, II, p. 94-211.

poraine. Il occupe donc une place importante par la contribution qu'il apporta à la connaissance de la littérature anglaise en France.



L'Angleterre devait intéresser particulièrement Lamartine vers 1822. Il avait épousé deux ans auparavant une jeune Anglaise, Miss Birch, qu'il avait rencontrée à Chambéry, et leur contrat de mariage avait été signé le 25 mai 1820. Dans le courant de l'année 1822, en juillet probablement, le poète se rendit en Angleterre accompagné de sa belle-mère, de sa femme et de ses deux enfants. Sa belle-mère possédait à Londres une belle maison dans Cumberland Street, près de Hyde Park, un des quartiers les plus aristocratiques de la ville¹. Ce fut là que descendirent le poète et sa famille. Dans cet intérieur il goûta pour la première fois l'intimité et le confort du *home* anglais. Il considérait que les Anglais avaient « divinisé l'existence physique » et « l'avaient embellie et ennoblie par l'élégance². » Il conseilla à son ami le comte de Virieu, qui était sur le point de se marier, d'entreprendre un voyage en Angleterre. « Cela en vaut, écrit-il, dix fois la peine surtout pour un homme qui s'établit. Tu n'as pas l'idée de ce que c'est qu'un établissement, tu le verras ici³ ».

Lamartine se sentit attristé par le ciel gris de l'Angleterre. La campagne anglaise au contraire le ravit, il trouva « la terre *dolce e lieta*⁴ ». Il était en admiration perpétuelle devant les constructions gothiques qu'il voyait au cours de ses promenades et il regrettait sincèrement d'avoir commencé la construction de Saint-Point avant, comme il dit, « d'avoir ouvert les yeux à cette nouvelle lumière⁵ ».

Par sa femme, il se trouvait apparenté à quelques-unes des familles les plus aristocratiques de l'Angleterre, telles que les Churchill, les Crawford et les Woodward. Il fut accueilli par eux avec un « empressement affectueux et élevé »

1. Lamartine, *Cours familier de Littérature*, t. X I, p. 210.

2. Voir Lettre de Lamartine au Comte de Virieu datée de Londres le 1^{er} août 1822 (*Correspondance de Lamartine* publiée par Mme Valentine de Lamartine, t. III, p. 183).

3. *Ibid.*, p. 184.

4. *Ibid.*, p. 183.

5. Voir Lettre au Comte de Virieu datée de Londres le 22 août 1822 (*Correspondance*, t. III, p. 187).

qui selon lui « caractérise l'aristocratie anglaise et fait d'un Anglais chez lui, le plus noble spécimen de la dignité et de la cordialité humaines¹ ». « L'extérieur même, continue-t-il, des hommes d'Etat, des généraux, des grands marins, des grands magistrats de cette nation d'élite, porte l'affiche naturelle de cette dignité dont ils ont l'empreinte² ». L'aristocrate en lui se laissa séduire par le respect témoigné par le peuple à l'aristocratie : « Le reste de la nation anglaise se sent dignifiée par l'aristocratie qu'elle produit et qu'elle honore, au lieu de porter comme en France une envie jalouse à ce qui s'élève au-dessus d'une vertueuse démocratie³ ». Ce fut surtout cette différence essentielle dans l'attitude des deux peuples vis-à-vis de la classe aristocratique qui le frappa lors de son premier séjour à Londres, différence qu'il considérait d'ailleurs comme tout à l'avantage des Anglais.

Ne croyons pas cependant que Lamartine se laissa aveugler par son enthousiasme au point de ne pouvoir discerner les côtés fâcheux de la vie anglaise. Bien défavorable au contraire fut l'impression que produisit sur lui le gouvernement de cette époque. Depuis la conclusion de la paix, le conservateur Castlereagh était au pouvoir; aussi quelle désillusion pour Lamartine ! Ce gouvernement était en contradiction directe avec l'esprit de liberté qu'il avait cru être le trait caractéristique de la politique anglaise. Il aperçut un peuple miné par la faim, irrité et même indigné contre le gouvernement. Cependant, en 1822, la politique de stagnation et de répression qu'avait pratiquée le gouvernement depuis la fin de la guerre approchait de sa fin. Avec l'arrivée de Canning au ministère, les choses s'améliorèrent et une ère de réformes longtemps attendues s'ouvrit pour le pays. Lamartine semble ne pas en avoir vu les signes avant-coureurs.

Il fut également choqué comme tant d'autres par la répartition inégale de la richesse. Il vit « la plus hideuse misère déployant ses haillons aux portes des palais somptueux ».

La santé de l'aîné de ses enfants, qui ne pouvait pas supporter le climat de Londres, l'obligea à s'installer dans une villa à Richmond sur les bords de la Tamise. Le père pas-

1. Lamartine, *Lamartine par lui-même*, p. 199-200.

2. *Ibid.*, p. 200.

3. *Ibid.*, p. 200.

sait ses jours à lire, à faire des excursions dans les environs et à visiter les châteaux anglais¹. Il avait des amis intimes parmi les diplomates de Londres : Marcellus, premier secrétaire d'ambassade auprès de Chateaubriand, et le baron de Vignet, secrétaire de l'ambassade de Sardaigne. Ce dernier venait souvent le visiter à Richmond et tous deux se plaisaient à discuter ensemble de politique et de poésie : « Ses deux passions, dit Lamartine, comme elles étaient déjà les miennes² ».

Comme tout Français de bonne famille qui visita l'Angleterre pendant cette année-là, Lamartine se fit un devoir de se présenter à Hertford House, Portland Place, où Chateaubriand occupait alors la place d'ambassadeur. En sa double qualité d'écrivain et de diplomate, Lamartine attendait naturellement une réception chaleureuse de la part de son compatriote. Hélas ! quelle déception ! Chateaubriand le reçut avec une froideur glaciale et ne daigna même pas lui faire la politesse banale de l'inviter à dîner. Lamartine dut attendre tout un mois cette invitation qui d'ailleurs ne lui serait probablement jamais arrivée sans l'entremise de son ami Marcellus. Lamartine accepta l'invitation lorsqu'enfin elle arriva. Au jour fixé il se rendit à l'hôtel de l'ambassade. Nouvelle déception ! Le dîner fut des plus tristes pour le poète. Chateaubriand négligea complètement son convive et ne daigna pas lui adresser une seule parole pendant toute la soirée, tandis que les autres invités, au nombre desquels il y avait quelques ministres et quelques femmes de haut rang, semblèrent même ignorer sa présence³. Quelle déconvenue pour un jeune diplomate d'avenir et un écrivain qui jouissait déjà d'une renommée assez grande dans son propre pays ! Pourtant Lamartine voulut se montrer magnanime. Il ne fut jamais, prétend-il, « ni exigeant ni susceptible » et il affirme qu'il ne garda aucune rancune à Chateaubriand de son impolitesse. Il se retira « sans regret » à Richmond où il mena de front les études et les plaisirs ruraux. Il est probable qu'il profita de son séjour dans le pays pour s'exercer dans la langue et pour étudier la lit-

1. *Cours familier de Littérature*, t. XXI, p. 211.

2. *Ibid.*, p. 211.

3. Voir Lamartine, *Lamartine par lui-même*, p. 200 et 201. Cf. *Cours familier de Littérature*, t. XXI, p. 212.

térature anglaise¹. On sait qu'avant cette visite Lamartine ne comprenait pas Shakespeare dans l'original et qu'il ne connaissait pas Byron lorsqu'il composa son ode sur *L'Homme*². Ce ne fut en réalité qu'après son retour d'Angleterre, c'est-à-dire dans le courant de l'année 1823, qu'il se mit à étudier sérieusement la langue anglaise. Lamartine passa tout l'été à Richmond et ne quitta l'Angleterre qu'à la fin de l'automne de 1822.

*
* *

Un autre Français illustre attire maintenant notre attention : le poète Alfred de Vigny. Dès son enfance Vigny avait commencé son initiation à la langue et à la littérature anglaises. Jeune écolier, il traduisait déjà Homère du grec en anglais sous la direction de son précepteur, l'abbé Gaillard³, et dans ses années d'adolescence, ses auteurs préférés étaient Milton, Byron et Moore⁴. De plus, il eut la bonne fortune de trouver un mentor excellent dans la personne de son parent, le baron de Sorsum. Celui-ci, amateur fervent de belles-lettres, lui-même traducteur de Shakespeare, s'intéressait vivement au développement précoce de l'intelligence de son cousin et aimait à faire profiter le jeune Vigny de sa connaissance de la littérature anglaise⁵. Le baron lui communiqua quelques poèmes de Byron et de Moore qui n'avaient pas encore été traduits en français et ce fut peut-être sa traduction de Shakespeare qui inspira à Vigny le désir d'entreprendre à son tour la même tâche.

Vigny avait toujours été fortement attiré vers les choses d'outre-Manche. Cette prédilection provenait sans doute de son tempérament calme et grave, naturellement hostile à toute effusion, qui le disposait à aimer et à comprendre le caractère anglais. Il venait même d'épouser une Anglaise. Pendant qu'il tenait garnison à Pau⁶, il avait rencontré à un bal une jeune créole, Lydia Bunbury, née à Demerara,

1. Voir P. Hazard, *Les Influences étrangères sur Lamartine* (*Revue des Cours et des Conférences*, 1922-1923, p. 92).

2. Léon Séché, *Lamartine de 1816 à 1830*, p. 154-156.

3. Anatole France, *Alfred de Vigny*, p. 41.

4. Voir Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps*, Lettre-Préface, p. I.

5. Voir F. Baldensperger, *Alfred de Vigny, Contribution à sa biographie intellectuelle : Une Influence de la première heure*.

6. Pour les détails sur cette partie de sa vie, voir Paul Lafond, *Alfred de Vigny en Béarn*.

dans la Guyane anglaise. Il en était devenu amoureux et avait fini par la demander en mariage. Le père, Hugh Mill Bunbury, un excentrique qui d'habitude voyageait en roulotte, mais qui pour le moment était simplement installé avec ses deux filles à l'hôtel Xaintrailles à Pau, tout en n'approuvant guère ce jeune Français comme gendre, finit par donner son consentement. Le mariage fut célébré au mois de février 1825¹. La jeune femme avait des parents en Angleterre. Un oncle, le colonel Hamilton Bunbury, ancien gouverneur de la Jamaïque, résidait alors à Londres et avait des relations nombreuses dans le beau monde de la capitale anglaise. Quelque temps après leur mariage, le poète et sa femme partirent pour Londres où ils devinrent les hôtes de l'oncle de Mme de Vigny. Celui-ci prit plaisir à mener Vigny dans le monde. Il est intéressant de se demander jusqu'où allait la connaissance qu'avait Vigny de la langue anglaise. D'après le témoignage d'un contemporain, Camille Doucet, tout en connaissant assez bien l'anglais pour le traduire, il maniait la langue parlée assez maladroitement². Cependant, comme Mme de Vigny était, paraît-il, incapable de soutenir une conversation en français, il est probable que Vigny s'entretenait avec elle en anglais à moins toutefois que chacun ne s'exprimât dans sa langue. Une anecdote amusante, qui montre la difficulté qu'éprouvait Mme de Vigny à parler français, nous est racontée par Edouard Grenier qui fréquentait les Vigny lorsqu'ils habitaient rue des Ecuries-d'Artois à Paris. Mme de Vigny, dit-il, avait avant son mariage fait croire à son mari qu'elle était bien plus riche qu'elle ne l'était en réalité. Plus tard, après son mariage, pleine de remords et voulant désabuser son mari, elle s'écria un jour en se jetant à son cou : « Oh ! je avé trompé vô parce que je aimé vô³ ». Mais il est à peu près certain que Vigny possédait alors une assez bonne connaissance de la langue littéraire, étant donné les études de sa jeunesse et sa sympathie marquée pour la littérature anglaise.

Pendant leur séjour à Londres, Vigny et sa femme sortirent beaucoup. Le poète se complaisait à passer ses matinées dans les parcs de Londres où il s'abandonnait avec

1. Voir Paul Lafond, *ouvrage cité*, p. 36. Cf. Ernest Dupuy, *La Jeunesse des Romantiques*, p. 214, 215.

2. Voir Paul Lafond, *ouvrage cité*, p. 46.

3. Edouard Grenier, *Souvenirs littéraires* (*Revue bleue*, 1^{er} juillet 1893), cité par P. Lafond, *ouvrage cité*, p. 45.

délices à son goût pour la rêverie. Les après-midi, sa femme et lui faisaient habituellement des visites à des amis ou à des parents, mais ils passaient de préférence leurs soirées tranquillement à la maison où Vigny aimait à parler de littérature anglaise avec quelques amis.

L'importance de ce voyage pour Vigny fut de le rapprocher davantage de tout ce qui était anglais. Avant cette visite, il ne connaissait l'Angleterre que par les livres ou par des conversations avec sa femme et quelques amis anglais. Maintenant il avait fréquenté les Anglais chez eux, il avait mené lui-même la vie du pays, il avait pu s'exercer dans la langue et il avait eu sans doute des occasions fréquentes de s'entretenir avec les Anglais au sujet de leurs écrivains et de leurs poètes¹.

*
* *

Le voyage d'Edgar Quinet² s'effectua au mois de mars 1825. Il avait depuis quelque temps l'envie de se rendre en Angleterre. Pendant le courant de l'année 1823, il eut la bonne fortune de faire chez sa tante la connaissance d'un Ecossais, nommé Smith, amateur sincère de belles-lettres. Celui-ci, frappé de l'intelligence éveillée du jeune Français, mit au service de ce dernier sa bibliothèque qui contenait bon nombre de livres anglais, entre autres une traduction anglaise de la *Philosophie de l'Histoire de l'Humanité* du philosophe Herder, ouvrage alors complètement inconnu en France quoique en Allemagne on le considérât depuis longtemps déjà comme un chef-d'œuvre. La lecture de ce livre passionna tellement le jeune Quinet qu'il résolut sur-le-champ de le traduire en français. Malheureusement, il y avait à cela un obstacle qui semblait insurmontable, il ne connaissait pas l'allemand. Il se mit à l'apprendre avec courage et entreprit sa traduction. Il vint à bout de la première partie avant le mois de mars 1825. Mais même si Quinet, dans l'intervalle, avait appris la

1. Ce n'est que plus tard, et de retour à Paris, qu'il eut l'occasion de rencontrer Walter Scott, qui lui fut présenté le 6 novembre 1826 par le Colonel Bunbury à l'hôtel Windsor. L'entrevue entre le poète français et le romancier écossais dura évidemment quelque temps. On parla anglais, car selon le témoignage de Vigny, Scott ne pouvait pas soutenir une conversation en français. Comme plusieurs autres de ses compatriotes, Vigny fut déçu par l'extérieur de l'Ecossais. A l'instar de David d'Angers, il chercha en vain chez lui « le front d'Homère et le sourire de Rabelais » que Nodier avait retrouvé dans le buste de Chantrey (Vigny, *Journal d'un Poète*, p.¹ 35).

2. Voir Richard Heath, *Edgar Quinet, His Early Life and Writings*, p. 671.

langue d'outre-Rhin suffisamment pour traduire l'original, il est probable que la traduction anglaise lui venait souvent en aide pour contrôler et vérifier sa propre version. En tout cas un fait est significatif : c'est pendant cette courte visite en Angleterre qu'il corrigea les épreuves de sa traduction et c'est là aussi qu'il écrivit l'avant-propos de l'ouvrage¹. Sa traduction avait été acceptée par un éditeur alsacien à qui le nom de Herder était naturellement connu et cet éditeur avait promis de verser au jeune Français une certaine somme en acompte. Ce fut cette promesse qui le décida à réaliser son rêve et à partir pour l'Angleterre².

Il écrivit immédiatement à sa mère pour lui faire part de son projet. Afin d'obtenir le consentement maternel, il eut soin de tout montrer sous le jour le plus favorable. Il lui dit qu'en partant le mardi matin, il serait à Londres le jeudi soir. Les frais de son voyage ne dépasseraient pas cent francs et les dépenses de son séjour à Londres ne seraient que de deux cents francs au grand maximum. Il ne manquerait d'ailleurs pas d'être de retour avant vingt jours : « Une absence de trois à quatre semaines, un peuple nouveau à voir, mon séjour assuré chez M. Smith qui me presse de ses lettres, six cents francs qu'un libraire ménagé par Bayard s'est engagé à me verser dans un mois, en recevant le manuscrit de Herder; ici les fêtes de Pâques qui nous touchent, à Londres toutes les institutions en mouvement, les hommes distingués du pays auxquels on veut me présenter... songe, ma mère bien-aimée, que jamais un tel concours de choses ne se représentera³ ».

Lorsque le jour du départ arrive, son enthousiasme est au comble. A Calais il est ivre d'admiration : c'est la première fois qu'il voit la mer ! Il en est enchanté, il court comme un enfant sur les dunes, ramassant des algues et reste jusqu'à minuit à se promener au bord de la mer. A Douvres, malgré la tempête, il grimpe sur les falaises et visite le château⁴. Lorsqu'il arrive à Londres, au lieu d'accepter l'hospitalité que lui offre son vieil ami Smith, il décide de partager l'appartement de Pézerat, où l'on place un lit de plus pour lui. Sa visite à Londres fut forcément courte, l'état de ses finances ne

1. Voir la lettre à sa mère, datée de Paris, mars 1825 (Edgar Quinet, *Lettres à sa mère*, publiées par G. Saintsbury, p. 34).

2. R. Heath, *ouvrage cité*, p. 70. Cf. *Lettres à sa mère*, p. 33.

3. Extrait d'une lettre à sa mère datée de Paris, jeudi, mars 1825.

4. Voir R. Heath, *ouvrage cité*, p. 71.

lui permettant point un long séjour. Il y resta depuis la fin mars jusqu'à la mi-avril. Dans une lettre à sa mère, datée du 11 avril, il l'assure qu'il est déjà un « homme renouvelé¹ ». Il respire plus librement, prétend-il, que dans son propre pays, et il ne se sent plus « le cœur oppressé », comme en France. Il s'en donne en effet à cœur joie et jouit de chaque minute de son séjour. Il parcourt la capitale en tous sens, quelquefois accompagné de Smith, plus souvent seul, s'arrêtant à chaque pas devant quelque objet nouveau qu'il admire, contemplant à loisir les monuments, passant de longues heures à regarder la Tamise et la coupole de l'église Saint-Paul, explorant la Tour où sa vive imagination fait surgir tous les souvenirs de la vieille Angleterre, visitant la Chambre des Lords, examinant avec intérêt les marbres rapportés de Grèce par Lord Elgin. « Partout, dit-il, je m'en vais furetant² ». Et, à vrai dire, rien n'échappe à ses yeux observateurs. Il fait une promenade à pied jusqu'à Harrow, il descend la Tamise en bateau jusqu'à Greenwich et même il se promène dans Hyde Park au clair de la lune ! Il passe en général ses soirées chez Smith où il rencontre quelques radicaux exaltés avec qui il parle politique. Il y fait la connaissance de plusieurs journalistes distingués qui aiment à s'entretenir avec le jeune Français. Il y rencontre également quelques jeunes Anglaises : « Je sais assez d'anglais, écrit-il, pour pouvoir discuter avec les premiers, et me trouver d'accord avec les dernières³ ». Lorsqu'il ne dîne pas chez son ami, il fréquente un petit restaurant à la française où on mange bien pour un prix modique, nous assure-t-il. Il ne néglige pas d'aller au théâtre, où il est particulièrement impressionné par le sérieux des actrices anglaises.

Malheureusement tout passe. Bon gré, mal gré, il faut penser au retour. Le 16 avril, nous le retrouvons à Paris. « Mon voyage, écrit-il à sa mère, a été délicieux. J'ai peine à reconnaître en moi l'homme qui était dégoûté de la vie il y a peu de temps ». « Jours d'enchantements, pays de liberté ! » s'écrie-t-il plus loin⁴, et il raconte ensuite son voyage de retour. « J'ai fait le chemin de Londres à Southampton par une nuit admirable... Je n'ai pas fermé l'œil... j'ai passé tout

1. Voir lettre à sa mère datée de Londres, le 11 avril 1825, p. 36.

2. Voir *ibid.*, p. 37.

3. Voir *ibid.*

4. Voir lettre à sa mère datée de Paris, le 16 avril 1825.

le temps la tête à la portière. De petites fermes bien élégantes, d'immenses prairies, d'instant en instant des clochers gothiques sur le haut d'une colline... La rade de Southampton est admirable de fraîcheur et de solitude. Quel malheur pour moi de ne pas savoir peindre ! Ce serait mon tableau chéri. J'ai passé là une demi-journée à m'enivrer de ce doux spectacle... un coin retiré, une petite île à portée, quelques cabanes, de vieux arbres, un bras de mer comme celui que Léandre traversait¹ ».

Ici se place une anecdote pittoresque. Il faillit s'éprendre d'une jeune et charmante Anglaise qui devait débarquer à Portsmouth. Il y avait une tempête. En homme galant, Quinet, au risque de sa vie, l'aida à descendre du bateau. Elle le remercia en anglais et « ses paroles étaient si douces qu'elles valaient bien le sacrifice d'une vie ». Et lui de s'écrier : « On ne s'est vu qu'une heure et on ne s'oubliera jamais », et encore : « Où retrouver jamais, je ne dis pas dans la nature, mais dans les créations des poètes et des peintres, cette tête de femme, ce regard et les douces paroles qui l'ont suivi² ! » Ce ne fut que l'affaire de quelques heures, mais quels souvenirs délicieux pour un jeune homme de vingt-trois ans !

. * .

A peine Quinet avait-il quitté l'Angleterre qu'un autre Français, jeune comme lui, s'y rendit : Adolphe Monod. Agé alors d'environ vingt-trois ans, le futur prédicateur avait achevé l'année précédente ses études à Genève. Il retourna alors à Paris où il passa quelques mois chez ses parents. Ce fut pendant ce séjour dans sa famille que l'idée lui vint de faire un court séjour de l'autre côté du détroit. Sa sœur, Mme Babut, pour qui il avait une profonde affection, habitait Londres. Se trouvant pour le moment sans tâche définitive, il résolut d'aller passer quelques jours auprès d'elle. Ce fut au mois de mai 1825. Mais, outre le plaisir de revoir sa sœur, une autre raison le poussait à entreprendre ce voyage. Nous savons qu'à cette époque, Monod traversait une profonde crise religieuse³. Or, il avait à Londres un ami intime dans la

1. Extrait d'une lettre à sa mère datée de Paris, le 16 avril 1825, p. 39.

2. *Ibid.*, p. 40.

3. Paul Stapfer, *La Grande Prédication chrétienne en France : Bossuet, Adolphe Monod*, p. 162.

personne de Charles Scholl, pasteur de l'Église française. Dans l'état d'esprit où il se trouvait, le jeune Français sentait sans doute le besoin de s'ouvrir à quelqu'un et il avait en Scholl l'ami sympathique et le guide honnête qu'il lui fallait. Les deux amis se fréquentèrent assidûment pendant la visite de Monod à Londres. On aime à se les figurer ensemble, le jeune homme dévoilant son cœur à cet ami loyal, lui exposant avec franchise les inquiétudes qui l'obsédaient, et Scholl écoutant avec cette compréhension pleine de sympathie qui est le trait caractéristique de la vraie amitié.

Il est assez naturel que Monod ait voulu profiter de son séjour à Londres pour se faire une idée de la prédication anglaise. Dans une lettre à sa mère, écrite de Londres, il dit avoir entendu, le dimanche précédent, Edward Irving et Mortimer, deux prédicateurs protestants très à la mode à cette époque. Il ne dit rien de plus du premier qui pourtant semble avoir été le plus populaire des deux. Quant au second, il ne paraît pas faire grand cas de lui comme prédicateur. Il admire, il est vrai, son improvisation simple et facile, mais sa piété est trop mondaine pour lui plaire. Il trouve que Canning et lui essaient d'intervertir leurs rôles respectifs, Canning jouant au théologien à la tribune du Parlement et Mortimer jouant à l'homme politique dans la chaire. Comme tant d'autres voyageurs, il est surpris de voir toutes les églises et tous les temples remplis le dimanche. « Qu'un ministre protestant est heureux, dit Monod, de travailler dans un pays protestant¹ ! »

A l'inverse de tant de voyageurs qui prennent rang parmi les observateurs d'un pays après l'avoir à peine regardé, il se rend nettement compte du danger de former un jugement trop hâtif, d'arriver à une conclusion trop précipitée. Vu la courte durée de sa visite, il ne peut se faire qu'une idée générale de Londres, « cette ville étonnante », dit-il dans une lettre à sa mère. Il juge avec raison que pour comprendre le commerce et la politique d'un pays, il faut y séjourner longtemps. De même il considère qu'il faut regarder de bien près les institutions philanthropiques et religieuses d'un peuple si l'on veut saisir l'esprit qui les anime, et si l'on désire se mettre à même de les imiter.

1. Lettre à sa mère datée de Londres, mai 1825. *Souvenir de sa vie, extraits de sa correspondance*, I. p. 72.



Nous avons déjà eu l'occasion de parler du voyage de Léonor Mérimée¹. Cette fois, c'est son fils Prosper qui nous retient. Dès sa première jeunesse, le goût de l'anglais fut vif en lui. Nous avons vu d'ailleurs dans quel milieu pénétré d'anglomanie il fut élevé. Nous sommes déjà familiers avec les habitués de la famille. Nous savons que son père et sa mère connaissaient l'anglais. Ainsi, tout enfant, le jeune Mérimée eut cet avantage, inappréciable pour qui étudie une langue étrangère, de se trouver en contact fréquent avec des gens qui la parlaient et d'avoir l'occasion de s'y exercer dans sa famille.

Lorsqu'il devint élève du Lycée Henri IV, l'anglais tint naturellement une place importante dans ses études. Avec Jean-Jacques Ampère, fils du célèbre mathématicien, son ami préféré était Albert Stapfer, le futur traducteur de Goethe. Ampère et Stapfer allaient plus tard faire partie avec Mérimée du petit cercle d'amis de la langue anglaise qui se réunissaient chez Delécluze. Ampère, esprit éminemment curieux et pénétrant, fut toute sa vie un étudiant infatigable des littératures étrangères. Déjà avant 1820, il avait rêvé d'un voyage en Ecosse que, paraît-il, il ne put faire². De même, le jeune Stapfer était un des plus brillants jeunes Français de l'époque et son intelligence précoce s'intéressa vivement aux littératures anglaise et allemande. Il est bien probable que ces deux jeunes amateurs de choses étrangères encouragèrent Mérimée dans son goût pour la littérature anglaise. Quoi qu'il en soit, il est certain que, pendant ses années de lycée, Mérimée continua avec goût et profit ses études d'anglais, commencées pour ainsi dire dès son berceau et se familiarisa avec la littérature. A cette époque, il lisait Shakespeare; il s'extasiait sur Byron, dont il apprit par cœur le *Don Juan*³. Devenu d'âge à choisir lui-même la société qui lui plaisait, il se tourna instinctivement vers ce monde cosmopolite qui se trouvait alors à Paris⁴. Ce fut vers cette époque, probablement entre 1821 et 1822, qu'il fit la connaissance de Beyle chez le publiciste Lingay⁵, et tous deux, attirés sans doute

1. Voir p. 54, 55 de cette étude.

2. Voir Van Tieghem, *Ossian en France*, II, p. 360.

3. Augustin FILON, *Mérimée*, p. 11.

4. Pierre TRAHARD, *La Jeunesse de Prosper Mérimée*, I, p. 76.

5. Léon BLUM, *Stendhal* (*Revue de Paris*, 1^{er} février 1914, p. 565).

l'un vers l'autre par des goûts intellectuels semblables, se lièrent d'amitié. Or, nous savons qu'à cette époque Beyle avait déjà visité l'Angleterre; nous connaissons son enthousiasme pour la littérature anglaise et nous avons lié connaissance avec ses amis britanniques à Paris¹. Lorsqu'il devint l'ami de Mérimée, il ne manqua pas d'emmener Prosper avec lui dans les salons qu'il fréquentait. Il lui fit connaître Lady Morgan, qui plut à Mérimée; ce dernier la trouvait « bonne femme, malgré ses opinions sur les hommes et les choses ». Mérimée, à son tour, ne paraît pas avoir déplu à Lady Morgan. Elle le définit « simple, naturel, animé comme ses délicieux petits drames² ». Stendhal le présenta aussi à Mary Clarke, et à Mrs. Belloc, Irlandaise qui tenait un salon littéraire très fréquenté et qui traduisait les œuvres de Byron en français; il ne négligea pas de le conduire chez les Edwards. Pendant ce même temps, Mérimée rencontrait souvent chez son ancien camarade de lycée, Albert Stapfer, Miss Wright, amie de La Fayette, et le voyageur Simond qui avait séjourné de longues années en Amérique et pour qui la langue anglaise était devenue une seconde langue maternelle. Avec cela il restait toujours lié avec Sutton Sharpe. Grâce à ces fréquentations, Mérimée était fort au courant des choses d'Angleterre. De son côté, Stendhal faisait tout son possible pour lui faire partager son enthousiasme pour Shakespeare, Scott et Byron, et pour lui faire apprécier Sterne et Smollett. Il l'amenait même avec lui régulièrement chez Delécluze. Lorsque Mérimée décida d'aller en Angleterre, il s'y prépara par la lecture assidue de plusieurs livres de voyage écrits par ses compatriotes, entre autres les récits de Pichot et de Nodier³.

Ce fut au mois d'avril 1826 qu'il débarqua pour la première fois en Angleterre, en compagnie de deux de ses compatriotes : le peintre François Gérard, et le publiciste Duvergier de Hauranne. Malheureusement, nous ne savons pas grand'chose de ce qu'il fit là-bas⁴. Nous savons qu'il fréquenta Duponchel, le futur directeur de l'Opéra, qui se trouvait alors à Londres. Il assista sans doute aux élections anglaises qui battaient leur plein lors de son arrivée, et qui offraient un tableau de mœurs

1. Voir p. 76-81 de cette étude.

2. Cité par D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 76.

3. Pierre Trahard, *ouvrage cité*, I, p. 248.

4. Sur le voyage de Prosper Mérimée en Angleterre, voir F. Chambon, *Mérimée et la Société anglaise* (*Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre 1922, p. 396).

si curieux pour les voyageurs venus de France. Peut-être accompagna-t-il Delécluze, qui se trouvait aussi à Londres à ce moment-là, aux auditions musicales de l'église Saint-Paul. Il est permis de conjecturer que Gérard et lui visitèrent les musées et les galeries de peinture. Il est plus que probable qu'il allait aussi voir William Hazlitt qui avait jadis reçu l'hospitalité des Mérimée à Paris. Il est presque certain enfin qu'il fréquenta Sutton Sharpe, qui, sans doute, ne manqua pas de le mener dans le beau monde et de lui faire connaître la vie de plaisir qu'offrait Londres à cette époque. Nous savons par ailleurs qu'il revit le peintre Rochard, ancien élève de son père. Celui-ci lui fit visiter les ateliers des peintres célèbres de l'époque et le fit présenter à l'illustre Thomas Lawrence. Lawrence plut beaucoup à Mérimée, qui porta sa peinture aux nues. Nous réserverons cependant son jugement sur ce point pour un autre chapitre. Il suffit ici de dire que Trahard, étudiant plus tard l'œuvre de Mérimée, dira que le meilleur profit tiré par lui de cette visite en Angleterre fut la leçon d'art que lui donna Lawrence¹.

*
* *

Sainte-Beuve fit un voyage en Angleterre au mois d'août 1828²; il était alors âgé de vingt-quatre ans seulement. L'année précédente, inquiet de son avenir, il avait abandonné l'étude de la médecine afin de s'occuper uniquement de littérature³, croyant, comme il le dit dans ses *Souvenirs*, qu'il aurait « plus de facilité à percer du côté des Lettres⁴ ». Il est certain cependant que sa prédilection marquée pour les belles-lettres fut le facteur décisif de sa résolution. On sait qu'il avait déjà débuté dans la carrière de critique. En 1827, il avait envoyé au *Globe* une critique des *Odes et Ballades* de Victor Hugo qui lui avait valu les éloges de Goethe lui-même⁵. Dans le courant de cette même année il avait donné à ce journal plusieurs articles sur la poésie française au xvi^e siècle. De plus, il s'intéressait déjà aux littératures étrangères. Lors-

1. Voir P. Trahard, *ouvrage cité*, t. I, p. 255.

2. Le Registre de son Certificat d'arrivée porte la date du 20 août 1828 (Record Office de Londres, H. O. 5, Ind. 8916).

3. Voir André Pavié, *Médailleurs romantiques*. Lettres inédites de Sainte-Beuve, p. 139.

4. Sainte-Beuve, *Souvenirs et Indiscrétions*, p. 34.

5. George Mc Lean Harper, *Charles Augustin Sainte-Beuve*, p. 95. Cf. *Souvenirs et Indiscrétions*, p. 35.

qu'on se rappelle la vogue extraordinaire dont jouissait à cette époque en France les œuvres de Scott et de Byron, on n'est pas étonné qu'un jeune homme, doué de goûts littéraires et d'esprit novateur comme Sainte-Beuve, se soit tenu au courant de la littérature anglaise. Il paraît d'ailleurs que l'anglais avait occupé une place assez importante dans ses études de jeunesse¹. Sa mère, qui était d'origine britannique, avait sans doute beaucoup contribué à l'orienter vers les choses anglaises. D'ailleurs il fut élevé à Boulogne, ville presque aussi anglaise que française. Déjà en 1825, il avait fait paraître plusieurs articles dans *le Globe* sur les voyageurs français en Angleterre : en janvier, il avait consacré un article au voyage du jeune Blanqui, article dans lequel se montre son enthousiasme pour Walter Scott; enfin, d'octobre jusqu'à décembre, il avait donné de nouveau au *Globe* un compte rendu en trois articles du voyage de Pichot, compte rendu dans lequel il cite après Pichot les noms de Whitefield, de Wesley et d'Irving comme prédicateurs; d'Erschine, de Sir James Mackintosh, de Brougham, de Burke, de Grattan, de Curran et de Phillips comme avocats; de Cowper et des Lakistes comme poètes.

Pendant sa visite en Angleterre en août et en septembre 1828, il passa une quinzaine de jours à Londres. Malheureusement, à l'époque de son séjour, la plupart des monuments de la capitale étaient fermés. De là il se rendit chez des amis qui habitaient les environs d'Oxford, probablement chez Neate, jadis son condisciple à la pension Landry à Paris et futur député au parlement pour l'Université d'Oxford². Il fit des excursions dans les environs et admira surtout les cathédrales qu'il vit aux cours de ses promenades.

1. G. Michaut, *Sainte-Beuve avant les Lundis*, p. 93.

2. Sainte-Beuve, *Correspondance 1822-1867*, t. I, p. 3 (note en bas de la page).

CHAPITRE V

ÉCRIVAINS POLITIQUES, JOURNALISTES ET AVOCATS

Benjamin Constant. — Le duc de Broglie et Auguste de Staël-Holstein. — Duvergier de Hauranne. — Charles de Rémusat. — Pierre Leroux. — Charles Cottu. — Joseph Rey.

Parmi ceux qu'intéressait la chose publique, les libéraux surtout allèrent en Angleterre compléter leur éducation politique et étudier sur place les institutions anglaises.

Un des premiers fut Benjamin Constant. La Grande-Bretagne et la vie anglaise lui étaient déjà connues. Il avait été conduit en Angleterre, tout enfant, par son père, et avait ensuite passé dix-huit mois comme étudiant à l'Université d'Edimbourg¹, alors à l'apogée de sa splendeur. Il y prit, nous assure-t-il, « pour la première fois le goût réel de l'étude² » et s'y créa d'étroites amitiés. En fait, cette période devait rester dans son esprit comme la plus heureuse de sa vie³. N'oublions pas non plus l'escapade qu'il fit outre-Manche en juin 1787 « avec quinze guinées, sans domestiques, sans habits, sans chemise, sans recommandations », mais le cœur léger et la tête sans soucis⁴.

Certes, c'est dans une tout autre disposition d'esprit qu'il entreprend le même voyage au commencement de l'année 1816. Plus rien de cette bonne humeur, de cette assurance qui le caractérisaient lors de ses voyages précédents. Il a cette fois bien des préoccupations. D'abord on faisait des difficultés au sujet des passeports⁵. De plus il était marié et sa femme

1. Sur cette partie de sa vie, voir Gustave Rudler, *La Jeunesse de Benjamin Constant*.

2. Cité par G. Rudler, *ouvrage cité*, p. 164.

3. Voir Constant, *Le Cahier rouge*, publié par Constant de Rebecque, p. 55 (éd. 1907).

4. Voir lettre à Mme de Charrière datée de Douvres le 26 juin 1787, citée par G. Rudler, *La Jeunesse de Benjamin Constant*, p. 240.

5. Voir *Journal intime* de Benjamin Constant, publié par Melegari, p. 160. J'ai obtenu mes passeports pour l'Angleterre, non sans peine. On aurait pré-

voulait à tout prix l'accompagner¹ : lui-même semblait le désirer, car il nous affirme que sa société lui était « douce² », mais malheureusement il n'était pas riche. La vie là-bas coûtait cher et, naturellement, il fallait plus d'argent pour deux que pour un seul³. Et enfin le fait qu'il n'avait pas terminé ses *Mémoires sur les Cent Jours*, qui devaient servir d'apologie à sa conduite, pesait sur son esprit. A vrai dire ses premières impressions lors de cette visite sont bien sombres. Dans une lettre qu'il écrit de Londres le 17 mars à sa cousine Rosalie, il dit : « Le climat, le brouillard, la chéreté (*sic*), les heures, tout m'a d'abord déplu et je ne reconnaissais plus le pays où j'avais trouvé tant de charme dans ma jeunesse⁴ ». Cependant au bout de quelque temps il s'habitue de nouveau à la vie anglaise. La vérité est que son nom et sa renommée lui ouvrent bien des portes : il est reçu et invité ici et là. Plus loin, dans cette même lettre à sa cousine, il avoue : « Je n'ai plus que des sujets de me louer de l'Angleterre... Il est impossible de rencontrer pour ma femme et pour moi plus de bienveillance, et de recevoir plus d'invitations. En arrivant ici je n'avais positivement que deux connaissances, et depuis trente-quatre jours nous n'avons diné que neuf fois chez nous⁵. » Il fréquente le meilleur monde. On le voit chez le ministre danois Bourke, on le remarque chez Lady Holland, on le trouve souvent chez la femme écrivain Lady Caroline Lamb, on le rencontre chez Lady Davis Besborough⁶. Mais, malgré cette vie mondaine qu'il mène, il n'a pas, semble-t-il, l'esprit tranquille. S'il faut en croire Lady Romilly, lorsqu'il est dans le monde, il ne reste jamais une minute à la même place⁷.

La vérité est qu'il est partagé entre le désir d'avoir une activité politique en se présentant comme « le défenseur de la

féré que je n'y aille pas. » Nous avons trouvé, au Record Office de Londres, une lettre datée du 30 décembre 1815, envoyée par un fonctionnaire de Whitehall (H. O. 5, 20). « If Benjamin Constant should arrive at Harwich, I am to desire that you will permit him to proceed like any common alien, requiring him of course to conform to the usual regulations. »

1. *Journal intime*, p. 160.

2. *Ibid.*, p. 160.

3. Benjamin Constant, *Adolphe*, édition historique et critique par G. Rudler. Introduction, p. LXI (lettre de M. Achard à son gendre, Charles de Constant, datée du 12 février 1816).

4. Lettre de B. Constant à sa cousine germaine, Rosalie, datée de Londres le 17 mars 1816 (voir *Lettres de B. Constant à sa famille*, publiées par Menos, p. 540).

5. *Ibid.*, p. 540.

6. *Journal intime*, p. 160.

7. Voir *Adolphe* (édition Rudler), Introd., p. LXXII (lettre de M. Achard à Charles de Constant).

France opprimée » et son obsession de terminer son *Apologie* et de publier *Adolphe*. Il lit des pages de son roman chez ses amis et cette lecture lui cause une telle émotion qu'il peut à peine continuer¹. Ses auditrices sont très impressionnées et ne peuvent retenir leurs larmes². Mais le roman n'en est pas moins considéré comme immoral et Lady Charlotte Campbell se jette à ses pieds dans une réunion mondaine pour l'implorer de changer le dénouement, prétendant que « tout intérêt cessait après le premier faux pas de cette héroïne³ ». Cependant, malgré toutes les supplications des belles dames anglaises, *Adolphe* fut publié en juin 1816 à Paris et à Londres. Presque en même temps, il eut la satisfaction d'achever son *Apologie*⁴. Une fois l'ouvrage politique fini et la publication du roman faite, il fallut penser au retour. Plusieurs raisons rendaient difficile toute prolongation de séjour : d'abord, la santé de sa femme, ensuite la cherté de la vie. « Je serais resté en Angleterre sans interruption, dit-il, si d'un côté le climat n'avait agi d'une manière terrible sur la santé de ma femme, et si, de l'autre, la cherté du pays ne rendait impossible de vivre décemment avec une femme dans la classe de société où je me trouvais placé naturellement⁵ ». Ailleurs il écrit : « Je ne vois guère comment vivre ici dans le monde, sans m'ôter les moyens de vivre ailleurs⁶ ». Mais une autre raison le poussait à quitter l'Angleterre : la position délicate de Mme Constant aux yeux de la morale britannique en raison de son double divorce⁷. « Je me trouve bien ici, écrit Constant dans son *Journal*, mais mon seul regret c'est la position équivoque de ma femme. C'est un sujet continuel de contrariété et d'humeur dont je pâtis⁸ » ; et plus loin : « Quoique je sois très bien reçu dans le meilleur monde, la position de ma femme est intenable⁹ ». On comprend aisément que, dans de

1. *Journal intime*, p. 160. Cf. Lettre à sa cousine Rosalie (*Lettres à sa famille*, p. 542).

2. Pour un compte rendu détaillé de la lecture, voir Miss Berry, *Journal and Correspondence*, vol. III, p. 69 et 70.

3. *Adolphe* (éd. Rudler). Lettre du 6 mars 1816 citée par Rudler dans l'Introduction, p. LXXII.

4. Il en différa la publication, car Hobhouse venait de traiter un sujet à peu près semblable dans *The Substance of some Letters written by an Englishman resident at Paris during the last reign of the Emperor Napoleon*, London, 1816, 2 vol., in-8°.

5. Lettre datée de Spa, le 17 juillet 1816 (*Lettres à sa famille*, p. 542).

6. Lettre à sa cousine Rosalie datée de Londres, le 17 mars 1816.

7. Voir Introduction aux *Lettres de B. Constant à sa famille*, p. 58.

8. *Journal intime*, p. 160.

9. *Ibid.*, p. 161.

telles conditions. Constant n'ait pas voulu prolonger son séjour et le 17 juillet le trouve déjà à Spa.

..

En 1822, le duc de Broglie visita l'Angleterre. Grâce à Mme de Staël dont il était le gendre il avait des relations très importantes déjà dans la haute société londonienne. Dès son arrivée il fut recherché et invité partout. « Je fus, dit-il, très bien accueilli par tous les Anglais que je connaissais et, comme on l'a vu, j'en connaissais un grand nombre et des meilleurs. C'était le moment de ce qu'on nomme à Londres *la saison* : je fus accablé, sur-le-champ, d'invitations de toute nature : c'était plus que je ne désirais, mais il fallut s'exécuter sous peine de n'être pas un *gentleman*. Un jour, ce fut Wilberforce qui le pria de déjeuner : chez lui il rencontra le jeune Thomas Macaulay, qui devait plus tard se faire un nom dans la littérature. Un autre jour, ce fut Miss Edgeworth, femme écrivain dont il avait fait la connaissance à Coppet, qui l'invita à l'accompagner chez l'économiste Ricardo. « Je ne connaissais pas personnellement M. Ricardo, dit-il, mais j'étais, et elle me savait, grand admirateur de ses écrits. Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. J'y trouvai plusieurs personnes de distinction, et en particulier M. Malthus, que je ne connaissais pas non plus. La conversation s'engagea entre les deux amis, aussi amis de cœur qu'ils étaient adversaires de doctrine, et j'y plaçai plus d'une fois mon mot, de manière à prouver que je n'étais point indigne d'y prendre part. Il va sans dire, pour ceux qui me connaissent tant soit peu, que j'étais, de tous points, avec M. Ricardo. Je reçus le soir même une invitation au dîner hebdomadaire des économistes et je m'arrangeai pour n'y pas manquer. J'y fis connaissance avec les plus illustres adeptes ou docteurs de la science, avec M. Mill, M. Tooke, le colonel Torrens, M. Mallet, fils de Mallet Dupan, et plusieurs autres² ».

Mais ce qui attirait surtout son attention, c'était la législation anglaise. « Je plaçais au premier rang, dit-il, l'administration de la justice. Je fréquentais les quatre grandes cours de Westminster Hall sans négliger le Conseil privé et les cours

1. Le duc de Broglie, *Souvenirs*, t. II, p. 234.

2. *Ibid.*, t. II, p. 236, 237.

ecclésiastiques¹. Il voyait les représentants les plus célèbres du barreau anglais, Henry Brougham et Sir James Scarlett qu'il avait connus tous deux en Suisse, chez Mme de Staël. Ceux-ci eurent la complaisance de l'emmener avec eux et de le faire assister à leurs plaidoiries. Sir James Scarlett mit même à son service son fils aîné. « Je suivis, écrit-il, avec son concours, plusieurs procès, tant civils que criminels; je prenais un plaisir inexprimable à voir se dérouler sur place l'évolution des procédés et des incidents que j'avais étudiés dans les livres² ». Pendant cette visite, il fit la connaissance d'un autre avocat renommé, Lord Erskine, selon lui « grand bavard et plein de vanité ».

A côté de la législation, ce qui l'intéressait le plus, c'était la politique anglaise. Il était déjà au courant de tout ce qui touchait à l'histoire de la politique, tant en Angleterre que dans son propre pays : « J'étudiais avec une affection devenue filiale, dans les écrits de M. Necker, l'histoire de notre Révolution, les erreurs de l'Assemblée constituante, les crimes de l'Assemblée législative et de la Convention, les turpitudes du Directoire. J'acquerrais, dans ces écrits, l'intelligence des institutions anglaises et des institutions américaines fidèlement exposées, avec une grande hauteur de vue et une grande finesse de pénétration³ ». Il assista avec zèle aux séances du Parlement et rechercha la société des hommes politiques les plus en vue, entre autres Lord Holland, Lord Lansdowne et Sir Robert Wilson. Ces derniers le présentèrent à Lord Grey, qui l'invita par la suite à passer une soirée avec lui dans l'intimité de son *home*. « Lord Grey m'interrogea avec intérêt, dit-il, sur l'état et l'avenir de la France, et me donna d'excellents conseils dont je regrette de n'avoir pas mieux fait mon profit; c'était un grand homme d'Etat et plus encore un grand homme de bien⁴ ». La veille de son départ, il rencontra Canning. Ce fut dans une réunion mondaine à Almack's. « Il fut le premier, dit-il, à me rappeler le salon de Mme de Staël et ses vives disputes avec elle... nous causâmes de toutes choses une grande partie de la nuit; il mit une véritable coquetterie à se montrer aussi brillant d'esprit, de bonne humeur et d'entrain qu'il l'était dès qu'il le voulait. J'eus regret de quitter

1. Le duc de Broglie, *ouvrage cité*, t. II, p. 237.

2. *Ibid.*, t. II, p. 238.

3. *Ibid.*, t. I, p. 376.

4. *Ibid.*, t. II, p. 242.

Londres le lendemain et de ne pouvoir mieux mettre à profit un commencement de liaison qui n'eut pas de suite¹ ».

Le duc de Broglie était accompagné de son beau-frère, Staël-Holstein, fils de Mme de Staël. De par sa naissance, aussi bien que par la renommée de sa mère, Staël-Holstein trouva un accès facile dans la meilleure société de Londres. Il avait des rapports intimes avec plusieurs hommes de marque : il avait des relations amicales avec Wilberforce et connaissait aussi Sir James Mackintosh. Le témoignage du jeune Marcellus qu'il fréquenta lors de son séjour à Londres nous apprend qu'« il était fort apprécié de la haute société britannique ». Les deux amis se voyaient beaucoup et prenaient plaisir à étudier ensemble « les ressorts mystérieux de la machine parlementaire² ». Staël-Holstein ne manqua pas d'assister assidûment aux séances parlementaires où il entendit les hommes d'Etat les plus influents de l'époque, entre autres Lord Erskine, Lord Holland, Lord Grey, Lord Grenville et Lord Liverpool.

Pendant son séjour, il se rendit à la réunion annuelle de la Société britannique et étrangère pour la propagation de l'enseignement mutuel, qui réunissait l'élite de l'aristocratie et des théologiens anglais. Il fut invité à parler et fit, paraît-il, un discours en fort bon anglais. Il s'intéressait vivement à ce genre d'enseignement et plus tard adopta le système dans sa propriété de Coppet. Parlant de cette réunion, il dit : « Wilberforce a fait un discours admirable et si je n'avais pas été en vue du public, j'aurais pleuré d'attendrissement. Tant d'émotion, tant d'âme, et en même temps quelque chose de bon enfant, d'enjoué et presque de gai ! On m'a contraint de faire une motion et quoique n'ayant pas eu le temps d'y réfléchir, la bienveillance de l'assemblée se faisait sentir d'une manière si électrique, que je n'ai pas été, à beaucoup près, aussi intimidé, quoique parlant une langue étrangère, que je l'aurais été à Paris³ ».

Les *Lettres sur l'Angleterre* furent publiées à Paris en 1825. Staël-Holstein traite successivement de la division de la propriété, de l'aristocratie et de la démocratie, des journaux, des réunions publiques, des assemblées de comté, de la composition du Parlement, de ses attributions et de sa réforme.

1. Le duc de Broglie, *ouvrage cité* t. II, p. 246, 247.

2. Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 319.

3. Mme de Broglie, *Fragments sur divers sujets de religion et de morale*, p. 199-200.

Il établit un parallèle saisissant entre l'état de l'Angleterre à cette époque et celui de la France, où il approuve la constitution anglaise tout en critiquant le traditionalisme qui s'en dégage. Il compare le système de partage égal qui existe en France avec le système anglais de substitution. Il montre, en se basant sur la statistique de l'*Income Tax*, que l'inégalité des fortunes n'est pas si grande en Angleterre qu'on l'imagine généralement en France. Il n'admet pas que la division de la propriété soit préjudiciable à l'agriculture et aux mœurs et qu'elle tende à augmenter démesurément la population; il cite à l'appui de son opinion l'exemple de la Suisse, de la Toscane et de la France. Il dit que la substitution a une tendance à dissocier les liens familiaux en donnant toute l'importance à l'héritier. Il constate que l'influence de la Révolution française et celle de la perte des Etats-Unis indique une orientation nette vers le libéralisme; la nation anglaise ne se préoccupe plus tant de la couleur politique de ses représentants que de la justesse de leur opinion, ce qui est une conséquence directe de l'immixtion de la nation dans les affaires administratives et gouvernementales. Il démontre que l'Angleterre est essentiellement un pays aristocratique, mais que cependant, dans nul autre pays, la démocratie n'est plus active. Comme Lamartine et bien d'autres, il est frappé de voir à quel degré on porte le respect du rang. D'autre part, il note la tendance qui se manifeste d'une fusion des classes.

Le nombre et la variété des journaux anglais excitent son vif étonnement. Il admire la rapidité avec laquelle les comptes rendus des séances y sont imprimés et il approuve que les articles de critique littéraire en soient exclus et laissés à des revues spéciales telles que la *Revue d'Edimbourg*. Il compare un journal anglais à une sorte de microcosme, en raison de l'universalité des sujets traités. Il constate pourtant que l'esprit français, prompt, vif, clair, est particulièrement propre à la rédaction d'un journal.

Il montre que l'Angleterre est le pays par excellence des réunions publiques. Tout se discute en commun, ce qui explique le désir universel de savoir parler en public et l'existence des *Debating Clubs* où les étudiants s'exercent à la parole. Il considère les assemblées de comté comme les plus intéressantes de toutes les réunions. Il décrit celles du comté de Kent et cite un discours que Cobbett y prononça.

Les lettres sur l'état du Parlement, ses droits et ses fonctions et sur les coutumes en général ont dû être d'un grand

intérêt pour les Français de son temps. Ces lettres montrent que les affaires publiques anglaises sont basées sur un principe d'activité politique individuelle. Il explique que cette volonté universelle de la part de toute la nation de faire ses affaires elle-même exige la plus grande publicité et qu'elle est servie par la presse et par les réunions publiques. Il n'est guère favorable à « l'utopie des radicaux » et ne semble pas approuver le suffrage universel, estimant que le degré d'instruction du peuple ne lui confère pas le droit de se prononcer dans les affaires du pays; selon lui, le scrutin secret est inopérant et n'est qu'une « pure chimère », parce que, si l'on veut réellement garder son vote secret, il faut se défendre de toute conversation. Suit une lettre sur les séances du Parlement où il démontre que c'est dans la sphère des idées pratiques que les Anglais l'emportent toujours sur les Français et, selon lui, cette supériorité n'est nulle part plus frappante que dans les débats parlementaires. Dans sa dernière lettre, il établit un parallèle entre la marche des débats législatifs en France et en Angleterre et il suit le progrès d'un *bill* à travers différents *readings* jusqu'à son adoption définitive.

Les questions que traite l'auteur, le sérieux avec lequel il les étudie, la clarté de son exposition rendent son ouvrage fort intéressant. Toutes ses observations sont frappées au coin du bon sens le plus juste. Il adopte presque toujours une attitude impartiale dans toutes ses critiques, faisant abstraction de sa qualité de Français. Ses comparaisons sont faites bien souvent au désavantage de la France. Mais on peut lui reprocher une tendance peut-être trop marquée à voir avec une bienveillance un peu exagérée le régime aristocratique anglais. La critique contemporaine française accorde aux *Lettres* de Staël-Holstein une grande valeur¹. Nous trouvons même en Angleterre, dans la *Revue d'Edimbourg*², une critique anonyme très élogieuse de son ouvrage. Cette critique mentionne en particulier l'exactitude scrupuleuse de ses observations, la logique qui s'en dégage et l'impartialité de l'arbitre non soumis aux influences et aux préjugés nationaux, que l'on peut toujours reprocher à celui qui a trop vécu parmi ses compatriotes. La *Quarterly Review*³ adopte un point de vue pres-

1. Voir Montvéran, article sur les *Lettres* ex trait du *Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, vi^e section, février 1826; cf. article anonyme dans le *Globe*, août 1825.

2. Voir la *Revue d'Edimbourg*, novembre 1825.

3. Voir l'article anonyme sur son livre dans la *Quarterly Review*, juin 1826.

que identique et affirme la justesse de ses remarques et de ses déductions.

En 1826, il fit un autre voyage en Angleterre où il séjourna une partie de l'été. Le but de ce voyage était d'assister aux élections de 1826. Il écrit de Londres à un ami : « J'ai reçu sur quelques-unes des réunions publiques des détails dont j'ai été enchanté. N... n'était pas tout à fait exempt de prévention quand il a traversé le canal ; mais au milieu de ces scènes touchantes, il n'a pu se défendre du choc d'une espèce d'électricité morale et sa lettre ne laisse rien à désirer. On devrait presque faire d'un voyage en Angleterre une condition indispensable pour tout Français qui désire prendre part à des affaires de politique et de religion... Je ne referai qu'un très court séjour à Londres, l'objet principal de cette excursion étant, comme vous savez, d'observer les formes et les usages de la représentation nationale ; si pourtant ma présence ici peut être de quelque utilité pour nos intérêts religieux, je me croirai trop heureux¹ ». Mais tout le pays était préoccupé par les élections et les habitants n'étaient pas dans l'état d'esprit voulu pour s'intéresser aux questions religieuses. Par conséquent, Staël-Holstein n'eut pas l'occasion d'assister à ces réunions de sociétés religieuses qui l'avaient si fortement intéressé lors de sa première visite.

*
* *

Lorsqu'il entreprit son voyage en Angleterre en avril 1826, Duvergier de Hauranne, alors dans la fleur de la jeunesse, était attaché à la rédaction du *Globe* où il s'occupait, avec Charles de Rémusat, de la politique. On sait que Dubois, directeur du *Globe*, recherchait toujours la collaboration des jeunes gens de talent et que, se bornant à leur donner le *la*, il leur laissait ensuite, dans leurs écrits, toute liberté de pensée et d'expression. En Duvergier, il avait un collaborateur au courant de la politique et très lettré. Duvergier, en outre, avait une manière d'écrire dans laquelle le bon jugement et la sincérité s'alliaient à l'esprit et parfois même à l'ironie. Avec cela, c'était un romantique fervent.

A l'encontre de ses compagnons, Mérimée, Gérard et Delécluze, si vivement intéressés tous trois par les choses de l'art,

1. Voir Anonyme, *Notice sur le Baron de Staël*, p. 48.

Duvergier de Hauranne est assez peu curieux des monuments historiques ou des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture. Même la nature n'a pas le don d'arrêter son attention. Sa grande préoccupation sera l'étude du fonctionnement de la machine politique chez les Anglais. En dehors de la politique, c'est le théâtre qui l'aurait intéressé ; en vrai romantique il tenait beaucoup à voir « les admirables tragédies de Shakespeare », mais malheureusement, lors de sa visite, Drury Lane et Covent Garden, les deux grands théâtres shakespeariens, étaient fermés. Il dut donc se contenter de fréquenter les théâtres secondaires et ne vit jouer que des mélodrames, « aussi niais que ceux de la Gaieté [et] de gauches imitations de nos plus jolis vaudevilles ». Très déçu de ce côté, il se tourna vers son domaine particulier : la politique. Là, le hasard le servit admirablement. Il arriva en pleines élections et eut ainsi une occasion excellente de se familiariser avec les mœurs électorales anglaises. D'ailleurs il eut la bonne fortune de connaître personnellement Sir Robert Wilson, candidat pour le faubourg de Southwark, qui prit plaisir à emmener avec lui le jeune Français dans sa tournée, et à l'initier au mécanisme intérieur d'une campagne électorale. Il avoue franchement que sa connaissance de l'Angleterre est bien trop limitée pour qu'il entreprenne de la faire connaître sous tous ses aspects à ses compatriotes. D'ailleurs, il tient en maigre estime ces voyageurs qui, de retour dans leur pays, après un court séjour à l'étranger, se croient en mesure de rédiger une relation de voyage et suppléent à l'insuffisance de leurs connaissances personnelles en plagiant les livres de leurs devanciers, ce qu'il appelle « faire des livres avec des livres ». Aussi se borne-t-il à ne parler que de ce qu'il a vu de ses propres yeux et à s'occuper d'un sujet dans lequel il est lui-même spécialiste. Il adressa à l'éditeur du *Globe*¹ une série de lettres sur les élections où il insère ses impressions et ses observations et où il brosse avec esprit des tableaux comiques et pittoresques. « Un étranger transporté tout à coup au milieu du bourg, écrit-il, ne saurait s'il assiste à une fête, à une émeute, ou à une représentation théâtrale. » Il nous montre les candidats allant de porte en porte, « donnant la main aux maris, embrassant les femmes et les filles, et promettant

1. Voir Duvergier de Hauranne, Lettres dans le *Globe*, 1826, aux dates des 8, 13, 15, 17, 24 juin et des 1^{er}, 6, 11, 15 et 29 juillet, réunies en 1827 et publiées chez Sautet et au titre : *Lettres sur les élections anglaises et la situation d'Irlande*.

monts et merveilles ». L'enthousiasme est universel et les femmes aussi bien que les électeurs prennent part à la campagne électorale : « Elles se précipitent sur les candidats, leur prennent la main, les étouffent de caresses ». Parlant d'une campagne électorale à Douvres où le candidat était un certain Mr. Halcomb, il nous assure que « la religion et les élections, Dieu et Mr. Halcomb lui-même y sont confondus¹ » de la manière la plus amusante. A Lancaster, où il assiste à la curieuse cérémonie du *chairing*, il s'écrie avec enthousiasme : « Que Charlet n'était-il à ma place² ! ». A Appleby³, les boutiques mêmes ont une opinion. Mais Duvergier, tout en s'amusant des détails comiques des élections et tout en concédant qu'il y a bien des abus, n'admire pas moins ce qu'il appelle « cette brigue ouverte ». Il approuve hautement les relations qui s'établissent entre les représentants et les représentés et il voit dans les discours et les meetings qui précèdent l'élection, une excellente méthode de former et d'éduquer les électeurs. Dans sa tournée avec Sir Robert Wilson, ce qu'il a surtout remarqué, c'est, chez les artisans, le sentiment profond des droits des électeurs et de l'importance de leur fonction.

*
* *

Charles de Rémusat devait avoir quelque trente ans lorsqu'il débarqua en Angleterre en avril 1827⁴. « Mûr dès la jeunesse », comme disait de lui Sainte-Beuve⁵, il s'occupait alors avec Duvergier de Hauranne de la critique politique du *Globe* qui comptait déjà trois ans d'existence. Cette visite qu'il fit, accompagné de son ami Louis de Guizard, fut la première initiation à la vie anglaise du futur auteur de *La Vie de Village en Angleterre*. Ce premier séjour outre-Manche ne devait d'ailleurs être que de très courte durée, quelques jours à peine. Qu'était-il allé faire là-bas ? Nous savons qu'il

1. *Le Globe*, 8 juin 1826.

2. *Ibid.*, 1^{er} juillet 1826.

3. *Ibid.*, 6 juillet 1826. L'année suivante, en 1827, à l'occasion d'un nouveau projet de loi sur le jury, Duvergier de Hauranne publia un opuscule intitulé *Du Jury anglais et du Jury français*. Il y fait l'éloge du système anglais qu'il propose en exemple aux Français.

4. Le Registre de son Certificat d'arrivée porte la date du 27 avril 1827 (Record Office de Londres, H. O. 5, Ind. 8916).

5. Voir l'article de Sainte-Beuve dans la *Revue des Deux Mondes*, octobre 1847.

fit visite à Walter Scott à Abbotsford; en outre, il est presque certain qu'il profita de son séjour pour assister aux séances du Parlement, et entrer ainsi en contact avec les hommes politiques du jour. A part cela, tout ce que nous savons, c'est qu'il fut surtout impressionné par le mouvement affairé de la capitale anglaise, « le flot immense de la population qui roule sans cesse des quartiers aristocratiques à celui de la Cité¹ ».

*
* *

Pierre Leroux fit son voyage vers 1820. Il avait alors un modeste emploi d'ouvrier compositeur chez son cousin Herhan dans la petite imprimerie de celui-ci, passage du Caire². On connaît la nature indépendante, courageuse et en même temps modeste et désintéressée de Pierre Leroux³. Jeune alors, et tout à ses rêves, il partit plein d'enthousiasme et d'ardeur. Il devait, hélas! revenir désabusé et déçu. Ce qui l'attirait chez les Anglais, c'était le désir de voir de ses propres yeux et d'examiner sur place leurs procédés de stéréotypie, et leurs essais de presses mécaniques qui commençaient alors à devenir célèbres. Il eut comme compagnon de voyage Achille Laurent, qui devint plus tard correcteur à l'Imprimerie Royale. Aussitôt arrivés dans la capitale anglaise, les deux Français, faute de moyens, se virent forcés de chercher immédiatement du travail. Première déception : ils n'en trouvèrent point. Dans leurs cœurs impressionnables de Français, ils crurent ressentir autour d'eux une hostilité réelle ou imaginaire qui les froissa et les aigrit. Dans la Cité, les corporations d'ouvriers ne voulurent pas leur accorder la permission de visiter les imprimeries, et à Westminster les maîtres imprimeurs à qui ils avaient été recommandés leur refusèrent du travail, sous prétexte que s'ils leur en donnaient ils seraient sûrement maltraités par les autres employés. Quel contraste douloureux avec l'Angleterre de leurs rêves ! Au lieu de la cordialité et de la bienveillance qu'ils attendaient, ils rencontraient partout une « antipathie nationale » et une réception glaciale⁴. N'ayant plus d'argent et las de chercher inutilement du

1. Charles de Rémusat, *La Vie de Village en Angleterre*, p. 24.

2. Voir P. Félix Thomas, *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine*, p. 8.

3. Voir sur lui l'article d'Emile Faguet dans *Le Gaulois*, 25 février 1896.

4. Voir l'article de Pierre Leroux intitulé *D'une nouvelle typographie* (*La Nouvelle Revue indépendante*, 1843, t. VI, p. 262-291).

travail, se sentant d'ailleurs isolés et déracinés, nos deux voyageurs décidèrent de regagner aussi vite que possible leur patrie.

Cependant, ce voyage en Angleterre, malgré tant de déboires, n'avait pas été sans profit pour eux. Il fit germer dans l'esprit de Leroux l'idée d'un journal cosmopolite auquel il donna dans sa pensée le nom de *Globe*. « L'Angleterre, dit-il, me parut le pays qu'il fallait étudier avant de créer un pareil journal¹ »; et son séjour outre-Manche dut lui offrir une occasion excellente de recueillir des renseignements et des indications qui devaient lui être très utiles plus tard dans la création et l'organisation du *Globe*.

* * *

Charles Cottu fut envoyé en mission en Angleterre par le gouvernement dans le courant de l'année 1819 pour étudier le fonctionnement du jury chez les Anglais. Il était alors conseiller à la Cour royale de Paris et secrétaire général du Conseil de la Cour royale des Prisons et du Conseil spécial de celles de la Ville de Paris. Il avait donc une grande expérience juridique. Son séjour en Angleterre dura quelques mois. Aussitôt arrivé à Londres, il se présenta chez le marquis de Lansdowne pour qui on lui avait donné une lettre de recommandation. Celui-ci le reçut fort bien et ne tarda pas à le mettre en rapports avec le célèbre avocat Scarlett. Par les soins du gouvernement anglais, il fut aussi recommandé aux juges Wood et Bailey qui lui accordèrent la permission d'examiner toutes les pièces à conviction qu'il désirerait étudier. Scarlett, de son côté, l'invita à l'accompagner dans sa tournée, l'assurant que c'était la meilleure initiation possible à la justice anglaise. Naturellement, Cottu n'hésita pas à accepter et eut ainsi l'occasion, rare pour un étranger, d'entrer en rapports directs avec un des avocats les plus éminents de l'époque et d'assister avec lui à la mise en œuvre de la procédure judiciaire. Pendant son séjour à Londres, il fréquenta aussi les diplomates étrangers. Il voyait fréquemment le comte de Caraman, chargé d'affaires à l'ambassade de France, et il connaissait aussi Bulow, chargé d'affaires de Prusse. Il est curieux de noter que le gouvernement anglais finit par

1. Leroux, *article cité*, p. 274.

se méfier de lui et chargea un de ses agents secrets d'épier ses mouvements¹.

En 1820, Cottu présenta au public son livre : *De l'Administration de la Justice Criminelle en Angleterre et de l'Esprit du Gouvernement anglais*. Le moment était particulièrement opportun. Le gouvernement français allait justement s'occuper de la revision de la procédure criminelle. Naturellement son attention se tourna instinctivement vers l'Angleterre dont toutes les institutions portaient la marque d'antiques traditions de liberté et dont les jurys en particulier avaient longtemps fait l'admiration de toute l'Europe. Cottu avoue dans sa préface que son ouvrage est, à vrai dire, moins le fruit de ses propres réflexions que le recueil des opinions qui lui ont été fournies par des spécialistes dans le domaine de la jurisprudence. En plus des personnes que nous avons nommées comme étant de ses connaissances, il était aussi en relations avec un jeune avocat de grand avenir nommé Gray. Celui-ci entreprit la correction et la revision de l'ouvrage du Français. Il est certain aussi que ses rapports avec Scarlett l'avaient énormément aidé pour sa documentation. Le célèbre avocat eut même l'obligeance de revoir son travail et d'y ajouter de sa propre main quelques notes sur l'esprit de la constitution anglaise. Nous savons, par quelques témoignages particuliers², que l'ouvrage de Cottu fut apprécié en France et souvent consulté. Deux éditions en furent publiées et il fut même traduit en espagnol.

Comme on le voit par le titre, l'auteur ne se borne pas uniquement à examiner le système du jury. Il cherche à donner

1. Au sujet de Cottu, nous avons trouvé au Record Office de Londres, parmi les papiers datés 1812-1837 et conservés sous la rubrique *Correspondance d'émigrés*, une lettre non signée datée du 6 mai 1819 et marquée *Secret*, dont nous donnons ici un extrait : « Monsieur Cottu generally goes out about 11 o'clock, he frequently visits the following gentlemen Mon. de Caraman at the French Embassadors, M. de Newmann secretary of Legation, Austrian Embassador. Mr. de Bulow, chargé d'affaires of Prussia very intimately dined with him at Brunet's hotel the 4th inst. It appears Mr. de Cottu's chief object is that of cultivating the acquaintance of most of the Foreign diplomatique gentlemen in London; he has been much with a Colonel Morand who it appears is the factotum of the present French Embassador... Lewis Goldsmith is continually watching the motions of Cottu and Morand and often dines at Brunet's hotel to know and see as much as he can. » H. O. 1 5. Le Lewis Goldsmith auquel il est fait allusion était un fonctionnaire du Foreign Office.

2. Voir le comte L. de Carné, *Souvenirs de ma Jeunesse au temps de la Restauration*, p. 55. Pichot, t. II, p. 89. Rey, Introduction. Cf. Halévy, *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*, t. I, bibliographie.

aussi une appréciation sur la constitution¹. « L'institution du jury anglais, dit-il, ... se trouve tellement liée à toutes les autres institutions politiques qu'il m'a paru impossible de le connaître avec quelques détails sans me pénétrer d'avance de l'esprit général de la constitution anglaise². »

Au début du livre il s'occupe plus particulièrement du rôle important joué par l'aristocratie dans la vie politique et sociale du pays, faisant, comme beaucoup d'autres, ressortir la structure féodale de la société anglaise. Ensuite il traite successivement des fonctions du shérif, des juges de paix, du grand jury, du petit jury et il souligne comme maint autre voyageur l'activité politique et les fonctions non rémunérées des citoyens, en les opposant au système de bureaucratie payée qui existe en France. « C'est là, conclut-il, le grand secret de la perfection du gouvernement d'Angleterre, presque tous les emplois publics, ceux de juges, de shérifs, de jurés, de juges de paix sont constitués de manière à n'inspirer à ceux qui les possèdent d'autre intérêt que celui de s'attirer l'estime et l'affection de leurs concitoyens³ ». Il nous fait assister à un *Trial by Jury* et attire l'attention sur l'impartialité du jury, la protection paternelle du juge, la promptitude des démarches, la brièveté des discussions, la simplicité des discours. Par contre, il estime que la marche de l'instruction est mieux organisée en France qu'en Angleterre. « Aucun procès-verbal... n'est dressé par un officier public... Presque aucune question n'est adressée à l'accusé... On ne lui demande non plus aucune explication sur les charges⁴. » « Tous ces soins, continue-t-il, pris en France avec... tant de succès, sont tout à fait négligés en Angleterre et regardés même comme inquisitoires⁵ ». Ces différences fondamentales entre les deux systèmes, il cherche à les expliquer comme provenant des différences de caractère entre les deux peuples et de la façon essentiellement différente dont les deux nations envisagent leurs devoirs de citoyens. « Ce n'est qu'en tremblant, écrit-il, qu'on ose remplir en France ses devoirs de magistrat et de citoyen. C'est dans l'ombre que nous exerçons nos droits politiques; nos juges et nos jurés délibèrent en secret; nos élec-

1. Charles Cottu, *De l'Administration de la Justice criminelle en Angleterre et de l'Esprit du Gouvernement anglais*, Paris, 1820, in-12.

2. Cottu, Préface.

3. *Ibid.*, p. 48.

4. *Ibid.*, p. 37, 38.

5. *Ibid.*, p. 38.

teurs et nos députés ne votent que sur des bulletins fermés. Il en est tout autrement en Angleterre et le courage civil ne le cède en rien au courage militaire ». En Angleterre « chacun se livre avec assurance à la responsabilité de tous les actes qu'il fait, ... les juges délibèrent et opinent à haute voix, les jurés, obligés d'être unanimes dans leur verdict, font nécessairement connaître l'opinion individuelle qu'ils ont émise sur chaque affaire; leurs électeurs donnent leurs voix en public au candidat qu'ils choisissent¹ ». Ce tableau que nous donne Cottu des mœurs juridiques anglaises est malheureusement un peu trop beau. Juges et jurés n'étaient pas toujours aussi complètement indépendants². Cottu nous donne ensuite un aperçu de la procédure civile, examinant tour à tour les différentes cours de justice, la Cour du Banc du Roi, celle des Plaids communs, celle de l'Echiquier, la Cour de Chancery et les cours ecclésiastiques, et il étudie ensuite les fonctions des magistrats et des avocats.

Dans ses considérations sur l'esprit de la constitution, il fait surtout valoir la tradition de *self government* exigeant des individus un certain savoir politique, la supériorité du régime aristocratique, le dévouement des députés, opposé à la servilité des représentants français, l'action indirecte de la démocratie sur le gouvernement, la liberté des citoyens dans les élections, l'empirisme de la constitution, et la force de l'opinion publique.

Il termine son livre par des considérations sur les principaux changements que l'on pourrait apporter à l'organisation du jury en France. Il conseille la suppression de l'interrogatoire de l'accusé tel qu'il est pratiqué en France, car selon lui cet interrogatoire « n'est rien qu'inhumain ». « Nous ne nous faisons donc aucun scrupule de détenir un prévenu en prison aussi longtemps qu'il reste quelque espoir de trouver des preuves de sa culpabilité, de l'empêcher de communiquer avec personne, de le presser de questions, de l'environner de pièges, de le précipiter dans les contradictions, et de lui présenter mille appâts divers pour le déterminer à avouer son crime³ ». Il demande plus de rapidité dans l'instruction et moins de lenteur dans les discours. Il réclame de la part du juré plus de courage et plus d'indépendance dans l'exercice de ses fonctions.

1. Cottu, p. 119, 120.

2. Voir J. L. and B. Hammond, *The Town Labourer*, p. 62.

3. Cottu, p. 263.

Il trace ensuite un tableau poussé au noir des débats judiciaires en France : « Un président animé contre l'accusé, un procureur général le traitant d'avance en criminel, un avocat scandalisant l'auditoire par le développement des principes les plus pernicieux, un jury faible et irrésolu n'osant énoncer sa conviction et forcé de mentir à sa conscience, enfin des audiences si chargées de longueurs, de difficultés, d'ennuis, qu'elles choquent le bon sens des juges et inspirent aux jurés une répugnance invincible pour leurs fonctions¹ ». Il est cependant d'avis que l'unanimité des jurés regardée en Angleterre comme essentielle serait impossible à obtenir en France à cause de l'indifférence des citoyens pour leurs devoirs civiques. Il se rend d'ailleurs fort bien compte de l'impossibilité d'avoir en France un grand jury semblable à celui qui existe en Angleterre, même en choisissant ses membres à l'avenir parmi les citoyens éminents. Ce n'est qu'après un sérieux apprentissage, « après avoir eu le courage de changer les lois de successions » qu'on pourrait arriver à avoir en France des grands jurys qui soient comme en Angleterre « les sénats de la province ». « Que l'on abandonne, demande-t-il en terminant, ce lourd et fatigant système; que le débat devienne vif et serré; que la conviction des jurés ne soit plus ébranlée par des discours astucieux; qu'aucune loi positive ne les empêche, par sa rigueur et son inflexibilité, d'en énoncer le résultat; que les affaires se succèdent avec rapidité; que les sessions ne durent plus que trois ou quatre jours, et l'on verra les Français reprendre pour la formation du jury l'enthousiasme qu'ils lui portaient aux premiers jours de son institution, la regarder encore comme une de leurs plus belles prérogatives² ».

Ce livre documenté, sérieux, à l'accent sincère, est digne d'un magistrat consciencieux, accomplissant intelligemment la tâche qui lui fut confiée. Sa personnalité se devine à travers son œuvre, lui donne un relief et lui communique une vie qui rachète pour nous l'aridité du sujet.

*
* *

Joseph Rey, originaire de Grenoble, ardent républicain et fondateur d'une société secrète appelée *L'Union*, se rendit

1. Cottu, p. 278.

2. *Ibid.*, p. 316-317.

en Angleterre en 1820. Déjà rayé en 1819 de l'ordre des avocats pour avoir protesté ouvertement contre les mesures vexatoires prises par les autorités de son département, il s'était trouvé impliqué l'année suivante dans la conspiration militaire de 1820 et avait été condamné à la peine capitale. Pour échapper à la mort, il ne lui restait d'autre alternative que de fuir son pays. Il s'empessa donc de passer la Manche et se réfugia en Angleterre où il devait résider dix années. Ce ne fut en effet qu'en 1830, après la Révolution de Juillet, qu'il put remettre le pied en France.

Il profita de son séjour outre-Manche pour se familiariser avec les doctrines de Robert Owen, le socialiste de Lanark. Il fut un des premiers à faire connaître en France les idées socialistes d'Owen. D'autres, il est vrai, avaient en passant signalé son nom. Certains de nos voyageurs étaient passés par Lanark et avaient parlé de l'organisation de son usine¹. Mais c'était le fabricant et le philanthrope, et non le socialiste, qui les avait intéressés. Ce furent les lettres de Rey dans le *Producteur* de 1826 et 1827 qui exposèrent pour la première fois au public français les idées d'Owen sur le système de la coopération mutuelle et la communauté des biens².

Mais l'ouvrage le plus important de ces années d'exil fut une étude intitulée *Des institutions judiciaires de l'Angleterre comparées avec celles de la France*. Ancien magistrat, autrefois président du tribunal civil de Rumilly, naguère avocat à la Cour royale de Paris, il faisait autorité en matière judiciaire et, de plus, son séjour prolongé outre-Manche lui avait permis d'étudier sur place le système judiciaire anglais, si compliqué. Rey lui-même se rend d'ailleurs compte des difficultés de son travail. Il constate partout des contrastes et des contradictions qui déroutent un étranger. Il souligne aussi le danger de considérer comme permanentes les choses qui ne sont que temporaires. Son introduction est un aperçu d'ensemble de la société britannique. Il insiste surtout sur la puissance extraordinaire de l'oligarchie anglaise. Il souligne la division des diverses classes de la société séparées par des cloisons étanches et il insiste sur les bizarreries parfois grotesques du peuple anglais. Il est surtout soucieux de montrer l'influence indirecte de la partie démocratique de la nation sur les actes du gouvernement.

1. Simond, I, p. 379. Custine, p. 265.

2 Voir Georges Weill, *Histoire du Parti républicain en France de 1814, à 1870*, p. 19.

Dans son étude sur les institutions proprement dites, il s'occupe en premier lieu de celles de France, examinant successivement l'organisation et la procédure judiciaires, analysant en détail le code contemporain de la procédure civile et criminelle et s'attachant à faire une étude particulière de l'organisation et de la procédure judiciaires en France depuis la fondation de la monarchie. Passant ensuite aux institutions anglaises, il traite d'abord des institutions elles-mêmes, qu'il divise en deux parties : premièrement, les Cours centrales communes à tout le royaume, telles que la Chambre des Pairs, la Cour du Banc du Roi et la Cour de l'Echiquier, et deuxièmement les Cours locales comme les Cours d'assises, les *Quarter Sessions* et les Cours particulières à certains lieux. Il étudie ensuite le personnel de l'organisation anglaise : *attorneys, barristers, sheriffs, coroners, solicitors* et *constables*. Il nous donne une esquisse historique de l'organisation judiciaire de l'Angleterre depuis l'invasion des Anglo-Saxons jusqu'à l'époque où il écrit. Il consacre tout un chapitre à l'étude du jury dont il ne paraît point enthousiaste. Il examine ensuite la procédure civile et termine son livre par une comparaison de la procédure criminelle de l'Angleterre avec celle des autres pays.

Son ouvrage est consciencieux, mais il manque de méthode et de clarté. En outre, Rey ne se garde pas toujours des erreurs historiques, et ses opinions personnelles le font parfois manquer d'objectivité.

CHAPITRE VI

ÉCONOMISTES

Maurice Rubichon, — Jean-Baptiste Say. — *Sinonde de Sismondi*. —
Adolphe Blanqui. — Horace Say.

L'intérêt que présentait le développement économique de l'Angleterre d'alors attira quelques spécialistes d'économie politique, désireux d'étudier les facteurs principaux de la vie sociale et commerciale du pays. Maurice Rubichon, négociant et économiste, très attaché à la famille royale, grand ami de Delille qu'il avait, paraît-il, souvent aidé de sa bourse, avait résidé en Angleterre comme émigré avant l'époque où il entreprit la rédaction de son ouvrage. De retour à Londres après de longs voyages qui le menèrent jusqu'en Amérique du Sud, il écrivit et publia dès 1811 son premier volume, réservant la rédaction et la publication du second volume pour son retour définitif dans son pays. Ce ne fut qu'en 1819 que les deux volumes, imprimés cette fois à Paris, furent présentés ensemble au public. Il donna à son ouvrage le titre *De l'Angleterre*¹, estimant peut-être qu'il pourrait soutenir la comparaison avec le livre célèbre de Mme de Staël. En quoi il se trompait sans doute, bien que son livre soit sérieux et abonde en observations sur la vie politique et économique de l'Angleterre. Toutefois le point de vue auquel il se place est inattendu : il soutient la thèse que tous les malheurs dont souffre l'Angleterre sont le résultat du libéralisme, alors que la liberté dont elle jouit est due à ses anciennes institutions qui datent de l'époque où elle était catholique. Il fait l'analyse des institutions de la Grande-Bretagne et établit une comparaison entre l'Angleterre contemporaine et la France d'avant la Révolution. Il cherche ensuite à démontrer les effets des

1. M. Rubichon, *De l'Angleterre*, Paris, 1815-1819, 2 vol., in-8°.

institutions sur la société dans chacun des deux pays. Il divise en trois les institutions par lesquelles les hommes sont gouvernés : la religion, l'éducation et les lois, et parmi les trois il donne la primauté à la religion. « Les lois et l'éducation, dit-il, se bornant à empêcher le mal, ne sont donc qu'un principe passif de liberté, mais la religion en est un principe actif, elle fait faire le bien¹ ». En conséquence, il conclut que « la constitution la plus libre est donc celle qui donne le plus de vigueur à ce principe-là² ». De même la société est divisée par lui en trois classes : ceux qui vivent de leurs revenus, ceux qui vivent de leur industrie, et ceux qui sont obligés d'avoir recours à l'aumône pour vivre.

Il commence par consacrer une soixantaine de pages à une étude sur les temps antiques et le moyen âge. Il cherche à montrer les effets combinés de la religion, des lois et de l'éducation sur les diverses classes de la société à ces époques. Parvenant à l'Angleterre contemporaine, il constate qu'elle est bien déchue intellectuellement et moralement, ce qu'il attribue au fait que la culture intellectuelle du peuple est négligée depuis la fermeture des établissements monastiques. D'ailleurs, le peuple anglais, dominé par l'esprit du lucre, ne s'intéresse plus aux jouissances de l'esprit ; et les sciences, les beaux-arts et la littérature, qui brillaient d'un éclat si vif aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, sont tombés à rien. Réduite à des « jouissances épicuriennes », la bourgeoisie anglaise est la plus bornée et la plus ignorante de l'Europe et le peuple, le plus criminel et le plus grossier. Par contre, le peuple français d'avant la Révolution était « admirable » grâce à ses établissements monastiques et parce qu'il jouissait d'une éducation gratuite.

Lorsqu'il traite des lois, Rubichon examine successivement la composition et la fonction de la Chambre des Lords et de celle des Communes. Il traite de la Royauté et s'occupe de la justice civile et criminelle, étudiant successivement les pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Dès le début, il proclame hautement sa haine pour les principes constitutionnels et pour le gouvernement représentatif qui, selon lui, est contraire à toute liberté et à toute civilisation. Si les Français, dit-il dès sa préface, « oppriment les nations étrangères par leurs meurtres, leurs pillages et leurs incendies, les Anglais y répandaient un fléau bien plus terrible : celui d'un Gouvernement représentatif. Les Français du moins avaient une idée

1. Rubichon, Introduction, p. 9.

2. *Ibid.*, Introduction, p. 9.

juste de leurs dévastations et pouvaient les arrêter à leur convenance, mais les Anglais attaquaient la civilisation par ses fondements, et le faisaient avec une bonne foi si sincère qu'ils ne laissaient aucun espoir aux amis de l'ordre¹ ». Prétendant réfuter l'opinion de Montesquieu et de Voltaire que la Chambre des Communes anglaise est un corps démocratique, il cherche à prouver que c'est au contraire « la noblesse et l'aristocratie identifiées » qui forment exclusivement en Angleterre la représentation nationale. Loin de désapprouver un tel état de choses, il préconise hautement l'activité politique de la noblesse et approuve avec enthousiasme l'ascendant de l'aristocratie dans la politique. Il voit dans l'indifférence de l'aristocratie française pour la législation et pour la prospérité matérielle du pays la principale cause de sa ruine.

A son sens, la base fondamentale de la liberté est la royauté. Il croit fermement au droit divin des rois². Il cherche tout d'abord à détruire l'opinion courante parmi les Français que les Anglais n'ont pas d'affection pour leur roi. Il démontre ensuite que le pouvoir royal britannique, loin d'être nul, est incontestablement une force importante dans l'organisation politique du pays et il affirme que le roi d'Angleterre est le seul souverain d'Europe qui, en matière de gouvernement, ait quelques prérogatives.

A l'encontre de la plupart des voyageurs, il critique sévèrement le système anglais du jury, tout en prônant le système français si souvent décrié par les autres voyageurs. Tout en accusant le système anglais d'accorder un pouvoir illimité, sans responsabilité, à des gens qui n'ont point une connaissance suffisante de la jurisprudence, il lui reproche en même temps le fait qu'on est jugé en Angleterre non point par ses pairs, comme on le prétend habituellement, mais par ses inférieurs. Il est prêt même à imputer en partie le grand nombre de crimes à l'indulgence mal entendue du jury anglais.

Dans son second volume, il s'occupe d'abord de l'agriculture et traite en même temps de la classe des grands propriétaires. Il fait le plus vif éloge de l'aristocratie, qui est à son avis « la force, la gloire et la richesse de l'Angleterre ». Il n'approuve point la fusion des rangs qui commence à s'opérer, estimant qu'il n'y a pas d'aristocratie sans ancêtres. Il sou-

1. Rubichon, Préface.

2. « La doctrine que les rois sont rois de droit divin est donc une vraie doctrine parce qu'elle est la doctrine de la liberté » (Rubichon, I, p. 247).

ligne le fait que l'unique but de cette noblesse est de faire honneur à son nom et de se donner de l'influence sur ses terres. Il brosse avec délices le tableau du rôle important qu'elle joue dans l'œuvre sociale du pays, surveillant par exemple la construction des routes et des canaux, protégeant les beaux-arts et exerçant une magistrature paternelle. Et aussitôt son attention se tourne vers la France de la Révolution où il ne voit que destruction et désolation : les forêts abattues, les églises, les couvents et les châteaux démolis.

Il attribue toute la prospérité de l'Angleterre à la persistance des lois féodales. Il prêche sans relâche et avec ardeur la nécessité pour un pays d'avoir de grandes propriétés, et le danger des mutations et des morcellements. Il voit dans le système féodal, non seulement la prospérité de l'agriculture, mais encore la richesse de l'Empire, car selon lui l'agriculture est la source principale de l'enrichissement national. Il cherche à prouver par toute une série d'arguments que dans l'agriculture le système des grandes propriétés amène l'abondance de la production, l'allègement du travail et l'accroissement des jouissances et des richesses. Il va même jusqu'à prétendre que si l'Angleterre n'a pas péri lorsqu'elle a renoncé au catholicisme, c'est uniquement parce qu'elle est restée fidèle au système féodal. Et de nouveau ses regards se fixent sur la France, où le système libéral, assure-t-il, n'a fait qu'augmenter la misère du paysan et diminuer les jouissances du riche. Il nous donne une esquisse de la révolution qui s'est opérée en agriculture depuis vingt-cinq ans, et il en montre les effets en appuyant ses assertions sur des statistiques de la production et de la population, pour l'Angleterre et pour la France. Il arrive à la conclusion que l'Angleterre, grâce à son système féodal et à la nature de son sol, est essentiellement agricole. « Quoique l'Angleterre et la France, conclut-il, aient éprouvé depuis près de trente ans une révolution absolument inverse l'une de l'autre, elles ont cependant l'une et l'autre obtenu un de ces résultats qui me paraissent être le plus fortement convoités par l'espèce humaine, celui de l'égalité ;... seulement la féodalité anglaise a enrichi les pauvres à l'égal des riches, et la libéralité française a appauvri les riches à l'égal des pauvres¹ ».

Il passe ensuite aux manufactures et s'occupe incidemment de la seconde classe de la société : celle qui vit de l'industrie.

1. Rubichon, II, p. 124.

Dès le début, il proclame que c'est à tort que l'Angleterre a développé son industrie au détriment de son agriculture, et il blâme l'aveuglement de Pitt et de certains autres ministres qui ont aidé à établir « cette destructive industrie ». Il s'efforce de montrer qu'en le faisant, elle a sacrifié la partie la plus précieuse de sa population et il affirme hardiment que l'industrie est funeste à la santé morale et physique d'une nation. Il compare ensuite les manufactures de la France et celles de l'Angleterre, au point de vue de leur nombre et de la nature de leurs produits, parle longuement des machines et du système de change et donne les statistiques des habitants que chaque profession nourrit en France et en Angleterre; et il aboutit à la conclusion que, malgré ses machines si vantées et ses entreprises colossales, la supériorité manufacturière de l'Angleterre est bien moins nette que sa supériorité agricole. Enfin, il soutient que, malgré le système de petite exploitation qui caractérise l'industrie française, celle-ci peut bien soutenir la comparaison avec l'industrie anglaise.

Il passe ensuite à l'étude simultanée du commerce et de la troisième classe de la société : les pauvres. Il traite du commerce intérieur et compare celui de l'Angleterre avec celui de la France à diverses époques, arrivant à la conclusion que celui de la France a été presque toujours plus considérable que celui de l'Angleterre. Il développe ensuite la thèse inattendue que le commerce, loin d'être, comme on le croit généralement, une source d'enrichissement, est au contraire une preuve indéniable de pauvreté. Et il cite l'exemple de l'Angleterre d'avant la Révolution, qui était la plus riche des nations de l'Europe et par conséquent la moins commerciale. Puis il étudie le commerce extérieur anglais, et là encore, il en attribue la prospérité au système féodal du pays.

Le tableau qu'il fait du peuple anglais est bien sombre. Il le juge dépravé et attribue cela en grande partie au développement de l'industrie et du commerce. « Un étranger..., dit-il, y voit plus de meurtres, de parjures, d'incendies, de vols, d'émigration forcée, d'émigration volontaire, de prisons de terre, de prisons de mer, d'exécutions qu'il n'en a connu dans l'histoire des anciens, plus qu'il n'en a vu chez les modernes, plus que la lugubre imagination du Dante n'a osé présenter même en poésie¹ ».

Il termine son livre par une étude des colonies anglaises

1. Rubichon, I, p. 445,

et françaises, et compare les systèmes administratifs coloniaux de la France et de l'Angleterre. Il fait une description des esclaves vivant heureux sous le planteur français et il déclare que certaines colonies françaises présentent dans leur ensemble un excellent exemple de civilisation; il ajoute que, pour les colonies aussi bien que pour la mère patrie, les substitutions, les mainmorte et les droits de primogéniture sont les seuls fondements de l'Etat. Le tableau qu'il trace des colonies anglaises est au contraire défavorable.

L'ouvrage de Rubichon ne saurait être considéré comme impartial, tant les opinions politiques de l'auteur déterminent le jugement qu'il porte sur les choses d'Angleterre et enlèvent à ce jugement toute objectivité. On y trouve cependant mainte affirmation suggestive et originale; mais l'ensemble est trop évidemment tendancieux. De plus, le style en est terne et rude tout à la fois et cela nuit fort à l'intérêt de ces deux gros volumes. L'ouvrage cependant eut une vente considérable. Une seconde édition parut de 1816 à 1819. S'il faut en croire Rubichon, mille exemplaires furent épuisés par édition¹. La *Quarterly Review* de mai 1820 consacre au livre un article où l'auteur anonyme donne une analyse sommaire des idées de Rubichon et lui reproche de n'être pas cohérent dans ses critiques.

*
* * *

Aussitôt la paix rétablie, Jean-Baptiste Say entreprit un voyage en Angleterre. Ce ne fut pas un voyage de plaisir. Il ne passa pas son temps à faire de charmantes randonnées dans le pays de Galles ou dans la région des lacs, comme Delécluze et Stendhal. Il partit, chargé d'une mission officielle du nouveau gouvernement pour étudier l'état économique et industriel d'un pays qui, malgré des guerres coûteuses, de lourds impôts et des emprunts énormes, paraissait jouir d'une prospérité matérielle qui faisait l'étonnement et l'envie de toute l'Europe. Le gouvernement avait fait un choix heureux. Nul n'était mieux qualifié que Jean-Baptiste Say pour entreprendre une telle enquête. Il connaissait l'Angleterre pour y avoir déjà résidé. Bien des années auparavant, lorsqu'il n'avait que dix-neuf ans, son père l'y avait envoyé afin qu'il acquit

1. M. Rubichon, *Du Mécanisme de la Société en France et en Angleterre*, Introduction.

la connaissance des affaires commerciales, tout en apprenant la langue. Il y était resté quelque temps et, pendant son séjour, il avait été fortement impressionné par la révolution que le développement des machines avait apportée dans l'industrie anglaise. C'est alors que son intelligence précoce avait compris pour la première fois l'importance des questions économiques. De retour dans son pays, il ne cessa de s'intéresser activement à ces questions, défendant la liberté du commerce pendant le blocus continental, prêchant avec ardeur la diminution des impôts et l'économie des capitaux et blâmant le gaspillage causé par les guerres de Napoléon. Il écrivit alors son fameux *Traité de l'Economie politique*. Ce livre, écrit avec méthode, simplicité et clarté mettait pour la première fois la science économique à la portée de toutes les intelligences. Son aversion pour le despotisme de Napoléon ne lui permettant pas de se plier aux exigences des fonctions publiques, il se tourna vers l'industrie et y trouva à la fois un moyen de subsistance et l'indépendance qu'il lui fallait.

Ainsi, avec sa science approfondie des grandes questions économiques, son expérience pratique des affaires commerciales, son initiation préalable à la vie anglaise et sa connaissance de la langue, il était éminemment préparé au travail qu'il allait entreprendre. Ajoutons encore qu'il avait les qualités morales essentielles pour la tâche qui lui était confiée : une indépendance de jugement qui ne connaissait ni préjugés ni parti pris, un courage qui ne craignait pas de dire leur fait aux grands du jour et une puissance de travail qui ne se laissait rebuter par aucune tâche, quelque difficile qu'elle fût.

En Angleterre, où sa réputation l'avait précédé, il fut regu avec distinction par les savants et les économistes les plus célèbres de l'époque. Dans les Universités d'Ecosse, les professeurs lui firent un accueil chaleureux et à Glasgow on lui fit l'insigne honneur de l'inviter à s'asseoir dans le fauteuil de cuir noir où professait l'illustre Adam Smith, épisode dont Say garda toujours le souvenir et qu'il racontait longtemps après avec une vive émotion à ses auditeurs du Conservatoire des Arts et Métiers. Pendant son séjour en Angleterre, il entra aussi en relations avec les grands économistes anglais : Malthus, Ricardo et Bentham. Sa correspondance nous apprend qu'il était en termes d'amitié avec Bentham, On y trouve également des lettres de Horne Tooke et de Malthus. Ce fut peut-être aussi à cette époque qu'il fit la connaissance des Mill.

Stuart Mill n'avait alors que neuf ans, mais doué d'une intelligence extraordinairement précoce, il s'occupait déjà d'études philosophiques. En tout cas, il est certain que quelques années plus tard Stuart fut à Paris l'hôte de Say. Dans ses mémoires, Stuart Mill rappelle ce séjour chez les Say. Il en parle avec plaisir et nous apprend qu'il y fit la connaissance de plusieurs Français de marque, entre autres celle de son émule Saint-Simon.

De retour en France, Say présenta au gouvernement un rapport sur la situation industrielle de l'Angleterre. Voulant faire connaître à ses compatriotes le résultat de ses observations, il fit imprimer un opuscule intitulé *De l'Angleterre et des Anglais*¹, dans lequel il cherchait, comme il le dit lui-même, à expliquer « plusieurs phénomènes dont on ne connaissait que les résultats » et à « mesurer le levier qui plus d'une fois a soulevé l'Europe ». Dans cette brochure, il montre comment la prospérité du commerce et de l'industrie servirent à soutenir la guerre et dans quel état déplorable l'Angleterre fut mise par les dépenses énormes de son gouvernement. La suspension des paiements, la dépréciation du papier monnaie, l'énormité de la dette, la question des impôts, celle des céréales, l'administration des Indes sont autant de questions auxquelles il initie ses compatriotes. Selon lui, ce n'est pas grâce à son armée, ni même à sa marine, que l'Angleterre a pu exercer tant d'influence sur le continent. C'est par son crédit qu'elle a pu soutenir la guerre et c'est son système économique qui mérite d'être étudié. Les dépenses de la guerre, explique-t-il, avaient été bien plus grandes pour l'Angleterre que pour toute autre nation, parce qu'elle avait la charge non seulement de l'équipement de sa propre armée, mais encore de celui des armées alliées. Le coût de la vie devint très élevé en Angleterre par suite des lourdes charges financières qui pesaient sur le pays, de sorte que son industrie et son commerce ne purent de longtemps lui procurer une vie facile et aisée. Ces conditions économiques eurent forcément des effets déplorables au point de vue du développement intellectuel du peuple anglais, car on ne trouvait plus de loisirs pour s'occuper des choses de l'esprit. C'est là un fait que constatent plusieurs autres voyageurs. Say remarque que l'introduction des machines avait rendu la production plus économique, mais

1. J.-B. Say, *De l'Angleterre et des Anglais*, Paris, 1815, in-8°.

que cet avantage était neutralisé par des impôts trop lourds. Il prétend que le grand malheur de l'Angleterre fut d'avoir pendant de nombreuses années « des administrations successives qui, en commettant toutes les fautes possibles », ne com mirent jamais « celle de manquer aux engagements du gouvernement ». Il entreprend ensuite d'expliquer la question des billets de banque et il nous dit que c'est la « quotité des billets et non le discrédit qui influe sur leur valeur ».

Say étudie aussi la puissance que l'Angleterre tire de ses colonies, surtout de l'Inde. Il donne la statistique des frais d'administration et de défense du pays, arrivant à la conclusion que les profits sont bien inférieurs à ce qu'on croit d'habitude. Il prédit même que le système colonial anglais s'effondrera au cours du XIX^e siècle : « On renoncera à la folle prétention d'administrer des pays situés à deux, trois, six mille lieues de distance, et lorsqu'ils seront indépendants, on fera avec eux un commerce lucratif et l'on épargnera les frais de tous ces établissements militaires¹ ». Il a prévu une partie de la vérité : les colonies anglaises sont devenues de plus en plus indépendantes. Cependant, elles ne se sont pas séparées complètement de la mère patrie. Et les progrès de la navigation et de l'aviation, que Jean-Baptiste Say ne pouvait prévoir, ont diminué l'importance des distances. Il termine son livre par des vœux pour la prospérité de l'Angleterre et de la France.

La *Quarterly Review* de juillet 1816 contient un article sur le livre de Say. L'auteur anonyme de ce compte rendu lui sait gré de son impartialité et le considère comme un des écrivains français les plus bienveillants qui aient écrit sur l'Angleterre. Son livre, très apprécié du public, fut réimprimé deux fois dans le courant de l'année 1816 et même traduit en anglais par John Richter. La note marquante du livre de Say est la constatation nette de l'état d'industrialisme qui caractérisait l'Angleterre de l'époque.

*
* *

Vers 1817, Simonde de Sismondi rencontra à Genève une jeune Anglaise, Miss Allen, belle-sœur de Sir James Mackintosh. La jeune fille lui plut, il la demanda en mariage et fut agréé. Lorsque les Allen retournèrent en Angleterre en 1819,

1. Say, p. 55.

après un séjour prolongé en Italie, Sismondi s'y rendit aussi et devint l'hôte de son ami Sir James. Peu après, Sismondi épousa Miss Allen et le jeune ménage s'installa à Genève. L'union devait être des plus heureuses. « Ce qui remplit désormais ma vie, écrit-il, le 26 février 1825, c'est mon affection pour ma femme, elle me tient lieu de tous les autres liens; elle ne me laisse désirer ni regretter aucune autre société¹ ». Mme de Sismondi s'intéressa activement aux travaux de son mari et entreprit même la tâche de traduire en anglais le premier volume de l'*Histoire des Français*.

Ce voyage qu'il entreprit en 1819 n'était d'ailleurs pas le premier qu'il fit en Angleterre. A l'âge de dix-neuf ans il avait accompagné son père et sa mère lorsque ceux-ci s'y étaient réfugiés en 1792. Les Sismondi y étaient restés dix-huit mois. Il prit pension chez un *clergyman* de la petite paroisse de Peasmarket dans le Sussex. Ils y passèrent tout l'été, mais lorsque l'hiver s'approcha, craignant la solitude de la campagne, ils allèrent s'installer dans la petite ville de Tenterden dans le comté de Kent. Sismondi mit à profit cette période d'exil pour apprendre la langue anglaise. En même temps il étudia la constitution et les lois du pays et, pendant une courte visite qu'il fit à Londres, il fréquenta les théâtres et vit jouer les meilleurs acteurs de l'époque. Mais ce qui retint surtout son attention, ce fut l'économie intérieure du Royaume-Uni. Ce fut à cette époque qu'il réunit les matériaux qui devaient servir de base à ses doctrines économiques².

En 1824, il fit un troisième voyage en Angleterre. Il connaissait alors les hommes les plus distingués du monde politique, économique et scientifique, entre autres Mackintosh, Wilberforce, Ricardo, Sir Humphrey Davy et Lord Holland. Lors de ce voyage, qui fut de quelque durée, il fut particulièrement impressionné par le contraste entre l'extrême richesse et l'extrême pauvreté qu'on observait alors en Angleterre. Choqué par les « progrès de l'industrie qui tendent à accroître l'inégalité des jouissances parmi les hommes », indigné par la lutte des intérêts industriels, il s'écrit : « Aucun spectacle n'est plus effrayant que celui que présente l'Angleterre, au milieu de cette opulence qui éblouit d'abord les yeux... Les grands chemins sont alternativement parcourus par des troupes de mendiants renvoyés des manufactures, et par des

1. *Le Journal de Sismondi* (entrée du 26 février 1825).

2. Voir Mlle Montgolfier, *La Vie et les travaux de M. de Sismondi*, p. 6.

troupes d'Irlandais, déguenillés, qui s'offrent, de ferme en ferme, pour faire, au rabais, tous les travaux de l'agriculture. Les uns comme les autres ne demandent l'aumône qu'autant qu'on leur refuse du travail; mais tous les rangs sont pleins. L'ouvrier des campagnes, le *cottager*, voit avec amertume les étrangers lui disputer un ouvrage qui déjà suffit à peine à l'entretenir. Dans les villes, dans la capitale, au tournant de Hyde Park où les voitures les plus somptueuses se succèdent avec la rapidité de l'éclair, des bandes de dix, de vingt manufacturiers, assis immobiles, le désespoir dans les yeux, la fièvre épuisant tous leurs membres, n'excitent pas même un moment d'attention. Un tiers des ateliers est fermé, un autre tiers devra se fermer bientôt encore, et tous les magasins sont encombrés; de tous côtés on offre les marchandises à un rabais qui ne laisse pas de quoi payer moitié des frais de facture... Dans cette détresse universelle, partout le travailleur est repoussé, et la nation anglaise cède sa place à la machine à vapeur... L'équilibre se rétablit pour les capitaux par les faillites, pour les journaliers, par la mortalité¹ ».

Il fut vivement frappé aussi par l'importance que prenaient les études religieuses et le rôle actif des femmes dans le mouvement religieux. « Cette nation, écrit-il le 21 juillet 1824, est devenue un composé de missionnaires et quand on y regarde de près, on voit que ceux qui ont donné l'impulsion à ce mouvement religieux si vif, ce sont des femmes et des hommes d'une tête faible; tous les autres suivent par mode, par politique, ou par nonchalance; mais c'est cependant la queue qui mène la tête, et je n'attends aucun bien de toute cette ferveur² ».

Mais en définitive, c'est à l'étude des questions économiques qu'il s'attacha toujours plus particulièrement et il rentra dans son pays, plus convaincu que jamais que l'essentiel pour une nation, c'est le bien-être général du peuple et non pas la concentration des richesses dans une seule classe de la société.

*
* *

Blanqui, qui devait succéder une dizaine d'années plus tard à Jean-Baptiste Say comme professeur d'économie politique au

1. Cité par Mlle Montgolfier dans la *Vie et travaux de Sismondi*.

2. *Journal de Sismondi* (21 juillet 1824). Cf. *ibid.* (23 juin 1824).

Conservatoire des Arts et Métiers, n'avait que vingt-cinq ans lorsqu'il fit son voyage en Angleterre dans l'automne de 1823¹. Curieux de tout ce qui pouvait être utile à son pays, le futur économiste ne chercha à voir que ce qui lui permettrait de suggérer à ses compatriotes quelque amélioration pour leur industrie ou quelque perfectionnement pour leur commerce. Il déclare qu'on « ne voyage pas sans un peu d'enthousiasme chez un peuple aussi grand et sans un peu d'amertume chez d'aussi anciens ennemis ». Aussi le voit-on continuellement partagé entre un sentiment d'admiration pour ce qui lui paraît grand dans la nation anglaise et un sentiment de méfiance envers une nation rivale de la sienne. Ce qu'il constate dès son arrivée en Angleterre, c'est la liberté individuelle dont on y jouit. « Vous débarquez, écrit-il, et personne ne s'agite autour de vous pour savoir d'où vous venez ni qui vous êtes..., vous pouvez circuler dans toutes les provinces sans être questionné par personne, sans rencontrer un uniforme² ». Il remarque la propreté des demeures anglaises, même les plus humbles, la mise soignée des habitants, les facilités de voyager. Il admire la beauté de la campagne qui lui fait l'effet d'un jardin ininterrompu.

A Birmingham et dans les environs, qu'il appelle « la plaine des Cyclopes », il visite les manufactures et admire les machines. Il est fort attentif à tous les perfectionnements apportés dans l'industrie en Angleterre et conseille aux industriels français un examen approfondi des fabriques anglaises. A la vue des armes de guerre fabriquées dans une de ces usines, le patriote en lui se révolte. Il s'indigne contre « ces quelques millions d'insulaires » qui pendant les guerres de Napoléon avaient fourni des armes à l'Europe contre sa propre patrie.

A Liverpool et à Londres, il visite les docks et en fait une description intéressante. Il admire cette activité ordonnée qui contraste si fort avec la confusion qu'il avait trop souvent vue dans son propre pays. Il confesse avoir compris là quelle influence l'ordre exerce sur la richesse publique et sur la grandeur des nations, et tout de suite il pense à la France, se désole à l'idée que pendant que l'Angleterre progresse, la France perd son temps à discuter au lieu de s'occuper activement de choses vraiment urgentes. La vue des canaux

1. A. Blanqui, *Voyage d'un jeune Français en Angleterre et en Ecosse pendant l'automne de 1823*, Paris, 1824, in-8°.

2. Blanqui, Introduction, p. VII.

qu'il rencontre partout lui fait exprimer l'espoir que si le « dépôt sacré » de l'industrie française se trouve confié à des personnes plus clairvoyantes, le jour viendra peut-être où Paris aura des bassins comme Londres a ses docks. Il s'enquiert du procédé employé pour l'entretien des routes, s'informe de l'utilité relative de l'éclairage au gaz, visite les mines de charbon, constate les soins donnés aux chevaux, note la ponctualité des maîtres de poste et la rapidité des relais, le tout avec l'espoir qu'en France on s'efforcera d'imiter l'Angleterre.

Il visite les hôpitaux, les établissements de bienfaisance et les écoles. Il admire l'esprit dans lequel ont été fondées ces institutions, l'initiative des particuliers qui s'intéressent pratiquement au bien public. Pour Blanqui, la plaie française c'est « l'étatisme ».

Mais le jeune Blanqui s'intéresse également à des choses moins sérieuses. Il décrit les repas anglais, détail qui, selon lui, n'a rien de frivole dans une relation de voyage : ces dîners sans soupe et presque sans pain, composés de *rost beaf* (*sic*) aignant, de légumes cuits à l'eau, de *plumb* (*sic*) cakes qu'il traduit « gâteau de plomb » et qu'il juge trop dignes de leur nom, le tout mangé dans le plus profond silence, car en Angleterre, manger est une chose sérieuse.

Lorsqu'il franchit la frontière d'Ecosse, l'enthousiasme le gagne et il lance un chant d'admiration : « Salut, noble terre de Wallace, de Bruce et de Robertson ; terre classique de franchise et d'hospitalité¹ ». Là tout lui plaît, il se sent chez un peuple ami, même les repas lui semblent plus appétissants. Mais ce jeune Français voudrait plus d'aisance pour un peuple « qui a toutes les vertus » et il s'apitoie sur la pauvreté des paysans écossais. A Glasgow, il visite les principaux monuments. Il est particulièrement intéressé par le Musée d'anatomie qui lui suggère une comparaison avec le Cabinet de l'Ecole de Médecine à Paris. A Edimbourg, c'est surtout l'Université qui attire son attention, il constate qu'on y accourt d'Europe et d'Amérique pour étudier les sciences et les lettres et il témoigne aussi de son admiration pour les revues scientifiques. Il visite les *Highlands* et s'attarde à faire une étude détaillée des mœurs et des coutumes de leurs habitants, consultant à cet égard les œuvres d'autorités telles

1. Blanqui, p. 130-131.

que Pennant, Doctor Johnson et Gilpin. Au retour, il assiste dans la cathédrale d'York à une de ces fêtes musicales qui étaient une des nouveautés du jour¹. Là, il est tellement ému que, pour la première fois peut-être, il oublie cette idée de patrie toujours présente à son esprit au cours de son voyage et il se sent « dans un monde meilleur, dans une patrie commune ».

* * *

En avril 1828, un autre Français, qui allait s'intéresser également aux perfectionnements apportés à l'industrie, se rendit en Angleterre². C'était Horace Say, fils de Jean-Baptiste Say. Il semble avoir été surtout frappé par l'esprit d'association qui caractérise les Britanniques et qui, selon lui, fait complètement défaut aux Français. Il voit dans cet esprit « le grand levier » de l'industrie anglaise. Ainsi les souscripteurs de telle ou telle compagnie, « loin de rester dans une attitude purement passive après avoir payé le montant de leurs actions, se regardent, au contraire, comme engagés à surveiller les affaires de la compagnie; ils ne mettent aucune négligence à se rendre aux assemblées, ils nomment pour membres des comités de direction les hommes qu'ils regardent comme les plus capables; et ces hommes ensuite s'emploient activement et de bonne foi dans les fonctions qui leur sont déléguées ». En France, au contraire, les personnes qui prennent « une action dans une compagnie quelconque, regardent cela comme un billet de loterie³ ».

Les nombreux clubs qui existaient partout, tant pour les jeux que pour l'enseignement du peuple et la vulgarisation des sciences, eurent le don de piquer vivement sa curiosité. Pendant sa visite, il fut invité au dîner du club d'économie politique de Londres. Horace Say ne manqua pas de voir l'utilité qu'aurait une telle institution pour la France. Il profita de son séjour pour accompagner les directeurs de la Compagnie des Docks dans une visite d'inspection au nouveau bassin de Sainte-Catherine et cette journée fut « la plus intéressante » de toutes celles qu'il passa à Londres.

1. Cf. *Macready's Reminiscences*, vol. I, p. 286. Parlant de cette même fête, Macready dit : « This was the first occasion of the Minster having been appropriated to the performance of an oratorio; Catalani, Mrs. Salmon, Deborah Travis, Braham and all the *élite* of the musical world appearing in the orchestra. »

2. Le Registre de son Certificat d'arrivée porte la date du 30 avril 1828 (Record Office de Londres, H. O. 5, Ind. 8916).

3. Extrait d'une Lettre de Horace Say à un négociant de la ville du Havre, datée de Londres, mai 1828 et publiée dans le *Phare du Havre*, 17 juin 1828.

Dans ses lettres, ils explique en quelques détails le plan des nouveaux docks. Il note tout spécialement l'ordre et la méthode avec lesquels les travaux étaient effectués « pour arriver plus promptement au résultat définitif ». Il est en admiration devant les machines et les outils perfectionnés des Anglais. Il approuve fortement ces visites d'inspection et engage ses compatriotes à en faire d'analogues¹.

1. Voir une seconde lettre de Horace Say adressée aussi à un négociant du Havre, datée de Londres mai 1828 et publiée dans le *Phare du Havre*, 21 juin 1828.

CHAPITRE VII

SAVANTS ET INGÉNIEURS

Necker de Saussure. — Georges Bernard Depping. — Gallois. — Joseph Michel Duiens. — Charles Dupin.

En France comme en Angleterre, un rapide développement des sciences avait marqué le début du siècle. Les applications pratiques des découvertes scientifiques avaient été une des principales causes de la révolution industrielle anglaise. Aussi ne nous étonnerons-nous pas de voir plusieurs savants français aller en Grande-Bretagne vers cette époque.

En 1821 Necker de Saussure publia trois volumes relatant ses voyages sous le titre de *Voyage en Ecosse et aux îles Hébrides*¹. D'illustre naissance, comme le témoignent ses deux noms, il était alors professeur honoraire de minéralogie et de géologie à l'Académie de Genève et faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes de Suisse et de l'étranger. Sa relation de voyage a comme but principal l'étude de l'histoire naturelle et de la géologie de l'Ecosse. Dans sa préface, il explique que le livre de Faujas Saint-Fond² était le seul livre français qui traitât de la géologie de l'Ecosse et que, depuis sa publication, cette science s'était développée considérablement.

Mais Necker de Saussure ne se borne pas à étudier la géologie : il nous présente un tableau de la société d'Edimbourg à cette époque, décrit l'Université, s'intéresse à l'école philosophique de Dugald Stewart et nous entretient des sociétés littéraires et scientifiques et des revues périodiques qui caractérisent la vie intellectuelle d'Edimbourg au commencement

1. Necker de Saussure, *Voyage en Ecosse et aux Iles Hébrides*, Genève, 1821; 3 vol. in-8°. Ce fut en effet au cours des années 1807, 1808 et 1809 que ses voyages eurent lieu; toutefois son récit, n'ayant pas été publié avant 1821, se trouve par conséquent compris dans notre étude.

2. Voir Faujas Saint-Fond, *Voyage en Ecosse*, Paris, 1797, 2 vol. in-8°.

du xix^e siècle¹. Il fut admis dans la société des savants, des littérateurs et des poètes qui faisaient alors la gloire de la capitale écossaise.

Il fait une longue dissertation sur la musique écossaise que l'absence de la quarte et de la septième lui permet de rapprocher de la notation musicale chinoise². Une longue étude de la langue gaëlique l'amène à conclure que la langue écossaise a beaucoup d'analogie avec la langue hébraïque. Il croit découvrir des ressemblances frappantes entre les *Highlanders* et les anciens habitants de l'Orient. « Les vêtements, les armes, les coutumes, les superstitions, dit-il,... tout porte chez ce peuple une empreinte bien plus asiatique qu'européenne³. » Il consacre une centaine de pages à la question de l'authenticité des poèmes d'Ossian : en historien consciencieux, il retrace pas à pas les détails de cette fameuse controverse depuis les débuts jusqu'à l'époque où il écrit et il fait connaître les principaux arguments pour et contre et les positions qu'ont prises dans cette querelle littéraire des hommes distingués par leur culture et leur érudition⁴. Il étudie soigneusement les effets de l'union de l'Angleterre et de l'Ecosse, dans le but de savoir s'il faut lui attribuer les progrès réalisés dans ce dernier pays au cours des années précédentes. Il va plus au nord de l'Ecosse que la plupart des voyageurs, parcourt le comté de Ross et pousse jusqu'aux Hébrides⁵.

Necker de Saussure est éminemment un homme de science. Il est pondéré, sérieux et méticuleux. Il collectionne les faits et s'efforce de tout vérifier. Il cherche avant tout l'exactitude, la précision. Aussi ne perçoit-il dans le paysage ossianique rien de cette qualité romantique qui avait captivé à un si haut degré l'âme mélancolique et tendre d'un Nodier.

* * *

D'origine allemande, naturalisé français, Georges Bernard Depping avait longtemps habité Paris où il s'intéressait à l'enseignement et collaborait activement à de nombreuses

1. Necker de Saussure, I, p. 1 jusqu'à p. 87.

2. *Ibid.*, II, p. 108 à 124 et III, p. 439-474.

3. *Ibid.*, Introduction, p. XXV-XXVI.

4. *Ibid.*, III, p. 340-438.

5. La *Revue d'Edimbourg* du mois de mai 1823 contient un article anonyme sur le récit de Necker de Saussure où l'on critique la partie scientifique et géologique de ce travail et où l'on accuse l'auteur d'avoir plagié Adam Smith et David Stewart dans d'autres parties de son livre.

revues politiques et littéraires, entre autres au *Magasin Encyclopédique* et au *Journal des Savants*. Il était lié avec plusieurs savants et hommes de lettres et connaissait intimement Daunou, Malte-Brun et Schlegel. Remarquant la pénurie de manuels pédagogiques, il chercha à suppléer à cette insuffisance en écrivant lui-même des livres destinés à l'instruction, entre autres des livres de géographie et d'ethnologie où il mit à contribution ses souvenirs de voyage. Il publia ainsi en 1823 *L'Angleterre ou Description historique et topographique du royaume uni de la Grande-Bretagne*¹. Disons tout de suite que l'ouvrage en question s'impose par sa documentation étendue et par l'érudition de l'auteur. Estimant que dans les récits de ses devanciers, les provinces anglaises ont été négligées au profit de la capitale, Depping s'efforce, pour sa part, de faire connaître l'Angleterre dans son ensemble. Il est d'ailleurs fort attentif aux coutumes locales et à leur survivance et s'intéresse aux langues galloise et gaélique. Il tient en maigre estime les quelques livres de géographie publiés jusqu'alors en France, reprochant à leurs auteurs de se contenter de décrire les lieux tels qu'ils existaient une quarantaine d'années auparavant. La tâche qu'il se propose est bien autrement sérieuse. « J'ai voulu, dit-il, faire connaître la Grande-Bretagne tout entière, telle qu'elle est organisée actuellement. Les ouvrages anglais les plus récents sur la topographie et la statistique de ces îles ont été consultés et servent de base à la description nouvelle que j'ose présenter au public² ». Il n'a pas négligé de consulter les récits de voyage de certains de ses devanciers et il cite en particulier les livres de Nodier et de Necker de Saussure.

Son premier volume décrit le pays de Galles, rarement visité à cette époque. Après avoir donné un aperçu historique du pays lui-même, il s'intéresse aux mœurs et aux coutumes et ne manque pas de parler de la langue et de son ancienne littérature. Il s'efforce même de donner l'équivalent français de certains noms gallois. Son second volume et une partie du troisième sont consacrés à l'Ecosse. « remarquable, dit-il, par ses sites, par son histoire, par les mœurs de ses habitants et par la langue gaélique dans laquelle sont écrites les fameuses

1. G. B. Depping, *L'Angleterre ou Description historique et topographique du royaume uni de la Grande-Bretagne*, Paris, 1823, 6 vol. in-12. L'exemplaire unique qui se trouve à la Bibliothèque Nationale est incomplet; de plus, il fait partie de la seconde édition.

2. Depping, Introduction, p. III (éd. 1828).

poésies d'Ossian ». Il va même plus loin que bien des Anglais et nous emmène jusqu'aux îles Hébrides, Orcades et Shetland dont il étudie l'histoire naturelle et la géologie. La seconde partie de son troisième volume traite de l'Irlande, qu'il décrit avec autant de détails que l'Ecosse, et, ainsi que presque tous les Français de cette époque, il cherche les causes du mécontentement irlandais. Les trois derniers volumes sont réservés à l'étude de l'Angleterre proprement dite. Après avoir fait une rapide esquisse de son commerce et de son industrie et s'être attaché à donner une appréciation, d'ailleurs très louangeuse, de sa constitution et de son gouvernement, il nous fait un tableau de la capitale avec ses monuments, ses parcs, ses institutions littéraires et scientifiques, ses salles de divertissement et son port affairé, puis des comtés où sont situées les grandes villes industrielles telles que Manchester. Liverpool et Birmingham et il termine par une description des principaux ports de l'Angleterre.

En somme, l'intérêt principal de ce livre est d'ordre pédagogique. Cependant Depping a su rendre son étude vivante en mélangeant à l'enseignement pur une série de détails pittoresques et intéressants sur la vie et les mœurs des pays dont il parle.

*
* *

En 1818, Gallois, ingénieur en chef au Corps des Mines, fut envoyé en Angleterre, avec la mission d'étudier les chemins de fer qui, à cette époque, commençaient à se développer de l'autre côté du détroit. A vrai dire, il ne vit que les lignes utilisées pour le transport des produits miniers, plus particulièrement les voies ferrées qui existaient à Newcastle, dans le Northumberland. De retour dans son pays, il rédigea un rapport qui fut publié dans les *Annales des Mines*¹; il y décrit en détail le mode d'établissement et la construction du chemin de fer de Newcastle. Il encourage vivement ses compatriotes à imiter les Anglais et exprime l'espoir que l'usage des voies ferrées se généralise bientôt en France. Il précise les avantages du nouveau mode de locomotion : « On sentira, dit-il, combien ce moyen peut être utile au commerce et favorable aux

1. Gallois, *Rapport sur les chemins de fer en Angleterre notamment à Newcastle* (*Annales des Mines*, 1818, t. III, p. 129-144).

consommateurs, en facilitant les transports et en abaissant le prix des denrées ».

C'est non seulement en ingénieur mais presque en prophète qu'il s'exprime : « Les chemins de fer formeront un jour, dit-il, le complément de notre système de communications intérieures ; ils méritent d'être considérés comme un objet d'utilité publique du plus grand intérêt ».

*
* *

L'année suivante, en 1819, un autre Français, Joseph Michel Dutens, se rendit en Angleterre, chargé par le Directeur général des Ponts et Chaussées d'étudier et d'examiner l'administration des travaux publics et plus spécialement le système de petite navigation. Dutens était alors ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. Il devait plus tard devenir inspecteur général de ce corps. Lors de sa visite, il lia connaissance avec quelques-unes des personnalités les plus distinguées du monde scientifique, entre autres, Sir Joseph Banks, président de la Société Royale de Londres, le célèbre ingénieur Rennie et son fils, et l'architecte Nash, qui lui facilitèrent certainement ses recherches.

Sa mission terminée, Dutens revint en France et publia un ouvrage important, intitulé *Mémoires sur les Travaux Publics de l'Angleterre*¹. Malheureusement son livre, édité par l'Imprimerie Royale, ne fut tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires et, par suite, n'atteignit qu'un public restreint. Il y fit connaître le système des canaux et leur législation. Le moment était particulièrement bien choisi, car le gouvernement français était alors très favorable à l'aménagement de nouveaux canaux.

Il parle des routes et de leur entretien, décrit en détail la construction des ponts de pierre et de fer et développe les avantages des ponts suspendus ou « ponts de chaînes », comme il les appelle. Puis il décrit les ports de mer, les ports commerciaux d'abord, tels que Bristol et Liverpool, ensuite les ports militaires tels que Plymouth, Portsmouth et Chatham. Il s'attarde même à donner des précisions sur la distribution des eaux à Londres et sur les mesures prises par le gouverne-

1. J. M. Dutens, *Mémoires sur les travaux publics de l'Angleterre, suivis d'un Mémoire sur l'esprit d'association et sur les différents modes de concession*, Paris, 1819, in-4°.

ment anglais pour le drainage des terres cultivables. Il termine en donnant des détails sur l'organisation générale des travaux publics en Angleterre, en faisant ressortir spécialement l'esprit d'association et d'initiative privée qu'il donne en exemple aux Français.

Par les suggestions nouvelles et utiles qu'il contient et par les détails inédits qu'il donnait sur beaucoup de travaux alors entièrement inconnus en France, son livre constitua une source importante d'informations pour les Français, alors en pleine crise de développement économique et technique.



Charles Dupin, membre de l'Institut, du Comité consultatif des Arts et Manufactures et d'une foule de sociétés scientifiques, professeur de mécanique au Conservatoire des Arts et Métiers à partir de 1819, était ingénieur au Corps du Génie Maritime. C'est à ce titre qu'il fit de nombreux voyages en Angleterre s'échelonnant entre 1816 et 1824¹. Ils eurent pour objet l'étude de la constitution de l'armée et de la marine et aussi, accessoirement, celle du commerce et de l'industrie. Dupin prit très au sérieux la tâche qu'il s'était imposée : il ne parcourut pas moins de six fois les Iles Britanniques, explorant tous les ports et tous les arsenaux, examinant les rivières et les canaux, visitant des usines et des fabriques. Après neuf années d'observations et d'études il estimait n'être encore qu'à moitié de sa tâche. Il n'avait cependant rien négligé : il avait fréquenté des spécialistes et des officiers, et il avait été en relations avec les hommes politiques les plus en vue. Au nombre de ses connaissances on note Huskisson², Lord Holland, Lord John Russell et Sir James Mackintosh. Il était lié avec des savants parmi lesquels on peut citer Sir Joseph Banks, le Dr. Wollaston et le Dr. Young. Le résultat de ses recherches est consigné dans six énormes volumes in-quarto, dédiés au Dauphin. Nous ne saurions suivre l'auteur pas à pas dans son étude, car il traite son sujet du point

1. C. Dupin, *Voyages dans la Grande-Bretagne entrepris relativement aux services publics de la Guerre, de la Marine et des Ponts et Chaussées depuis 1816*, Paris, 1819-1824, 6 vol. in-4° avec 3 atlas fol.

2. En 1824, Huskisson, alors ministre du commerce, mit à sa disposition toutes les pièces officielles de la correspondance entre les consuls et le ministère britannique (voir Lacaine aîné, *Notice biographique sur le baron Charles Dupin*, p. 12).

de vue technique, en spécialiste et d'une façon très détaillée. Nous ne pouvons guère que donner une idée générale de l'ouvrage, en essayant d'en faire ressortir le caractère ainsi que la personnalité de l'auteur.

Dupin est essentiellement un savant, méthodique, ordonné et patient, peu soucieux d'éblouir, plus sûr et solide que brillant, préférant « des faits à des discours, des vérités à des autorités et la raison à l'érudition¹ ». Loin de vouloir faire de la rhétorique, il présente seulement des vérités et énonce des faits « sans voile et sans fard, dans toute l'énergie de leur simplicité ». Son étude sérieuse et approfondie est pleine de matériaux solides, de détails précis, de suggestions originales qui, à l'époque de leur publication, ont dû être de première importance pour les techniciens de l'armée et de la marine. On comprend facilement que son ouvrage ait longtemps fait autorité. Ajoutons encore que cette étude si bien documentée reste purement objective. L'auteur supprime inexorablement le moi, « ce personnage ridicule », comme il l'appelle, qui intervient sans cesse entre le lecteur et la vérité. De plus, il s'en tient rigoureusement au présent, s'appuyant entièrement sur les données de l'expérience actuelle, sans chercher à reconstituer le passé ni à évoquer l'avenir, voulant seulement « faire connaître les institutions par les résultats, les hommes par les actions, les mœurs par les faits² ». Il ajoute plus loin : « Le génie des institutions, leur harmonie ou leur discordance avec les lois et les mœurs, l'esprit apporté par le gouvernement dans la préparation et dans l'usage de la force publique, voilà surtout ce qui m'a paru digne d'une longue et profonde méditation³ ». Animé du souci d'être utile à sa patrie, il ne se lasse pas de proposer à l'émulation de ses compatriotes les institutions anglaises d'utilité publique et de leur suggérer des améliorations dans le fonctionnement de l'armée et de la marine. Il met continuellement sous leurs yeux les triomphes de l'industrie anglaise. Il affirme à plusieurs reprises qu'il sera amplement récompensé si les faits qu'il a recueillis servent à appeler sa patrie à des « prospérités pareilles et plus grandes encore. » Il a, d'ailleurs, pleine confiance en son pays et ne doute point de ses ressources. « Ni l'ardeur et l'activité, ni la science et le génie, ne manquent à

1. C. Dupin, *Introduction à la force militaire*, p. XIX (éd. 1825-1826).

2. *Ibid.*, p. XIX.

3. *Ibid.*, p. XXI.

notre pays » : on n'a qu'à vouloir. Ce que l'Angleterre « a fait durant un demi-siècle, nous pouvons le faire plus promptement encore, nous pouvons reprendre notre rang en profitant de son expérience comme elle a su profiter de la nôtre. Osons vouloir ».

Ce qui rend son livre particulièrement intéressant pour nous, c'est que son premier voyage en Angleterre eut lieu à un moment critique : la période de désillusion et de désarroi qui suivit l'ivresse et l'exaltation de la victoire. Il assista au désarmement gigantesque de toute une nation. Après l'excitation fiévreuse des journées de guerre et la joie ardente des premiers jours de triomphe, il vit le peuple reprendre peu à peu la vie normale et se remettre courageusement, mais avec quelques illusions de moins, à la tâche brusquement abandonnée la veille de la guerre. Au dernier moment, Dupin se vit obligé d'abandonner son plan primitif en douze volumes, dont les six derniers devaient traiter respectivement de la force commerciale extérieure, de la force productive et de la force sociale. L'ouvrage dans l'état où il nous est parvenu comporte six volumes traitant uniquement de la force militaire, de la force navale et de la force commerciale intérieure.

Les deux premiers volumes examinent la structure de l'armée. L'auteur y étudie les rapports de l'armée avec l'autorité royale et l'autorité législative et examine en détail les questions de direction et de commandement des forces. Il consacre un chapitre complet à l'étude des troupes et expose les méthodes d'administration de la guerre et du département de l'ordonnance en temps de guerre et en temps de paix. Il se préoccupe de ce qui constitue la force morale des armées. Il s'étend longuement sur les armes spéciales. Il nous initie aux exercices des armes portatives, examine les travaux des paires et des arsenaux d'artillerie, puis décrit les bouches à feu dans un chapitre spécial. Il termine par une étude magistrale sur les travaux du génie militaire.

Dans les deux volumes qu'il consacre à la force navale, il recommence à examiner la question de l'autorité royale et de l'autorité législative, cette fois dans leurs rapports avec les forces navales. Il développe savamment la théorie du commandement des forces navales, s'occupe en détail des offices centraux de la marine, analyse avec soin l'organisation des ports et des arsenaux, envisage encore la question du pied de guerre et du pied de paix, nous fait connaître les exercices tactiques et les combats, traite avec précision l'artillerie de marine, examine attentivement la puissance

et la durée des bâtiments de guerre et termine par une description méticuleuse des établissements centraux et des arsenaux.

Les deux derniers volumes qui examinent la force commerciale intérieure du pays commencent par une étude de la législation de la voirie et des routes. Dupin étudie ensuite les voies fluviales, expose les travaux des routes, des rues, des canaux et des ponts et donne une description détaillée du système de navigation intérieure de l'Angleterre. Il décrit la construction des ponts de pierre, de fer et des ponts suspendus. Il attire l'attention de ses compatriotes sur les chemins de fer qu'il a vus en Angleterre et fait ressortir les avantages que présentent les voies ferrées. Passant successivement en revue toutes les côtes de l'Angleterre et de l'Ecosse, il trace un tableau des ports les plus importants et donne de nombreuses explications sur l'installation des docks, des écluses, des ponts tournants et des phares.

Son livre est certainement d'un très grand intérêt technique. Une seconde édition¹ de l'ouvrage parut de 1815 à 1826. En 1825, il fut traduit en anglais sous le titre *The Commercial Power of Great Britain exhibiting a complete view of the public works of this Country*. Le gouvernement français jugea cependant que Dupin avait trop insisté sur les mérites des choses anglaises. Les dirigeants trouvèrent le livre dangereux et trop élogieux pour la perfide Albion et les anciens ennemis de la France. Et la conséquence fut que Dupin perdit pour un temps la faveur dont il jouissait auprès du gouvernement et que son livre fut mis à l'index pendant près de cinq ans. Mais on finit par comprendre l'utilité d'une telle étude pour des techniciens et on autorisa les bibliothèques navales et militaires de France à remettre ces livres en lecture.

Les recherches de Dupin lui valurent bien des honneurs en Angleterre : il fut nommé membre de l'Association des Ingénieurs civils de Londres; Canning, lors de sa visite à Paris en 1826, parla en termes très élogieux des travaux de Dupin et constata qu'en Angleterre on faisait le plus grand cas de ses recherches; et Walter Scott, paraît-il, admira tant sa description des sites du canal catédonien qu'il la traduisit en vers et par la suite invita Dupin à Abbotsford. Enfin, en 1836, lorsqu'il se rendit de nouveau en Angleterre, il fut reçu avec distinction dans toutes les grandes villes telles que Man-

1. Cette édition seule est complète à la Bibliothèque Nationale. La première ne comprend que trois volumes et l'Introduction à la Force navale.

chester, Liverpool et Bristol, et, à la réunion de l'Association britannique qui se tenait alors dans cette dernière ville, il fut nommé membre du comité directeur de l'Association des Sciences politiques. La presse aussi s'associa à ces hommages tout en faisant parfois certaines réserves. Ainsi la *Quarterly Review*¹ consacra deux articles à son ouvrage dans lesquels l'auteur anonyme loue l'exactitude et la sincérité de Dupin tout en critiquant certaines parties de son livre. De même la Société Royale de Londres publia dans ses *Philosophical Transactions* le mémoire de Dupin sur la nouvelle structure des vaisseaux anglais.

L'œuvre de Dupin fut féconde en résultats. Ses compatriotes virent l'avantage qu'on pourrait retirer des perfectionnements proposés, tels que, en ce qui concerne la marine, les nouveaux systèmes de mâture et de voilure, l'installation et l'arrimage des bâtiments de guerre. Dans l'armée, il fut le premier à décrire les pontons circulaires et les fusées à la congrève² adoptées seulement dix ans plus tard par la France. Dans le domaine économique et commercial, il décrivit en détail les méthodes anglaises de canalisation, le système de macadam pour les routes et les procédés de construction des ponts de fer et des ponts suspendus. Jusqu'en 1825, on ne s'était jamais sérieusement inquiété de tirer parti de la Seine comme voie fluviale et maritime. Mais en 1825, un an après la publication du dernier volume de l'ouvrage de Dupin, une commission d'études fut constituée et Dupin fut nommé membre du Conseil de direction. Malheureusement, on s'en tint au projet en raison des dépenses trop considérables que l'aménagement de la Seine en voie maritime aurait entraînées. Il est également intéressant de noter que Charles Dupin joua un rôle important dans l'établissement des plans du canal de Suez, comme rapporteur de la commission internationale. Il occupa donc une place éminente dans le monde scientifique et économique, international aussi bien que français. Enfin, s'inspirant des méthodes qu'il avait vu utiliser à l'Ecole des sciences appliquées aux arts de Glasgow, il créa des cours industriels au Conservatoire des Arts et Métiers où il enseigna lui-même

1. Voir les articles anonymes sur son ouvrage dans la *Quarterly Review* d'octobre 1821 et de janvier 1824.

2. Fusée garnie d'une mèche et projetant en éclatant des fragments meurtriers.

la géométrie et la mécanique, tandis que Jean-Baptiste Say fut chargé de l'économie politique. Il fut aussi l'instigateur du grand mouvement en faveur des cours gratuits des sciences appliquées, mouvement qui devait se développer considérablement par la suite dans toutes les grandes villes de province.

CHAPITRE VIII

TOURISTES ET HOMMES DU MONDE

Louis Simond. — Nougaret. — Desquiron de Saint-Agnan. — Crapelet. — Olivier de la Blairie. — Quatremère de Roissy. — Madame d'Avot. — Eusèbe de Salle (Arcieu). — Léon de Buzonnière. — Amédée Tissot. — Le Comte d'Orsay. — Edouard de Montulé. — Astolphe de Custine. — Le vicomte Walsh.

A côté des personnages marquants se trouvent un grand nombre de touristes et quelques hommes du monde voyageant pour leur agrément personnel. L'un des premiers de ce long défilé de voyageurs qui passent et repassent le détroit est Louis Simond. La première édition française de son livre parut en 1816¹. Quelques témoignages contemporains nous apprennent que son récit eut un vif succès² et fut fort apprécié à l'époque où il parut. Simond avait un avantage inestimable sur la majorité des voyageurs : il parlait couramment l'anglais qui, nous assure-t-il, lui était devenu par un long usage aussi facile et plus familier que sa langue maternelle³. Rien d'étonnant, d'ailleurs, à cela, car ce voyageur revenait directement d'Amérique où il avait résidé plus de vingt ans et où il avait épousé une Anglaise qui l'accompagna dans son voyage. De fait, son récit, qui se compose de deux volumes et qui est rédigé sous forme de journal, fut d'abord écrit en anglais et l'auteur le traduisit par la suite pour le faire publier à Paris. Chez lui, aucune prétention littéraire, aucun souci de l'érudition, sa narration n'est qu'une causerie familière, souvent spirituelle, parfois paradoxale, avec des phrases inachevées et quelquefois même incorrectes. Mais son *Voyage* est vivant et amusant et se lit encore aujourd'hui avec intérêt. Par bonheur, Simond ne cherchait point la gloire littéraire,

1. Simond, *Voyage d'un Français en Angleterre pendant les années 1810 et 1811*. Paris, 1816, 2 vol. in-8°.

2. E. Delécluze, *Souvenirs de Soixante années*, p. 119.

3. Simond, Préface, p. 1.

son seul objet, nous dit-il, était de permettre à ses amis lointains de le suivre pas à pas dans ses pérégrinations à travers l'Angleterre et de les tenir au courant de ce qui se passait chez ses hôtes britanniques¹. Ce qui rachète chez lui la médiocrité du style, c'est l'indépendance de jugement, la sincérité et la bonne foi constantes de l'auteur. Il dit tout ce qu'il pense et souvent ce que probablement personne, si ce n'est lui, n'aurait pensé. Voilà sans doute ce qui lui a fait trouver faveur aux yeux de Stendhal qui approuve la sincérité de ses jugements artistiques et qui admire le courage avec lequel il loue hardiment ce qui lui plaît². En outre, les circonstances permirent à Simond de tirer le plus grand profit de son voyage, car il passa en Angleterre une période de deux ans « sans affaires, sans devoirs, sans intérêts³ », libre de se livrer entièrement à son enquête et de jouir pleinement de son séjour.

Il débarque à Falmouth. Dans son trajet à travers les comtés de Cornouailles et de Devon, il a le loisir de remarquer la propreté des auberges et des maisons, de noter l'air de santé et la mise soignée des villageois, d'admirer le paysage, de faire l'éloge des voitures publiques et des auberges : il conclut que l'Angleterre mérite d'être appelée « le pays des commodités ». Arrivé à Londres, il s'avoue désillusionné, tout lui paraît d'un « gris de fer noirâtre », racheté, il est vrai, par la propreté intérieure des maisons. Il s'installe dans un appartement garni, tout près de Portman Square, à cette époque un des plus beaux quartiers de Londres. Il a des connaissances très variées dans la société londonienne, il fréquente aussi bien l'aristocratie de naissance que celle d'argent, il a des relations d'amitié avec des artistes aussi bien qu'avec des commerçants et il compte parmi ses amis des pauvres aussi bien que des riches. Ses journées se passent à explorer la ville et les environs ; un jour, c'est le British Museum qui l'intéresse, un autre jour, c'est l'église Saint-Paul qui le retient. Il n'a « rien vu de plus noble, de plus riche, de plus magnifiquement simple et de mieux proportionné⁴ ».

1. Voir Préface, p. VI.

2. « L'action courageuse qu'ils accomplissent est la base de bon goût, louer hardiment ce qui fait plaisir ; de là mon admiration pour M. Simond, de Genève, qui plaisante le *Jugement dernier* de Michel Ange. L'immense majorité des voyageurs pensait comme M. Simond, mais n'osait pas le dire. » (Stendhal, *Promenades dans Rome*, t. I, p. 198).

3. Simond, Préface, p. VII.

4. *Ibid.*, I, p. 26.

Il y retourne pour assister à une audition musicale d'un oratorio de Hændel, mais la musique de Hændel le laisse froid ; ce n'est qu'une « belle harmonie, sans chant, sans mélodie, une suite de beaux sons qui n'expriment ou plutôt n'inspirent rien¹ ». Il assiste aussi aux séances de l'Institut Royal et suit les cours de chimie de Sir Humphrey Davy. En même temps il s'enquiert de la politique et se rend à une séance du Parlement, « l'assemblée la plus gaie » qu'il ait jamais vue. De plus, il visite les galeries et les musées et s'intéresse à la peinture, au sujet de laquelle il émet des idées curieuses. Fuseli lui fait l'effet d'avoir « une indigestion de génie » et il avoue avec franchise que Raphaël lui paraît « dur comme des découpures : toujours la même expression et cette expression l'absence de toute expression ! et puis, dans le fond, ces paysages indigo, avec des arbres qui ressemblent à des balais² ».

Par manière de distraction, il se rend à un *roul*, mais cette réunion bien anglaise n'est guère de son goût et il ne tarde pas à s'esquiver. Il trouve aussi le temps de faire des excursions dans les environs et visite Richmond, Kew et Greenwich. Il est en admiration devant le luxe et l'élégance des magasins. Il s'étonne de l'ordre qui règne dans les rues londoniennes malgré l'absence de toute police. Son œil attentif note maint détail de mœurs. C'est ainsi que le jour de l'anniversaire du roi, il remarque que les dames sont habillées à la mode d'il y a un demi-siècle. « Elles s'y rendent [à la Cour] dit-il, en chaises à porteur... il est vraiment curieux de les voir arriver à la file, leurs grands paniers repliés comme deux ailes et braqués en avant, la tête fixée entre deux, le visage relevé afin de faire place derrière pour la coiffure qui a bien une coudée de haut³ ». Il remarque que les rince-bouche sont en usage dans les dîners du beau monde, mais il ajoute qu'on s'essuie ordinairement les mains et la bouche avec la nappe, les serviettes n'étant pas encore d'usage général⁴.

Mais Simond ne s'attarde pas outre mesure dans la capitale, il est impatient de voir les provinces. Aussi se met-il en route pour faire sa grande tournée, passant par l'ouest de l'Angleterre, parcourant le pays de Galles et l'Ecosse et revenant ensuite à Londres par l'est et le centre. Il est très sensible

1. Simond, I, p. 191.

2. *Ibid.*, I, p. 119.

3. *Ibid.*, I, p. 217-218.

4. *Ibid.*, I, p. 67.

aux paysages et se complaît à les décrire. Il est plus ou moins déçu dans la vallée du Wye et trouve que Gilpin l'a surfaite; par contre, le pittoresque du paysage gallois l'enchanté; il ne se lasse pas de le contempler et d'admirer la coquetterie et la propreté des habitations. Dans le pays de Galles, les maisons sont « blanches à éblouir », « chaque *collage* a ses roses et chèvrefeuilles », et Simond de s'écrier : « Ce peuple est un des plus heureux qui existe¹ ». Il trouve même le temps de s'intéresser à la langue galloise et croit découvrir des ressemblances entre le gallois et le français; il a même soin pour faciliter la prononciation des noms de lieux gallois, d'improviser une sorte de transcription phonétique.

Arrivé dans les *Highlands*, il est sincèrement ému par la grandeur et la sombre majesté de ces solitudes : vallées après vallées « toujours vertes, profondes, nues et solitaires », où rien ne gâte « le fini et la grandeur de l'ensemble ». Il a le sentiment de la montagne et admire ce qu'il y a en elle de grandiose. Devant le lac Katrine son enthousiasme s'élève encore. « Il n'y a rien à changer, s'écrie-t-il, à la composition de ce paysage, tout y est magnifique et parfait² ». A l'encontre de la majorité des voyageurs de cette époque, il n'évoque devant ces lieux aucun souvenir d'Ossian; il ne prononce même pas son nom. Il est probable, comme remarque M. Van Tieghem³ dans son livre *Ossian en France*, qu'il avait quitté la France trop tôt pour avoir connu la grande vogue d'Ossian. A Edimbourg, qu'il trouve une ville bien singulière, « avec la vénérable saleté de l'ancienne ville » et « l'alignement, l'ordre, la lumière et la propreté de la nouvelle ville », il passe trois mois des plus agréables et il la quittera avec un véritable regret. Au moment de partir il s'écrie : « Je ne connais aucun lieu où à tout prendre, il fût plus agréable de passer sa vie⁴ ». Il y fait des rencontres intéressantes, par exemple celle de Dugald Stewart et de Sir Joseph Banks et il se lie avec Jeffrey, rédacteur de la fameuse *Revue d'Edimbourg*.

Chose étrange, l'Université d'Edimbourg, alors à l'apogée de sa gloire, n'occupe relativement que peu de place dans son récit. Au reste, il avoue ailleurs qu'il sait peu de chose du système d'éducation anglais et en ce qui concerne l'Univer-

1. Simond, I, p. 282, 283.

2. *Ibid.*, I, p. 445.

3. Voir Van Tieghem, *Ossian en France*, t. II, p. 415.

4. Simond, II, p. 65.

sité de Cambridge, il se contente de reproduire les renseignements d'un guide professionnel qui l'avait piloté. Par contre, il paraît s'intéresser à l'éducation primaire. Il visite une des *Lancaster Schools*, mais ne semble pas en être enthousiasmé. A Newcastle, où il tente l'expérience de descendre dans une mine, il lance une de ses boutades : les mineurs, d'après lui, jouissent d'une meilleure santé que les gens qui travaillent à l'air parce que la régularité de la température les garantit de beaucoup de maladies.

Simond n'a aucun goût pour l'antiquité : vieux et laid sont synonymes pour lui. A Blenheim, les tapisseries des Gobelins qui décorent les appartements lui paraissent de fort mauvais goût. A Westminster, « les peintures du vitrage ne valent rien, les murs de l'intérieur surtout sont trop noirs... et les sculptures de l'extérieur dévorées par le temps¹ ». De même, les pittoresques villes de Chester et de York ne l'intéressent point, il leur préfère de beaucoup la modernité de Liverpool qui lui rappelle New-York. Oxford aussi lui semble au premier abord « vieux, poudreux et vermoulu² ». Il se ravise plus loin, il est vrai, car il ajoute qu'il est « impossible de donner une idée des beautés de détail que le ciseau gothique a déployées avec tant de profusion sur une multitude d'édifices³ ».

S'il se trompe souvent dans ses jugements touchant les arts, s'il ne sait pas apprécier les monuments et tout ce qui a un intérêt archéologique, il est, par contre, assez clairvoyant dans ses observations sur la politique et la vie sociale.

En rentrant à Londres après une absence de neuf mois, il ne se montre guère plus enthousiaste qu'au début pour la capitale. C'est une ville « sans grands défauts et sans grandes beautés ». Pendant le temps qui lui reste, il continue son étude de la capitale et de la vie anglaise. Il se rend souvent aux séances du Parlement où il entend Huskisson et Tierney parler de la dépréciation de la livre sterling et de la question des billets de banque. Il assiste à un combat de boxe. Il fréquente les concerts et les théâtres; il s'extasie sur la célèbre cantatrice Catalani, qui est à son avis « un véritable prodige de chant et de jeu », et porte aux nues le jeu de Mrs. Siddons. En même temps, il s'informe des sectes religieuses, s'intéresse

1. Simond, II, p. 163.

2. *Ibid.*, II, p. 146.

3. *Ibid.*, II, p. 150.

à la liberté de la presse, s'occupe de l'administration judiciaire, s'enquiert des causes de la détresse commerciale et conclut d'une façon fort inattendue en disant que le seul remède à cette dernière est « qu'un moindre nombre de jeunes gens prenne la navette et un plus grand nombre le mousquet ou monte à bord des vaisseaux¹ ». Simond est d'ailleurs un partisan fervent du libre échange : « C'est un spectacle singulier, écrit-il, que de voir les nations de l'Europe faisant mutuellement les plus grands efforts pour renverser ce beau système d'échange, effet et cause de la civilisation qui rend chaque avantage particulier commun à tous, et multiplie la facilité comme le moyen de jouir² ». Il étudie aussi avec assez de soin la question de l'empire anglais aux Indes et cherche à démontrer qu'on est tenté d'exagérer l'importance du commerce de l'Angleterre en Asie; il est d'avis qu'il faut chercher au contraire la cause et les sources de la richesse nationale dans la civilisation du pays, dans la grande division du travail et la supériorité de ses machines.

Il termine en consacrant une trentaine de pages à l'histoire de l'Irlande depuis la conquête par les Anglais en 1172, et il cite des autorités telles que Sir William Petty, Sir Arthur Young et Gordon. Sur l'état de l'Irlande contemporaine, il renvoie ses lecteurs à un article de la *Revue d'Edimbourg* du mois de novembre 1810. Quant à lui-même, il est tenté d'imputer le mécontentement et l'agitation politique de l'Irlande à des raisons morales plutôt que matérielles. « Elle consiste, dit-il non sans acuité de jugement, essentiellement dans le souvenir traditionnel de toutes les abominations commises et souffertes qui produit une véritable aliénation mentale et fait des Irlandais une sorte de nation de fous. Il faudrait éloigner tout ce qui sert à rappeler ce souvenir et substituer petit à petit des idées nouvelles par un système d'éducation publique simple et à la portée de tous³ ».

En juillet 1816 parut un article anonyme sur le voyage de Simond dans la *Quarterly Review* où l'auteur loue l'impartialité et l'esprit de modération qui caractérisent l'ouvrage.

1. Simond, II, p. 286.

2. *Ibid.*, II, p. 375.

3. *Ibid.*, II, p. 432.

Nougaret, en qui l'on ne saurait guère voir autre chose qu'un infatigable compilateur, publie en 1816 son *Londres, la Cour et les Provinces d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande*. Le sous-titre indique bien le contenu de l'ouvrage : *Esprits, Mœurs, Coutumes, Habitudes privées des habitants de la Grande-Bretagne*. Nos recherches ne nous ont fourni aucun indice permettant de croire qu'il ait réellement fait un voyage en Angleterre. Au reste, il n'y a rien dans son ouvrage qui révèle un contact direct de l'auteur avec le peuple dont il trace le portrait. Nous inclinons donc à penser, d'accord en cela avec l'auteur anonyme d'un article publié par la *Quarterly Review* en juillet 1816, que Nougaret a lu des ouvrages sur l'Angleterre, entre autres celui de Grosley et la *Collectanea* de Joseph Miller, et qu'il leur a sans vergogne emprunté des opinions et des observations¹. Il a de la sorte compilé un ouvrage dont le titre à lui seul était certain de plaire au public. En outre, son besoin continuel d'argent le forçait à profiter du vent qui soufflait et à satisfaire le goût du jour. Il est doué d'une facilité prodigieuse, d'une persévérance que rien ne rebute, mais il ne réussit pas à faire un livre vivant, car jamais il ne donne l'impression de la chose vue et son livre ne possède aucune qualité pittoresque.

La proximité de l'Angleterre, la supériorité de son gouvernement et l'originalité de ses habitants, voilà, nous dit-il, les raisons qui l'ont poussé à peindre ce tableau de la vie anglaise. Son ouvrage se compose de deux volumes de plus de quatre cents pages chacun. Il contient beaucoup d'anecdotes plaisantes que l'auteur intercale à tout propos parmi ses descriptions et ses réflexions, afin de « piquer la curiosité » et de faire bien connaître le caractère particulier et le génie original de ces insulaires².

Son livre contient d'interminables développements et de fastidieuses longueurs; il ne se borne pas à nous entretenir des mœurs; il parle aussi de la politique, des beaux-arts, de la religion, du commerce, le tout avec une facilité et une abondance qui ne sauraient compenser pour le lecteur le manque de chaleur et de vie. La capitale anglaise, ses monuments et ses clubs, les courses de chevaux et les paris, les filous et les

1. Voir l'article anonyme dans la *Quarterly Review*, juillet 1816 (article XCII).
2. Nougaret, Préface.

voleurs, les chemins et les voitures publiques, la chasse et les boxeurs, les combats de coqs, de taureaux et d'ours, les *watchmen* et les mendiants retiennent son attention non moins que le parlement et les lois, les ministres et les élections, les impôts et les prisons, la peine de mort et la déportation, les manufactures et les négociants, l'administration et la cherté de la justice, l'Eglise anglicane et les sectes, les sociétés littéraires et scientifiques, les beaux-arts et l'architecture. Joignez à cela la célébration de la Noël, la recette du fameux *plum pudding*, la fête de *Saint Valentine* et celle du premier mai, les mariages romanesques de Gretna Green, les usages de table, la passion des Anglais pour l'équitation, leur taciturnité, l'ivrognerie du peuple, les bizarreries du caractère national. Il cherche de son mieux à mettre en relief autant de traits et de singularités qu'il en peut trouver, mais le lecteur est vite fatigué de ce délayage fastidieux et sans originalité.

*
* *

En 1817, Desquiron de Saint-Agnan publia un ouvrage où il eut l'ambition de nous donner un *Tableau descriptif, moral, philosophique et critique de Londres en 1816*¹. Voilà qui promet d'être à la fois instructif et intéressant. Mais à la lecture, hélas ! comme on est déçu ! Cet ouvrage au titre prétentieux n'est qu'un récit plat et banal, sans entrain et sans vie, où l'auteur se contente de nous donner une description consciencieuse et détaillée, il est vrai, mais sèche et monotone, de la capitale et de la vie anglaises. L'aspect général de la ville, sa rivière et ses ponts, ses maisons de briques rouges, les magnifiques trottoirs qui bordent les rues, retiennent quelque temps l'attention de l'auteur. Ensuite, il nous entretient longuement des principaux aliments et des boissons des Anglais, allant jusqu'à nous donner quelques recettes culinaires. Il n'ignore pas non plus les préoccupations de la sociologie et de la politique : les lois criminelles, les élections, les défauts du mode de représentation, la liberté de la presse ne l'intéressent pas moins que la mendicité, le vol, les loteries et les courses de chevaux. Le commerce aussi paraît l'intéresser vivement. Il y consacre une vingtaine de pages, s'at-

1. A. T. Desquiron de Saint-Agnan, *Tableau descriptif, moral, philosophique et critique de Londres en 1816*, Paris, 1817, 2 vol. in-8°.

tardant à nous donner des descriptions détaillées des principaux lieux de rendez-vous des négociants, la Bourse et la Banque. Sur les monuments et les divertissements de la capitale, il ne tarit pas, chaque monument est successivement l'objet de son attention, mais ses longues descriptions sont assez ternes. Il n'est pas indifférent non plus aux choses d'art. Mais dans tout cela on cherche en vain la note personnelle, quelques détails pittoresques qui trahissent la vision directe et, par contre, l'on y trouve bon nombre d'inexactitudes.

Après avoir tout passé en revue, l'auteur termine en déclarant que l'âme de Londres le saisit d'admiration, tandis que son aspect extérieur le « choque » et « l'attriste ».

Mais nous fermons avec plaisir ce livre ennuyeux.

*
* *

*Les souvenirs de Londres en 1814 et 1816*¹ furent publiés en 1817, d'abord sans nom d'auteur. Ce livre est dû à Crapelet, imprimeur à Paris, auteur à ses heures et artiste en son métier. L'ouvrage que nous considérerons ici se compose de deux parties : la première, écrite sous forme de lettres, contient les souvenirs proprement dits de Crapelet, tandis que la seconde partie est une description de Londres au point de vue historique et au point de vue littéraire. La seconde partie de l'ouvrage n'a qu'un intérêt secondaire pour nous, car seuls les souvenirs personnels de l'auteur nous intéressent vraiment. Mais il faut avouer que, même dans la première partie du livre, il n'y a rien de bien neuf.

Il donne quelques renseignements précis qui, par moments, font de son livre un prospectus d'agence de voyages. Ainsi, il avertit les voyageurs de se méfier des agents de paquebots qui courent les hôtels à la recherche des passagers. Il note que la durée moyenne de la traversée de Douvres à Calais est de quatre heures et qu'on n'est nullement retardé à Douvres par le bureau des passeports, car on y simplifie les formalités autant que possible. Il indique aux voyageurs un hôtel à Douvres qui a l'avantage inestimable d'être tenu par un Français.

Il s'extasie, comme les autres, devant la beauté des routes et la propreté des maisons, fait les remarques habituelles

1. G. A. Crapelet, *Souvenirs de Londres en 1814 et 1816 suivis de l'histoire et de la description de cette ville dans son état actuel*, Paris, 1817, in-8°.

sur la monotonie de la cuisine, a le même étonnement devant la grandeur de la capitale qui lui paraît former à elle seule « plusieurs villes ». Il éprouve la même déception devant le manque de sociabilité des Anglais. Et Crapelet de se demander tristement où trouver dans cette immense ville « ces sociétés charmantes qu'animent une douce gaité, une conversation piquante et surtout nos Parisiennes incomparables¹ ». La visite des monuments provoque de sa part le même aveu de déception qu'on trouve chez tant d'autres. Les Chambres des Lords et des Communes le désappointent. D'ailleurs Crapelet paraît assez indifférent aux monuments historiques. A Westminster, il remarque non pas la beauté de l'architecture ou le coloris des vitraux, mais les tombeaux du jeune Louis-Philippe d'Orléans et de Saint-Evremond. Le Français en lui est flatté de trouver que ce dernier repose tout près de Shakespeare. « La place est honorable, sans doute », dit-il, mais il ajoute avec un soupir : « ne fut-elle pas chèrement achetée par quarante ans d'exil dans ce pays² ? »

Comme tout voyageur, il tient à honneur de faire les excursions classiques à Greenwich et à Richmond. Les courses d'Epsom, la foire de Stepney où les manières brutales et les vociférations de la populace anglaise semblent aux yeux et aux oreilles inaccoutumés de notre voyageur être le prélude perpétuel d'un combat qui n'éclate jamais ; la brasserie gigantesque de Barclay et Perkins où il est stupéfait d'avoir pu marcher pendant plus d'une heure sur une double rangée de cuves contenant chacune de deux mille à deux mille cinq cents « quartauts » de bière, une séance de quakers dont « le silence » et « le sérieux imperturbable » faillirent lui faire perdre le sien ; une visite à Vauxhall, les bazars londoniens et les boxeurs, telles sont les particularités bien britanniques qui ne manquent pas d'intéresser Crapelet.

Il termine son récit en exprimant l'espoir d'une meilleure entente entre les peuples : « Espérons, dit-il, que la longue rivalité des deux pays qu'on s'était efforcé de convertir en haine réciproque des individus, ne sera plus animée que par de généreux sentiments, tous dirigés vers le bonheur des deux peuples »³.

Si le livre de Crapelet ne contient rien de bien remarquable, du moins il ne nous ennuie pas comme celui de Desquiron de Saint-Agnan.

1. Crapelet, p. 17.

2. *Ibid.*, p. 31.

3. *Ibid.*, p. 160.



Le livre d'Ollivier de la Blairie est d'une lecture amusante¹. Cet auteur, chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, ne sera certes pas accusé d'anglomanie. Il dit dès la seconde page que le séjour en Angleterre des émigrés et des prisonniers de guerre n'a pas manqué de rectifier le jugement des Français sur « les perfections imaginaires » de leurs voisins les Anglais. Le tableau qu'il nous fait de ces derniers n'est pas à leur honneur. D'ailleurs, il se vante de ne pas parler en ignorance de cause : il a résidé trois ans en Angleterre. Il prétend même connaître la langue du pays aussi bien que la sienne. « ce qui, dit-il, m'a mis à même de porter des jugements moins hasardés² ». Il se fait en réalité de grandes illusions sur sa connaissance de l'anglais. Les quelques phrases anglaises que nous trouvons sous sa plume sont très incorrectes.

Il a le bon sens de noter que la race britannique n'est pas homogène et dès le début de son livre, il a soin de déclarer que le tableau qu'il trace de ses voisins ne s'applique point aux Irlandais, « de braves gens » qui ne ressemblent en rien à leurs conquérants, ni aux Ecossais qui, selon lui, sont regardés par les Anglais comme étrangers et que, par conséquent, ceux-ci détestent comme ils détestent toutes les nations. Il prétend que le peuple anglais est tombé très bas dans les lettres et dans les sciences. De plus, cette prétendue liberté dont se targue le peuple anglais n'est « qu'une chimère, un vain fantôme ». Où est la « liberté du peuple », s'écrie Blairie, « lorsque des soldats gorgés de liqueurs fortes *pressent* à coups de bâton et de baïonnette d'infortunés pères de familles... pour aller se faire tuer sur les vaisseaux du roi Georges³ ». Ce n'est pas lui non plus qui prodiguera des louanges à la liberté de la presse; loin de la prôner, il n'y voit que des occasions de lancer des « injures » et des « satires », qui en France conduiraient un homme en prison. De même, le gouvernement et le parlement sont dirigés par l'intérêt personnel et l'ambition individuelle. Le « prétendu palladium des libertés anglaises ressemble, dit-il, aux oracles de la sibylle que les prêtres ministériels interprètent selon les circonstances et selon leurs

1. Ollivier de la Blairie, *Un mot sur les Anglais*, Paris, 1818, in-8°, pièce.

2. *Ibid.*, p. 2.

3. *Ibid.*, p. 12.

besoins¹. D'ailleurs, cette Angleterre où la vente des femmes est un spectacle de tous les jours est aussi le pays où l'on ne peut point circuler avec sécurité, tant les routes sont infestées de voleurs, que les Anglais « ménagent » de peur que leur race ne « s'éteigne. » Enfin les Anglais sont le plus intolérant de tous les peuples.

Il se croit cependant tenu d'ajouter quelques mots d'éloges, tout en riant des « sottises de l'insulaire » et en s'indignant de ses vices. Il est prêt à admettre que nulle part on ne trouve tant de générosité. Il est même disposé à croire que dans nul pays, les sciences et les lettres n'ont de si puissants protecteurs. Il est également obligé de reconnaître que le gouvernement anglais mérite de vifs éloges pour les encouragements accordés à l'agriculture et au commerce. Blairie termine son livre par une réjouissante apostrophe à John Bull : « Détruisez ces barrières de haine élevées entre vos voisins et vous, par vos stupides préjugés, votre politique barbare et vos prétendus intérêts nationaux,... déposez cette arrogance ridicule, cette vanité puérile qui vous rendent la risée de toutes les nations; cessez de vous abrutir dans le vin..., ne vous rompez plus les mâchoires à coups de poing, car ce sont des instruments plus utiles encore chez vous qu'ailleurs... et je cesserai de vous dire des injures, je ne vous fixerai plus dans nos rues avec des yeux furibonds, et les mots drôle, faquin, fat, polisson, ne sortiront plus de mes lèvres à votre rencontre..., en un mot je cesserai de vous haïr, je ferai même mon possible pour vous aimer² ».

Evidemment, on pourrait reprocher à Blairie de généraliser à l'excès. Dans son désir d'amuser et, ajoutons-le, d'étonner, il grossit parfois le trait jusqu'à la caricature. Mais ses portraits, si amusants dans leur exagération, provoquent le sourire plus que l'indignation et nous font rire plutôt qu'ils ne nous choquent.

*
* *

Quatremère de Roissy publie en 1819 son *Londres pittoresque*³. L'auteur, ancien conseiller du Châtelet, un des collaborateurs à la *Biographie Universelle*, s'autorisant de non

1. Ollivier de la Blairie, p. 16.

2. *Ibid.*, p. 46-47.

3. Quatremère de Roissy, *Londres pittoresque*, Paris, 1819, in-12.

moins de sept voyages outre-Manche « avec séjours plus ou moins longs », reproche à ses compatriotes qui visitent l'Angleterre de transporter là-bas avec eux leurs préjugés nationaux qui nuisent à leur manière de voir et de s'ériger en juges sans avoir une connaissance suffisante du pays et de ses habitants. Quant à lui, qui se considère autrement qualifié qu'eux pour décrire l'Angleterre, il sera très circonspect et ne se hasardera à porter un jugement catégorique ni sur le caractère national ni sur les mœurs du pays. Il se bornera, pour sa part, à parler « du matériel et de l'extérieur ». De plus, il nous promet d'apporter à son récit « la scrupuleuse exactitude » qu'il a mise dans ses recherches et ses observations. Au demeurant, il avoue qu'une de ses principales préoccupations sera la description des monuments et il ajoute, pour préciser, qu'il n'appelle monuments que les édifices de style romain.

Il se rend fort bien compte de la différence qui existe entre les deux capitales. « Ce qui rend, dit-il, un voyage à Londres piquant pour un Français, pour un Parisien surtout, c'est cette singularité qu'à sept lieues de la frontière française, tout soit différent, soit même souvent l'opposé de ce qui est, de ce qui se fait en France. Autre en Angleterre est la manière de bâtir, de se chauffer, d'être couché (on ne reçoit jamais dans la chambre où l'on couche). Autre la manière de manger. Point de soupe proprement dite, point de serviette¹ ».

Le petit livre de Roissy, qui n'est en somme qu'une sorte de guide, nous donne cependant mainte information sur le Londres du jour. Grâce à lui, nous avons quelques renseignements sur les prix des logements, de la nourriture et des divertissements à cette époque. Il constate qu'il y a à Londres comme à Paris de superbes hôtels où l'on est logé luxueusement mais où il faut se résigner à payer cher. Si l'on n'a pas les moyens de s'offrir une résidence aussi élégante il y a des *coffee houses* où l'on est confortablement logé, quoique là encore à un prix assez élevé. Pour le voyageur moyen, il y a mieux. Et Roissy recommande avec insistance une de ces *boarding houses* où, pour le prix modéré de quatorze shillings par semaine, on peut se procurer une chambre à coucher avec petit salon sur la rue, le tout bien propre et confortablement meublé. Pour les gourmets, il y a quantité de restaurants où, pour trois ou quatre shillings, on peut à peu près bien dîner à la française. Du reste, si la cuisine anglaise pêche quelquefois

1. Roissy, Préface, p. 10.

par la monotonie, elle est cependant saine et abondante, les viandes anglaises sont excellentes, le poisson exquis et le jambon d'York sans égal. Dans ces nombreuses *eating houses* où l'on trouve « toutes chaudes dans leur jus de fortes pièces de veau, de bœuf rôti et de mouton », on peut, nous assure-t-il, dîner bien et copieusement pour la modique somme d'environ un shilling. Il est avantageux, conseille Roissy, d'arranger sa visite à Londres de façon à s'y trouver au commencement du mois de mai. « Personne n'est encore à la campagne, le parlement est assemblé. C'est le temps des expositions,... le temps où le Musée Britannique est ouvert au public,... le temps des promenades à Hyde Park, à Kensington »¹.

*
* *

Cette fois, c'est une femme qui prend gaiement le chemin de l'Angleterre et qui brave tous les désagréments et toutes les fatigues de la traversée pour le plaisir de faire un séjour outre-Manche et peut-être aussi avec l'idée préconçue de brosser, à son tour, un tableau de la vie de ce pays, source intarissable d'intérêt pour ses compatriotes. Les *Lettres sur l'Angleterre* de Mme d'Avot² durent avoir une vogue considérable, car une seconde édition revue et augmentée parut en 1821. Sur l'auteur, peu de renseignements nous sont parvenus, nous savons simplement qu'elle écrivit plusieurs livres qui n'ont pas survécu à leur époque et qu'elle traduisit certains contes anglais.

Son séjour en Angleterre dut être de quelque durée. Il semble qu'elle y résida pendant une partie des années 1817 et 1818³. Estimant que nulle nation ne mérite une étude aussi approfondie que la nation anglaise, dès le début du livre elle conseille prudemment à ses compatriotes d'observer ce que ce peuple a de bien afin d'en profiter et d'éviter ce qu'il a de mauvais.

N'attendons pas d'elle des observations profondes sur la politique ou sur la sociologie. Son livre n'est pas un ouvrage savant. Elle s'occupe de choses souvent insignifiantes et elle les décrit dans un style assez médiocre. D'ailleurs, elle s'en rend compte elle-même et, loin d'afficher aucune prétention littéraire, elle réclame dès l'avant-propos « quelque indul-

1. Roissy, p. 97.

2. Mme d'Avot, *Lettres sur l'Angleterre ou Mon Séjour à Londres en 1817 et 1818*, Paris, 1819, in-8°.

3. Voir le sous-titre de son ouvrage.

gence pour les essais d'une plume peu exercée ». Ce qui fait le charme de ses lettres, c'est qu'en les lisant on a la sensation du réel, l'impression que l'auteur a vu de ses propres yeux ce qu'elle décrit et qu'elle prend plaisir à nous raconter simplement et sincèrement les impressions qu'elle a eues et les observations qu'elle a faites pendant son séjour dans la capitale anglaise.

Constatons d'abord que la mer ne l'intéresse pas du tout; elle n'y voit que les désagréments du voyage. Comme tous les voyageurs qui séjournent quelque temps à Londres, elle ne manque pas de faire les excursions habituelles aux alentours de la capitale et de visiter les monuments et les parcs de la ville. Mais les pages qu'elle y consacre sont peu intéressantes. Ce sont à peu près les mêmes remarques qu'on rencontre sous d'autres plumes. Aussi ne nous arrêterons-nous pas à cette partie de ses lettres. Nous nous bornerons simplement à noter qu'elle sait apprécier le gothique et qu'elle a, comme Stendhal, le culte des vieux arbres.

Le caractère national, les mœurs et les modes sont l'objet d'observations plus fines et plus neuves. C'est là que cette Française devient vraiment perspicace et fait preuve d'une compréhension rapide des gens et des choses. Elle est vite contrainte d'avouer que la réalité est loin d'égaler le rêve qu'elle avait fait. « J'ai vécu, dit-elle, au milieu d'eux [les Anglais] et j'y ai remarqué que ce qui prend des formes gigantesques par l'éloignement ou l'obscurité devient une chose ordinaire dès qu'on peut en approcher et en reconnaître les dimensions¹. » Elle ne tarde pas à sonder ce qu'elle appelle les vanités de ce peuple qui paraît de loin si grand et si noble. Elle ne manque pas de railler leur snobisme et leur assujettissement aux convenances, de se moquer de leurs manies, et de tourner en ridicule leur amour de l'ostentation qui choque son bon goût de Française. Même dans leurs divertissements, dit-elle, les Anglaises sont esclaves des convenances. « Ce que l'on est convenu chez ce peuple d'appeler plaisir, est trop subordonné aux préjugés, aux usages, et au ton donné par la classe élevée... Point d'amusements, point de jolies robes, point de bonnets qui ne soient copiés d'après ceux de la duchesse ou de la comtesse une telle². » Elle est frappée dès son arrivée à Douvres par « cet esprit d'ordre, cette uniformité, cette teinte d'ennui »

1. Mme d'Avot, Avant-propos.

2. *Ibid.*, p. 85.

répandus partout, nous assure-t-elle, de la première jusqu'à la dernière ville d'Angleterre. D'ailleurs tout est naturellement sérieux chez les Anglais : « On n'éprouve que deux choses en Angleterre ou un sentiment profond qui tient du romanesque, ou une apathie qui décolore tous les objets... Ici la vie est toute différente [de Paris]; s'amuser d'un rien est un ridicule, vous n'êtes jugé favorablement que si vous avez un maintien sérieux et posé¹ ». Elle se rend vite compte de cette « soif d'or » qui domine la société du jour : « Tout ici est spéculation... Le besoin d'argent est si multiplié et si impérieux que l'on cherche tous les moyens de s'en procurer² ». Elle est loin d'être séduite par le mercantilisme de ces « esprits lourds et inféconds » qui ne cherchent qu'« à faire fortune » et « à vivre commodément ». Elle se rend vite compte que l'esprit de société, tel qu'on le comprend en France, n'existe pas en Angleterre; comment pourrait-il en être autrement lorsque le club et non pas la maison est devenu le rendez-vous habituel des hommes ? « Les hommes, dit-elle, vivant toujours entre eux, ne peuvent avoir qu'une politesse générale, sans ces nuances de délicatesse, ni ces jolis riens qui font le charme et le lien de nos réunions³ ». Elle ne manque pas pourtant d'apprécier l'intimité de la vie de famille et elle goûte fort le confort et la propreté des intérieurs anglais. Aussi fait-elle là-dessus une petite leçon à ses compatriotes, ajoutant qu'« un des moyens les plus sûrs de captiver un mari » est « de savoir lui rendre son intérieur agréable⁴ ».

Elle donne maint détail sur les modes qui échappent aux yeux des hommes. Tout en déplorant l'absence de goût dans la toilette des femmes, elle admet cependant qu'elles ont fait à cet égard quelques progrès. Malgré cela, elles portent leurs jupes encore trop courtes, ce qui est à son gré contraire au « lois de la décence ». Phrase qui amusera les femmes venues au monde cent ans après Mme d'Avot. Elle nous apprend qu'il est de bon ton pour les femmes de sortir accompagnées d'un laquais « d'une taille démesurée ». Ces hommes-là font penser à « des machines organisées pour faire autant de pas et sur la même ligne » que leurs maîtresses. Elle nous fait visiter les bazars londoniens où nous admirons avec elle l'élégance de l'intérieur et la coquetterie de l'étalage. Pour obéir

1. Mme d'Avot, p. 56-57.

2. *Ibid.*, p. 10.

3. *Ibid.*, p. 238.

4. *Ibid.*, p. 163.

à la mode, elle nous amène à l'exposition de broderies de Miss Linwood¹, où « tout ce que Londres a de noblesse et de gens remarquables va s'entasser le matin ». Nous entrons à sa suite dans une maison bourgeoise, et nous demeurons ébahis du luxe des toilettes et de l'élégance de la table. Ainsi, le pittoresque de la vie quotidienne, les mœurs, les vêtements, les coutumes nationales l'intéressent particulièrement. Le théâtre aussi excite son intérêt. Elle nous parle de Kean, de Kemble et de Mathews, en nous laissant deviner sa préférence pour le théâtre classique français. Il faut noter que la littérature ne retient que fort peu l'attention de notre Française. Elle fait cependant quelques lectures comme le *Rasselas* de Johnson et l'*Ormond* de Miss Edgeworth. Miss Edgeworth l'ennuie, ce qui n'est pas fait pour nous étonner. Elle a du goût. Elle sait apprécier le style de Johnson². Du reste, elle profite de son séjour à Londres pour se familiariser avec l'anglais et prend assidûment des leçons. D'autre part, l'agriculture paraît l'intéresser. Elle parle avec quelque détail des améliorations adoptées par les Anglais dans ce domaine, mais elle n'a guère confiance en ces innovations et nous trouvons sous sa plume l'écho de certaines préoccupations du temps. « N'admettons jamais les machines d'aucune espèce qu'ont perfectionnées nos voisins, dit-elle, nous avons des bras, des familles à nourrir, et nous ne pouvons parvenir à ce but qu'en occupant dans nos villages les malheureux³ ». De même, elle déconseille à ses compatriotes d'adopter immédiatement l'éclairage au gaz. « Si l'on accueillait toujours favorablement les innovations, conclut-elle naïvement, que resterait-il aux siècles à venir... Et si tout était découvert, à quoi s'occuperaient les générations futures⁴ ? »

1. Voir Thornbury and Walford, *Old and New London*, t. III, p. 165-166 : « Here [Saville House, Leicester Square] Miss Linwood exhibited her needlework from the year 1800 until her death in 1845... The eastern wing of it was for many years the show-room of Miss Linwood's exhibition of needlework, as mentioned above, which enjoyed a popularity second only to that of Madame Tussaud's exhibition of wax-work in Baker Street... This exhibition [Miss Linwood's] comprised about sixty copies of the best and finest pictures of the English and foreign schools of art, all executed by the most delicate handicraft with the needle, the tapestry « possessing all the correct drawing, just colouring and light and shade of the original pictures from which they were copied ».

2. Mme d'Avot, p. 240-242.

3. *Ibid.*, p. 259.

4. *Ibid.*, p. 270.



Eusèbe de Salle était littérateur et médecin. Ce fut lui qui collabora avec Amédée Pichot à la traduction des deux premiers volumes des œuvres de Byron. Auteur de plusieurs ouvrages de médecine, il a aussi participé à la rédaction de plusieurs recueils littéraires. Il publia ses œuvres sous le pseudonyme d'Arcieu.

Le *Diorama de Londres* fut publié en 1823¹. Cet ouvrage est un tableau des mœurs britanniques de l'époque, limité toutefois à la ville de Londres. Le livre, assez diffus, n'est caractérisé par aucun mérite littéraire; cependant, il est amusant. L'auteur s'occupe peu des paysages; il se borne à noter que le comté de Kent, qu'il traverse pour aller à Londres, est « peu pittoresque ». On doit noter à sa décharge que son voyage eut lieu au mois de février.

Ses premières observations portent sur la cherté de la vie et la dureté des lits qui sont selon lui « plus durs que le tillac d'un paquebot² ». Contrairement à la plupart des voyageurs, il passe sous silence les monuments de Londres. Il décrit les maisons anglaises de l'époque, monotones, sans caractère, hautes de deux ou trois étages, même dans les nouveaux quartiers, et ayant pour toute qualité une propreté impeccable. Il visite la Chambre des Communes, décrit la salle « étroite, mal décorée, incommode », nous fait voir les députés « habillés en veste de cheval, en éperons, la cravache à la main ».

Il consacre une dizaine de pages à l'étude du dandy anglais et à la description de ces brillants équipages qui avaient alors une si grande vogue³. La comparaison qu'il fait à ce sujet avec son propre pays est toute à l'éloge de l'Angleterre : aux tilburys et cabriolets à attelage simple pour la France, correspondent les doubles attelages, au delà de la Manche; de même les équipages français à deux chevaux sont surpassés par les équipages anglais à quatre ou six chevaux, si somptueux que le dandy ne croit pas s'abaisser en prenant lui-même la place du cocher, tandis que l'élégant de Paris a soin de la laisser à des domestiques.

1. M. E. D. S. Arcieu, *Diorama de Londres ou Tableau des mœurs britanniques en 1822*, Paris, 1823, in-8°.

2. *Ibid.*, p. 16.

3. Voir W. M. Thackeray, *The Four Georges*, p. 135; cf. J. Ashton, *The Dawn of the Nineteenth Century in England*, vol. I, p. 245-251.

Il s'intéresse aux repas anglais et proclame la supériorité du rosbif¹. Il décrit le dimanche anglais, solennel pour ne pas dire morne, les rues désertes et les temples remplis. Comme tant d'autres voyageurs, il admire les nombreuses sociétés philanthropiques nées de l'initiative privée. Il consacre plusieurs pages à démontrer que l'Angleterre est le pays par excellence de la liberté, liberté de la parole, liberté de la presse, liberté individuelle. Il étudie les lois de succession qui, selon lui, ont pour résultat de garder les fortunes entre les mains d'un nombre limité de familles. Il démontre que l'Angleterre est le pays de la mendicité en même temps que le pays du gros jeu². La peinture qu'il nous donne des courses d'Epsom est un mélange plutôt amusant d'étonnement naïf et d'admiration enthousiaste : les toilettes brillantes, les décors aux vives couleurs dépassent tout ce qu'avait pu rêver son imagination ; mais il est surtout dérouté par l'attente fiévreuse et les hourras frénétiques de cette foule de cinquante mille personnes. Cela lui semble contradictoire, habitué qu'il est à associer au tempérament de la nation une solennelle gravité et un flegme imperturbable³.

Cette étude des mœurs anglaises est suivie de quelques chapitres sans grande originalité sur l'architecture, les beaux-arts et le théâtre. L'auteur a des goûts classiques et n'apprécie aucunement Shakespeare. Cependant son livre soutient encore la lecture, car il est vivant.

*
* *

Ancien magistrat, conseiller-auditeur à la Cour royale d'Orléans, auteur de *La Religion des Druides* et d'une *Histoire architecturale de la ville d'Orléans*, Buzonnière publia en 1830 à Paris un récit d'un voyage en Ecosse⁴. Ce Français est évidemment le voyageur de profession qui visite un pays en vue d'écrire ensuite une sorte de guide. Il a choisi l'Ecosse en raison du vif intérêt que suscitait alors ce pays par suite de l'apparition des poésies ossianiques et du succès qu'avaient

1. Cf. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 244 : « Le roast-beef égalait la prestance de la Tour de Londres ».

2. W. M. Thackeray, *The Four Georges*, p. 134.

3. Cf. Lord William Pitt Lennox, *My Recollection from 1806 to 1873*, vol. II, p. 27.

4. Léon de Buzonnière, *Le Touriste écossais ou Itinéraire général de l'Ecosse précédé de Souvenirs d'un voyage en Ecosse*, Paris, 1830, in-8°.

obtenu plus tard les romans de Walter Scott. Autre raison, l'Ecosse lui semblait être un champ d'observation assez neuf. Les Français qui avaient écrit des relations de voyage en Ecosse ne s'étaient pas occupés selon lui de « donner une idée précise de la physionomie du pays et des habitants¹ ».

C'est un curieux livre que celui de Buzonnière. Il se compose de deux parties : la première nous donne ses impressions qu'il nous assure d'ailleurs avoir fidèlement notées sur place ; la seconde, écrite à Paris après son retour, contient des renseignements utiles aux voyageurs. Dans la première partie, il décrit la ville d'Edimbourg, constate l'accroissement de la population et note les progrès récents. Il était muni d'une lettre d'introduction pour Walter Scott qu'il ne réussit pas à lui remettre, ce dernier se trouvant alors à York. D'Edimbourg il se rend au lac Katrine. Il est intéressant de noter qu'à l'auberge d'Ard Chin Chrocan près du lac Katrine, il ne découvre sur le registre des voyageurs que deux noms français, ceux de Nodier et d'Eugène Isabey. Sa description du lac Katrine rappelle un peu trop celles de ses prédécesseurs. Il fait aussi une comparaison entre le catholicisme et le protestantisme et un parallèle entre les Anglais et les Ecossais. Au retour, il visite Gretna Green et passe par Carlisle.

La seconde partie de son ouvrage qui s'intitule *Le Touriste écossais* contient, comme nous l'avons déjà dit, des renseignements utiles aux voyageurs au sujet des auberges et des diligences. Il y indique les saisons où il faut visiter l'Ecosse, donne des conseils sur la manière de voyager, recommande à ceux qui veulent étudier la langue écossaise de lire les romans de Walter Scott et les poésies de Burns et de Hogg. Il engage les Français à consulter le plan de la ville d'Edimbourg par Knox, propose des buts de promenades et d'excursions. Bref ce n'est qu'un guide de voyage.

*
* *

Amédée Tissot, auteur de tragédies, de comédies, d'un opéra comique qui ne fut jamais joué et de brochures politiques, est bien oublié aujourd'hui. Novateur audacieux, il écrivit un livre sur le projet d'une langue universelle et fit paraître encore à Paris une brochure, *Paris et Londres comparés*, pleine d'idées originales et de suggestions hardies.

1. Buzonnière, note préliminaire.

La première partie n'est qu'une longue diatribe sur le manque d'hygiène de Paris, le désordre et la saleté des rues, et sur la mauvaise organisation des pouvoirs municipaux. « On dirait, s'écrie-t-il, que les rues de Paris ne sont faites que pour des gens qui ont voiture... C'est une espèce de supplice que de marcher sur cet amas de cailloux raboteux¹ ». Et plus loin : « Paris est le purgatoire des gens qui n'ont pas entièrement perdu l'odorat. Les eaux fétides, échappées de toutes les maisons, croupissent dans les rues déjà infectées par le fumier de cinquante mille chevaux. Dès le matin, de vieilles portières viennent déposer dans la boue du ruisseau leur tribut de malpropreté² ».

Le tableau qu'il donne de Londres en fait un séjour enchanteur : lumière, propreté, rues spacieuses et beaux parcs, voilà les traits caractéristiques de Londres. « Avec quelle liberté l'on y respire un air pur, sans être obligé, comme à Paris, de détourner les yeux à chaque pas et de suspendre sa respiration³ ».

Mais tout n'est pas parfait, même à Londres. La cuisine anglaise est « celle d'un peuple sauvage », les lits anglais sont durs, les femmes du peuple sont mal mises et se tiennent mal. Il suggère d'envoyer en Angleterre des maîtres de danse pour apprendre aux Anglaises à se bien tenir, des modistes et des couturières pour leur confectionner de jolies toilettes et des matelassiers français pour améliorer leurs lits. Ensuite, comme remède à la tristesse, il engage les Anglais à manger moins de viande, à boire plus de vin et surtout à profiter du dimanche pour danser et aller au spectacle. Mais Tissot ne se contente pas d'établir un parallèle entre Paris et Londres, il propose toutes sortes d'améliorations qui font de lui un vrai novateur. Pour Paris, il souhaite des transformations de tous genres destinées à l'embellissement et à la salubrité de la ville ; il veut élargir les voies publiques, ajouter des terrasses aux maisons, les décorer de statues, chauffer les appartements et y installer des ascenseurs ! Il suggère même qu'un nombre limité d'étrangers soient invités à voter avec les Français, afin de donner à la législation de la France « ce caractère d'universalité qui est celui de la raison et qui doit un jour rapprocher toutes les constitutions⁴ ».

1. Tissot, p. 6-7.

2. *Ibid.*, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 8.

4. *Ibid.*, p. 83.



Au printemps de 1821, le comte d'Orsay passa, lui aussi, le détroit. Il était accompagné dans son voyage par son beau-frère et sa sœur, le duc et la duchesse de Guiche. En d'Orsay, nous avons affaire à un voyageur différent de tous les autres. Ce jeune homme de vingt ans était le plus parfait des dandys et régnait déjà parmi les élégants de la capitale française où il traînait à sa suite tout une cour de petits maîtres¹. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il ait été attiré vers ce Londres qui était alors le centre du dandysme et qui d'ailleurs réunissait toutes les élégances et toutes les splendeurs de la vie mondaine. Au reste, l'anglomanie qui commençait à se développer en France avec le romantisme avait prôné le dandysme à la Brummell et avait lancé les modes d'outre-Manche, de sorte que tous les petits maîtres de la Chaussée d'Antin singeaient les costumes et adoptaient les usages des Anglais. Dès son arrivée à Londres, d'Orsay fit sensation et à peine installé se fit suivre par tout un cortège de jeunes élégants qui prenaient modèle sur lui et s'efforçaient de l'imiter en tout². Après un mois de séjour, il réussit même à enlever le sceptre de la mode au fameux Brummell et devint dès lors l'autorité suprême en tout ce qui concernait l'élégance. Selon le témoignage de Byron, il eut un succès éclatant : « Vous avez réussi à Londres, lui écrit le poète, mieux que personne depuis le règne de Charles II³ ». Ajoutons que d'Orsay se faisait une gloire d'être ouvertement impertinent et tenait particulièrement à se faire remarquer par son insolence. Ainsi il tutoyait familièrement tout le monde et dès lors, cela devint la mode pour tous ceux qui se piquaient d'élégance de se montrer arrogants dans leurs façons et d'affecter le sans-gêne dans toutes leurs actions⁴. Pendant son séjour à Londres, il visita fréquemment Almack's où il put se mêler à l'élite de la haute société londonnienne et où il était sûr de rencontrer les rois de la mode anglaise à qui il sut bientôt donner le ton et imposer ses manies. On pense bien que d'Orsay ne manquait pas aussi de paraître à l'heure voulue tous les jours à Hyde Park où

1. Voir Maurice Lecomte, *Le Prince des Dandys, le Comte d'Orsay*.

2. Contades, *Le Comte d'Orsay*, p. 10.

3. Cité par Jacques Boulenger, *Sous Louis-Philippe : les Dandys*, p. 51. Cf. M. Lecomte, *ouvrage cité*, p. 72.

4. Voir Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 247. « Rien ne réussissait à Londres comme l'insolence ».

il galopait sur son pur sang et sautait les barrières avec une témérité qui tenait l'haleine des spectateurs suspendue et étonnait et ravissait à la fois les Anglais¹. Nous pouvons l'imaginer se rendant vers trois heures de l'après-midi à Bond Street qui était alors le rendez-vous du monde élégant de Londres et où tous les dandys se plaisaient à promener leur fatuité et à lorgner les belles dames. Sans doute allait-il souvent chez Crockford où l'on jouait un jeu d'enfer ; il fréquentait aussi très probablement les restaurants à la mode, Long dans Bond Street où Byron allait souvent et le Grillon dans Albemarle Street.

Mais d'Orsay ne se bornait pas uniquement à lancer la mode. Il voulait aussi se faire remarquer comme artiste. Il dessinait, peignait des médaillons et même il sculptait. Il s'occupait aussi de littérature et pendant son séjour en Angleterre, il rédigea une sorte de journal où il relevait les ridicules et soulignait les excentricités de la société anglaise qu'il fréquentait. Il paraît qu'il avait la plume alerte et qu'il écrivait avec une certaine grâce, ce qui lui valut les éloges de Byron lui-même².

Comme tant d'autres Français distingués qui visitèrent Londres, il fut invité à l'ambassade française dont Chateaubriand faisait alors les honneurs. Chateaubriand, en sa qualité d'ambassadeur, se crut probablement obligé de l'inviter : non point que d'Orsay lui fût sympathique, bien au contraire, Chateaubriand le détestait et ne pouvait souffrir son sans-gêne et son impertinence.

D'Orsay par contre avait le don de plaire aux femmes et jouissait d'habitude d'un grand succès auprès d'elles. Peu de temps après son arrivée en Angleterre, il fit la connaissance des Blessington. Lady Blessington était une femme d'esprit qui tenait salon dans sa belle maison de Saint-James'Square où se donnait rendez-vous l'élite du monde artistique, intellectuel et politique du jour. On y rencontrait Canning, Thomas Moore, le mime Mathews, Kemble, Lord Castlereagh et Lord John Russell. D'Orsay plut immédiatement aux Blessington. Non seulement il fit la conquête de Lady Blessington,

1. Voir M. Lecomte, *ouvrage cité*, p. 58.

2. « Le plus singulier, écrit Byron à lord Blessington, c'est qu'il [d'Orsay] ait pu pénétrer, à l'âge de vingt-deux ans, non le fait, mais le secret de l'ennui anglais. J'avais le même âge, quand je fis la même observation, la même découverte, dans presque absolument les mêmes cercles... Mais je n'aurais pu décrire si bien : il faut être Français pour cela... Le journal de votre ami est une production étonnante. Je l'ai lu avec une grande attention, je suis trop bon patriote pour dire plaisir. » (cité par Lecomte p. 70-71).

il sut aussi charmer son mari qui s'enthousiasma de lui et le porta aux nues. Peu de temps après sa rencontre avec les Blessington, il fut invité à venir s'installer chez eux. Dès lors il fut considéré comme de la famille où même il commandait en maître.

Mais tout prend fin et dans l'été de 1822 d'Orsay se sépara de lady Blessington et quitta Londres pour ne pas y retourner avant 1830.

* * *

Les documents ne fournissent aucun renseignement sur la vie de Montulé. Son récit de voyage fut publié en 1825 à Paris¹. « La jalousie ou l'enthousiasme, écrit-il, ont dicté presque toutes les pages sur l'Angleterre... Les Français surtout, vu leur situation en quelque sorte toujours offensive avec l'Angleterre, ont pu rarement juger ses habitants avec impartialité² ». Montulé essaie de ne pas être Français en cela. Il est prêt à admirer tout ce qu'il y a de bon chez les Anglais. Il loue leur amour de l'ordre et de la propreté, compare le désordre français avec la vie régulière des Anglais; il lui semble qu'en Angleterre « la nature même se pare de ses couleurs les plus fraîches ». « Quant à moi, s'écrie-t-il, je serais exclusivement enchanté de l'Angleterre si je n'avais déjà vu l'Allemagne et surtout les Etats-Unis³ ».

Il est un des rares voyageurs qui n'éprouvent pas le sentiment d'être dépaysé devant l'immensité et le modernisme de la capitale des trois royaumes. Londres le ravit. « Dans Paris, de beaux monuments, des palais auprès des habitations négligées, de la misère frappent désagréablement la vue; dans Londres, l'ordre, la régularité, la largeur des rues, un grand mouvement de population aisée, tout est d'accord, tout vous satisfait⁴ ». Il admire les rues éclairées au gaz et regrette l'hostilité que ses compatriotes témoignent à l'adoption des nouveautés scientifiques appliquées à la vie matérielle. Ce n'est pas lui qui souffrira de ce sentiment d'étrangeté que nous allons voir affliger un Custine. Il s'adapte vite à la vie anglaise. « Quant à moi, dit-il, j'avoue franchement que déjà

1. Edouard de Montulé, *Voyages en Angleterre et en Russie pendant les années 1821, 1822, 1823*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°.

2. *Ibid.*, I, p. 17.

3. *Ibid.*, I, p. 18.

4. *Ibid.*, I, p. 22.

je me suis identifié avec elle¹ ». Le dimanche seul lui semble « fastidieux », mais plus loin il confesse qu'il est arrivé à ne plus s'ennuyer, même le dimanche.

Il fait consciencieusement la description des monuments et des parcs de Londres; il s'intéresse surtout aux hôpitaux et place l'asile d'aliénés de Bedlam parmi les plus remarquables monuments de la capitale² ! Il le décrit en détail. Il est enclin à croire qu'en Angleterre il est plus facile de mener les fous que les gens doués de raison dans un pays voisin. Une séance du Parlement, le *Speaker* coiffé de sa grande perruque et les députés assis de chaque côté lui rappellent la comédie du *Malade imaginaire*.

Il est descendu à Brunet's Hotel³, Leicester Square, hôtel de premier ordre, très fréquenté alors par les étrangers de bon ton. Montulé a ses entrées dans la haute société de Londres. Il admire le confort des maisons anglaises; il est séduit par la réserve et la mise recherchée du beau monde dans les grands salons londoniens. Il visite le Travellers' Club⁴ dans le quartier de Pall Mall, club très fréquenté par l'élite mondaine de l'Angleterre. Mais Montulé ne se borne pas exclusivement à l'Anglais de la bonne société. Il recherche encore celui de la classe moyenne. Aussi va-t-il déjeuner dans les tavernes où il constate qu'on peut manger pour la modique somme d'un shilling; il tente l'expérience de descendre à l'auberge des voitures publiques où il est « servi à l'anglaise et couché à la française ».

A Birmingham, il s'enquiert de l'industrie anglaise, visite les manufactures d'articles du pays ainsi qu'une grande usine à gaz. Il donne une description détaillée de la méthode de préparation du gaz, assure ses compatriotes qu'il ne revient pas plus cher que l'huile, ajoutant que, comme mode d'éclairage, il est bien supérieur. Cet enthousiasme n'aveugle pourtant pas Montulé : le côté sombre de la vie anglaise ne lui échappe pas. A Dudley, il plaint l'existence du mineur qui, pour deux ou trois francs par jour, se voit condamné à une vie de dur labeur.

1. Montulé, I, p. 233.

2. *Ibid.*, I, p. 39.

3. Cet hôtel est cité dans le *Guide de l'étranger à Londres*, par J. W. Lake, guide alors très populaire.

4. Le Travellers' Club date de l'année 1819. Il comprenait parmi ses membres Talleyrand qui, à en croire la *Revue de Paris*, y passait toutes ses soirées à jouer une partie de *whist* « avec une taciturnité tout anglaise » (voir la *Revue de Paris*, janvier 1831, p. 127).

Comme à la plupart des voyageurs, tout lui platt en Ecosse. En traversant le Teviot il s'exclame : « Combien ce pays est digne d'être chanté par Walter Scott... » et encore : « ... ce fleuve qui descend vers l'Ecosse, c'est le Tiviot (*sic*) : il passera à la postérité, Walter Scott l'y conduira¹ ». Le peuple écossais lui paraît le plus sage de tous. Il avait trouvé les Anglais froids et réservés. En Ecosse il voit un peuple enjoué et sociable. Il donne une description détaillée d'Edimbourg et de ses principaux monuments. L'Université ne l'intéresse point : il se borne à constater qu'on est en train d'ajouter un portique à l'édifice. D'Edimbourg, il se rend à Oban, et de là, à Staffa. Puis il va en Irlande, voyage que bien peu de Français de cette époque semblent avoir fait ; et il visite même la Chaussée des Géants. Il consacre à la fin de son livre un chapitre à une discussion sur la liberté individuelle en Angleterre et aboutit à la conclusion que la prétendue liberté anglaise n'est qu'une chimère.



Astolphe de Custine², voyageur infatigable, parcourut bien des pays : l'Italie, la Suisse, l'Angleterre, l'Espagne et même la Russie furent tour à tour visitées et étudiées par lui. « Le goût des voyages, dit-il, n'a jamais été pour moi une mode, je l'apportai en naissant et je l'ai satisfait dès ma première jeunesse ». Mais il fit mieux. Partout où il alla il sut voir et peindre et cela souvent avec un rare bonheur d'expression. Son esprit raffiné et complexe pénétrait l'âme même des gens et des choses et avec la netteté de vision qui le caractérisait, il évoqua pour nous tous les pays qu'il parcourut. Mais son principal ouvrage fut son livre sur la Russie qui connut une vogue extraordinaire et qui n'eut pas moins de cinq éditions. Ce fut en 1822 que Custine entreprit son voyage en Angleterre, mais il différa la publication de son récit jusqu'en 1830³. Par son livre, nous sommes véritablement transportés dans l'Angleterre du début du xix^e siècle. L'existence des habitants et les mœurs y sont étudiées avec une pénétration d'observation

1. Montulé, I, p. 141-142.

2. Voir *Lettres inédites d'Astolphe de Custine au marquis de la Grange* publiées par le comte de Luppé.

3. A. de Custine, *Mémoires et Voyages ou Lettres écrites à diverses époques pendant des courses en Suisse, en Calabre, en Ecosse et en Angleterre*, Paris, 1830, 2 vol. in-8°.

et une puissance d'évocation qui donnent à ses descriptions le mouvement même de la vie. Il s'intéresse vivement aussi aux paysages et son tempérament de poète sait en faire ressortir les traits distinctifs.

A Londres, il visite l'église Saint-Paul qui ne l'émeut pas. « Le froid des murs dépouillés, dit-il, a blessé mes regards, choqué mon goût et m'a glacé l'esprit ». Il se rend aux docks. Là il est saisi de stupeur : la Tamise lui fait l'effet d'une « forêt inondée ». « Ces doubles, ces triples rangées de bâtiments effraient l'imagination par l'idée d'une puissance sans mesure ». Il n'oublie pas même de visiter la brasserie de Perkins et Barclay, objet de grande curiosité pour les Français de l'époque. Pendant son séjour à Londres, il est invité par Chateaubriand à l'ambassade de France en sa qualité de fils de Delphine de Sabran.

Mais ce n'est pas pour visiter l'Angleterre que cet enthousiaste d'Ossian a franchi le détroit. En Angleterre tout l'attriste. Il est très sensible à l'ambiance et le ciel gris de Londres pèse lourdement sur lui. « Assiégé par des colonnes d'air épais, écrit-il, écrasé par un ciel de plomb doublé de fumée, je me crois tout le jour dans un cachot humide et sombre traversé par des vents d'automne¹ ». Il a le sentiment du beau et Londres avec ses rues uniformes et ses maisons monotones l'affecte péniblement : il n'y voit ni variété ni harmonie. « On chercherait vainement ici, dit-il, les grands effets d'architecture : tout se ressemble à Londres² ». L'impression qui se dégage pour lui de cet assemblage de maisons est celle de la force, et non de la beauté artistique.

Il s'enquiert des conditions de l'industrie anglaise, mais il est loin de s'en émerveiller. Ce n'est pas Custine qui essayera de persuader ses compatriotes d'adopter l'usage des machines qui, à son sens, mettent la vie anglaise dans un état anormal. Il commente à plusieurs reprises l'impression que ces machines produisent sur son esprit. Elles lui causent « un effort semblable à la fascination ». Elles lui fournissent « l'emblème de la folie qui n'est qu'une idée fixe ». Il y voit une tentative de la part de l'homme d'imiter le Créateur. A Birmingham, il passe « sept mortelles heures » à visiter les manufactures et avoue qu'il est plus fatigué que s'il avait fait douze lieues à travers les montagnes. A Newcastle les mineurs le font penser à des « légions d'esprits infernaux ».

1. Custine, II, p. 103, 104.

2. *Ibid.*, II, p. 103.

Il voit quelque chose de factice dans la vie anglaise; selon lui, c'est une nation qui a perdu toute son originalité et son individualité. On n'entend parler que de liberté, on ne voit que gêne, « l'étiquette règne partout¹ ».

Il décrit le paysage anglais, sans en être ému; il y voit de même que dans la société quelque chose d'artificiel. L'impression produite sur son esprit est une espèce de « satisfaction froide que font toujours éprouver les efforts d'art ». « Les sites de l'Angleterre, ajoute-t-il plus loin, ont cette espèce d'agrément que peuvent acquérir les gens qui ne sont pas naturels² ».

Le peuple anglais en masse lui est peu sympathique. Même dans ses plaisirs il a l'air triste et ennuyé. A Vauxhall, Custine voit « un peuple muet et qu'on croirait condamné par quelque magicien à habiter silencieusement un palais enchanté³ ». Pourtant, il sait les apprécier comme individus. Il loue leur impartialité et leur esprit de justice. L'aristocrate en lui admire le respect des inférieurs pour leurs supérieurs. Comme les autres voyageurs, il admire les commodités de la vie anglaise, le confort des auberges, l'entretien des routes et l'élégance des diligences. Il ne s'occupe pas de politique, à peine touche-t-il au sujet de la littérature, il s'intéresse davantage au théâtre.

La seule chose qui l'enchanté en Angleterre, c'est la joie de voyager sur les diligences, et le seul endroit qui le ravit, c'est Warwick Castle. Il le trouve si beau que le plaisir de le voir vaudrait la peine de traverser la Manche. Une fois en Ecosse, son esprit se réveille de l'étourdissement que lui causait l'Angleterre. C'est avec un « battement de cœur » qu'il entre dans ce pays où son imagination l'entraînait depuis si longtemps. Cet admirateur passionné d'Ossian ne s'attarde pas à Edimbourg, il pénètre tout de suite dans les *Highlands* où le souvenir d'Ossian se retrouve à chaque pas. « On ne peut oublier un instant, dit-il, que c'est *la patrie d'Ossian* qu'on parcourt⁴ ». Il rencontre un berger avec un troupeau de moutons qui venaient de Morven. Custine est vraiment ému : « Quoi, des rochers de Morven ! Jugez de mon admiration !!! Si je n'avais craint de passer pour fou, je les aurais tous embrassés⁵ ». A Inverness il écrit un poème auquel

1. Custine II, p. 169.

2. *Ibid.*, II, p. 119.

3. *Ibid.*, II, p. 153.

4. *Ibid.*, II, p. 300.

5. *Ibid.*, II, p. 334.

il donne le titre *Adieux à la Jeunesse* où il évoque continuellement les souvenirs d'Ossian¹. Il fait traduire en français un chant gaélique et le conte en vers français. Sa langue est simple et claire. Voici comment, d'un trait de plume, il décrit les montagnes d'Ecosse : « Les solitudes d'Ecosse ont un caractère de tristesse particulier ; c'est le champ de la mort, labouré par les orages et moissonné par l'hiver. Là un village n'est le plus souvent qu'un misérable assemblage de huttes, qui, d'un peu loin, paraît un tas de tourbe plus grand que les autres et oublié dans une vallée marécageuse. Des lacs sans rives, car partout l'eau baigne le pied de montagnes à pic, des vallées sans cultures et sans habitations, des hauteurs sans forêts, sans formes bien frappantes et rien que des nuages et de la bruyère pour colorer ces sites si grands par leur nudité² ». Mais si vive que fût son émotion en franchissant la frontière de l'Ecosse, il n'en éprouva pas moins de joie à reprendre le chemin du retour : « J'étais ravi de passer la frontière de ce pays ; je suis bien aise de la repasser. Sans contredit, le plus beau point de vue de l'Ecosse est pris du coin de votre feu, vis-à-vis d'Ossian et de Walter Scott³ ».

*
* *

Vient ensuite le vicomte Walsh. Il connaissait déjà un peu l'Angleterre lorsqu'il entreprit son voyage en 1829. A l'âge de onze ans, bien des années auparavant, il avait accompagné le père Stowe qui dirigeait un collège de Jésuites et qui, afin d'échapper à la Révolution, s'enfuit en Angleterre avec tous ses élèves au mois de novembre 1793 et installa son collège dans un château du Lancashire que lui prêta un ancien élève. Dans le manoir de Stonyhurst, Walsh, jeune et insouciant, passa d'heureuses années, l'émigration pesant peu sur son esprit. Ses années de collège terminées, il vint rejoindre sa sœur, qui habitait alors le West End de Londres, comme la plupart des nobles émigrés. Afin de gagner sa vie, Walsh choisit le métier de fabricant de chapeaux, métier que beaucoup de ses nobles compatriotes exerçaient parce que ce travail leur permettait de rester chez eux. Malgré qu'il travaillât pour vivre, il fut contraint d'accepter les subsides

1. Custine, II, p. 349-352.

2. *Ibid.*, II, p. 387-388.

3. *Ibid.*, II, p. 415.

accordés par le gouvernement britannique aux émigrés. Dans ses mémoires¹, il raconte en des pages émouvantes les souvenirs de ses années d'exil et dépeint les difficultés matérielles et les humiliations qu'entraînent souvent ces métiers de fortune. Il nous confie le désespoir des émigrées, modistes improvisées, devant le manque de goût de leurs clientes anglaises. Il nous décrit les soirées qui suivaient les journées de travail et où la jeunesse émigrée reprenait sa gaieté naturelle en se livrant à la danse. Ce ne fut qu'après la paix d'Amiens que le jeune Walsh revint dans son pays.

Ainsi, en 1829, grâce aux longues années passées jadis outre-Manche, il possédait déjà une certaine connaissance de la vie anglaise et il est plus que probable qu'il savait aussi converser en anglais, car il raconte dans ses *Souvenirs* qu'en raison de sa connaissance de la langue, il était souvent chargé de vendre les produits du travail de ses compatriotes. Il est possible d'ailleurs que l'atavisme y fût pour quelque chose, car sa famille était originaire d'Irlande d'où elle avait émigré avec les Stuarts pour chercher un refuge en France. Son grand-père était ce Lord Walsh qui conduisit Charles-Edouard en Ecosse en 1746.

Les *Lettres sur l'Angleterre*² furent publiées à Paris en 1830. L'intérêt de son livre est d'ordre spécial. Désirant revoir le pays « où, dit-il, l'amitié nous a rendus heureux malgré l'exil », Walsh accompagna des amis qui désiraient visiter les châteaux et les parcs anglais dans le but d'améliorer leurs propres habitations. Tout était organisé d'avance, l'itinéraire déjà tracé et ils étaient accompagnés d'un architecte paysagiste français. Dès son arrivée, Walsh se sentit naturellement porté à comparer ce qu'il voyait avec ce qu'il avait vu autrefois. Il s'étonna tout d'abord de l'accroissement de la ville de Londres. « Ce que j'avais laissé *campagne* il y a vingt-huit ans, dit-il, est devenu *ville*³ ». On le croirait désappointé de ne rencontrer dans la capitale anglaise aucun vieil ami de l'époque de l'émigration, « pas un, avoue-t-il tristement, à qui dire : *Ami te souviens-tu de nos plaisirs, de nos peines, de notre émigration*⁴? » Il se présenta chez un parent,

1. Voir Walsh, *Souvenirs de cinquante ans*, Paris, 1845.

2. Le comte Walsh, *Les Lettres sur l'Angleterre ou Voyage dans la Grande-Bretagne en 1829*, Paris, 1830, in-8°.

3. *Ibid.*, p. 30.

4. *Ibid.*, p. 30.

Mr. Sheffield Grace, bibliophile et ami des belles-lettres, honnête homme et bel esprit comme on disait jadis, et celui-ci fut son guide pendant son séjour à Londres. Ce fut lui qui conduisit Walsh et ses amis à la Bibliothèque Royale et à Somerset House. Walsh vit les *Elgin Marbles*, mais ne les aima pas. A son avis, de l'œuvre « de l'antiquité à la barbarie, il n'y a qu'un pas ». En même temps, il fréquente les théâtres et les expositions. Il profite aussi de son séjour à Londres pour rafraîchir ses souvenirs d'exil et visite la maison où habitait jadis sa sœur. Il va voir non loin de Portman Square, la petite chapelle que les émigrés avaient bâtie « de leurs propres mains », comme il dit, en l'honneur du « Dieu de Saint-Louis ». Londres lui paraît l'endroit le moins séduisant de toute l'Angleterre. « Paris fait oublier les campagnes qui l'environnent, écrit-il, mais quand on est au cœur de la capitale des trois royaumes, on y respire si mal, toute cette splendeur est si noire et si enfumée que l'on se prend à regretter les campagnes si vertes et si fraîches, les villages si propres, les cottages si pittoresques et si bien soignés¹ ».

Aussi se hâte-t-il de partir de cette métropole enfumée et triste. Il est très sensible au paysage et le décrit volontiers. Il admire les belles campagnes, les chemins qui sont comme des allées de parc et où l'on roule sans jamais rencontrer « ni cahot, ni ornières ». Lorsqu'il visite le Yorkshire, comté par excellence des *gentlemen farmers*, chaque pièce de terre lui paraît comme un « carré de jardin très soigné² ». Au contraire le pays entre Rochdale et Halifax lui semble le plus triste au monde, site digne « d'un couvent de Trappistes ». Mais ce qui l'enchanté surtout dans le paysage, ce sont ces charmants cottages avec leur portique champêtre disparaissant sous le jasmin, le lierre et les roses. Ces petites demeures sont si commodes et si coquettes qu'il est évident que les habitants « comptent y rester ». Il est d'avis que les Français, au lieu de s'établir, se contentent de camper. « On pourrait dire, écrit-il, que nous sommes toujours *debout* comme pour avancer; en Angleterre, on y est *assis* et assis confortablement³ ».

Comme tous les voyageurs, il remarque l'élégance des voitures publiques qui ressemblent aux plus beaux équipages qu'on voit à Longchamp et il loue la propreté et le confort

1. Walsh, p. 462.

2. *Ibid.*, p. 374.

3. *Ibid.*, p. 29.

des auberges où l'on peut passer des saisons entières sans qu'aucun des agréments de la vie de château ne manque. Il compare la négligence et la malpropreté des auberges françaises avec l'élégance des auberges anglaises. En France, « ils ne sont aubergistes qu'en passant, ils aspirent à mieux et font mal un état qu'ils font à contre-cœur¹ ».

Ensuite, il nous conduit de château en château. Nous visitons avec lui Kew, Kensington, Windsor, Woodstock, Stowe, Warwick, Eaton Hall, Wentworth House, Chatsworth, Peveril of the Peak, Kedleston Belvoir et Burleigh House. L'impression qui se dégage pour lui d'une comparaison avec son propre pays est que l'Angleterre est, par excellence, un pays d'aristocratie rurale, tandis que le beau monde de Paris se meut dans l'étroitesse de sa ville élégante. « Nous entendons mieux les plaisirs et la vie de la ville, écrit-il, nos fêtes de Paris ont plus de poésie, d'élégance, de grâce; les beaux-arts y sont plus à l'aise que dans les *rouls* de Londres, mais à la campagne, dans leurs terres, que les Anglais nous laissent loin derrière eux² ! »

Il décrit en détail l'extérieur et l'intérieur de chacun de ces châteaux, rien ne lui échappe; il note les tableaux et les sculptures. Il admire surtout la façon dont les Anglais ont su conserver les traditions du passé sans rien sacrifier des comforts des temps modernes. Il pénètre même dans les grandes cuisines de ces châteaux. Là tout lui paraît digne des héros d'Homère : d'énormes rôtis tournent lentement devant des feux immenses, tous les apprêts sont de dimensions si grandioses qu'il se demande si tout un peuple ne va pas dîner. Il conseille à ceux de ses compatriotes qui veulent embellir leur château de venir étudier ceux de l'Angleterre. Il est enchanté des parcs anglais où toutes les beautés sont si naturelles que « l'on ne pense point à l'architecte paysagiste, on ne s'enquiert point de son nom, on croirait que c'est Dieu qui a fait tout cela³ ». Il combat l'idée que le genre français convient mieux aux châteaux et le genre anglais aux simples habitations. Il conseille à ceux qui jugent ainsi de venir visiter Blenheim, Stowe et Wentworth House, où ils se persuaderont aisément que les jardins pittoresques anglais ont « autant de majesté que les lignes droites et régu-

1. Walsh, p. 115.

2. *Ibid.*, p. 251.

3. *Ibid.*, p. 191.

lières de Le Nôtre¹ ». Il donne ensuite les grands principes des paysagistes anglais : Kent, Brown, Loudon, Wise et Repton. Il a le culte des vieilles choses : par conséquent Oxford lui plaît infiniment ; il visite Christ Church College, New College Chapel et la Bodleian Library. En sa qualité d'aristocrate, il approuve le système des distinctions sociales qui se pratique à Oxford. De même qu'Oxford, Chester et York lui plaisent en raison de leur antiquité, Birmingham au contraire est trop enfumé, il n'y voit que « de hautes cheminées semblables à des obélisques vomissant de noirs tourbillons de fumée² » et tout y est sale.

Liverpool non plus ne lui plaît pas. La note commerciale y est trop forte pour ce grand seigneur.

* * *

Nous ne pouvons parler en détail de tous les Français qui franchirent le détroit pendant les années que nous étudions, car il nous a été impossible de trouver d'autres renseignements sur leur séjour en Angleterre que la simple mention de leur voyage. J. T. Merle, directeur du théâtre de la Porte Saint-Martin s'y rendit en 1819 ; l'économiste Brunet fit le voyage avec Géricault et Charlet en 1820 ; Eugène Isabey et Cailleux accompagnèrent Nodier en 1821 ; l'acteur Lafont et sa femme passèrent la *season* à Londres en 1822 ; Mme de Noailles, le duc et la duchesse de Guiche y séjournèrent la même année ; Henri de Bonald y alla avec le comte de Marcellus en 1823 ; César Constant de Rebecque débarqua à Brighton le 29 août 1826 ; Duponchel, futur directeur de l'Opéra, était en Angleterre en 1826 ; la même année, le baron Gérard accompagna Mérimée et Duvergier de Hauranne ; Louise Monod, élève de Delécluze, s'y rendit en août 1826 et encore en février 1829 ; la baronne de la Châtre y arriva en avril 1828 ; Mlle Georges s'y trouva en 1828 ; Victor Bertin, le paysagiste français, débarqua le 12 juin 1828 ; le duc de Lévis fit la traversée au mois d'août de la même année ; le marquis de la Grange, ami intime d'Astolphe de Custine, arriva à Newhaven le 7 octobre 1829 ; Mme de Cayla, favorite de Louis XVIII, s'y rendit au mois de juillet, accompagnée de la duchesse d'Escars, veuve du premier maître d'hôtel de Louis XVIII ; et le duc d'Orléans

1. Walsh, p. 401.

2. *Ibid.*, p. 312.

y séjourna du 11 mai jusqu'au 6 juin 1829. Jusqu'à ce que le hasard nous ait fait découvrir quelques renseignements sur ces voyages, force nous est de nous borner à mentionner simplement les noms de ces voyageurs. Il faudrait encore nommer Montrond¹ et le jeune Flahaut qui séjournèrent fréquemment à Londres, et Victor Jacquemont² qui s'y rendit en juin 1828, afin de se procurer des lettres de recommandation pour lui faciliter un voyage aux Indes.

Tels sont les faits; nous les avons relatés avec abondance; il s'agit maintenant d'en comprendre l'esprit.

1. Voir sur lui M. E. Elkington, *Les Relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration*. Miss Elkington cite encore les noms des avocats Taillandier et Bouchéné-Lefer, de Sébastiani et de quelques dandys français.

2. Voir V. Jacquemont, *Correspondance inédite avec sa famille et ses amis*, introduction biographique par son neveu, p. 6.

DEUXIÈME PARTIE

Les Voyageurs et l'Angleterre

CHAPITRE PREMIER

LES VOYAGEURS ET LA VIE POLITIQUE

La Constitution; le traditionalisme et l'empirisme. — Rôle politique de l'aristocratie. — Le système de non-intervention de la part de l'Etat et l'activité politique des citoyens; l'éducation politique des hommes d'Etat. — La monarchie. Le Parlement et les élections. — La réforme parlementaire.

A l'encontre de ce qui s'était passé au XVIII^e siècle, les Français s'étaient presque complètement désintéressés du jeu intérieur de la politique anglaise pendant la Révolution et jusqu'à la Restauration. A part quelques initiés, diplomates et publicistes, peu de personnes en avaient une idée même lointaine. Mais un revirement se produisit à la Restauration lorsque le régime représentatif, originaire d'Angleterre, fut établi en France, et les institutions politiques d'outre-Manche attirèrent naturellement l'attention.

Les Français s'attachent donc à décrire à leurs compatriotes le fonctionnement du gouvernement. Mais ces hommes étaient très diversement qualifiés pour juger d'une question à la fois si importante et si complexe. Il leur aurait souvent fallu un séjour plus prolongé et une science politique plus étendue, pour pouvoir se faire une opinion juste de la vie politique du pays et du mécanisme compliqué du gouvernement. Plusieurs n'avaient reçu aucune initiation; ils ne font qu'effleurer le sujet.

Beaucoup d'autres en jugent en amateurs. Rien d'étonnant si leurs jugements ne concordent pas toujours, et parfois même se contredisent. D'autre part, il en est dont l'opinion a une valeur incontestable, car elle est soutenue par un sens critique exercé aussi bien que par une connaissance assez étendue des personnes et des choses. Il est intéressant de constater que sur les principes du gouvernement les voyageurs se rencontrent presque unanimement. Sans s'aveugler d'ailleurs et tout en admettant l'existence de plusieurs vices graves, ils n'en admirent pas moins la constitution telle qu'elle est. C'est ainsi que Depping s'extasie sur « le mode admirable et solide du gouvernement » de l'Angleterre qui vaut à cette dernière d'être devenue « une nation dont l'état intellectuel, politique, commercial, industriel et maritime a presque atteint le plus haut degré de splendeur¹ ». « Heureux, s'écrie Dupin de son côté, les guerriers appelés à défendre une patrie où les lois sont plus fortes que les hommes et les vertus nationales plus puissantes que les passions égoïstes² ». « La Grande-Bretagne est la véritable contrée de la liberté, elle est la mère de la philosophie et de la législation³ » : telle est l'opinion de Taschereau de Fargues qui constate encore que si « le gouvernement britannique se montre toujours à la même hauteur », c'est parce qu'« il ne connaît que la loi et son exécution⁴ » opinion d'ailleurs corroborée par Stendhal qui voit dans sa constitution la cause première de la grandeur de l'Angleterre : « Le gouvernement anglais, dit-il, est le seul en Europe qui paraisse valoir la peine d'être étudié⁵ ». Et des éloges analogues se retrouvent sous la plume de Cottu et de La Vauguyon. « L'Angleterre, dit ce dernier, a les meilleures lois politiques dont puisse s'honorer une nation⁶ » et jouit « d'une constitution fondée sur les principes d'une véritable liberté⁷ ». Il ajoute non sans quelque amertume que c'est en effet « la seule constitution..., le seul gouvernement de l'Europe où la liberté et la propriété soient justement définies [et] suffisamment garanties⁸ » : idée que Cottu traduit de façon heureuse lorsqu'il dit que l'esprit constitutionnel brille en Angle-

1. Depping, IV, p. 2.

2. Dupin, Introduction à la *Force militaire*, p. XXXII, (éd. 1825-1826).

3. Taschereau de Fargues, Avant-propos, p. 20.

4. *Ibid.*, p. 22.

5. Cité par D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 97.

6. La Vauguyon, I, p. 97.

7. *Ibid.*, I, p. 96.

8. *Ibid.*, I, p. 205.

terre « d'un si grand éclat qu'il a presque éteint, par la vivacité de sa lumière, toutes les pâles lueurs qui ne tirent leur aliment que de l'ancienneté de l'origine¹ ». Et Delacroix s'écrie que « c'est un fameux gouvernement... la liberté n'est pas ici un vain mot² ». Pichot, bien que soucieux de ne pas ériger en « utopie » la constitution anglaise, s'avoue néanmoins « attaché de cœur et de raison au système représentatif³ ». Et Rubichon, quoique hostile au système représentatif, est cependant contraint d'admettre que lorsque les Anglais donnent « l'épithète de glorieuse à leur constitution, ils lui donnent celle qui lui convient vraiment⁴ ».

Si la constitution anglaise envisagée dans son principe suscite ainsi l'admiration à peu près unanime, il est des aspects particuliers de cette même constitution qui ont eu le don d'arrêter l'attention de ceux qui approfondissent la question. Il y a d'abord le culte de la tradition avec ses modifications successives; ensuite la part prépondérante assumée par l'aristocratie avec comme conséquences le système de non-intervention de la part de l'Etat, l'initiative privée individuelle ou collective des citoyens et la sérieuse éducation politique des hommes d'Etat.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est le traditionalisme de la politique anglaise, basée sur des méthodes empiriques, mais modifiée par l'adaptation, « effet du temps, de l'expérience et de la constance admirable du peuple anglais à faire fructifier toutes les semences de liberté qu'il trouva répandues⁵ par hasard dans les anciennes lois saxonnes⁵ ». Ainsi l'Angleterre, « tout en s'enrichissant des conquêtes progressives de la raison humaine ... n'a rien sacrifié de l'héritage des siècles passés⁶ ». De l'avis de Staël-Holstein, ce trait caractéristique et fondamental de sa constitution fait de l'Angleterre un pays de contrastes, « une tragédie de Shakespeare..., tout s'y trouve réuni, et tout y est plein de vie et d'originalité⁷ ». Et il trouve l'explication de la constitution dans le caractère même du peuple qu'il définit en ces termes : « hardiesse à

1. Cottu, p. 17.

2. Delacroix, Lettre à Pierret, Londres, 1^{er} août 1825 (éd. Burty, p. 80).

3. Pichot, II, p. 80. « Né moi-même, dit-il ailleurs, dans l'opinion monarchique, mes amis royalistes seraient seuls en droit de se plaindre des trop nombreuses concessions que je fais à l'opinion libérale, mais quel royaliste n'est pas libéral aujourd'hui ? » (Pichot, Préface).

4. Rubichon, I, p. 255.

5. Cottu, p. 200.

6. Staël-Holstein, p. 146.

7. Staël-Holstein, p. 146.

entreprendre, ténacité à conserver ». On a presque toujours l'impression qu'en somme l'Angleterre reste conservatrice, que sa devise demeure : « *Nolumus leges Angliae mutari* », et qu'elle se lance à regret dans toute réforme, retenue par un sens supérieur qui lui dicte jusque dans ses révolutions le respect du passé. Staël-Holstein dit avec raison que ce qui est « théorème » pour les Français est « axiome » pour les Anglais¹.

*
* * *

L'aristocratie grande et petite noblesse, joue un rôle important dans la vie politique du pays. Elle en est la véritable force, gouvernant non seulement par la puissance parlementaire qui lui est presque exclusivement réservée, mais aussi par l'influence dominante qu'elle exerce sur la vie politique locale du pays. Elle constitue l'élément le plus fort et le plus savant du gouvernement britannique. Cottu va jusqu'à soutenir que le Parlement lui « doit son principal éclat et la liberté ses plus intrépides défenseurs² ». Cette opinion est également celle de La Vauguyon. Rubichon lui aussi a une sincère admiration pour ce qu'il appelle « la sage aristocratie » des lois. Staël-Holstein va plus loin encore et se dit convaincu qu'« aucune classe d'hommes ne surpasse ou n'égale même l'aristocratie anglaise en lumières, en talents et en vertus³ ». Dans ce concert de louanges presque unanime, il y a cependant quelques notes discordantes. C'est ainsi que Rubichon prétend que nulle classe d'hommes n'a plus de morgue que l'aristocratie anglaise⁴ et Duvergier de Hauranne se réjouit de

1. Staël-Holstein, p. 38. Cf. P. Mantoux, *A travers l'Angleterre contemporaine*. Avant-Propos, p. 4 et 5. « Son appel constant à l'expérience n'est pas une méthode, c'est une habitude et un besoin... il est action et non doctrine ». Cf. Emerson, *Complete Prose Works* (éd. 1891) *English Traits*, p. 258 et 259. « Every Englishman is an embryonic chancellor, his instinct is to search a precedent. »

2. Cottu, p. 164. Cf. La Vauguyon, I, p. 209. Cf. Lamartine, *A. de Lamartine par lui-même*, p. 200. Cf. Carné, *Souvenirs de ma Jeunesse au temps de la Restauration*, p. 102.

3. Staël-Holstein, p. 117. Cf. Hammond, *The Town Labourer*, p. 274. « The governing class consisted of gentlemen who were not merely politicians and sportsmen. No stories of their dissipation can obscure the truth that they were essentially scholars, men of taste and refinement who enjoyed nothing more than talking about literature, the meaning of words, the ideas of writers, or history, or pictures, or travel. They were at least as happy in a library as they were in the saddle or round the card table. They knew what they liked, they were at ease about their taste, they could act as patrons of art and letters with the security of persons trusting their own judgement rather than the nervous capriciousness of persons following anybody's judgement in preference to their own. »

4. Rubichon, I, p. 200.

son côté de la voir forcée de se courber devant le peuple pendant les élections¹. Staël-Holstein lui-même, en dépit de ses vifs éloges, lui reproche son « orgueil nobiliaire² ». Certains, par contre, lui savent gré de n'être pas exclusive comme en France, mais de s'ouvrir à quiconque devient par son talent digne d'y prendre place; ainsi recrutée parmi les favoris de la richesse et du talent, cette aristocratie est celle, dit Cottu, qui est « la plus naturelle et la moins choquante de toutes³ ».

A l'exception de quelques initiés, la plupart semblent ne pas s'apercevoir que dès cette époque la vieille aristocratie commençait à perdre l'ascendant qui, jusque-là, avait été son partage exclusif. L'accroissement des richesses des grands manufacturiers leur permettait déjà de contester la supériorité de l'ancienne noblesse. En 1811, Wilberforce constate que plus de la moitié des membres de la Chambre des Lords avaient été élevés à la pairie depuis que lui-même était devenu membre du Parlement en 1780⁴. D'après un critique, l'ancienne idée d'un peuple reconnaissant, obéissant aveuglément à un groupe de législateurs héréditaires, était déjà démodée à cette date⁵. Plus de cinquante banquiers, négociants, hommes d'affaires de tout ordre faisaient partie de la Chambre des Communes en 1815. Le réformateur social Place attribue la diminution du prestige royal et aristocratique vers cette époque à l'affaire de la reine Caroline qui, en étalant publiquement la vie privée des hautes classes, avait détruit le sens du respect chez le peuple et la petite bourgeoisie. Quoi qu'il en soit, c'est un fait significatif qu'à cette époque trois au moins des hommes d'Etat les plus connus étaient des hommes nouveaux : Romilly était fils d'un commerçant, Lord Eldon, fils d'un marchand de charbon et Peel, fils d'un cultivateur.

1. Duvergier de Hauranne, Article sur les Elections anglaises, *Le Globe*, 13 juin 1826.

2. Staël-Holstein, p. 156.

3. Cottu, p. 166. Cf. Carné, *ouvrage cité*, p. 102. Cf. Staël-Holstein, p. 164. « Que le fils d'un simple marchand, d'un artisan même se distingue dans les écoles publiques, qu'il développe des talents supérieurs au barreau, il peut s'élever sans obstacle au rang de Chancelier d'Angleterre. »

4. « More than half of the present House of Lords » said Wilberforce in 1811, « has been created or gifted with their titles since I came to Parliament in 1780. » Cité par Spencer Walpole, *History of England from the Conclusion of the Great War in 1815*, I, p. 130.

5. Voir J. R. M. Butler, *The Passing of the Great Reform Bill*, p. 39.

*
* *

Étonnés tout d'abord de la marche régulière de la politique, les voyageurs se mettent naturellement à chercher les ressorts cachés qui règlent le fonctionnement d'un mécanisme si remarquable pour eux. Ils s'accordent à attribuer la grandeur politique de l'Angleterre à deux sources fondamentales : non-intervention de l'Etat et activité de l'initiative privée. La non-intervention de l'Etat, en laissant aux gouvernés une large part de responsabilité, leur donne le sentiment aigu de leurs droits et de leurs devoirs et permet à leur activité politique de donner des résultats féconds ; à tel point que l'Angleterre donne l'impression d'être vraiment gouvernée par la totalité des citoyens, aussi bien dans le domaine ecclésiastique qu'en matière de finances ou d'administration. C'est en somme le peuple qui nomme les officiers de police, les percepteurs, les inspecteurs de la voirie, si bien que chaque commune en devient un petit Etat. Ainsi Staël-Holstein voit dans la nation anglaise « une nation gérant elle-même ses affaires, toujours armée pour la défense de ses libertés, veillant jour et nuit à ses propres intérêts, parlant, agissant, élisant ses magistrats et intervenant de mille manières dans l'administration de la justice et dans le gouvernement de l'Etat¹ ». Fustigeant d'un mot l'ingérance excessive et inopportune de certains gouvernements, Depping nous dit qu'en Angleterre « l'ordre public se maintient, les affaires s'administrent, la justice se rend, sans que le ministre puisse s'y ingérer² ». Cottu et Blanqui, eux aussi, donnent libre cours à leur admiration en voyant les résultats obtenus sans le secours du gouvernement. « Le gouvernement anglais, dit Blanqui, n'a pas la manie de tout diriger comme si la lumière émanait de lui seul » et lâchant la bride à son enthousiasme : « Je l'ai dit, insiste-t-il, on ne saurait trop le redire, toutes les fois qu'on laisse agir librement une grande nation, on doit s'attendre à des créations dignes d'elle³ ». Et non sans une pointe d'amertume, les observateurs nous disent qu'il n'est pas d'Anglais, si humble soit-il, qui ne puisse croire à juste titre que son opinion est de quelque poids dans la direction des affaires de son pays. Selon Staël-Holstein la souveraineté parle-

1. Staël-Holstein, p. 263.

2. Depping, IV, p. 63.

3. Blanqui, p. 117.

mentaire ainsi conçue est vraiment « la souveraineté du peuple sortie du domaine de l'abstraction pour entrer dans celui de la réalité ». Quelques-uns admirent la possibilité qu'ont toutes les classes de la nation de faire connaître au gouvernement leur opinion particulière sur toutes les mesures de l'administration, sans avoir besoin de recourir aux émeutes et aux insurrections.

Cet optimisme s'explique chez des Français qui, soumis au régime strict prévalant alors chez eux, voyaient dans la liberté toute relative du régime anglais une grande supériorité sur la situation de leur propre pays. Mais à vrai dire, les choses étaient loin d'être aussi brillantes qu'ils se les imaginaient, car avant 1832 le peuple n'avait presque aucune part aux affaires politiques du pays¹. Déjà en 1794 une conspiration avait eu lieu qui visait à renverser le gouvernement et en octobre 1795, lorsque le roi se rendit à Westminster pour convoquer le Parlement, sa voiture fut assaillie à coup de pierres par la foule clamant à grands cris : « Du pain, du pain ! » Il est vrai que du jour où le pays se sentit menacé par Napoléon, c'est-à-dire à partir de 1803, toutes les rancunes personnelles s'éteignirent devant le souci de la sécurité nationale, mais même pendant ces années troublées, il y eut encore une insurrection locale dans le Nottinghamshire et les années qui suivirent la paix furent de nouveau une période agitée. Il y y eut alors de nombreuses insurrections dont plusieurs furent sanglantes et l'inquiétude publique devint si grande qu'on se vit obligé d'abroger le fameux *Habeas Corpus Act*. Certains voyageurs tels que Dupin, Lamartine, Tromelin et Sismondi ont bien senti l'atmosphère troublée du pays.

Les Anglais considèrent la politique comme une science qui doit être longuement et sérieusement étudiée par tout homme se destinant à une carrière politique. Cette méthode produit des hommes d'Etat qui savent gouverner. Le système français, au contraire, donne les emplois d'Etat aux favoris de cabinet et de salon. En Angleterre, toute une classe se dévoue gratuitement aux intérêts du pays et le Français attentif se voit forcé de reconnaître avec amertume que le fonctionnarisme français est loin de produire d'aussi bons résultats. « En Angleterre », assure La Vauguyon, « les affaires ne passent point comme

1. « Representation then bore no proportion to population and the population as a matter of fact had little or nothing to do with the representation... 245 members were notoriously returned by the influence of 128 peers. » (Spencer Walpole, *ouvrage cité*, I, p. 116 et 118).

ailleurs par les filières de ces innombrables commis de bureaux qui forment ailleurs le gouvernement ». Et il continue : « En France, on voit par milliers des hommes d'esprit, administrateurs, de ces hommes que le comte de Rivarol a si bien définis *champignons politiques et littéraires, nés tout à coup dans les serres chaudes de la philanthropie moderne*¹ ». Et Staël-Holstein donne libre cours à son enthousiasme devant le système anglais de fonctions non-rémunérées et le compare à cette « nuée d'employés » que le régime impérial a laissés à la France².

Il est vrai qu'à l'époque qui nous occupe un homme n'attendait pas, pour se faire élire, le moment où il se retirait des affaires. Les Anglais d'alors considéraient la politique comme la profession naturelle de leur vie et la Chambre des Communes comme leur bureau³. Les voyageurs avaient-ils raison cependant de juger les hommes d'Etat anglais plus désireux de gloire que de richesses ? D'autres ne voient pas les choses sous un aussi beau jour. Un historien anglais qui a étudié la question de près nous assure qu'à cette époque le système parlementaire anglais réservait souvent les emplois, non pas au mérite, mais à la richesse. Un homme riche pouvait facilement obtenir des appuis politiques et l'influence politique lui valait des titres honorifiques qui, à leur tour, lui ouvraient la porte des hautes fonctions de l'Etat. Tant d'honneur était attaché aux fonctions politiques qu'elles étaient briguées par tous les hommes de talent⁴.



Certains voyageurs font une étude de tout le corps politique : ils étudient la monarchie, le Parlement et les élections.

Sur la question de la royauté, ils ne sont guère d'accord. Pichot voit dans George III le type du véritable roi constitutionnel et dit qu'il a régné presque continuellement sous la férule d'un ministère dictatorial, n'exerçant d'influence que sur les mœurs et les idées de la Cour⁵. La vérité est que la première partie du règne de George III avait été marquée par une extension considérable du pouvoir de la couronne.

1. La Vauguyon, II, p. 157.

2. Staël-Holstein, p. 130.

3. Voir Spencer Walpole, *ouvrage cité*, I, p. 132.

4. *Ibid.*, I, p. 131.

5. Pichot, I, p. 235.

Croyant fermement au droit que possède le souverain de nommer ses propres ministres, résolu à ne pas régner par simple procuration, George III avait peu à peu arraché des mains des whigs le pouvoir qu'ils avaient exercé si longtemps au XVIII^e siècle et il avait fini par avoir une influence prépondérante sur la politique de son temps. Rey, au contraire de Pichot, juge que l'influence de la couronne est considérable. Et Rubichon va jusqu'à affirmer qu'en Angleterre la royauté exerce sur l'opinion publique une influence supérieure à celle qu'ont jamais eue les rois de France sur l'opinion de leurs sujets. Il va même plus loin et affirme que le roi d'Angleterre est le seul en Europe qui ait une autorité personnelle et qui ne soit pas responsable de tous ses actes envers son Parlement¹. Mme d'Avot, écrivant en 1817, définit le souverain comme une « nullité », ne possédant ni autorité, ni influence sur les affaires de l'Etat. Déjà en 1810, Simond compare la personne royale à « une belle statue creuse dans laquelle les prêtres du temple se placent pour rendre leurs oracles² ». Ni Mme d'Avot, ni Simond ne paraissent s'être rendu compte que ce manque d'autorité était dû surtout au caractère personnel du Régent qui, depuis 1810, occupait la place de son père, atteint de troubles mentaux. La vie déréglée du Régent, son égoïsme, la légèreté avec laquelle il traitait ses devoirs de souverain, tout cela contribua à ruiner le prestige monarchique de 1810 à 1830. Custine se trompe lorsqu'il écrit que le peuple de Londres est « ivre de joie lorsqu'il contemple son roi³ » et Montulé ne voit guère plus juste lorsqu'il croit reconnaître dans le peuple, à l'occasion du couronnement de George IV, « une masse docile admiratrice des grands⁴ ». A vrai dire, le roi George IV ne fut jamais populaire. Malgré ses démonstrations de fidélité lors de l'avènement de ce dernier, la nation n'avait aucune illusion sur son futur souverain⁵. Déjà pendant la Régence, il était franchement détesté et la sympathie du peuple pour la reine n'était qu'une forme

1. Rubichon, I, p. 215.

2. Simond, I, p. 98.

3. Custine, II, p. 146.

4. Montulé, I, p. 255.

5. E. Halévy, *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*, t. I, p. 6. « Si le prince sort en carrosse, s'il se présente au théâtre, la foule reste silencieuse ou donne des marques d'irrespect. » Les vers de Shelley exprime bien le sentiment du peuple anglais envers les fils de George III.

« Princes, the dregs of their dull race who flow

Through public scorn, mud from a muddy race ».

(cité par Spencer Walpole, *History of England from the conclusion of the Great War in 1815*, vol. I, p. 275.

de son indignation contre l'injustice du roi. Ce que les Français n'ont pas compris, c'est que le peuple anglais restait royaliste alors même qu'il n'approuvait point les actes de son roi. Nisard, qui a visité l'Angleterre plus tard, a bien mieux compris cette mentalité lorsqu'il a vu dans la fidélité des Anglais au roi non point une fidélité à la « personne privilégiée » mais le respect témoigné à la fonction. Et il constate que le sentiment du peuple anglais pour son roi n'est pas de l'amour mais du loyalisme. « Deux fois en Angleterre, écrit-il, la royauté a survécu au roi. Cela prouve combien on y estime l'institution et combien, par contre, un roi d'Angleterre se méprendrait, s'il voyait dans la dignité royale le privilège et non l'office¹ ».

Staël-Holstein voit dans le Parlement anglais le modérateur des prérogatives royales, « le grand conseil du roi et de la nation », où on ne traite pas seulement les questions de législation mais où on s'occupe de toutes les affaires du pays. Il est ainsi « le régulateur suprême », le « primus inter pares » de tous les corps politiques qui s'occupent des intérêts nationaux et qui font la force et la vie du pays. Le Parlement ainsi conçu n'est plus « un être à part, isolé de la nation » ; il est au contraire « l'émanation naturelle d'une société » où chaque personne connaît les droits qui sont les siens et respecte ceux qui appartiennent à ses concitoyens. Et il constate que Westminster est pour l'Angleterre ce que le Forum et le Capitole étaient pour Rome². De même Stendhal a une admiration sans bornes pour le Parlement anglais. « J'appelle mal moral, dit-il, tout gouvernement qui n'a pas deux Chambres³ ». Les impressions de Simond, par contre, sont beaucoup moins favorables. Le Parlement lui fait l'effet d'une constitution qui a perdu son utilité en tant que pouvoir législatif. Il n'a plus « les moyens de maintenir et de défendre cette ancienne liberté constitutionnelle qui a fait de l'Angleterre un phénomène civil de prospérité et de grandeur⁴ ». Selon lui, il n'est plus guère qu'une école où les députés s'exercent à parler en public et où ils viennent apprendre les affaires et connaître les hommes. Rubichon, de son côté, voit dans le Parlement un

1. D. Nisard, *Les Classes moyennes en Angleterre et la Bourgeoisie en France*, p. 41.

2. Staël-Holstein, Lettre XII, *Des Attributions du Parlement*, p. 253-265.

3. Stendhal, *De l'Amour*, p. 144, cité par Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 97.

4. Simond, I, p. 145.

« agent » de la volonté royale, un organisme dont le rôle est très limité et qui ne fait qu'obéir aux désirs du roi.

Une séance du Parlement produit à peu près sur tous la même impression. D'abord, ils sont surpris des dimensions restreintes et de l'extrême simplicité de la Chambre des Communes et même de celle des Pairs¹. A Defauconpret la salle des Communes fait tout juste l'effet d'un grand salon²; à Nougaret, au contraire, elle rappelle une vieille chapelle³. Simond trouve que la Chambre des Pairs, avec ses « sièges poudreux » et son sac de laine « en lambeaux », est encore inférieure à la salle des Communes⁴. Staël-Holstein voit une circonstance heureuse dans cette exiguité relative parce qu'elle permet aux orateurs de se faire entendre sans rien changer à l'intonation naturelle de leur voix, ce qui a pour résultat d'exclure « à la fois l'enflure théâtrale et l'appel aux passions de la multitude », « écueils, ajoute-t-il, que notre tribune, nos amphithéâtres, et nos galeries rendent souvent bien difficiles à éviter⁵ ». Dans le même ordre de choses, ils sont frappés de l'absence de tout insigne de fonctions dans l'habillement des parlementaires qui viennent parfois « en bottes, le fouet à la main et souvent même le chapeau sur la tête⁶ ». Ils comparent la pompe compassée des séances du Parlement français avec le va-et-vient continu des parlementaires anglais à la Chambre des Communes. Rien de raide ni de guindé dans l'attitude des parlementaires, qui « couchés nonchalamment » sur les bancs, « lisent la gazette, causent avec leurs voisins ou dorment en attendant une discussion qui les intéresse ». Dans ce naturel, pour ne pas dire ce sans-gêne, Staël-Holstein voit « un raffinement d'aristocratie ». « Pourquoi se gêner entre gentilshommes, s'écrie-t-il, ... tous également certains de la liberté de leur éducation et de l'élégance de leurs habitudes⁷ ».

Sur le chapitre de la conduite des débats, la plupart font

1. Depping, IV, 180; Crapelet, p. 21; Arcieu, p. 86.

2. Defauconpret, *Six mois à Londres*, p. 183.

3. Nougaret, II, p. 173.

4. Simond, II, p. 363. Cf. Thornebury and Walford, *Old and New London* III, p. 497. « The old House of Lords, as it stood prior to the fire in 1834, was an oblong chamber formed out of an ancient building long known as the Court of Requests... but had little in the way of architectural beauty to recommend it to particular notice. »

5. Staël-Holstein, p. 364.

6. Staël-Holstein, p. 356. Cf. Montulé, I, p. 59; Defauconpret, *Six mois à Londres*, p. 185; Cottu, p. 222; Arcieu, p. 86.

7. Staël-Holstein, p. 357.

des comparaisons défavorables à leur propre pays. Auprès de la politesse parlementaire anglaise, combien font tache les signes d'impatience, les interruptions tumultueuses, les cris : « Aux voix ! » et « A la clôture ! » qui agrémentent trop souvent la discussion en France¹. Ils comparent ensuite les discours improvisés des parlementaires anglais avec la correction académique des députés français, et la simplicité virile de l'éloquence politique en Angleterre avec l'enflure théâtrale des discours en France. « En Angleterre, dit Chateaubriand, chacun s'exprime comme il peut; l'avocasserie est inconnue; rien ne se ressemble ni dans la voix ni dans la déclamation des orateurs... Nous, toujours placés sur un théâtre, nous pérorons et gesticulons en sérieuses marionnettes² ». De même Staël-Holstein constate que « toute la sévérité d'examen qui, chez nous, s'attache au style, se porte chez eux sur les arguments³ ». Et Simond de son côté affirme que « la seule éloquence enfin que l'on se permette est celle des faits⁴ ». Bourqueney se montre « vivement ému » de l'éloquence parlementaire et Chateaubriand, malgré l'absence de tout effet oratoire, se rend bien compte du talent des *debaters*⁵. « Il devine », dit Bourqueney dans son journal, « une beauté oratoire qui échappe à d'autres⁶ ». Staël-Holstein a une sincère admiration, lui aussi, pour l'éloquence britannique. Il constate que les Anglais recherchent surtout dans un orateur *a good debater*. Dans la façon dont les parlementaires accomplissent leur besogne, il voit « promptitude, méthode et simplicité », alors qu'en France il n'y a que « lenteur et confusion ». Il reconnaît que, théoriquement, la politique française est méthodique et justement raisonnée. Il la compare à un terrain « bien nivelé, la symétrie est admirable, les plates-bandes d'un jardin hollandais ne sont pas mieux alignées⁷ ». Mais il ajoute qu'en pratique « tout manque de vie et de réalité⁸ ». Il cite

1. Arcieu, p. 87; cf. Defauconpret, *Six mois à Londres*, p. 185; cf. Staël-Holstein, p. 365-371. Cf. Sismondi, *Journal* (3 déc. 1837). « Tout pourrait se dire comme on peut tout dire dans la Chambre des Communes en Angleterre; mais tout se dirait avec le ton de gens comme il faut en présence les uns des autres. »

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 243-244.

3. Staël-Holstein, p. 374.

4. Simond, II, p. 222.

5. Voir *Journal de Bourqueney* (30 avril). « Cette séance, dit-il, rappelait les plus beaux jours du Parlement. » Il s'agissait d'un discours prononcé par Canning sur la réhabilitation des pairs catholiques à la Chambre Haute et de la réponse de son adversaire Peel.

6. *Ibid.*, 30 avril.

7. Staël-Holstein, p. 147.

8. *Ibid.*, p. 150.

comme preuve le fait que le Parlement anglais vote de quatre à cinq cents lois par session, tandis qu'en France on n'arrive qu'à en adopter quinze ou vingt pendant le même temps.

Certains se plaisent à faire des portraits souvent intéressants et piquants des orateurs les plus en vue tels que Canning, Wilberforce, Burdett, Lord John Russell, Grattan, Romilly, Cobbett. C'est ainsi que Grattan par exemple nous est présenté comme un « vieux édenté, parlant comme un Juif, de mauvaise grâce négligemment, sans apparence d'art ni de méthode, mais ardemment, avec beaucoup d'esprit et de cet air de persuasion intime et forte qui est inséparable de la véritable éloquence¹ ». Et la même plume nous trace un portrait vivant d'un autre parlementaire bien connu, Wilberforce : « Un autre petit homme, fluët, se traînant de côté comme un paralytique, l'air aveugle, s'est hâté à travers la salle et d'un pas précipité et vacillant, accompagné d'une révérence maladroite, seulement pour dire en peu de mots qu'il considérait l'organisation des écoles en Irlande comme un objet de la plus grande importance. Ce peu de mots a été prononcé d'une manière à fixer immédiatement l'attention, avec de l'énergie, avec du sentiment, de la simplicité et *de la grâce*² ». Ce portrait nous rappelle la description donnée par Boswell du même orateur. « Je vis une maigre crevette monter sur la table; mais à mesure qu'il parlait, il grandissait si bien que la crevette devint baleine³ ».

Un autre voyageur nous a esquissé un portrait peu flatteur de Cobbett, brossé sur le vif pendant une campagne électorale. « Sa tête est chauve, son teint échauffé. Rien... de plus commun que son ton. Pour plaire à la multitude, on le voit paraître le gilet ouvert et la poitrine à demi-nue. Son sourire a quelque chose de satirique, si toutefois il sourit jamais. En un mot sur sa figure et dans ses mouvements se peint à la fois la méchanceté, l'orgueil et la bassesse⁴ ».

Un spectacle qui ne manque jamais d'être intéressant et pittoresque est celui des élections. On nous en décrit donc avec force détails les différentes sortes : celles des comtes, des grandes villes, des petites villes et des bourgs, avec leurs traits

1. Simond, I, p. 76.

2. *Ibid.*, II, p. 219.

3. « I saw what seemed a mere shrimp mount upon the table, but as I listened he grew and grew, until the shrimp became a whale. » Cité par Edith L. Elias, *In Georgian Times*, p. 244.

4. Duvergier de Hauranne, Lettre sur les Elections (*Le Globe*, 24 juin 1826).

caractéristiques. Tout en admettant que l'influence aristocratique est trop grande dans les élections, Staël-Holstein souligne en même temps le fait que le nombre total des citoyens qui s'y intéressent activement est plus considérable en Angleterre que dans aucun autre pays de l'Europe à cette date¹ et explique cette contradiction apparente par la publicité des votes et la diversité des modes d'élections. Rey s'accorde avec Staël-Holstein pour constater qu'un grand nombre d'Anglais s'intéressent à la politique, mais il explique ce fait par la facilité qu'ils ont de s'assembler et de faire des pétitions en même temps que par la publicité des votes et le droit accordé au peuple de nommer quelques députés. A l'encontre de Rey et de Staël-Holstein, Desquiron de Saint-Agnan ne voit dans les élections qu'un « chaos » indigne d'un grand peuple. Quant aux autres, ils se bornent en général à relater les aspects des mœurs électorales qui les ont plus particulièrement frappés. Ils expriment leur étonnement des dépenses énormes qu'entraîne une élection et Staël-Holstein constate avec raison que ces frais excessifs ont pour résultat de conserver le monopole des élections aux mains des familles riches. Notons qu'à cette époque une élection contestée durait généralement une quinzaine de jours et coûtait aux candidats des sommes formidables². C'est ainsi que dans la lutte entre Wilberforce, Lord Milton et Lascelles, dans le Yorkshire, les dépenses réunies des deux derniers s'élevèrent à la somme de deux cent mille livres sterling. Le rôle joué par l'intrigue et la corruption est une autre cause de surprise. Staël-Holstein ne peut s'expliquer pourquoi c'est chez les peuples les plus éclairés en matière de liberté que l'honnêteté existe bien moins dans la vie politique que dans les relations privées. Ce qui choque en général, c'est que toute cette corruption se pratique ouvertement sans que la conscience publique semble s'en offusquer. Duvergier de Hauranne, au contraire, admire « cette brigue ouverte³ ». A son avis, la corruption électorale dépend de l'organisation tout entière et pour la faire disparaître, il faudrait transformer complètement le système. A l'appui des jugements portés par les voyageurs, il est intéressant de rapporter ici un extrait d'un discours prononcé par Lord John Russell sur ce même sujet : « Un certain gent-

1. Staël-Holstein, p. 293.

2. Spencer Walpole, *ouvrage cité*, I, p. 127.

3. Duvergier de Hauranne, Lettre sur les Elections (*Le Globe*, 8 juin 1826).

leman de Londres, dit-il, se présente à un *borough* dont il connaissait à peine l'existence. Les électeurs ne cherchent pas à connaître ses opinions politiques ou son caractère privé, ils ne demandent qu'à être sûrs qu'il les récompensera de son élection. S'il est élu, personne ne discute la validité de son élection, car une quinzaine de jours après la réunion du Parlement, une magnifique récompense sera distribuée aux électeurs, pour rétribuer la belle indépendance dont ils ont fait preuve¹ ».

Nous trouvons sous la plume de presque tous des descriptions des extravagances qui faisaient alors partie obligatoire d'une campagne électorale. « Cet heureux temps, dit Blairie en parlant des élections, de même que celui des exécutions et des courses, est un temps de jubilé pour le peuple anglais, brut et grossier de nature ». C'est le carnaval, ou pour mieux dire les « saturnales » des Anglais. Écoutons Mme d'Avot : « Rien n'offre plus de diversité que le tableau qu'on voit à Londres en cet instant. Ce sont des cris, des hurlements, des gens ivres. Ils promènent des drapeaux où se trouve le nom de celui qu'ils veulent élire, et chaque drapeau est suivi d'une foule de gens qui sont du parti annoncé par l'étendard ; ils vont recrutant dans les rues, puis ils s'arrêtent dans les cabarets pour sceller les promesses qu'ils se font... On se croirait transporté au temps des saturnales, car on voit des femmes du peuple courir comme des bacchantes, à moitié ivres, tandis que les femmes de la bonne société recrutent dans les salons² »... « Les élections sont finies », continue-t-elle quelques jours plus tard dans une autre lettre, « je ne vous dirai pas combien de coups de poings, de boue, et de pierres jetées il y a eu à ces nobles séances. Le peuple y était éminemment trop souverain... Tout le temps que durent ces élections, le peuple dételle les chevaux du candidat qu'il adopte et le ramène ainsi jusque chez lui... Chaque parti traîne le membre auquel il est attaché ; on choisit une voiture ouverte, et le nouveau représentant, debout dans cette voiture, reçoit les félicitations de tout ce qui l'entoure. Les *hurras* répétés, les chapeaux en l'air, les voitures, et les chevaux parés de nœuds de rubans, les bannières déployées et flottantes, forment un spectacle tout à fait nouveau pour un étranger³ ».

1. Cf. Spencer Walpole, *ouvrage cité*, I, p. 125.

2. Mme d'Avot, p. 165-166.

3. *Ibid.*, p. 169-171.

*
* *

Il n'est pas étonnant que certains n'aient fait aucun effort pour étudier la constitution anglaise et qu'ils aient surtout étudié les questions qui occupaient alors le Parlement, car l'époque que nous passons en revue, au moins à partir de 1822, fut une période de réformes politiques et sociales, selon le mot de M. Cazamian, « un défrichement des broussailles parasites que la tradition passive de l'empirisme anglais avait laissé croître¹ ». Il faut se rappeler que la question de la réforme parlementaire était à l'ordre du jour depuis de nombreuses années. Pitt avait reconnu avant la guerre que les anomalies présentées par le système de représentation parlementaire étaient absurdes. Mais la Révolution française et ensuite la guerre avec la France impériale étouffèrent pendant un temps toute tentative de modification. Cependant Simond, écrivant en 1810, constate un fait significatif : « La petite guerre d'opinions ministérielles se faisait avec assez de gaieté, il y avait pourtant une branche de la politique qu'on ne pouvait guère toucher sans s'échauffer, celle de la réforme parlementaire ». Il affirme que déjà à cette époque les habitants des villes étaient généralement partisans d'une réforme. Il a soin d'ajouter, il est vrai, que ce zèle réformateur était limité à la population urbaine, la masse des paysans s'occupant peu de ces questions². « A mesure que je m'éloigne de Londres, dit-il, il me semble que je trouve des opinions plus modérées en politique, moins de gens parlent révolution³ ». Il constate même que personne à Chepstow, petite ville du Monmouthshire, ne connaît le fameux journal de vulgarisation politique : le *Political Register* de Cobbett.⁴ Il n'y a pourtant rien d'étonnant à cela ; à l'époque de la visite de Simond, le journal de Cobbett, paru en 1802, était encore d'un prix trop élevé pour être à la portée de la masse. Cobbett lui-même déclare qu'avant 1816 les classes ouvrières semblaient n'avoir jamais entendu parler de politique⁵. Cependant, après 1816, date où le prix du *Political Register* fut réduit à quatre sous, les choses changèrent. En 1818, Samuel Bamford, tisserand

1. Cazamian, *L'Angleterre moderne*, p. 78.

2. Simond, I, p. 398.

3. *Ibid.*, I, p. 272.

4. *Ibid.*, I, p. 282.

5. « The labouring classes seemed as if they had never heard a word on politics before. » *Political Register*, 2 août 1817, cité par Butler, *ouvrage cité*, p. 28.

doublé d'un écrivain, est à même de constater que les écrits de Cobbett sont lus dans presque chaque intérieur d'ouvrier dans les régions industrielles du Lancashire, du sud du Leicestershire, du Derbyshire et du Nottinghamshire¹. Defauconpret affirme dans son *Londres en 1822* que malgré les mesures répressives du Gouvernement l'esprit du radicalisme se propage tous les jours. Et il constate que même les femmes s'intéressent activement à la politique et qu'elles ont fondé entre autres à Blackburn et à Stockport, deux villes du Lancashire, des clubs réservés aux femmes où l'on discute exclusivement les questions politiques.

Mais une chose paraît échapper aux Français, le fait que la masse de la nation s'intéressait alors à la réforme parlementaire, surtout parce que celle-ci était son unique espoir d'une réforme sociale. Cobbett déclare qu'un grand nombre d'individus de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie accusaient le système parlementaire de toute la dégradation et de toute la misère du pays². L'idée que la réforme parlementaire était le seul moyen d'obtenir la réforme sociale domina l'opinion de la classe ouvrière depuis 1815 jusqu'à la défaite du Chartisme en 1841³.

Le fait que les voyageurs n'aient pas été en faveur d'une réforme démocratique indique bien l'état d'esprit qui régnait alors en France. A part quelques extrémistes tels que Rey, la majorité d'entre eux approuvent le système anglais d'accorder le pouvoir à l'aristocratie. Rubichon estime que « la démocratie mène à la brutalité »; de même Simond considère que le droit de suffrage ne devrait appartenir qu'à ceux qui ont des revenus suffisants pour être indépendants⁴. C'est aussi l'avis de Cottu. Duvergier de Hauranne, de son côté, pense que le suffrage universel, excellent en théorie, est mauvais en pratique⁵ et Staël-Holstein, lui aussi, s'y montre opposé et approuve le régime aristocratique en le jugeant plus utile à la masse⁶. Benjamin Constant lui-même, malgré ses idées libérales, prétend que la propriété seule peut donner à un homme des loisirs suffisants pour qu'il puisse exercer les droits

1. Voir J. F. Rees, *A Social and Industrial History of England, 1815-1913* p. 37.

2. *Political Register*, 28 février 1829, cité par J. R. M. Butler, *ouvrage cité*, p. 56 et 57.

3. Voir W. L. Mathieson, *England in Transition*, p. 18.

4. Simond, I, p. 153.

5. Duvergier de Hauranne, Lettre sur les Elections (*Le Globe*, 24 juin 1826).

6. Staël-Holstein, p. 299.

politiques. « Qui ne sent, dit-il, que dans les mœurs de la vieille Europe, la République serait une chimère¹ ? » Affirmation curieuse que l'avenir devait démentir. Mais à travers toutes ces remarques et ces réflexions, on retrouve vivant et complexe, l'état d'esprit de la France de la Restauration.

1. C'est aussi l'avis de Philarète Chasles.

CHAPITRE II

LES VOYAGEURS ET LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

Aspect de la campagne; la science agricole; le luxe affiché par les fermiers; cas de détresse; ouvriers agricoles. — Rôle social de l'aristocratie. — Importance du commerce et de l'industrie : les docks; les villes industrielles; les ouvriers et les quartiers ouvriers; les fortunes énormes des grands industriels. — La bourgeoisie, sa tendance vers l'aristocratie; l'initiative privée : philanthropie et œuvres de charité. — La justice : juges et jurys. — La culture intellectuelle du peuple anglais; l'enseignement dans les écoles; les universités d'Oxford et de Cambridge; l'instruction en Ecosse; l'université d'Edimbourg.

La campagne anglaise apparaît comme une immense prairie d'un vert éclatant, parsemée de beaux arbres et coupée de distance en distance par des haies touffues : « C'est toujours un tapis vert, sous une voûte grise, avec quelques lignes doucement ondulées, que marquent les contours des collines et des rivières; quelques haies garnies de magnifiques arbres, plantées le long des champs et des prairies¹ ». Ça et là, on rencontre de belles maisons de campagne à demi cachées parmi les arbres séculaires de parcs immenses et de temps à autre on voit de jolis cottages et de riches fermes bien ordonnées. Les Français en admirent le pittoresque, mais ils s'étonnent de trouver si peu de cultures. Les champs de blé, auxquels ils sont habitués dans leur propre pays, sont extrêmement rares; le quart à peine de la surface du pays est ensemencé. Staël-Holstein affirme qu'à population égale aucun pays ne contient une si « grande étendue de terrains vagues abandonnés à la vaine pâture² ». Simond et Gourbillon³ avouent ne pas comprendre les raisons de cet état de choses, car d'une part l'Angleterre est obligée d'importer beaucoup de blé étranger et d'autre part beaucoup d'ouvriers, réduits au chômage, pourraient, à leur avis, être em-

1. Custine, II, p. 447.

2. Staël-Holstein, p. 11.

3. Simond, II, p. 300, 301; cf. *ibid.*, I, p. 197; cf. Gourbillon, I, p. 352.

ployés à cultiver la terre. Pillet, pour sa part, croit en trouver la cause dans le fait que le fermier anglais met sa fierté à cultiver bien, plutôt qu'à cultiver grand¹.

Quiconque est tant soit peu au courant de l'histoire économique anglaise, sait qu'au début du XVIII^e siècle, l'agriculture était en voie de décadence à cause des méthodes routinières des *yeomen*². Mais alors les grands propriétaires se mirent de toutes parts à accaparer les biens communaux (*Common Lands*) en les entourant de clôtures. Grâce à leur richesse et à l'étendue de leurs propriétés de la sorte agrandies, ils purent appliquer à l'agriculture des méthodes neuves et plus scientifiques. Ce devint alors une mode pour les grands seigneurs de s'intéresser activement à la mise en valeur de leurs terres et de diriger personnellement les travaux de leurs vastes domaines. Ainsi se créa un nouveau type de fermier, le *gentleman farmer* qui était, comme dit M. Paul Mantoux, « au fermier d'autrefois, ce que le manufacturier est à l'artisan³ ». Rappelons ici que, pendant toute la seconde partie du XVIII^e siècle, les fermiers anglais avaient de plus en plus abandonné la culture des céréales en faveur des pâturages, ceux-ci possédant le double avantaged'exiger moins de main-d'œuvre et d'augmenter les profits du cultivateur.

L'impression générale des Français est qu'en Angleterre l'agriculture est une vraie science, infiniment mieux comprise que dans leur propre pays. Simond constate avec étonnement que tout le monde parle « rave, trèfle et luzerne, dessèchement et clôture⁴ », ajoutant que c'est le seul pays au monde où l'on puisse faire fortune en travaillant la terre et il lui semble qu'en Angleterre l'agriculture est un plaisir : « C'est un pays que l'on cultive pour s'amuser, tant il est propre et orné⁵ ». D'autres admirent les instruments agricoles et apprécient la construction solide des bâtiments de fermes et la propreté des écuries et des étables. Ils approuvent les études sur la nature et la quantité des engrais nécessaires à l'amélioration du sol et louent les éleveurs pour les soins qu'ils donnent aux animaux. Pillet va jusqu'à affirmer que les attelages des fermiers ne le cèdent point en beauté « aux chevaux de carrosse⁶ ».

1. Pillet, p. 477.

2. Petits fermiers libres.

3. P. Mantoux, *La Révolution industrielle au XVIII^e siècle*, p. 173.

4. Simond, II, p. 296.

5. *Ibid.*, II, p. 116.

6. Pillet, p. 473.

C'est surtout dans le Yorkshire et le Norfolkshire, comtés agricoles par excellence, que l'agriculture est portée à un point de « perfection » inattendue pour les voyageurs habitués à la routine du paysan français. Ainsi dans le Norfolkshire, Simond est stupéfait du développement gigantesque des travaux des champs¹.

Une autre chose qui étonne, c'est l'élégance des fermiers et le confort de leurs habitations. Pichot est impressionné par « la ferme ornée du *gentleman farmer*² », et Simond constate que le fermier est « un grand manufacturier³ » et que l'agriculture n'est pas, comme dans d'autres pays, « un métier de gueux ». Montulé de son côté remarque que le cultivateur affecte « des habitudes analogues à celles des riches et ne sort guère de chez lui sans avoir fait sa barbe et avoir fait usage de l'eau, des serviettes, de la brosse à dents, etc.⁴ »; tandis que sa femme et ses filles s'habillent si élégamment qu'elles passeraient partout ailleurs pour des bourgeoises. « Un fermier de ce pays, dit à son tour Custine, est un monsieur qui bien souvent a des domestiques en livrée et dont les filles font galoper des chevaux de race⁵ ». C'est un fait avéré que, grâce à la prospérité dont avait joui l'agriculture pendant les guerres napoléoniennes, les fermiers avaient adopté une manière de vivre presque luxueuse et imitaient le faste des grands propriétaires. Un parlementaire anglais de cette époque confirme le témoignage des Français en déclarant à la Chambre des Communes, que les fermiers buvaient du vin et non pas de la bière comme ceux du siècle précédent, que leurs fils passaient leur temps à chasser au lieu de s'occuper de labourer la terre et que leurs filles s'amusaient à jouer du clavecin au lieu de traire les vaches⁶.

En dépit du luxe qu'affichaient les fermiers, un grand nombre d'entre eux étaient dans la détresse. Simond note qu'un seul propriétaire avait treize fermiers ayant fait banqueroute⁷ et Gourbillon constate qu'en 1815 la détresse des cultivateurs était si grande que beaucoup d'entre eux furent renvoyés de leurs fermes⁸. Il est certain qu'à la fin de

1. Simond, I, p. 241-242.

2. Pichot, I, p. 20.

3. Simond, II, p. 64; cf. *ibid.*, I, p. 242.

4. Montulé, I, p. 274.

5. Custine, II, p. 435.

6. Cité par W. L. Mathieson, *England in Transition*, p. 143.

7. Simond, II, p. 64.

8. Gourbillon, III, p. 79-82.

la guerre, la classe la plus prospère après celle des grands propriétaires était celle des fermiers ; mais le retour de la paix mit fin à cette prospérité. Pendant la guerre, des prix exorbitants et les *Corn Laws* avaient fait de l'agriculture une véritable spéculation. Par contre, les années qui suivirent la fin de la guerre virent changer cet état de choses. Les rentes et les taxes restèrent élevées tandis que les produits baissèrent de valeur et graduellement la position des fermiers devint fort embarrassée et difficile. Cette crise porta le dernier coup à la classe des *yeomen*, beaucoup d'entre eux perdirent tout leur bien et furent réduits à travailler comme journaliers.

Le bien-être des ouvriers agricoles est une autre source d'étonnement. Staël-Holstein affirme que « rien n'offre une plus douce image d'aisance et de bonheur que le cottage d'un paysan anglais¹ ». C'est aussi l'avis de Custine qui assure ses compatriotes que « la prospérité rurale est un objet d'envie » pour tous ceux qui traversent la campagne anglaise, car « la magnificence des palais n'est jamais rachetée par la misère des chaumières² ». Mais l'ouvrier agricole était-il aussi bien logé et nourri que le croyaient les Français ? Il est possible qu'il fût mieux logé que le paysan français, mais, malgré cela, son sort était souvent assez malheureux. Selon un contemporain, il manquait souvent même du nécessaire. Il se nourrissait, paraît-il, d'un bout de l'année à l'autre, de thé et de pommes de terre³. Dans leur excellente étude, les Hammond constatent que si grande que fût la misère paysanne en 1795, elle était encore pire entre 1820 et 1830 et ils citent le témoignage de Lord Carnarvon à la Chambre des Communes, disant que l'ouvrier agricole anglais était réduit à un état plus déplorable qu'aucun travailleur en Europe⁴.

*
* *

La classe aristocratique présente encore plus d'intérêt. Elle joue un rôle actif dans la vie sociale du pays. Les grands seigneurs sont maîtres absolus sur leurs terres, et en conséquence tous les soins de l'administration leur incombent. Leurs immenses propriétés prennent ainsi l'importance de

1. Staël-Holstein, p. 11.

2. Custine, II, p. 181.

3. Voir J. L. et B. Hammond, *The Village Labourer*, p. 162; cf. P. Mantoux, *ouvrage cité*, p. 449.

4. Voir J. L. et B. Hammond, *ouvrage cité*, p. 216.

petits états avec les charges et les responsabilités qui en résultent. Ils sont justes et libéraux dans leurs opinions, bons citoyens, bienveillants envers leurs inférieurs. Ils exercent leur magistrature d'une manière paternelle. Les grands propriétaires s'intéressent à toutes les réformes; ils sont présidents des associations agricoles ou industrielles et prennent une part active aux œuvres philanthropiques locales. Les Français ont bien vu que c'est de l'importance de son rôle politique que découle pour l'aristocratie foncière la puissance de son influence dans la vie sociale du pays. Ils ont compris que c'est son rôle de gouvernant qui vaut au *lord* le prestige grâce auquel il peut aider à propager l'instruction, protéger les beaux-arts et encourager les découvertes et les inventions utiles, d'autant plus que, loin de se parquer dans la capitale comme la noblesse française, l'aristocratie anglaise se disperse pendant plusieurs mois de l'année sur toute la surface du royaume, étendant ainsi sa bienfaisante influence dans les parties les plus reculées du pays.

*
* *

Dans le domaine du commerce et de l'industrie, l'Angleterre semble le théâtre de vrais prodiges. « On se croit, dit Custine, au milieu d'un monde habité par des êtres plus grands que les hommes¹ ». Ceux qui vont à Londres ont déjà une idée de la grandeur maritime et de l'importance commerciale de l'Angleterre. Londres leur semble « le magasin du monde ». Des docks, ils voient la forêt de mâts qui s'étend entre London Bridge et Southwark. Leur étonnement ne connaît plus de bornes et les mots leur font défaut pour traduire leur enthousiasme. Selon Custine, « les descriptions poétiques de Carthage et de Salente peuvent seules donner quelque idée » des docks² et Nodier de son côté s'écrie que « les *Docks* sont le monument le plus extraordinaire de l'industrie et peut-être de l'intelligence humaine³ ». Custine, revenant par bateau de Gravesend à Londres, décrit ainsi le panorama qui se déroule devant ses yeux : « Je n'oublierai jamais ces îles de navires, s'élevant majestueusement au milieu des eaux, tandis que les bords de la rivière disparaissent eux-mêmes derrière

1. Custine, II, p. 139, 140.

2. *Ibid.*, II, p. 139.

3. Nodier, p. 63.

d'autres groupes de vaisseaux dont les mâts prolongent à perte de vue leurs pointes à demi cachées dans le brouillard, et font du fleuve entier comme une vallée profonde, tout obstruée de forêts et submergée par un lac... Celui qui entrerait dans Londres par cette avenue maritime et qui s'en retournerait le lendemain par une des diligences dont j'ai déjà parlé croirait avoir lu un conte de fée et emporterait de l'Angleterre une bien plus grande idée que celle qu'on s'en fait après quelques semaines de séjour¹ ». Aux docks, ce qui frappe, c'est l'animation, la vie, le travail concentré et l'activité ordonnée. D'immenses entrepôts longent la rivière; là le travail s'exécute avec un ordre et une précision inconnus des voyageurs accoutumés à la lenteur et au désordre des méthodes françaises d'alors. « Des magasins proportionnés à ce prodigieux concours de bâtiments, écrit Nodier, renferment les produits de toutes les contrées du monde. Des greniers et des celliers incommensurables sont destinés à la conservation des grains et des liquides. La multitude, la variété, les dimensions étonnantes de ces riches dépôts offrent ici un spectacle unique en Europe² ».

Pour ceux d'entre eux qui visitent les grandes villes manufacturières et industrielles du Lancashire et du Staffordshire, l'impression de la grandeur commerciale de l'Angleterre ne fait que s'accroître. A Birmingham, tout n'est que « feu et fumée, enclumes, marteaux, pompes et fonderies ». A Manchester, « on ne parle, on ne rêve, on ne voit que manufactures ». Aux docks de Liverpool comme à ceux de Londres, ils trouvent la même organisation merveilleuse, la même prévoyance, la même concentration du travail et au milieu de toute cette activité, l'ordre n'est jamais interrompu. De même, quand ils visitent les usines et les ateliers, l'activité surprenante qui y règne, la quantité des matériaux qui s'y trouvent, le fini des produits, la perfection de la mécanique et les facilités des transports, tout les surprend jusqu'à l'émerveillement. Mais ce qui arrête surtout leur attention, ce sont « les machines merveilleuses » auxquelles on est parvenu à donner « assez d'esprit pour remplacer les hommes³ ». Ils cherchent à s'initier à leurs mystères. Say observe qu'il n'y a pas de travail qu'on ne soit parvenu à leur faire exécuter et Custine

1. Custine, II, p. 114 et 115.

2. Nodier, p. 62, 63; cf. Blanqui, p. 378; cf. Custine, II, p. 114.

3. Blanqui, p. 80.

se trouve impuissant à décrire à ses compatriotes « les formes bizarres des machines variées à l'infini, aux ressorts multiples et aux mouvements ingénieux ». « Il faut avoir vu, s'écrie-t-il, ce pays de machines, pour connaître toute la fécondité du génie de l'homme¹ ».

Mais force est d'avouer que ce grand tableau ne va pas sans son côté sombre. La vie dans les grands centres d'industrie offre aux yeux des observateurs des laideurs qui les choquent et des misères qui révoltent leur sens de la justice. Voici la description que Custine donne de Birmingham, type de ville industrielle, et son impression coïncide assez bien avec celle des autres Français : « Tout est triste à Birmingham. Le ciel, l'air, la couleur des maisons et les bruits singuliers produits par le mouvement continu d'une multitude d'ateliers, de forges et de machines rendent ce séjour... tellement désagréable, que, si les habitants vont en enfer, ils n'y apprendront rien² ». Mais ce qui est pire que cette laideur, c'est la misère, le surmenage et la dégradation qu'on y trouve. A Manchester, Gourbillon a visité le quartier ouvrier où il a vu les *operatives* habiter dans des rues étroites et malsaines, fermées à l'air et à la lumière, souvent dans « des caves humides et sombres, encombrées de toute espèce d'immondices³ ». Il a vu fonctionner ce régime odieux qui rivait les enfants aux rudes labeurs de l'usine et son cœur s'est révolté. Dans une mine de Glasgow, Blanqui remarque parmi les travailleurs un grand nombre d'enfants de dix à quinze ans, « tout noirs, tout nus⁴ ». A Birmingham, Montulé trouve toute une partie de la population condamnée aux « travaux forcés » et sacrifiant sa liberté et sa dignité humaines à son existence. A Liverpool, il voit « cent mille esclaves du besoin⁵ ». A Dudley, il s'apitoie sur la vie des mineurs. « Je certifie, dit-il, que l'existence d'un nègre dans les colonies est moins pénible cent fois que celle de ces hommes libres⁶ ». Et Walsh constate que dans les régions industrielles les femmes et les enfants sont pâles et chetifs et portent des marques de décadence physique et de privations de toutes sortes.

Avec la misère et la détresse matérielle des ouvriers, les

1. Custine, II, p. 132.

2. *Ibid.*, II, p. 196.

3. Gourbillon, II, p. 43.

4. Blanqui, p. 197.

5. Montulé, I, p. 131.

6. *Ibid.*, I, p. 120.

richesses énormes et le luxe effréné des grands industriels font un contraste saisissant. C'est un aspect de la vie sociale anglaise qui stupéfie. Dans nul pays, il n'y a une telle inégalité de fortunes. A Liverpool, Custine dit avoir trouvé « des richesses effrayantes¹ », et Sismondi et Gourbillon s'étonnent des fortunes colossales des grands industriels. Il leur semble que ces immenses richesses soient acquises à un prix trop élevé. C'est un état de choses que Gourbillon explique par une sorte d'aveuglement qui se serait emparé du monde des affaires. « Ici, le commerce, dit-il, est le grand magicien; et je ne connais pas de talisman capable de dessiller les yeux de tous ceux qui boivent à sa coupe enchantée² ». A l'âme sensible et idéaliste d'un Custine, l'Angleterre industrielle et bourgeoise, malgré son opulence, paraît peu digne d'envie, absorbée qu'elle est dans un matérialisme prosaïque et desséchant et vouée à la recherche du confort et du gain. « Ici, dit-il, ...nulle poésie dans la vie. Le génie de cette société se manifeste par la savante combinaison des intérêts terrestres, par l'équilibre des forces matérielles, par les chiffres, par les calculs, en un mot, qu'on me passe l'expression, l'Angleterre entière est une abstraction, c'est une formule de mathématiques, appliquée aux grands problèmes de la civilisation »³.

*
* * *

Un phénomène social particulièrement anglais, c'est l'ambition qu'a la société bourgeoise de se greffer sur la vieille souche aristocratique, ou si cela ne se peut, du moins de s'inscrire par ses goûts et ses habitudes dans les cadres de l'idéal social aristocratique. D'autre part, l'aristocratie anglaise est moins exclusive que la noblesse française. Ainsi s'opère cette fusion des classes que constatent certains Français. Staël-Holstein observe que les différentes classes de la société, quoique plus distinctes en apparence que dans son propre pays, sont réellement unies par des liens plus intimes et forment un tout beaucoup plus compact.

Il n'y a pas de pays où les richesses particulières s'offrent plus volontiers à servir les intérêts publics, où l'on professe des idées plus libérales et où la philanthropie soit plus géné-

1. Custine, II, p. 430.

2. Gourbillon, II, p. 41.

3. Custine, II, p. 417.

reuse. Mais les motifs de cette générosité n'apparaissent pas clairement. Les uns y voient ostentation, les autres vraie philanthropie, mais tous en admirent la réalisation concrète. Leur enthousiasme est excité par tant d'institutions fondées grâce à l'initiative de particuliers qui s'intéressent pratiquement au bien public¹. Ils ne se lassent pas de souligner le fait que dans tout ceci le gouvernement n'est pour rien. Ils s'émerveillent du nombre et de la variété de ces institutions : hospices, maisons de santé, maternités, asiles pour les aveugles, établissements d'instruction publique, salles de lecture. Il n'y a pas de petite paroisse qui n'ait sa *Charity School* et ses *Almhouses*. Quelques-uns se font un devoir de les visiter et l'impression qu'ils en remportent est en général très favorable : l'ordre et la propreté y règnent, la nourriture est abondante et saine, la surveillance stricte est tempérée par une justice indulgente. Quelques-uns font toutefois des réserves. Defauconpret constate que les *Workhouses* sont « l'asile de la fainéantise et du vagabondage » et que souvent trois ou quatre pauvres ou cinq ou six enfants sont placés dans le même lit².

*
* *

La protection tutélaire de l'accusé, voilà le trait caractéristique de la justice. « On dirait, écrit Cottu, qu'il existe dans tous les cœurs une conspiration générale contre la rigueur de la société, contre la justice elle-même et que chacun s'efforce de lui enlever une victime³ », car il semblerait que « les Anglais considèrent les crimes moins comme le résultat de la perversité naturelle du coupable que comme une conséquence indispensable de la misère, qui est elle-même l'effet du hasard et d'une mauvaise organisation sociale⁴ ». La Vauguon insiste sur le fait que le principe fondamental de la législation anglaise est de ne condamner personne sans l'entendre, de même que le principe fondamental de la jurisprudence est : pas d'emprisonnement sans cause positive et pas de jugement sans instruction consciencieuse. C'est aussi l'avis d'Arcieu, de Depping et de Nougaret. Au lieu de voir dans les juges des

1. Pillet, p. 131; cf. Blanqui, p. 117; cf. La Vauguon, I, p. 78; cf. Arcieu, p. 213.

2. Defauconpret, *Une Année à Londres*, p. 204.

3. Cottu, p. 99.

4. *Ibid.*, p. 96.

magistrats sévères, l'accusé les trouve humains et bienveillants. Voici en quels termes Cottu résume ses impressions sur les juges et en cela il est d'accord avec la grande majorité des Français : « On dit en Angleterre, et l'on répète en France, que les juges anglais sont les défenseurs des accusés;... cette phrase, dis-je, quelque expressive qu'elle soit en elle-même, est encore loin de présenter l'idée de toute la protection réelle dont le juge couvre l'accusé; il le traite pendant le cours du débat comme un être malheureux et il est en cela admirablement secondé par tout l'auditoire¹ ». L'accord est moins parfait au sujet du jury. Ce que La Vauguyon et Arcieu admirent surtout, c'est l'indépendance du jugement des jurés. « L'impartialité du jury, dit ce dernier, disons mieux, la sainteté de son ministère éclate dans l'attention avec laquelle il suit les débats du procès, dans la bienveillance avec laquelle il s'adresse à l'accusé, dans le silence avec lequel il écoute les preuves de la culpabilité² ». L'enthousiasme de La Vauguyon va encore plus loin; il appelle l'institution du jury un « monument éternel de sagesse et de justice, que la divinité elle-même ne désavouerait pas pour son ouvrage³ ». Defauconpret ne partage pas cet enthousiasme et condamne en particulier le règlement qui exige l'unanimité. D'après lui, le système français est bien supérieur; il voit dans l'unanimité obligatoire une source féconde d'abus⁴. Rubichon ne se fait pas une idée plus haute de l'intégrité des jurys. Il estime que ceux-ci ont la même confiance en Dieu que ce général de Béziers qui donna l'ordre de passer tous les hérétiques au fil de l'épée et qui, lorsqu'on lui demanda comment on pourrait distinguer les hérétiques des croyants, répondit : « Eh bien, tuez tout le monde, Dieu distinguera bien les siens⁵ ».

*
* *

L'enseignement ne mérite guère de louanges. Defauconpret, initié de longue date aux choses d'Angleterre, constate l'absence de tout système général et cohérent d'instruction publique, ajoutant même que, d'après le taux moyen, un quinzième seulement de la population jouit des bienfaits de

1. Cottu, p. 96.

2. Arcieu, p. 259.

3. La Vauguyon, II, p. 10.

4. Defauconpret, *Londres en 1823*, p. 91.

5. Rubichon, I, p. 315.



RENTÉE DES WATCHMEN.

Lithographie d'Henry Monnier, tirée du *Voyage en Angleterre* (1829).

Firmin-Didot, Paris, éditeur

l'instruction. Des critiques autorisés fixent plus haut le pourcentage¹. Sur la qualité de l'enseignement reçu, Defauconpret ne se montre guère plus enthousiaste, déclarant hardiment qu'on n'apprend rien dans les écoles et peu de chose dans les universités. Il s'indigne contre le *flogging system*, alors d'usage général, jugeant une telle pratique bien digne d'un peuple qui fait de la boxe un de ses divertissements favoris². Ayant assisté à une comédie latine donnée par les élèves de Westminster School, une des écoles réservées à l'aristocratie, il estime l'épilogue latin qu'on y a ajouté indigne d'un mauvais écolier de troisième dans n'importe quel collège de Paris. Defauconpret constate cependant que le peuple anglais n'est pas dépourvu de toute instruction; il est rare, selon lui, de trouver une personne qui ne sache lire et qui ne possède quelques notions rudimentaires d'arithmétique. Staël-Holstein note que « nul peuple n'a une telle homogénéité intellectuelle³ ». Ces remarques de Defauconpret et de Staël-Holstein qui ne manqueront pas de faire plaisir à un lecteur anglais ne doivent cependant pas nous donner le change. On sait qu'à cette époque le niveau moyen des connaissances était plus élevé en Allemagne et en France qu'en Angleterre. La culture intellectuelle du peuple avait été négligée depuis deux siècles. Un tiers seulement de la population recevait quelque instruction, les deux autres tiers restaient le plus souvent dans une ignorance complète. A la fin du XVIII^e siècle, en fait d'écoles, exception faite de quelques pensions privées et des *public schools* réservées aux enfants privilégiés, il n'y avait que des écoles libres, confiées à des hommes sans aucune valeur intellectuelle. La fondation, au début du XIX^e siècle, des *Bell* et des *Lancaster Schools*, les premières subventionnées par l'Eglise anglicane et les secondes par les sectes dissidentes avaient sans doute donné une impulsion à l'instruction et des progrès avaient été réalisés. Ces deux genres d'écoles avaient adopté le système d'enseignement mutuel qui réduisait au minimum la quantité de livres et de cahiers; ainsi elles étaient à même de fournir l'enseignement à peu de frais. Mais ce système laissait beaucoup à désirer, si l'on en juge d'après l'opinion que s'était faite Simond lors d'une visite à l'une des *Lancaster Schools*⁴.

1. Voir Spencer Walpole, *History of England from the conclusion of the Great War in 1815*, t. I, p. 186.

2. Defauconpret, *Londres en 1821*, p. 47.

3. Staël-Holstein, p. 28.

4. Simond, II, p. 180, 181.

Quant à l'enseignement donné dans les deux anciennes universités, Oxford et Cambridge, on s'accorde généralement à le trouver démodé et artificiel, ce qui expliquerait, selon Defauconpret, l'habitude qu'avaient alors les Anglais d'envoyer souvent leurs enfants faire leurs études sur le continent. Remarquons ici que Cambridge se trouvait plus rarement qu'Oxford sur l'itinéraire de la plupart de ces Français. Il ne faut pas croire d'ailleurs que toute visite faite par eux à Oxford et à Cambridge ait forcément provoqué de leur part soit des critiques, soit même de simples réflexions. Quelques-uns cependant croiraient manquer à leur devoir en s'abstenant de toucher aux questions d'enseignement et d'éducation. Mais leurs commentaires et leurs remarques sont parfois très superficiels. Ainsi Simond nous donne des renseignements qu'il avoue tirer d'un livre de Gibbon écrit trente ou quarante ans plus tôt. Il se borne à informer ses lecteurs, d'une façon très vague, que depuis quelques années une réforme importante s'est faite et que « les vices et les abus dont on se plaignait ont été corrigés en grande partie¹ ». De même Gourbillon constate que de grandes réformes se sont accomplies récemment et que la qualité de l'enseignement et le niveau des examens se sont considérablement améliorés depuis quelques années. « Les examens, dit-il, sont devenus aujourd'hui une affaire si sérieuse que la jeunesse actuelle ne parle qu'avec regret de l'heureux temps de ses prédécesseurs² ». Cambridge et Oxford s'étaient en effet réveillés de la somnolence où ils étaient tombés au xviii^e siècle. L'inauguration du système d'enseignement par classe et la création d'une *Honours School* vers les premières années du xix^e siècle avaient considérablement élevé le niveau de l'enseignement et avaient aussi servi de stimulant aux étudiants. Il est intéressant de noter qu'en 1829, Walsh constate que les étudiants d'Oxford lui semblaient tranquilles, studieux et respectueux en comparaison des étudiants de la Sorbonne³. Rapprochons de ce jugement celui de Coleridge qui, parlant des étudiants d'Oxford vers la même époque, insiste sur le sérieux de leur conduite et leur zèle dans la poursuite de la science⁴. Ceci dit, notons que les études n'étaient pas la seule chose qui intéressât les Français. Nous les voyons impressionnés par la

1. Simond, II, p. 154.

2. Gourbillon, I, p. 380.

3. Walsh, p. 149-150.

4. Cité par W. L. Mathieson, *England in Transition*, p. 121.

beauté architecturale des collèges et surpris de l'attachement presque religieux des Anglais à toutes les reliques du passé. C'est ainsi qu'à l'occasion de sa visite à Oxford, Nodier a l'impression d'être dans un endroit où « tout transporte l'imagination au milieu des souvenirs d'un autre âge¹ ». Le *cap and gown*, uniforme de rigueur pour les étudiants, et mainte coutume bizarre conservée avec vénération leur paraissent curieux. Gourbillon note qu'à l'occasion du dîner qui lui est offert à Balliol College, l'on mange, selon un vieil usage, dans de la vaisselle d'étain et l'on boit dans des timbales d'argent². Et Walsh constate que le *tonsor* est encore un personnage important dans la vie universitaire bien que désormais il ne tonde ni ne frise³. Les Français s'étonnent aussi du respect traditionnel témoigné au rang social : au réfectoire, le haut bout de la table est réservé aux étudiants nobles, l'uniforme diffère selon que l'étudiant est *nobleman* ou *commoner*. Enfin, plusieurs notent avec étonnement les dépenses exorbitantes qu'entraîne un séjour dans ces universités.

En général, autant on critique l'enseignement donné dans les écoles et dans les universités anglaises, autant on loue le système écossais. Necker de Saussure et Defauconpret observent que l'Ecosse est très en avance sur l'Angleterre; l'enseignement y est dispensé à toutes les classes de la société. « Les Ecossais, dit Necker de Saussure, partagent avec les Hollandais et les habitants de quelques cantons suisses, l'avantage si précieux d'avoir une population tout entière éclairée et instruite⁴. » Nombre de voyageurs, entre autres Staël-Holstein, Blanqui, Say et Dupin sont fortement surpris de l'élévation du niveau moyen de la culture intellectuelle en Ecosse. De même Pichot remarque qu'à Edimbourg chacun s'occupe plus ou moins de littérature et de science⁵. Simond est étonné de voir des hommes déjà âgés suivre certains cours à l'université⁶. Necker de Saussure et Blanqui rendent témoignage à « la splendeur toujours croissante » de cette institution. Rappelons que l'université d'Edimbourg était alors le foyer d'une vie intellectuelle intense. Mackintosh avait déjà remarqué un

1. Nodier, p. 99.

2. Gourbillon, I, p. 374-377.

3. Walsh, p. 156.

4. Necker de Saussure, II, p. 132.

5. Pichot, III, p. 199, 200.

6. Simond, I, p. 517.

quart de siècle auparavant qu'il n'était pas facile d'imaginer une université où le travail fût plus suivi et où la paresse et l'ignorance fussent davantage considérées comme déshonorantes. Quelques-uns des voyageurs font ressortir le caractère plus démocratique des universités écossaises comparées à celles d'Oxford et de Cambridge et Simond appelle Edimbourg « le Birmingham de la littérature ». Ils constatent aussi le caractère plus utilitaire des études, les Ecossais dirigeant leur attention plus particulièrement vers les sciences et la philosophie qui étaient alors exclues du programme d'études d'Oxford et de Cambridge.

Ces observations nous font sentir les différences fondamentales de développement qui séparaient alors l'Angleterre de la France, aussi bien dans les conditions matérielles que dans les grands principes directeurs de la vie.

CHAPITRE III

LES VOYAGEURS ET LA VIE RELIGIEUSE

Influence de la religion sur la vie du pays; le dimanche anglais; les formes du culte protestant. — Les sectes : leur nombre et leur développement. — La religion de l'Etat; l'apathie du haut clergé; les country curates. — Les sermons et l'éloquence religieuse.

L'Angleterre est foncièrement religieuse. Tel est le fait qui frappe et impressionne. La haute société, les bourgeois, le peuple, tous se rendent aux églises où l'affluence est si grande qu'on a peine à trouver place¹.

La religion des Anglais est plus qu'un système théologique : elle constitue une véritable force morale. Et les Français rendent hommage « à la pureté et à la simplicité de mœurs » qui caractérisent les non-conformistes en particulier. C'est leur religion qui a formé ces hommes austères et étroits d'idées, mais bons et honnêtes. C'est elle qui a fait d'eux des philanthropes généreux, fondateurs d'écoles de charité, d'établissements de bienfaisance et d'hôpitaux. C'est l'esprit religieux qui a multiplié ces sociétés de propagande dont ne cessent de se étonner les voyageurs. Bref ceux-ci ont l'impression de se trouver sur un sol où la religion se mêle étroitement à toute la vie morale et sociale du pays². Gourbillon constate que la religion est devenue « réformatrice » au point d'avoir influencé les spectacles, les concerts, les bals et même les marchés, les boutiques et les journaux. « Elle a tout réformé enfin, dit-il, ... si ce n'est les cabarets et les tavernes³ ». De même Custine affirme que l'évêque se réserve le droit de fixer

1. Defauconpret, *Quinze jours à Londres*, p. 61; cf. le comte de Carné, *Souvenirs de ma Jeunesse au temps de la Restauration*, p. 110; cf. Crapelet, p. 25; cf. *Life and Letters of Adolphe Monod*, p. 26.

2. Sarrazin, p. 289; cf. Arcieu, p. 185, 186. Cf. Halévy, *Histoire du Peuple anglais au XIX^e siècle*, vol. I, p. 461. « C'est le méthodisme, l'évangélisme, qui dans les premières années du XIX^e siècle donnent à la nation anglaise son ton moral. »

3. Gourbillon, III, p. 173.

la longueur des jupes des danseuses et que c'est lui encore qui tranche la grave question des costumes de théâtre, « comme un colonel arrête l'uniforme que doit porter son régiment¹ ». Et ce même voyageur nous assure que le samedi si l'opéra se prolonge une minute après minuit, l'évêque fait baisser le rideau devant les chanteurs et les chanteuses. Tout en reconnaissant l'utilité d'une religion qui exerce une influence aussi décisive et aussi profonde sur la vie du pays, les Français reprochent pourtant aux Anglais une interprétation souvent trop littérale et trop étroite des préceptes évangéliques, allant souvent jusqu'au fanatisme. Leur opinion sur le dimanche anglais cadre assez bien avec celle de Stendhal qui trouve que dans les pays protestants la religion gâte un jour sur sept et détruit ainsi un septième de bonheur possible². Que dire de ce jour où toutes les rues sont désertes comme si « un fléau y avait passé » où tout le monde va à l'église ou reste chez soi à lire la Bible; ce jour où tout plaisir est supprimé, où les enfants mêmes se voient interdire leurs jeux innocents, où toutes les maisons sont fermées comme après « une grande calamité publique³ ». « Ce jour destiné à honorer le ciel, dit Stendhal, est la meilleure image de l'enfer que j'aie jamais vue sur la terre⁴ ». Simond constate avoir vu deux bedeaux fermer de force une boutique à moitié ouverte et Montulé, de son côté, raconte une aventure qui lui est arrivée et qui montre bien jusqu'à quel point on portait alors le respect fanatique et parfois hypocrite du dimanche. « Je me promenais, dit-il, aux environs de Londres un dimanche; j'entrai en fredonnant quelques paroles dans un jardin où l'on vendait des fruits. La marchande en s'approchant de moi s'arrêta tout à coup et s'écria : « Comment, vous chantez le dimanche. Monsieur ? » A peine voulut-elle nous montrer sa marchandise dont elle demanda et reçut cependant un prix exorbitant sans la moindre difficulté, sans le moindre remords⁵ ». Mais le dimanche anglais n'est rien à côté du dimanche écossais. C'est un « péché mortel » en Ecosse que de paraître gai ce jour-là; dans ce pays le dimanche semble « célébrer les funérailles des autres jours de la semaine » et « toute la population presque entièrement

1. Custine, II, p. 273.

2. Voir A. Chuquet, *Stendhal-Beylle* (éd. 1902), p. 179.

3. Pichot, I, p. 192; cf. Defauconpret, *Une année à Londres*, p. 81; cf. Montulé, I, p. 233; cf. Gourbillon, III, p. 173; cf. Walsh, p. 31.

4. Cité par D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 131.

5. Montulé, I, p. 282-283; cf. Necker de Saussure, I, p. 74.

vêtue de la même couleur que l'aile du corbeau, semble en deuil de ses péchés¹ ». Custine cite le cas d'un barbier qui fut emprisonné parce qu'il avait fait la barbe à trois clients un dimanche et il note qu'en venait d'arrêter deux hommes à Edimbourg pour avoir sifflé le jour dominical. Nodier arrivant à Edimbourg un dimanche est stupéfait de la solitude qui y règne. La ville lui fait l'impression « d'une prodigieuse cité bâtie par des géants » qui depuis l'auraient abandonnée.

Si des Français avaient visité l'Angleterre vers 1780, leur opinion sur le dimanche anglais eût été bien différente. Où ils se trompent, c'est lorsqu'ils supposent que cette rigoureuse observance du dimanche est un trait caractéristique et permanent de la vie anglaise, tandis qu'en réalité elle a beaucoup varié depuis la Réforme. De 1765 jusqu'aux environs de 1800, la tradition dominicale se relâcha. Les membres de la haute société, surtout les hommes, se rendaient rarement à l'église et lorsqu'ils y allaient ils faisaient preuve de peu de recueillement et se conduisaient assez irrévérencieusement. Souvent le dimanche, il y avait Grand lever à la cour ou réunion du Conseil des Ministres, et des particuliers choisissaient ce même jour pour faire des parties de cartes et prendre d'autres divertissements mondains. En 1785, un contemporain constate que la grande et la petite noblesse voyageaient ou allaient d'une réunion à l'autre de préférence le dimanche, en faisant ainsi un jour d'amusement et de plaisir². A cette époque, dit un critique, la haute société se souciait peu de la religion, la considérant uniquement comme un soporifique nécessaire sinon au bonheur, du moins à la résignation des travailleurs et des pauvres³. Cependant, vers 1800, on remarque une observance bien plus stricte du dimanche dans toutes les classes⁴ due surtout à une réaction contre les horreurs de la Révolution française⁵ et aussi en grande partie aux efforts personnels et aux écrits de Wilberforce. Déjà en 1787 il avait fondé une société pour la réforme des mœurs. Il fit circuler en faveur du respect du dimanche une pétition qui recolta les signatures

1. Defauconpret, *L'Hermite en Ecosse*, I, p. 50.

2. Cité par W. L. Mathieson, *England in Transition*, p. 124.

3. *Ibid.*, p. 124.

4. « Now there began a marked abstention from fashionable forms of recreation, such as dancing, card playing and the drama. Sunday was observed with a Judaical rigour. » G. W. E. Russell, *Collections and Recollections*, p. 117.

5. Voir Hammond, *The Town Labourer*, p. 235 : « The red skies of Paris sobered the English Sunday and filled the English churches ».

d'un grand nombre de membres de l'aristocratie. Ses efforts portèrent leur fruit et l'*Annual Register* constate déjà en 1798 que c'était une source d'étonnement pour les gens du peuple de voir, dans toute l'Angleterre, les avenues des églises remplies des voitures de la noblesse¹.

Ceux des voyageurs qui assistent au service divin dans une église sont étonnés du contraste qui existe dans l'exercice du culte entre la religion protestante et le catholicisme français. Ils admirent le recueillement de l'assistance comparé au sans-gêne des fidèles dans les églises catholiques². Ils opposent l'ordre qui y règne aux fréquentes interruptions qui ont lieu dans une église catholique, interruptions occasionnées tantôt par une loueuse de chaises, tantôt par les quêteurs ou par le bedeau distribuant le pain béni. Delécluze compare aussi la musique solennelle et harmonieuse du culte protestant aux « chansons niaises décorées du nom de cantiques que l'on fait psalmodier en France³ ». Pichot admire profondément « l'éloquence du style de la liturgie » tout en critiquant certaines contradictions dans les prières⁴.

*
* *

Habitués qu'ils sont à l'uniformité de l'Eglise romaine, les Français sont assez surpris de l'existence de tant de sectes, qui souvent ne diffèrent que sur une question de détail. Cela les intéresse et les intrigue en même temps. En général ils ne comprennent pas du tout ce besoin de se séparer pour « des subtilités ». Rubichon prétend que « tout Anglais, dans ses malheurs particuliers, fait comme les Japonais dans leurs malheurs publics : il change de divinité⁵ ». Ils en concluent que la meilleure preuve de la vérité de la religion catholique se trouve dans l'uniformité qui a constamment régné dans ses principes et dans ses pratiques. Custine est d'avis que la religion réformée ne peut pas être universelle parce qu'elle ne fait aucun appel à l'homme purement homme et

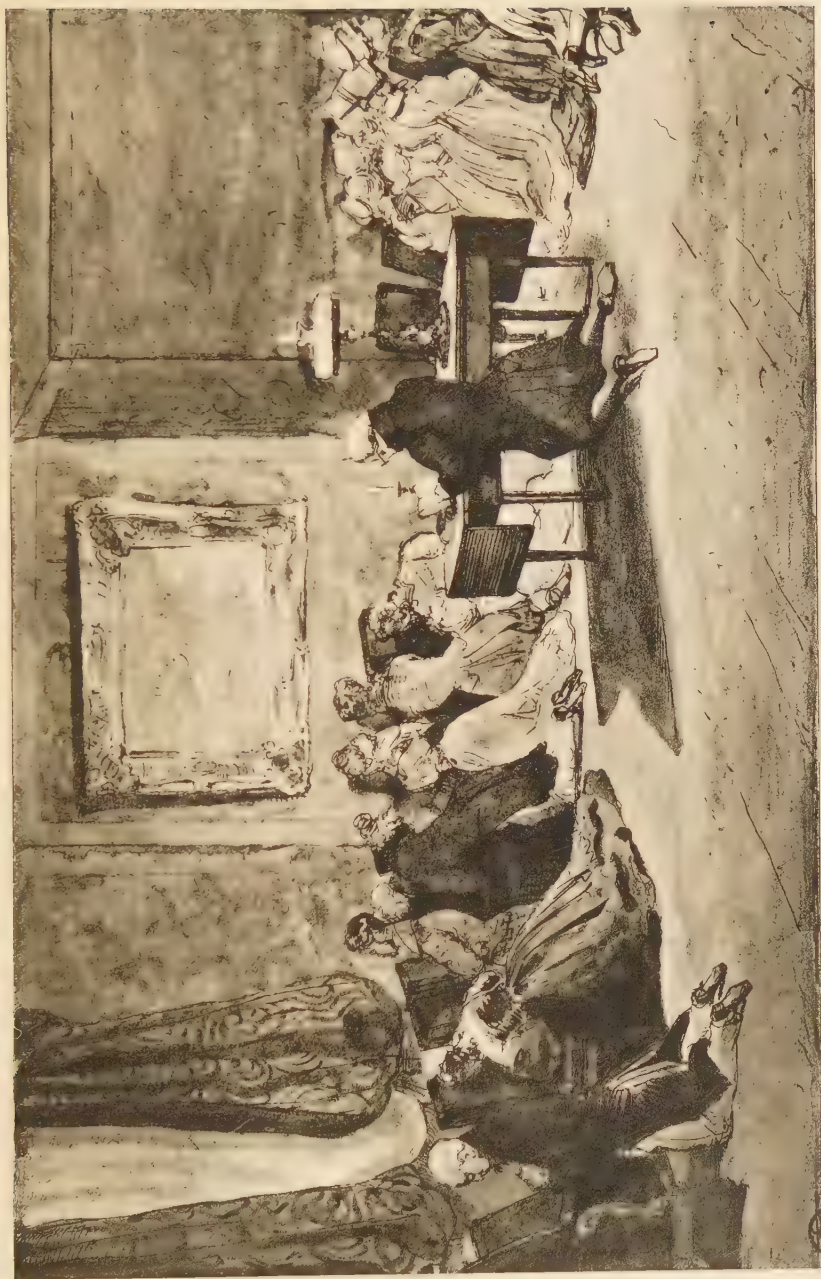
1. Cité par J. L. and B. Hammond, *ouvrage cité*, p. 235. Comparer la remarque de lady Bridget Talmush. « Really I declare upon my honour it's true that a great many people now go to chapel. I saw a vast number of carriages at Portman chapel last Sunday. » (Cité par G. W. E. Russell, *Collections and Recollections*, p. 117.)

2. Defauconpret, *Quinze jours à Londres*, p. 61; cf. Pillet, p. 483.

3. Delécluze, *Souvenirs de Soixante années*, p. 330, et Defauconpret y oppose « l'insipide accompagnement des serpents » dans les églises de France.

4. Pichot, II, p. 40.

5. Rubichon, I, p. 142.



LA PRIÈRE DU SOIR.

Lithographie d'Eugène Lami, tirée du *Voyage en Angleterre* (1829).

Firmin-Didot, Paris, éditeur.

ne parle qu'à l'homme raisonneur, produit de la civilisation : « Préservatif également sûr contre l'alsurce et le sublime, elle ne peut être universelle, son action doit être bornée, par son principe même, à satisfaire les besoins des sociétés déjà préparées pour elles par un médiocre degré de civilisation¹ ». Pichot, de son côté, voit dans les sectes dissidentes « un retour indirect aux règlements de la police catholique », dû à la multiplicité des rapports entre les ouailles et les pasteurs. « Les prédicateurs ambulants, les conférences, le droit de censure, la confession, le culte des saints, dit-il, tout cela rappelle nos missionnaires² ».

Ce qui étonne, c'est le développement prodigieux de quelques-unes de ces sectes, surtout des méthodistes et des wesleyens³ et Pichot affirme que Calvin fait plus peur aux ministres anglicans que le pape⁴. Une secte intéressante entre toutes est celle des Quakers, qui sont fort divertissants avec les silences interminables de leurs réunions et les prières qu'improvisent les femmes aussi bien que les hommes en pleine église, mais qui ne laissent pas d'exciter une admiration sincère, car ils accomplissent à la lettre le précepte de l'Évangile : « Aimez-vous les uns les autres, comme votre Père céleste vous aime⁵ ». Desquiron de Saint-Agnan va jusqu'à prétendre que si tous les hommes devenaient Quakers, l'idéal de paix perpétuelle se réaliserait. L'idée que les Français se font des Quakers est résumée dans le jugement suivant : « Les Quakers sont sobres, francs, réfléchis et n'étourdissent jamais ceux qui les écoutent par une surabondance de mots vagues et sans motif. Toutes leurs transactions sont faites avec droiture et la plupart du temps avec noblesse. Quand ils disent oui, c'est oui, non, c'est non, leur parole est inviolable, leur commerce se fait avec conscience et ponctualité⁶ ». Nougaret, d'autre part, loue leur libéralité et l'esprit de bienfaisance qui les anime⁷.

1. Custine, II, p. 411.

2. Pichot, II, p. 68; cf. Defauconpret, *Une année à Londres*, p. 100-101.

3. Simond, II, p. 184; cf. Gourbillon, II, p. 287; cf. Defauconpret, *Une année à Londres*, p. 100.

4. Pichot, II, p. 35.

5. Desquiron de Saint-Agnan, II, p. 89; cf. Crapelet, p. 105-106.

6. *L'Hermite Rôdeur*, II, p. 91. D'après Quérard (*Les Supercheries littéraires dévoilées*, 2^e éd., t. II, p. 272) *L'Hermite Rôdeur* qui fut publié sans nom d'auteur serait dû à Charrin et à Malepeyre et serait une adaptation d'un livre anglais écrit par Thomas Skinner Surr.

7. Nougaret, II, p. 358.

*
* *

Le signe caractéristique de la religion de l'Etat est la tiédeur, de même que l'apathie est le trait dominant de ses *clergymen*. Tout en vantant l'instruction et la générosité du haut clergé, on lui reproche son indifférence. D'après Gourbillon, le clergé anglican est plus intéressé à percevoir ses dîmes qu'à remplir ses devoirs et s'adonne plus aux plaisirs mondains qu'à ses fonctions sacerdotales¹. C'est aussi l'avis de Chateaubriand : selon lui, le clergé « néglige trop ses devoirs, il aime trop le plaisir, il donne trop de bals, il se mêle trop aux fêtes du monde² ». On signale d'une part la richesse excessive du haut clergé et de l'autre la pauvreté générale et l'abaissement du bas clergé. Il est significatif que Nougaret qualifie le *curate* d'« espèce de valet » qui fait le gros ouvrage et reçoit un salaire minime³. On plaint le sort des *country curates* obligés souvent de desservir plusieurs paroisses et d'officier dans plusieurs églises le dimanche. Rubichon dit « qu'il n'est pas de maître à danser qui, pour son cachet, brûle le pavé de Paris aussi ardemment que notre martyr [le *curate*] ne le fait, quel que soit le temps, tous les dimanches, pour lire la liturgie ici à neuf heures, là à onze heures et ainsi de suite⁴ ». Et pour cela, ils ne reçoivent qu'un traitement à peine suffisant pour assurer leur existence. Nougaret cite certains villages du pays de Galles où les *curates* ne reçoivent comme appointements que seize ou dix-sept livres sterling par an⁵.

*
* *

C'est en vain qu'on chercherait des orateurs remarquables dans l'église anglicane de cette époque. Les sermons se com-

1. Gourbillon, II, p. 295.

2. Chateaubriand, *Souvenirs d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique*, I, p. 92, 93; cf. Simond, II, p. 85. « Le clergé anglais n'est guère qu'un corps aristocratique de l'Etat. » Voir Traill, *Social England*, VI, p. 22 : « They [the clergy of the beginning of the 19th century] might be described as secular, though kindly and generous, as scholars and gentlemen rather than missionaries and priests... Certainly we should not greatly wrong them if we wrote across the clergy list *surtout point de zèle*. » Cf. Hammond, *The Village Labourer*, p. 195-196. « The Church, as a whole, was an easy-going society careful of its pleasures and comforts. »

3. Nougaret, II, p. 333.

4. Rubichon, I, p. 141.

5. Nougaret, II, p. 336; cf. Pillet, p. 367 cf. Traill, *Social England*, V, p. 410. « The country parsons were, as a rule, scarcely above the social state pictured by Fielding for his Parson Adams and by Goldsmith for his Vicar of Wakefield »; cf. Hammond, *The Village Labourer* p. 197.

posent d'argumentations ingénieuses mais monotones et froides, sans aucune espèce d'émotion ou d'enthousiasme : « Un sermon de la chaire anglicane, dit Pichot, est une série de démonstrations et d'arguments, un véritable essai de morale dans lequel l'orateur appuie même les vérités évangéliques sur les preuves de la raison humaine. Les prêtres français sont plus jaloux de persuader les ministres anglais de convaincre¹ ». Ces sermons glacés divisés en trois parties ne sont guère du goût de Pichot. Le prêtre « remonte gravement dans sa chaire, prélude par une oraison lit son discours avec le plus grand calme et il doit remercier le ciel s'il n'endort pas son auditoire² ». De même Defauconpret constate qu'un *clergyman* improvise rarement et se borne le plus souvent à lire froidement son sermon. Pillet va plus loin et affirme que lorsqu'un *clergyman* veut faire un bon sermon, il l'achète généralement tout fait.

Quant aux sectes dissidentes, malgré le zèle de leurs pasteurs, elles n'ont plus de prédicateurs comparables à Wesley et à Whitefield. A l'exception peut-être d'Edward Irving, prédicateur populaire du temps, Pichot constate que les sectes n'ont pas de ministres dont la renommée dépasse les limites de sa paroisse. Mais Irving lui-même ne lui paraît pas capable de fonder une secte et Pichot est persuadé qu'il « n'aura plus de vogue lorsqu'il aura cessé d'étonner », jugement que le temps a d'ailleurs confirmé³. Monod, de son côté, ne paraît pas être impressionné par les deux prédicateurs Edward Irving et Mortimer qu'il a entendus lors de sa courte visite en Angleterre en 1825. Et voilà à peu près où s'arrête l'intérêt que la plupart manifestent au sujet de la religion. Pichot, traitant comme toujours le sujet plus à fond, nous raconte l'histoire de l'éloquence religieuse dans la lutte que la Réforme a livrée au catholicisme et ensuite à l'épiscopat. Parmi les orateurs de l'Eglise anglicane, l'évêque Taylor est celui qui l'intéresse le plus. Il cite même certains passages de ses sermons pour en faire apprécier la valeur à ses compatriotes. Il se rapporte à l'époque de Wesley et de Whitefield

1. Pichot, II, p. 56.

2. *Ibid.*, II, p. 54. Cf. Traill, *Social England*, VI, p. 22 : « The « high and dry » school had principles which connected it with a great past... preaching without passion or excitement, scholar-like, careful, wise, often vigorously reasoned discourses on the capital points of faith and morals ».

3. Pichot, II, p. 76. « Son accent est celui d'un acteur plutôt que celui d'un Pierre l'Ermite ».

et nous dépeint l'éloquence passionnée de ces deux prédicateurs. « Les temples ne furent pas assez spacieux pour contenir l'affluence du peuple. Whitefield et Wesley prêchèrent en plein air comme les premiers apôtres... Les amphithéâtres de Rome eussent à peine suffi au spectacle de semblables missions... Whitefield n'avait cependant ni les talents, ni la science, ni l'ambitieuse ferveur de Wesley... L'éloquence de Wesley agitait violemment et prodiguait la menace, la terreur; il donnait des convulsions. Tout son aspect avait quelque chose d'étrange... Ceux à qui Massillon adressait la fameuse apostrophe de son sermon *Du petit nombre des élus* devaient rentrer chez eux émus et attristés pieusement. Il semble que Wesley ne vous permettait pas de retourner à vos maisons; on quittait tout subitement, parents, amis, foyer, domestiques, pour le suivre¹ ».

On s'étonne un peu de ne trouver dans les écrits de tous ces Français aucune allusion au réveil du sentiment religieux dans l'Eglise anglicane, réveil qui datait de l'époque que nous étudions et dont les effets se faisaient déjà fortement sentir. Il est vrai que Pichot constate en passant que « les miracles du méthodisme ont sans doute réveillé les prêtres anglicans, » mais ni lui ni les autres ne semblent comprendre toute l'importance de la transformation alors en voie de s'accomplir, transformation qui était en grande partie la conséquence directe du zèle religieux des églises dissidentes. Il faut cependant convenir que le mouvement évangélique qui marque en Angleterre la seconde moitié du XVIII^e siècle et auquel se rattachaient les noms de Wilberforce, Simeon, Toplady, Venn, Newton, Cowper et des Milners est le fait le plus important à noter dans l'histoire religieuse de l'Angleterre d'alors. Les évangélistes, remarquables par leur piété personnelle aussi bien que par leur ferveur, constituaient une force réelle pour l'Eglise anglicane elle-même, aussi bien que pour la vie générale du pays². Leur but était de vivifier la tradition ecclésiastique et à cette fin ils réagissaient contre l'indifférence

1. Pichot, II, p. 70-73.

2. G. W. E. Russell, *Collections and Recollections*, p. 88. « That movement, though little countenanced by ecclesiastical authority, changed the whole tone of religious thought and life in England; it recalled men to serious ideals of faith and duty; it curbed profligacy, it made decency fashionable, it revived the external usages of piety and it prepared the way for that later movement which, issuing from Oxford in 1833, has so momentarily transfigured the outward aspect of the Church of England. »

et le manque de ferveur de la majorité du clergé. Grâce à leurs efforts, le *fox-hunling parson* et l'*absentee rector* devinrent enfin impossibles. Remarquons en passant que ce furent les évangélistes qui devaient fournir, quelques années plus tard, les premières conversions notoires à l'Eglise de Rome.

CHAPITRE IV

LES VOYAGEURS ET LA LITTÉRATURE

Indifférence pour la littérature vers 1815; rencontre d'un Français avec Southey et Coleridge en 1810. — Le rôle de Stendhal comme vulgarisateur de la littérature et du drame anglais. — Les critiques de Philarète Chasles : sa défense de Byron dans la Renommée; ses articles dans la Revue Encyclopédique : aperçu de la littérature depuis Chaucer jusqu'à Burns; jugement sur les poètes contemporains. — Les appréciations de Chateaubriand : son enthousiasme pour Shakespeare et Milton. — Defauconpret et les récits de voyage; ses jugements sur Scott, Galt, Fenimore Cooper, Byron et Wordsworth. — L'opinion de Custine sur Scott. — L'étude de Pichot sur la littérature : esquisse de la littérature des siècles précédents; tableau de la poésie contemporaine : Crabbe, Wordsworth, Coleridge, Southey, Shelley, Keats, Byron, Moore, Campbell; jugements sur les poètes secondaires de l'époque. — Un témoignage rendu à Shelley en 1827 par une Française.

Avant 1815, la littérature anglaise n'intéressait guère les Français. A la période d'engouement qui avait caractérisé le XVIII^e siècle avait succédé une époque d'indifférence. On ignorait jusqu'aux noms des principaux écrivains. Cependant quelques signes avant-coureurs font dès le début du XIX^e siècle prévoir un réveil. Quelques-uns des émigrés et des voyageurs qui se trouvaient sur le sol britannique vers le commencement du XIX^e siècle s'intéressèrent aux productions du moment. Simond, qui fit un voyage en Angleterre en 1810, eut le plaisir de voir non seulement Walter Scott, mais aussi les poètes Southey et Coleridge¹. On aurait pu attendre beaucoup de cette rencontre, d'autant plus que Simond était un des rares voyageurs qui possédaient bien la langue. On eût aimé connaître l'impression directe produite sur lui par les deux poètes. Mais ce Français nous parle surtout de l'attachement de Southey et de Coleridge au libéralisme et de leur enthousiasme pour la cause espagnole. Il ajoute cependant quelques remarques sur la poésie de Southey, qu'il compare à Milton et qu'il appelle le « poète des chimères ». Malheureusement pour nous, Coleridge l'intéresse moins. Ailleurs dans son li-

1. Simond, I, p. 482-6.

vre il cite aussi les noms de Burns, de Scott et de Campbell et dans l'édition anglaise qui fut publiée à Edimbourg en 1815, il mentionne même le nom de Wordsworth qu'il supprime par la suite dans l'édition française. De même Gourbillon cite le nom de Mary Mitford. Nous savons par ailleurs qu'il a fait sa connaissance quand elle était pensionnaire chez deux émigrés français. Mais à part quelques rares témoignages de ce genre, on ne trouve rien d'intéressant sur la littérature elle-même dans les récits des Français qui se trouvaient en Angleterre vers 1815. Ils constatent simplement que l'Angleterre leur semble avoir sacrifié son ancienne gloire littéraire à son développement commercial et à son activité militaire. En général, ils paraissent ignorer complètement la remarquable école de poètes qui brillait déjà d'un si pur éclat : Byron, Wordsworth, Coleridge. Quelques-uns, comme Gourbillon et Simond, signalent avec un certain dédain que l'Angleterre possède de nombreuses femmes romancières, pour la plupart à leur avis entièrement dépourvues de talent¹.

A partir de 1815, des relations et des courants d'échanges s'établissent de nouveau entre les deux pays. Peu à peu l'enthousiasme succède à l'indifférence. Des facteurs importants favorisent cette évolution. Tandis qu'en France la poésie s'empêtre, comme dit M. Estève, « dans l'ornière classique avec les Delille, les Esménard, les Luce de Lancival et les Parseval-Grandmaison² », les grands poètes romantiques anglais ont retrouvé les sources de l'inspiration et le sentiment de la beauté. La jeunesse française, avide de nouveauté, tourne son attention vers eux et réclame des traductions d'œuvres anglaises. Et les années 1819 à 1821 sont une période très active pour les traducteurs. Pendant ces années paraissent des traductions des poèmes de Byron, une édition française complète des œuvres de Scott et de Shakespeare. Mais ces traductions ne suffisent point aux jeunes Français altérés de poésie et nous voyons les plus enthousiastes se jeter dans l'étude de la langue anglaise elle-même.

Un des plus ardents, comme nous l'avons vu, était Stendhal. Très hostile aux pseudo-classiques, il trouvait dans les auteurs dramatiques anglais ce qui lui plaisait. Il lisait et citait sans cesse les vieux écrivains Massinger et Ford. Mais ce qui l'enchantait plus que tout, c'était, comme nous l'avons déjà no-

1. Gourbillon, III, p. 345.

2. E. Estève, *Byron et le romantisme français*, p. 42.

té, la lecture de Shakespeare. Le seul écrivain lisible pour moi était Shakespeare¹, écrit-il dans les *Souvenirs d'égotisme*. Il encouragea la représentation des drames shakespeariens en France et entreprit son voyage de 1821 à Londres afin seulement, dit-il, de voir jouer Shakespeare dans l'original. Déjà en 1818 il écrit : « Je suis un romantique furieux, c'est-à-dire que je suis pour Shakespeare contre Racine et pour Lord Byron contre Boileau² ». Sa rencontre avec Lord Byron eut lieu l'année même de la première traduction de l'œuvre du poète anglais en français. Il fut ravi de sa beauté physique. Plus tard il changea de ton et accusa Byron d'être vaniteux et trop grand seigneur. Malgré cela, le poète continua de l'intéresser plus que tous ses contemporains. Il admirait la verve et la beauté de ses vers, mais il lui reprochait d'être trop égoïste et de trop songer à l'effet qu'il produisait sur les autres. Burns aussi le charmait. Comme tant d'autres à cette époque, il admirait les vers de Southey, en qui personne, aujourd'hui, ne voit plus un vrai poète, mais il le méprisait pour ses idées politiques. Chose plus étrange, il considérait le *Paradis perdu* de Milton comme un livre qu'on lit par devoir et qu'on quitte sans peine. Parmi les romanciers du temps, c'était surtout Walter Scott qui retenait son attention. Il le lut et le relut tout en se rendant compte de ses imperfections. Il lui reprochait d'abuser des descriptions et de manquer de profondeur dans la psychologie de ses personnages. D'autre part Stendhal ne se contenta pas de se familiariser avec les écrivains anglais. Il fit tout son possible pour les faire connaître à ses compatriotes. En 1823, il publia sa brochure *Racine et Shakespeare* dans laquelle il opposait, en l'exaltant, la liberté romantique de Shakespeare aux règles sévères de la tragédie classique. Comme agent de liaison, il ne se borna pas à faire connaître et comprendre les choses anglaises dans son propre pays, il joua de plus un rôle important comme vulgarisateur des idées françaises en Angleterre. Ayant besoin d'argent pour vivre, il se mit à écrire dans les revues anglaises : *The New Monthly Magazine* et *The London Magazine* où il fit connaître aux Anglais les publications les plus récentes de son pays. Plus tard, par ses *Lettres de Paris* publiées dans les mêmes revues, il les tint au courant de la littérature, de la politique et de la vie de société en France.

1. Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, p. 61.

2. *Correspondance inédite*, I, p. 68. Cité par E. Estève, *ouvrage cité*, p. 111.



Citons aussi le nom de Philarète Chasles parmi ceux qui ont contribué à faire connaître en France les œuvres anglaises. Ce n'est qu'en 1832, date qui se trouve hors de notre champ d'étude, qu'il publia dans la *Revue de Paris* ses remarquables articles sur Daniel de Foë, Richardson et Fielding. Mais dès 1820 nous trouvons dans la *Renommée*, un article de lui qui défend Byron contre les attaques des classiques¹. Il lui rappelle Salvator Rosa dont il a « les attitudes fières et la nature sauvage » et Rembrandt dont il possède « les effets magiques, les ténèbres mystérieuses traversées tout à coup par un rayon de soleil qui éblouit ». « Lord Byron, continue-t-il, n'a pas le jugement du critique, du géomètre, du dialecticien... il a le jugement des Bacon et des Rousseau; cette force vive et pénétrante de pensée qui va au fond de toutes choses et qui, trouvant pour résultat le néant et le vide, se replie avec effroi sur elle-même, demande compte à Dieu de la nullité de l'existence et s'écrie avec une douleur profonde : Qu'est-ce que le monde ? »

En 1821, il donna à la *Revue Encyclopédique* deux autres articles². Le premier de ces articles donne un tableau de la littérature anglaise depuis Chaucer jusqu'à Burns. Le second traite des poètes anglais contemporains. Les appréciations de Philarète Chasles nous le montrent érudit et à tout prendre critique fin et pénétrant. Quoiqu'il se trompe plus d'une fois sur l'orthographe des noms des poètes qu'il cite, il a une connaissance déjà très vaste de la littérature anglaise. Il est, croyons-nous, un des premiers Français qui aient su apprécier Burns et Cowper et qui aient porté un jugement sur Crabbe, Moore, Campbell et les lakistes.

Ce qu'il aime en Chaucer, avec une sûreté de jugement que tous les critiques lui reconnaîtront, c'est « une vérité d'observation » et « une richesse de poésie qui brillent encore à travers la rouille de son vieux langage ». Il se montre assez prudent dans son jugement sur Shakespeare, comme s'il se défiait de sa jeunesse enthousiaste. On s'amuse de le voir se réfugier, pour le louer, derrière les mots : « aux yeux des Anglais ». Spenser, moins connu des Français à l'époque de Philarète Chasles, est à son avis un génie. Il admire surtout ses descriptions

1. Voir Philarète Chasles, lettre datée de Londres, le 17 février 1820, publiée dans *La Renommée* le 22 février 1820.

2. Philarète Chasles, *La poésie anglaise et les poètes anglais vivants*, *Revue Encyclopédique* (1821), t. IX, p. 228-240 et p. 446-458.

qui lui rappellent les tableaux de Salvator Rosa et de Claude Lorrain. Il cite Beaumont, Ford, Fletcher, Jonson et Massinger, qualifiant chacun d'une épithète qui les résume, le « fertile » Beaumont, le « pathétique » Ford, le « romanesque » Fletcher, le « savant » Jonson et Massinger qui « ne manque ni de pompe ni d'éloquence ». Il constate que la vigueur et l'éclat qui caractérisent l'époque de Shakespeare et de Spenser se montrent dans les ouvrages de philosophie et de science, aussi bien que chez les poètes. Il connaît bien les écrivains anglais de la Renaissance et cite entre autres Crashaw, Cowley et Denham. Sa critique très élogieuse de Milton nous le montre capable d'apprécier ce grand génie : « Une grandeur calme, gigantesque, planant comme immobile au-dessus de l'univers : une poésie brûlante et austère, éloquente et serrée ; une harmonie forte et d'une énergie irrésistible, un génie fait pour atteindre à tous les genres de sublime mais dominant surtout dans le terrible : une imagination faite pour s'élancer hors du monde connu, pour donner un corps, une vie, une âme, un charme aux visions les plus fugitives et les plus affreuses : telles sont à peu près les idées que le nom de Milton réveille ».

Il passe ensuite à la poésie de la Restauration et parle d'Otway, de Butler et de Dryden qui unit la virilité de de l'expression à la force de la raison, mais qui ne sait pas toucher le cœur. Arrivé à l'époque classique, il cite encore Prior, Parnell, Beattie, Gay, Swift dont la satire est pétrie « avec de la boue et du fiel » et il parle d'Addison, auteur de poésies « correctes et pâles » et de Pope « satirique, mordant et ingénieux, homme d'esprit qui pense juste » mais point poète.

Thomson l'intéresse particulièrement. Il le compare à Milton et à Homère, ce qui ne laisse pas de nous étonner un peu. « On lui reproche, dit Charles, une versification lourde et embarrassée, une pompe stérile d'images et un manque total d'ensemble », mais, ajoute-t-il, « il est si vrai dans ses tableaux... que tous les amis de la nature ne cesseront de le chérir ». Et une remarque comme celle-ci nous montre sa finesse et la sûreté de son jugement. A une époque où Young jouissait d'une vogue extraordinaire en France, Charles sut se rendre compte de ses défauts. Bien avant Taine il lui reproche « le ridicule de ses hyperboles épigrammatiques, son obscurité si fréquente et sa contrainte perpétuelle, » tout en admettant pourtant qu'il est « grand, énergique, original ». Gray, au contraire, le frappe par « la tendresse et la douceur ». Il sait apprécier Burns à sa juste valeur et lui accorde « une verve facile, énergique, entraînant, » car sa poésie est pleine d'« effusions tan-

tôt gaies, tantôt satiriques, tantôt élégiaques ». Il estime que les poèmes de Chatterton sont marqués « du sceau du génie ».

Le second article de Philarète Chasles s'ouvre avec Cowper dont la poésie est « forte d'émotion » et « pleine d'images ». Il voit avec raison en lui le poète de la nature et il le compare à Jean-Jacques Rousseau comme fera plus tard Pichot. Il consacre peu de lignes à Wordsworth et à Coleridge, ce qui nous étonne. Il ne dit rien de Keats et de Shelley, ce qui nous étonne moins, étant donné que Keats n'était encore apprécié en Angleterre que d'un très petit nombre d'initiés et que Shelley n'était pas encore célèbre quoiqu'il eût publié *Alastor* en 1816, *The Revolt of Islam* en 1818 et *Prometheus Unbound* en 1820. Il accuse fort justement Coleridge de sacrifier « les facultés brillantes d'une imagination forte et originale » aux « rêveries vaporeuses » empruntées à la nouvelle école de poésie allemande. Pas plus que bien d'autres critiques français de son époque, il ne saisit la grandeur de l'œuvre de Wordsworth. Il lui reproche une « affectation de simplicité sentimentale » tout en admettant pourtant que « son style est plein de délicatesse et de naturel ». Southey au contraire arrête longtemps son attention. Il le loue avec enthousiasme mais le temps n'a pas confirmé son jugement. « Tout ce qui est grand, merveilleux, étonnant, Southey l'a rendu avec force et vérité ». Il unit « ce que la sensibilité a de plus touchant » à « ce que l'imagination a de plus splendide ». Son style est, selon Chasles, « d'une inspiration soutenue ». Il ajoute, il est vrai, qu'il est souvent diffus et parfois négligent, qu'il ne sait pas donner assez de profondeur à la passion et qu'il a une tendance à exagérer et à rendre ses héros trop sublimes. Le réalisme de Crabbe le fait penser à Rembrandt. Il trouve dans ses vers une vérité et une sensibilité puissantes, mais en même temps il juge son ironie « révoltante » et il critique son souci de peindre les détails les plus insignifiants. Campbell lui paraît avoir une « fermeté concise » et « l'élégance soutenue de Goldsmith ». Moore le ravit : « Aucun poète anglais ne réunit comme lui cette mollesse élégante de diction, cette riche et voluptueuse abondance de pensées, ce pouvoir magique d'éveiller toutes les sensations douces et toutes les émotions tendres ». Ensuite il cite un très grand nombre de poètes de moindre importance. Parmi les contemporains, c'est surtout à Walter Scott et à Byron que vont ses préférences, mais c'est encore à Byron qu'il s'attache particulièrement. Il est le « plus célèbre », le « plus original » de tous

les poètes contemporains anglais. Sa versification est « harmonieuse et ferme, ... ses caractères ont une vérité qui l'a fait comparer à Shakespeare: en introduisant peu de personnages dans ses plans, il a rendu bien plus violent et plus tragique le jeu des passions ainsi concentrées ». Il ne donne pas que des éloges. Il reconnaît que Byron est parfois obscur, son style souvent forcé et qu'on y trouve quelques traits de mauvais goût. Mais il l'excuse en disant que ces rares défauts sont « à la poésie de ce grand poète ce que peuvent être une ou deux touches incorrectes aux tableaux de Michel-Ange. »

* *

La littérature anglaise a exercé une influence si profonde sur Chateaubriand, et, à travers son œuvre, sur d'autres écrivains français, qu'il faut le nommer ici à côté de Philarète Chasles et de Stendhal¹. Son secrétaire nous affirme que pendant son séjour en Angleterre comme ambassadeur, Chateaubriand ne parlait jamais littérature et ouvrait rarement un livre². Cela nous paraît en contradiction avec sa nature. D'après son propre aveu, la poésie lui faisait verser des larmes³. D'ailleurs il avait déjà étudié la littérature anglaise pendant son émigration et les œuvres de Shakespeare, de Milton, de Gray, de Young, pour ne nommer que les plus importantes, lui étaient déjà familières. Il avait même traduit les poèmes ossianiques et écrit en français une imitation de la fameuse *Elégie* de Gray. Ses auteurs anglais de prédilection vers 1822 étaient pourtant Shakespeare et Milton. Dans les pages de ses *Mémoires* qu'il écrivait à Londres pendant son ambassade, nous trouvons bien des passages où son admiration se fait jour. Il va jusqu'à donner un résumé d'un des sonnets de Shakespeare. « Shakespeare, dit-il un jour à Marcellus, est parfois merveilleusement mélancolique dans ses sonnets échappés à sa maturité amoureuse. Là il est triste et tendre plutôt que passionné. On dirait qu'il ne rime si bien que pour se plaindre de son âge et se distraire de la vie⁴ ». Chateaubriand lui-même aimait s'échapper de l'ambassade pour aller à Covent Garden voir jouer les pièces de Shakespeare et Marcellus nous raconte qu'en revenant du théâtre il récitait tout haut des vers qu'il s'appliquait à lui-même; par exemple ce passage si connu dans *As You Like it*:

1. J. Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*, p. 430.

2. Voir *Journal de Bourqueney* (entrée du 10 avril).

3. *Ibid.* (entrée du 4 juillet).

4. Marcellus, *Chateaubriand et son temps*, p. 112.

« Are not the woods
More free from peril than the envious court ?¹ »

Il considérait Shakespeare comme un des cinq ou six grands génies du monde. « L'Angleterre, dit-il, est tout Shakespeare », et il ajoute : « il a prêté sa langue à Byron, son dialogue à Walter Scott² ».

Il avait une profonde admiration aussi pour Milton : « Milton est toutefois souvent sublime, il a ce je ne sais quoi qui fait pleurer d'admiration³ ». Quant à la littérature contemporaine, il ne paraît pas en faire grand cas. Sa critique de Scott montre son indépendance de jugement, car Scott était alors presque universellement admiré. « Il a selon moi, dit-il, perverti le roman et l'histoire; le romancier s'est mis à faire des romans historiques et l'historien des histoires romanesques⁴ ». Chateaubriand estime que Scott ne possède pas « cette nature choisie, cette perfection de scènes, cette originalité, ces pensées, ces traits qu'on trouve chez Manzoni et chez quelques romanciers contemporains. Il admire alors Byron qu'il aimera moins par la suite. « C'est, dit-il, le plus grand poète que l'Angleterre ait eu depuis Milton ». Il cite dans les *Mémoires* une partie de son *Ode à Napoléon*. C'est surtout la mélodie de ses vers qui l'enchantent. Il paraît ignorer complètement le côté satirique de l'œuvre de ce poète. Il est séduit, comme le sera plus tard Pichot, par la personnalité de Byron. Sa beauté physique, la hardiesse de ses idées ainsi que sa réputation de Don Juan, tout concourt pour faire de lui une sorte de héros pour Chateaubriand.

*
* *

A l'exception de Pichot, aucun des voyageurs qui ont écrit des récits de voyage ne fait une étude suivie et de longue haleine de la littérature anglaise. Defauconpret s'occupe, il est vrai, de la littérature à plusieurs reprises dans son *Londres en 1819, 1820, 1821, 1822, 1823 et 1824*, et lui consacre quelques chapitres dans chacun de ces six volumes. Mais il se borne en général à parler des productions qui ont paru pendant ces années-là et qui, selon lui, n'étaient pas des-

1. Marcellus, ouvrage cité, p. 92, 93.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 192.

3. Voir le *Journal de Bourqueney* (entrée du 4 juillet).

4. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 197.

tinées à être traduites en français¹. Ce sont pour la plupart des récits de voyage, ouvrages qui sont presque tous tombés aujourd'hui dans l'oubli, et qui ne servent à présent qu'à montrer le goût du jour pour ce genre littéraire. Les Anglais avaient à cette époque à peu près le monopole de cette branche de la littérature. L'exploration aussi bien que les guerres étrangères avaient dirigé l'attention des Anglais vers les pays lointains et presque inconnus. A juger du nombre de ces récits de voyages tels qu'ils sont cités par Defauconpret on est tenté de croire qu'il ne nous fait grâce d'aucun : il y en a au moins une cinquantaine. Il s'intéresse à ces récits de façon surprenante et va jusqu'à les considérer comme la partie la plus amusante et la plus instructive de la littérature anglaise². Le voyage du capitaine Franklin de la baie d'Hudson à la mer Glaciale, celui de Bowdich au pays des Aschantis, le voyage de George Russel en Sicile, le voyage classique et topographique de Dodwell en Grèce, la relation des découvertes faites en Egypte et en Nubie par Belzoni, le voyage de Sir Robert Ker Porter en Géorgie, en Perse et en Arménie, les *Lettres sur le Nord de l'Italie*, de Rose, le *Journal d'un Voyage dans le Levant*, de William Turner, l'*Italie* de Lady Morgan, les *Voyages en Palestine* de Buckingham, *La France de Ireland*, et une foule d'autres, sont passés en revue et sommairement jugés par lui. Mais ce sont là des ouvrages d'un intérêt passager, qui ne valent pas qu'on s'y arrête longuement.

Defauconpret s'intéresse aussi dans une certaine mesure au roman contemporain. Les romans qui avaient alors le plus de succès, comme ceux de Scott, trouvaient immédiatement des traducteurs et étaient lus en France, presque au moment même de leur apparition en Angleterre. Stendhal prétendait que le libraire employait quatre traducteurs par volume, dont trois ne savaient pas l'anglais, et qu'il donnait dix sous la feuille pour en corriger le style³. Defauconpret lui-même traduisit des romans anglais, surtout ceux de Walter Scott au fur et à mesure qu'ils paraissaient, en les adaptant au goût français. La rapidité avec laquelle ces traductions se faisaient était si prodigieuse, que les Français le soupçonnaient de posséder à Londres un atelier de traducteurs.

1. Defauconpret, *Londres en 1819*, p. 29; cf. *Londres en 1820*, p. 48.

2. Defauconpret, *Londres en 1823*, p. 215.

3. Cité par D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 209.

A l'instar de sa génération, c'est aux romans de Scott qu'il accorde la presque totalité de ses suffrages, et puisque ceux-ci se trouvaient déjà traduits en français, il se contente de les nommer. Il a une admiration sans bornes pour Scott qui est, selon lui, non seulement le premier des romanciers mais aussi le premier des poètes vivants¹. Il fait l'éloge de *Rothelan* et de *Sir Andrew Wylie*, deux romans de Galt et il constate dans son *Londres en 1823* que l'auteur était reconnu comme le second romancier anglais vivant². Après les romans de Scott et de Galt, ce sont ceux de Fenimore Cooper, « le Walter Scott de l'Amérique », comme il le surnomme, qu'il admire le plus. Il recommande la lecture de son roman *The Pioneers* qui, selon lui, est parfait quant à la peinture des mœurs et des caractères. Le *Melmoth* de Maturin³ est très sévèrement jugé par lui; ce n'est qu'une « détestable imitation » du *Moine* de Lewis, avec un talent bien inférieur chez l'auteur. Le seul mérite qu'il lui concède est d'être bien écrit, mérite d'ailleurs fort contestable. Il cite encore un certain nombre de romans de femmes écrivains qu'il juge défavorablement pour la plupart et qui présentent peu d'intérêt car personne ne les lit plus aujourd'hui.

Mais Defauconpret ne se limite pas aux romans : il cite encore *Napoleon in Exile* par le docteur O'Meara, *The Life of Salvator Rosa* par Lady Morgan et les *Memoirs of Horace Walpole*.

Par contre il s'occupe peu de poésie. Il n'a évidemment pas une très haute opinion de la poésie anglaise de l'époque, car il dit que quoiqu'il pousse en Angleterre autant de vers que de pommes de terre⁴, il y en a « bien peu qui s'élèvent au-dessus de la médiocrité⁵ ». Pourtant ces années furent exceptionnellement riches en productions poétiques et nombre de poèmes furent alors publiés qu'il serait difficile de surpasser et même d'égaler : *Prometheus Unbound* parut en 1820, *Adonais* en 1821, *Hellas* en 1822, tous les drames de Byron de 1817 à 1822, *Don Juan* de 1819 à 1823, *Endymion* en 1818 et les meilleurs poèmes de Keats en 1820.

Selon Defauconpret, Walter Scott est le plus grand des poètes vivants et avec lui siègent au premier rang des poètes

1. Defauconpret, *Londres en 1820*, p. 370.

2. Defauconpret, *Londres en 1823*, p. 287.

3. Defauconpret, *Londres en 1820*, p. 374.

4. Defauconpret, *Londres en 1819*, p. 421.

5. Defauconpret, *Londres en 1822*, p. 301.

contemporains Byron, Southey et Moore. Mais ce sont les ouvrages de Byron qui l'occupent presque exclusivement dans les pages qu'il consacre à la poésie. Il reproche à Byron de vouloir toujours être plaisant dans son *Don Juan*, même dans les endroits pathétiques, « il en résulte, dit-il, qu'en voulant exciter le sourire, il n'inspire que le dégoût ». Tout en admirant les beaux passages de son *Don Juan*, il accuse Byron de remplir son poème de « digressions politiques, érotiques et critiques », qui rejettent à l'arrière-plan le sujet principal. Il se fait un devoir d'avertir les dames qui ne se permettent pas la lecture de *La Pucelle* de Voltaire et de la *Guerre des Dieux* de Parny, de se défendre aussi de celle de *Don Juan*¹. *Caïn* ne lui paraît qu'un cadre inventé pour y placer l'impiété et le blasphème². La *Vision of Judgment* lui rappelle la *Guerre des Dieux* de Parny. Il considère avec raison ce poème comme l'un des meilleurs de Byron, sous le rapport de la poésie. Il le trouve plein d'imagination. *Heaven and Earth* lui suggère une comparaison avec *Loves of the Angels* de Moore. Il cite à l'appui une critique dont l'auteur accuse Byron de planer toujours dans une région de grandeur ténébreuse, tandis que Moore « se contente du beau et ne vise pas à l'étonnant³ ». *Werner* lui paraît froid et la plus faible des œuvres de Byron.

Tout en accordant à Wordsworth le mérite d'être un des poètes les plus distingués de l'Angleterre, il se laisse emporter pourtant par l'opinion courante. Selon lui, ses poèmes n'ont pas une seule étincelle d'esprit, et après les avoir lus, il ne peut que se demander : « Que diable a-t-il donc voulu dire⁴ » ? Par un contraste amusant, un recueil de poésies de Mrs. Hemans reçoit de lui une critique bien plus favorable. On y trouve, selon lui, des « morceaux pleins de poésie » et « des tirades très pathétiques »⁵.

*
* *

A part une courte étude sur Walter Scott, la littérature est complètement négligée dans la relation de Custine. Pourtant la justesse de son jugement sur Scott nous fait regretter qu'il ne s'y soit pas attardé plus longtemps. Rappelons qu'à cette époque, Scott trônait comme un dieu et recevait les

1. Defauconpret, *Londres en 1823*, p. 264.

2. Defauconpret, *Londres en 1822*, p. 261.

3. Defauconpret, *Londres en 1823*, p. 57. 

4. Defauconpret, *Londres en 1822*, p. 302.

5. Defauconpret, *Londres en 1823*, p. 267.

hommages de toute la France. L'élite intellectuelle et artistique aussi bien que le gros public lui prodiguaient une adoration qui ne connaissait pas de bornes. A un moment où la plupart de ses compatriotes subissaient cette domination, Custine eut le mérite de s'affranchir de cet engouement général et de juger le romancier écossais avec un esprit clairvoyant qui discerne aussi bien ses défauts que ses mérites.

C'est une visite au lac Katrine qui lui suggère l'idée de lire la *Lady of the Lake* et qui est l'occasion de cette critique. Il reconnaît dans le poème « l'ouvrage d'un décorateur, plutôt que celui d'un peintre »; Custine met le doigt sur la plaie lorsqu'il déclare que « l'analyse des sentiments, si nécessaire au romancier, échappe à cette plume qui n'est jamais qu'un pinceau¹ ». On cherche en vain chez Scott « ces traits sublimes où l'âme tout entière se révèle d'un mot ». Il trouve que Scott ne choisit pas avec assez de goût les détails qui méritent l'attention. C'est selon lui « le Rossini de la littérature² ». Lorsqu'il déclare que ses romans ressemblent à des poèmes en prose et ses poèmes à des romans en vers, Custine a bien deviné que lorsque Scott se mit à écrire des romans, il n'y eut là pour lui qu'un changement de forme, car les sources de l'inspiration restaient le plus souvent essentiellement les mêmes. Les qualités qu'il accorde à Scott sont le secret du mot juste et une merveilleuse puissance d'invention. Selon lui, ce qui explique sa fécondité, « c'est son don de divination plutôt que son érudition ».

Custine se demande comment l'existence si prosaïque des Anglais n'a pas arrêté chez eux l'élan de la poésie. L'explication qu'il en donne est que la poésie est une sorte de réaction contre le positif. « Plus l'âme de l'homme est opprimée, et plus ses élans vers l'idéal sont sublimes, dit-il, plus les efforts qu'elle fait pour l'atteindre sont extraordinaires »³.

*
* *

Avant d'étudier les jugements de Pichot sur les poètes contemporains, examinons si le tableau qu'il présente des poètes de l'époque est complet et si chacun y reçoit la place qui convient à son importance.

Disons tout de suite que l'absence du nom de Landor ne

1. Custine, II, p.^r 380.

2. *Ibid.*, II, p. 381.

3. *Ibid.*, II, p. 419.

peut manquer de causer quelque surprise dans un tableau de la poésie de cette époque. Pichot trouverait au besoin une excuse dans le peu de popularité dont jouissait Landor parmi ses contemporains qui l'estimaient généralement bien au-dessous de sa valeur¹. Objet du dédain de la plupart, il se voyait souvent attaqué avec virulence dans les revues les plus en vogue. Tout porte à croire que pour Landor comme pour Keats, Pichot s'est laissé conduire au gré de l'opinion courante. Force est d'admettre toutefois qu'un Proctor et un Montgomery ne sont guère à leur place dans une étude d'où Landor se trouve exclu. Ajoutons qu'il accorde une place plus importante à Crabbe et à Cowper qu'on ne le ferait peut-être aujourd'hui. D'autre part, Keats occupe une place bien inférieure à celle que nous lui donnerions actuellement. Depuis, l'opinion publique s'est modifiée; Keats, qui n'a reçu de ses contemporains que la couronne d'épines de la dérision, reçoit aujourd'hui l'hommage qui lui est dû, tandis que Byron est, en Angleterre, plus ou moins éclipsé par Wordsworth et Coleridge. Pourtant, en bien des cas, Pichot montre une indépendance de jugement qui mérite l'admiration. Il a su apprécier les beautés de la poésie de Wordsworth, à un moment où les compatriotes du poète, à l'exception d'un petit cercle d'initiés, le criblaient de railleries, n'y voyant que niaiserie sentimentale. De même, alors que Southey venait d'être promu à la dignité de *Poète Lauréat*, Pichot a discerné avec un jugement pénétrant l'absence dans ses œuvres de cette inspiration nécessaire à toute vraie poésie. Avant de commencer son étude des poètes de l'époque, Pichot esquisse un tableau de la littérature depuis la conquête normande jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Dans cette première partie de son ouvrage il y a des lacunes surprenantes. Ainsi on n'y trouve pas le nom de Bunyan². De plus, ses appréciations manquent parfois de justesse et nous étonnent. Par exemple, son jugement sur Shakespeare est assez inattendu. Il est d'avis que si le dramaturge était né cinquante ans plus tard, son génie se fût peut-être entièrement soumis aux règles de l'antiquité classique. Mais il affirme que, n'était son imagination « indépendante et capricieuse », Shakespeare n'eût été qu'un « auteur pédantesque³ ». Et force nous est de sourire; évidemment

1. Voir R. W. Emerson, *The Complete Prose works, English Traits*, p. 232.

2. Pichot, II, p. 266.

3. *Ibid.*, II, p. 265.

si nous ôtons à Shakespeare son génie, il restera peu de chose. Son jugement sur Dryden est autrement favorable et non moins surprenant : avec une vie plus ordonnée et des protecteurs plus généreux, il se fût élevé à la hauteur d'un Milton¹. Par contre, il ne rend guère justice à Addison, qu'il qualifie d'esprit étroit, dont la prose est dépourvue de toute éloquence². D'éloquence, sans doute; mais quelle grâce aimable, que notre Pichot n'a point sentie! Il considère Young comme « hyperbolique et forcé », n'inspirant guère de sympathie³; ce qui nous étonne lorsqu'on se rappelle la popularité de ses *Nuits* en France à cette époque⁴. Par ailleurs, nous ne le blâmerons pas d'avoir trouvé chez Erasmus Darwin plus d'érudition que de poésie. Il croit trouver en ce « docte poète » qui « sacrifie tout à l'effet pittoresque » et qui attire l'attention surtout par le « merveilleux » de ses poèmes, un des modèles de Delille.

Dans son étude sur Cowper, Pichot le représente tout d'abord comme le poète du coin du feu et des plaisirs domestiques, le poète de ce charmant tableau du *home* anglais que nous trouvons dans *The Task*. On dirait qu'il lui sait gré de ne pas se prodiguer à la foule, de se réserver dans ses écrits pour un petit cercle d'amis intimes. Il voit encore en lui, avec raison, le poète de la campagne, qu'il a sincèrement aimée avant de la chanter, le poète qui trouve des accents d'une délicatesse féminine pour dire la tendresse que lui inspire la moindre des créatures.

Il le compare à Thomson comme poète de la Nature⁵, Thomson ayant, selon Pichot, sur Cowper le double avantage d'une grande variété et d'une plus vaste portée. Que les poèmes de Cowper aient moins de variété, cela est indiscutable, car ce poète se borne à dépeindre la nature dans ses moments de calme et de repos, tandis que Thomson nous la présente sous des aspects multiples, par la pluie et la tempête aussi bien que par une belle journée d'été. Mais pour ce qui est de la portée de leurs œuvres respectives, Thomson ne l'emporte pas sur Cowper autant que Pichot semble le croire. Quand il nous dit que Cowper s'attache aux seuls détails

1. Pichot, I, p. 271.

2. *Ibid.*, II, p. 271.

3. *Ibid.*, II, p. 273.

4. Voir J. Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*, p. 370 à 382.

5. Pichot, II, p. 304-305.

de la nature et se limite « aux plaines cultivées », alors que Thomson étudie la nature dans son ensemble et entreprend de « peindre la terre », il ne se rend pas compte que ce dernier ne fait qu'intercaler dans ses poésies des descriptions de pays étrangers dépourvues de toute valeur poétique parce que manquant de la vérité et du charme de la chose vue. Tout comme Cowper, Thomson n'excelle à décrire que ce qu'il voit. Ce qui semble échapper à Pichot, c'est qu'il manquait à tous les deux, à Thomson aussi bien qu'à Cowper, l'imagination qui leur eût permis de pénétrer au delà de leur propre existence. Il accorde plus de réalisme à Cowper et plus d'idéalisme à Thomson. Il n'y a certes rien d'artificiel dans les descriptions de Cowper; il dépeint fidèlement les choses qu'il a vues et aimées. Quant aux descriptions de Thomson, elles sont parfois artificielles, il emprunte de temps en temps les traits conventionnels du pays d'Arcadie.

Cowper lui rappelle Jean-Jacques Rousseau à qui il trouve d'ailleurs une parenté avec la lignée des poètes anglais¹. Ces deux écrivains présentent, il est vrai, une affinité frappante de caractère : sensibilité excessive, franchise extraordinaire, insouciance à l'égard de l'avenir, sentiment très développé de la nature, amour passionné du *home*, mais il manque à Cowper l'imagination, l'orgueil et la susceptibilité d'un Rousseau. Cowper, comme Rousseau d'ailleurs, a fait servir son poème à la révélation de son moi, mais il y a peut-être plus de sincérité vraie dans les œuvres de Cowper que dans celles de Rousseau. Chacun est également le peintre d'une région restreinte : ce que Rousseau a fait pour les lacs et les montagnes de la Suisse, Cowper l'a fait pour les *Eastern-Counties* de l'Angleterre.

Il est surpris de rencontrer tant de « fraîcheur » et de « sensibilité » chez un homme d'âge mûr (Cowper avait cinquante ans révolus lorsqu'il commença d'écrire) et de trouver tant de gaieté dans l'œuvre d'un homme d'habitudes ascétiques. « Ce mélange de tristesse ou de dévotion et de plaisanterie, de pensées profondes, écrit Pichot, et de saillies quelquefois burlesques et souvent spirituelles, cette expression des contrastes capricieux de son humeur, à laquelle se marie si bien l'inégalité de sa versification, donnent à la poésie de Cowper

1. Pichot, II, p. 288. Il est intéressant de noter qu'un écrivain moderne porte sur Rousseau un jugement à peu près analogue. Voir J. Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*, p. 111.

le caractère d'un entretien familier relevé par des métaphores et des tournures de phrases empruntées aux vieux auteurs¹ ». « Sentiments tendres ou pieux, éloquence souvent sublime, allusions intéressantes à ses occupations journalières et à tout ce qu'il aime, petits tableaux d'intérieur, ravissants paysages² » ; voilà selon Pichot la poésie de Cowper. Il admire la facilité et la force qui caractérisent ses poésies détachées, et son poème *On receipt of my Mother's Picture*, dont il traduit une partie, lui paraît en tous points irréprochable³. Il estime pourtant que sa traduction de l'*Iliade*, tout comme celle de Pope, n'atteint pas la grandeur et la simplicité d'Homère.

Il n'est guère étonnant que Pichot s'intéresse à Crabbe et lui accorde une place importante dans son tableau de la poésie contemporaine. Aujourd'hui, les poèmes de Crabbe se lisent très peu, mais ils étaient fort goûtés de ses contemporains. Ils furent très favorablement critiqués dans la *Revue d'Edimbourg* par Jeffrey qui comparait les fidèles tableaux de la vie du bas peuple anglais, dans les poèmes de Crabbe, avec ceux que Wordsworth peignait à travers le prisme de sa propre mentalité⁴. Même parmi les poètes il avait beaucoup d'admirateurs. Byron le considérait comme « *Nature's sternest poet and the best*⁵ ». Scott le lisait et le relisait toujours avec délices et Wordsworth prédisait pour lui l'immortalité. Pichot a lui-même pour Crabbe une profonde admiration. Il le regarde comme un des plus grands poètes de son temps. Par sa connaissance du cœur humain, il lui rappelle un prêtre catholique « qui a recueilli par la confession auriculaire les aveux de mille caractères différents ». « Il saisit, ajoute-t-il, les fils déliés de ce tissu compliqué d'instincts, de vanités et de passions dont se compose la nature de l'homme »⁶. Cependant Pichot a de la répulsion pour la trop grande nudité de quelques-unes de ses images, pour le réalisme avec lequel il peint les détails les plus répulsifs sans en pallier aucun. Il déclare que même la beauté de la campagne le laisse froid. Il le compare aux peintres flamands pour son exactitude et sa minutie. Il le surnomme le « La Rochefoucauld des classes inférieures ». Certes, pour Crabbe comme pour La

1. Pichot, II, p. 306-307.

2. *Ibid.*, II, p. 308.

3. *Ibid.*, II, p. 312.

4. C. H. Herford, *The Age of Wordsworth*, p. 185.

5. Cité par W. J. Dawson, *The Makers of modern poetry*, p. 14.

6. Pichot, II, p. 335.

Rochefoucauld, la vie ne contenait plus d'illusion. Mais ce hautain dédain de grand seigneur qu'on devine chez l'auteur des *Maximes* est absent de l'œuvre de Crabbe. Sous sa raillerie de moraliste, on sent chez lui le sentiment de la valeur intrinsèque des choses les plus ordinaires. Il décrit la triste condition de la vie du paysan de son temps sans en rien atténuer. Il ne propose aucun remède; il se contente d'être le porte-parole des pauvres contre le système social de l'époque.

Pichot loue le naturel et la vérité de ses tableaux, « son talent magique d'observation » et sa profondeur. Il est ému du pathétique déchirant de quelques-unes de ses scènes : « On ne vante pas ces passages touchants, on en pleure ». Il reproche à son style d'être souvent décousu et obscur et il trouve que sa poésie, à force de détails, a une précision trop technique, tout en atteignant parfois un lyrisme de premier ordre. Il fait l'analyse de ses principaux ouvrages : *The Parish Register*, *The Village*, *The Library*, *The Newspaper*, *Sir Eustace Grey*, *The Gipsy* et *Tales of the Hall*.

Parlant de Wordsworth, un critique anglais de l'époque dit : « A une classe de lecteurs, il paraît sublime, à l'autre (et nous craignons que ce soit la plus grande) ridicule¹ ». Pichot confirme ce jugement. Il constate que Wordsworth était le moins populaire de tous les poètes anglais contemporains. Selon lui, il devait avoir « des adeptes plutôt que des lecteurs² ». Il affirme que sur mille personnes qui lisaient la poésie de Byron il n'y en avait que dix qui lisaient celle de Wordsworth, mais il ajoute que de ces dix, six le considéraient comme un poète de premier ordre. Pourtant, si son public était restreint, il était du moins un public d'élite, car Walter Scott, Southey et Coleridge se trouvaient parmi ses admirateurs les plus ardents et l'estimaient « le plus beau génie » de la poésie contemporaine.

Lorsqu'on se rend compte de l'attitude du public anglais envers Wordsworth, force est d'admettre que Pichot a montré à son égard une indépendance d'esprit et une sûreté de jugement qui lui font honneur. Il a reconnu dans ses *Lyrical Ballads* « la grâce et la fraîcheur d'une poésie qui se rapproche de celle des peuples primitifs³ » et cela au moment où ses com-

1. W. Hazlitt, *The Spirit of the Age*, p. 158 : « To one class of readers he appears sublime, to another (and we fear the largest) ridiculous ».

2. Pichot, II, p. 366.

3. *Ibid.*, II, p. 382.

patriotes, à part quelques rares exceptions, n'y voyaient que du verbiage sentimental; il a osé déclarer que Wordsworth traitait les sujets les plus humbles « d'une manière grande et originale »; il a même avoué que quelques-uns de ses poèmes lui ouvraient « un monde entier de sensations nouvelles »; il a trouvé dans son œuvre « une philosophie digne d'un Platon chrétien¹ ».

Selon lui, de tous les lakistes, c'est Wordsworth qui répond le mieux à la conception idéale du barde. Il est le « poète inspiré » qui a « longtemps médité dans la solitude et obtenu des révélations nouvelles sur la destinée de l'homme² ». Il a bien compris que pour Wordsworth la nature est « la révélation sublime de Dieu » et que selon le poète, c'est dans la contemplation de cette nature que l'âme cherche à atteindre « cette perfection idéale » vers laquelle elle aspire. Il a senti ce rapport mystérieux qui existe pour Wordsworth entre l'homme et l'infini et qui, chez lui, est étroitement lié au sentiment de la dignité de l'homme. « Il nous montre, écrit-il, l'empreinte du doigt de Dieu sur l'objet le plus humble de la création, et cherche à ramener l'homme au sentiment de sa dignité en l'associant à la pensée du Très-Haut³ ».

Personne n'a mieux saisi l'influence particulière qu'exercent les poèmes de Wordsworth pour délasser l'esprit, pour recréer la pensée et pour encourager la volonté. « Ils régénèrent, dit-il, en quelque sorte le cœur en lui rendant toute la fraîcheur de ses premières sensations et l'indépendance de cet âge où chaque idée nouvelle était une conquête qui les faisait bondir de joie, alors que le monde ne nous avait pas imposé encore la loi de ses lieux communs, en morale comme en poésie »⁴.

Il a une vraie admiration pour les *Lyrical Ballads*. Son œil exercé en perçoit tous les mérites : grandeur, profondeur de la pensée, fraîcheur du sentiment, naturel du coloris dans les descriptions de la nature, et enfin chaleur de l'imagination revêtant de dignité le sujet le plus ordinaire ou même banal. Mais il ne prodigue pas son admiration sans réserves. En critique avisé il juge le style quelque peu inégal, diffus et hyperbolique, les proportions de l'image faussant parfois la perspective.

1. Pichot, II, p. 381.

2. *Ibid.*, II, p. 371.

3. *Ibid.*, II, p. 371, 372.

4. *Ibid.*, II, p. 382 et 383.

A son avis, c'est le poème *The Excursion* qui révèle « les sublimes théories » de l'auteur sur l'homme, la nature et la société. Il donne succinctement le sujet du poème. Dans l'analyse qu'il en fait ensuite, tout en rendant justice à la haute philosophie qui s'en dégage, il n'est pas sans lui reprocher certains lieux communs et déclare que le style ne souffre guère la comparaison avec un Byron et un Scott¹. Mais si l'on veut « aimer Wordsworth sans cesser de l'admirer », il recommande quelques-unes de ses poésies narratives, de préférence *Michael*, *Ruth* et *Hart Leap Well*². Il traduit en prose *The Reverie of Poor Susan* et *An Indian Woman's Complaint*.

Pichot ne fait aucune allusion à Wordsworth en tant que poète national et il n'y a rien dans son étude qui nous rappelle le poète des *Political Sonnets* et du *Happy Warrior*, si ce n'est une traduction en prose du sonnet *On the Extinction of the Venetian Republic*, qu'il assure d'ailleurs avoir pris au hasard. Serait-ce pour des raisons patriotiques qu'il ne s'étend pas sur ce sujet ? Pourtant lorsqu'on se rappelle que la plus grande partie du temps de Wordsworth, entre 1803 et 1816, a été consacrée à écrire les *Sonnets* et lorsqu'on tient compte de leur beauté poétique intrinsèque, on est contraint de reconnaître qu'une étude qui les néglige est loin d'être complète. De plus, cette portion de l'œuvre de Wordsworth est particulièrement intéressante en ce qu'elle nous révèle un côté de son caractère qu'on ne pourrait guère soupçonner dans les *Lyrical Ballads* et les poèmes philosophiques. Quelques-uns de ces sonnets respirent une ardeur patriotique qui étonne chez un homme habituellement calme et réservé.

Pichot est disposé à admettre que Coleridge serait le plus grand des poètes contemporains, s'il n'avait pas été le plus indolent. « Il reste, dit-il, le plus extraordinaire des songe-cœurs, et, ajoute-t-il malicieusement, la volupté de rêver a été si douce pour lui qu'il en est venu à ne plus faire ses vers qu'en dormant³ ». Ses préférences vont à son poème *Love*; il ne se borne pas à le louer; il le traduit sous le titre *Geneviève*. Ce poème lui paraît charmant. Ainsi en jugeait aussi Sainte-Beuve après en avoir lu la traduction dans la relation de Pichot⁴. Mais c'est *The Ancient Mariner* que Pi-

1. Pichot, II, p. 381.

2. *Ibid.*, II, p. 392.

3. *Ibid.*, II, p. 396.

4. *Le Globe*, 15 décembre 1825.

Geo Crabbe.
 Georges Crabbe.

S. T. Coleridge
 Samuel Taylor Coleridge.

W Wordsworth
 William Wordsworth.

Robert Southey
 Robert Southey.

chot considère comme l'œuvre la plus remarquable de Coleridge. Il en admire la conception qu'il trouve non seulement « bizarre », mais aussi « étonnante et originale ». C'est, selon lui, un poème qu'il faut « sentir, aimer, méditer », mais dont la description, l'analyse et la critique défient les meilleurs efforts. Il est moins heureux dans son jugement de *Christabel*, qu'il place au-dessous de l'*Ancient Mariner* et qu'il estime avoir été vanté à l'excès par Byron.

Il voit une certaine analogie entre Coleridge et Burger, l'auteur de *Lenore*¹. Ce qui le frappe dans sa poésie, c'est « une facilité jointe à une grande richesse d'expression, à une harmonie et une élégance continuelle ». Il a su voir ce quelque chose de fantastique qui caractérise les vers de Coleridge lorsqu'il traite des sujets empruntés à la « fantasmagorie » de ses rêves. Il admire son don d'improvisation qu'il compare au chant de Mme Catalani. Il trouve une certaine obscurité dans sa prose, qui la rend « impatientante » et qu'il attribue à « ce mysticisme qu'il a acquis dans les Universités allemandes ».

Quant à Southey, Pichot a bien vu les côtés faibles de son talent lorsqu'il lui reproche de chercher son originalité comme poète plutôt dans l'étrangeté et la nouveauté de ses sujets que dans les ressources de son imagination. Comparant sa poésie avec celle de Scott, il a démontré d'une façon heureuse cette absence de vraie inspiration qui caractérise la poésie de Southey. Sa muse « fait l'effet de l'acteur tout occupé de se draper et de soigner son attitude, tandis que la muse du barde écossais, vive, alerte, familière, sous les plis de son plaid, ne sacrifie aucune des inspirations de son instinct... Elle est *elle-même* et n'a pas besoin de feinte² ». Malgré ces critiques, Pichot trouve cependant matière à louange dans l'œuvre de Southey. Son poème épique *Joan of Arc* est écrit dans un style qui lui rappelle celui de Milton. Il s'abstient d'en donner une analyse parce que le sujet est déjà connu. Il admire l'art avec lequel Southey met à contribution dans *Thalaba* les splendeurs du ciel d'Orient, la magnificence des paysages et la captivante variété des costumes. De même il apprécie vivement *The Curse of Kehama*, qui lui rappelle les brillantes épopées des Brahmanes. Dans *Madoc*, il voit une heureuse combinaison des inspirations d'Ossian, de Milton

1. Pichot, II, p. 414; cf. C. H. Herford, *ouvrage cité*, p. 174.

2. *Ibid.*, II, p. 424.

et du poète espagnol Alonso d'Ercilla. Mais il lui reproche pourtant une énergie forcée et un enthousiasme factice. Il rappelle que *Roderick* est celui de tous ses poèmes épiques qui a « recueilli le plus de suffrages ». Il attribue cette supériorité à la connaissance profonde que Southey possédait de la littérature espagnole¹. Ne serait-ce pas plutôt qu'en traitant ce sujet les souvenirs de son voyage en Espagne donnaient à ses descriptions le charme de la réalité et de la chose vue, absent de ses autres poèmes épiques ?

Selon Pichot ce ne sont pas pourtant ses poèmes de longue haleine, mais ses petites poésies, qui justifient l'opinion du talent poétique de Southey. S'il ne fait pas grand cas de lui comme poète, il admire sincèrement sa prose. Il estime justement que celle-ci est plus naturelle, exempte de cette affectation et de cette emphase qui caractérisent sa poésie.

« Mélancolique mais non boudeur, âme tendre, s'il en fut jamais, sévère pour lui-même, sobre comme un bramine, mais qui, la plume à la main, est un jeune Titan parson audace, menaçant, dans ses vers comme dans sa prose, le ciel et toutes les institutions humaines² » : tel est le portrait que nous fait Pichot du poète Shelley. Pourtant il est influencé par l'opinion contemporaine en ce qui concerne l'homme lui-même. Il regrette de le voir mettre son talent poétique au service de l'athéisme. Selon lui c'est un « athée », qui « trouve aliment » à ses rêveries dans les systèmes philosophiques de Spinoza, de Thomas Paine et de Godwin. Il le compare à un Manfred ou à un Faust³. Il est vrai que Shelley, comme Manfred et Faust, était obsédé par le désir ardent de l'impossible, mais Shelley n'avait rien de la misanthropie d'un Manfred, ni de l'égoïsme d'un Faust. Pichot résume succinctement *Alastor*, *The Revolt of Islam*, *Rosalind and Helen*, et *The Cenci*. Ce qui le déroute, c'est cette contradiction apparente entre l'homme tel qu'il l'imagine et son œuvre. Shelley lui demeure une énigme, et il ne peut s'expliquer cette nature complexe qui, « démagogue », « athée », et « impie » trouve pour traduire les sentiments les plus nobles, des accents à la fois si naïfs et si passionnés⁴. Il a pu se procurer un exemplaire de *Queen Mab* qui selon lui ne circulait que sous le manteau.

1. Pichot, II, p. 462.

2. *Ibid.*, III, p. 105, 106.

3. *Ibid.*, III, p. 108.

4. *Ibid.*, III, p. 108.

Il considère que ce poème prouve que Shelley fut de bonne heure un poète. Mais, ajoute-t-il avec un soupir de soulagement, « il ne prouve rien contre aucune religion ». « Grandes et sublimes images, d'énergiques sentiments, toute l'exaltation du mysticisme, quelques déclamations¹ », voilà selon Pichot, la poésie de *Queen Mab*.

Quant à Keats, Pichot ne lui consacre que quelques lignes, et porte sur lui un jugement qui témoigne d'un sens littéraire plus que pauvre. Il le considère comme « plus rêveur, plus incorrect que Leigh Hunt, et tout aussi diffus² ». Il reconnaît pourtant qu'on trouve des tableaux pleins de fraîcheur dans *Endymion* et *Lamia*. Mais c'est tout ce qu'il accorde au grand poète.

Pichot donne la note juste quand il qualifie Walter Scott de ménestrel du XIII^e siècle plutôt que poète du XIX^e. Tout dans l'œuvre du grand Ecossais justifie cette remarque, ses thèmes préférés et l'atmosphère chevaleresque qu'il sait créer autour d'eux. Mais il ajoute, avec moins de justesse, qu'un critique de mauvaise humeur dirait de ses poèmes qu'ils ont été écrits « pour les notes, et non les notes pour les poèmes³ ». Il les estime d'ailleurs à leur juste valeur, et en apprécie la vie, le mouvement, la vraisemblance des caractères, la vérité du récit. Il s'excuse du peu de place qu'il fait à Scott dans son tableau de la poésie contemporaine en disant qu'il espère en parler plus longuement lorsqu'il traitera de l'Ecosse.

A l'instar de sa génération, Pichot a une admiration sans bornes pour Byron. Il prétend que, dans plusieurs parties de son œuvre, il n'est pas seulement le premier poète de son pays, mais encore qu'on ne saurait où trouver son égal. Ce fut en 1815 qu'il entendit parler pour la première fois de Byron; ce fut alors qu'il lut quelques-unes de ses descriptions de la Grèce moderne. « J'avoue pour ma part, dit-il, que j'écoutai avec de vrais transports la poésie exaltée de Byron, parce qu'elle était singulièrement en harmonie avec l'atmosphère de désordre et de passion au milieu de laquelle je vivais⁴ ». Mais une dizaine d'années plus tard, une fois la paix rétablie, il reste fidèle à ses premières impressions; il ne voit rien « de forcé » dans la poésie de Byron parce que « l'exagération est restée le

1. Pichot, III, p. 116.

2. *Ibid.*, III, p. 104.

3. *Ibid.*, III, p. 79.

4. *Ibid.*, III, p. 70.

caractère général » de l'époque, mais surtout parce qu'elle est « l'expression fidèle de l'âme passionnée de Byron ».

Il est complètement sous le charme de la personnalité de Byron : « Il n'y a dans l'emphase d'un tel homme ni feinte, ni rhétorique¹ ». Si les œuvres du poète ont pour lui cette fascination, c'est qu'elles sont l'analyse « presque métaphysique » de l'âme de ses héros, en d'autres termes de l'âme de Byron lui-même, cette âme « qu'un sombre mystère entoure comme d'un nuage » et qui a le don d'exciter si fort la curiosité de Pichot.

Il est ravi de la puissance de son style, il affirme que, quelque sentiment que le poète lui-même inspire, personne ne saurait se soustraire au charme de ses vers, il prétend même que malgré des négligences qu'il reconnaît, ce style est supérieur à toute poésie anglaise connue². Certes c'est beaucoup dire et il va même jusqu'à déclarer excusables ses défauts qu'il attribue moins à l'incapacité qu'à la négligence. On sait que Byron ne se corrigeait jamais, il dit lui-même qu'il était incapable de refaire ce qu'il avait déjà écrit. « Je suis comme le tigre, dit-il, si je manque le premier coup, je retourne en grondant dans ma jungle ». Mais cela ne dispense nullement Byron : les négligences restent.

C'est son poème de *Don Juan* qui intéresse surtout Pichot. Il y trouve un mélange de l'esprit satirique de Voltaire, de Fielding et de Sterne³. Quelques expressions lui rappellent La Fontaine par leur naïveté. « Quelle variété de tons, écrit-il, que de descriptions sublimes et gracieuses, mais surtout quelle connaissance du monde... Il passe du grave au doux, du plaisant au sévère, mais sans confondre les genres, ses portraits sont comiques ou ridicules parce qu'ils sont fidèles et n'ont pas cette exagération burlesque qui fait les caricatures⁴ ».

Il ne saurait être de l'avis de ces critiques qui reprochent à Byron de représenter toujours le même caractère avec des variations. Comment alors expliquer « cette galerie de portraits » qu'on trouve dans *Don Juan* ? Mais il aurait été plus près de la vérité s'il avait ajouté que dans cette « galerie de portraits » il n'en est guère qu'un seul qui attire tous les regards et fixe tellement l'attention qu'on se souvient à peine de l'existence des autres : celui du héros. Il dit que le style

1. Pichot, III, p. 70.

2. *Ibid.*, III, p. 74.

3. *Ibid.*, III, p. 76.

4. *Ibid.*, III, p. 75-77.

de *Don Juan* appartient en propre à Byron¹; il le compare à une improvisation : dans Childe Harold c'est « l'improvisation de l'enthousiasme », dans *Don Juan* c'est celle de la conversation spirituelle et familière d'un homme qui a beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup senti, et beaucoup réfléchi sur lui-même et les autres² ». Il soutient que le jour viendra où son poème de *Don Juan* sera considéré même en Angleterre comme la plus « merveilleuse expression de son talent³ ».

Il s'indigne contre « la morale pédante du *cant* britannique », qui refuse au poète les hommages dus à son génie, et qui l'accable de « perfides insinuations » sur son caractère. Il est intéressant de noter que Pichot prédit qu'après la mort du poète, lorsque le respect dû aux morts aura amené un peu de calme dans les esprits, Byron aura la place qui lui est due dans l'admiration du public anglais. On sait aujourd'hui que les événements n'ont pas justifié les prédictions de Pichot. Loin d'acquérir plus de popularité, Byron a perdu en Angleterre beaucoup de son prestige. Entre 1840 et 1870, on le considérait généralement comme un poète sentimental et un écrivain facile et spirituel d'opinions dangereuses : « Ferme ton Byron et ouvre ton Goethe » était l'avis donné par Carlyle à ses compatriotes, et ce disant, il traduisait assez bien l'attitude du public anglais de l'époque envers Byron⁴.

Pichot appelle Thomas Moore le Parny de la poésie anglaise. Il constate qu'il est le poète favori des dames de son pays, que ses chansons se trouvent sur tous les pianos, et ses vers cachés à côté de la Bible dans tous les boudoirs. Nous savons que Moore était en effet l'enfant gâté des salons londoniens⁵ et que de son vivant il rivalisait de popularité avec Scott et Byron, sinon en France, du moins en Angleterre⁶.

A tout prendre, Pichot mérite des félicitations pour son jugement sur Moore dont il a assez bien saisi les imperfections, il estime qu'il est « plus superficiel que profond, plus tendre que pathétique, plus gracieux que fort, parlant plus au cœur

1. Pichot, III, p. 90. Cf. C. H. Herford, *ouvrage cité*, p. 236 : « Byron had strictly speaking no successors, nor yet any predecessors ».

2. *Ibid.*, III, p. 91.

3. *Ibid.*, III, p. 83.

4. Cf. C. H. Herford, *ouvrage cité*, p. 235.

5. W. Hazlitt, *The Spirit of the Age*, p. 327 : Moore is « the darling of friends and the idol of fashion »; cf. J. C. Young, *Memoir of Charles Mayne Young*, vol. I, p. 365.

6. Voir C. H. Herford, *ouvrage cité*, p. 202.

qu'à l'âme ». Jusque là nous sommes d'accord avec lui, mais lorsqu'il le qualifie de « grand poète » et qu'il prétend qu'aucun poète anglais depuis Chaucer « n'a égalé la mélodie de ses vers¹ », cela nous paraît exagéré. Aujourd'hui, il est vrai, les chansons de Moore ont été si souvent entendues qu'on est tenté de les juger sévèrement. Malgré soi, on les associe aux accompagnements de mandoline ou à de la musique de cinéma.

Pichot met le doigt sur la plaie lorsqu'il déclare que comme poète national Moore est un « rossignol apprivoisé² ». Choyé dans les salons anglais, il était trop soucieux de retenir la faveur dont il jouissait pour être franchement et ouvertement irlandais. Malgré la loi d'Union (janvier 1801) l'Irlande restait toujours une épine dans le pied du gouvernement anglais et les rapports entre les deux pays étaient loin d'être favorables. Un critique anglais fait observer que la fortune aussi bien que la renommée de Moore eussent été compromises si au lieu de s'envelopper seulement de charme celtique, ses *Irish Melodies* avaient exprimé un patriotisme ardent³. Pichot le compare à Burns et le juge avec raison bien inférieur à lui. Il estime qu'il n'est que rarement irlandais tandis que Burns reste toujours écossais et garde dans ses chants son indépendance sauvage. Il est vrai que les *Irish Melodies* n'ont rien de l'ardeur patriotique qui vibre dans les poèmes nationaux de Burns et qu'il y a loin des accents passionnés d'un *Scots wha hae wi' Wallace bléd* à la langueur douceuse d'un *Erin, Oh Erin*.

Pichot considère *Lalla Rookh* comme la grande œuvre de Moore. Il y voit tous les défauts et toutes les qualités du poète : d'heureuses descriptions, une sensibilité exquise et une élégance de style qui pourtant pêche parfois par un « luxe trop oriental »⁴. Il déclare charmant *The Fudge Family*. Ce poème l'intéresse surtout parce que Paris tout entier, le Paris de 1815 à 1830, y est sur la scène ; mais il reproche à l'auteur pourtant d'avoir mis sur les lèvres de Fudge des réflexions aussi ridicules que celles de Lady Morgan dans son livre *La France*⁵. Il ne voit pas que *The Fudge Family* est une satire et que ces réflexions co-

¹ Pichot, III, p. 8.

² *Ibid.*, III, p. 19 ; cf. Hazlitt, *The Spirit of the Age*, p. 326. « Mr. Moore converts the wild harp of Erin into a musical snuff box. »

³ Voir C. H. Herford, *The Age of Wordsworth*, p. 202.

⁴ Pichot, III, p. 22.

⁵ Voir Lady Morgan, *La France*, Paris et Londres 1817, 2 vol. in-8° ; ouvrage superficiel, plein de préjugés, et qui fut mal reçu des Français.

miques sont voulues par Moore, tandis que celles de Lady Morgan sont d'une niaiserie sincère.

Il s'est très bien rendu compte de l'élégance trop recherchée, du luxe trop fastueux du style de Moore, ce que Hazlitt exprime d'une façon si saisissante en disant que Moore devrait écrire avec une plume de cristal sur du papier d'argent¹.

Pichot a lu Campbell. Son poème intitulé *Pleasures of Hope* ne le satisfait pas et lui paraît inférieur aux *Pleasures of Memory* de Rogers. *Gertrude of Wyoming* le frappe surtout par l'élégance du style² qui a selon lui « l'harmonie de celui de Goldsmith et la vigueur de Johnson, jointes à un éclat qui rappelle l'imagination de Spenser³ ». Mais autant le style en est poli, autant il en trouve l'action négligée. Le poème selon lui manque d'unité : les idées, chacune complète en soi, se lient mal. L'ensemble donne l'impression de tableaux séparés. Le poème lui suggère une comparaison avec *Atala*, car comme dans *Atala* l'action se passe en Amérique, le vieux Oneida lui rappelle Chactas. Puis c'est l'enfance et l'amour de Waldegrave et de Gertrude qui le fait penser à Paul et Virginie. Mais combien l'auteur français lui paraît supérieur. « Campbell, écrit-il, n'a fait qu'un croquis de ce qui forme un tableau si dramatique chez Bernardin de Saint-Pierre. » Oublions, ajoute-t-il, « par intérêt pour Campbell de semblables comparaisons⁴ ». Suivent une analyse du poème et une traduction de certaines parties.

Pichot estime que les petits poèmes de Campbell suffiraient seuls à sa renommée. En effet Campbell demeure aujourd'hui le poète de *Ye Mariners of England*, de *Hohenlinden* et de *The Battle of the Ballic*, alors que ses poèmes de longue haleine sont tombés dans l'oubli⁵. Pichot ne néglige pas en lui le prosateur qu'il considère en tous points comme l'égal du poète.

Pichot dit avec justesse que toute la poésie de Burns naissait « de sa sensibilité exquise qui en trouvait les éléments dans l'objet le plus insignifiant⁶ ». Il traduit en prose certains de ses poèmes tels que *Highland Mary*, *Mary in Heaven*, *Mountain*

1. W. Hazlitt, *The Spirit of the Age*, p. 319.

2. J. C. Young, *A Memoir of Julian Mayne Young*, vol. I, p. 373 : « [Moore] quoted... Tom Campbell as the most finically fastidious of living poets. Reference to his manuscripts, he said, would show that some of his most celebrated lines... had really been hewn out by hard labour. There were instances he had himself seen of words altered no fewer than seven times ».

3. Pichot, III, p. 46.

4. *Ibid.*, III, p. 48.

5. Cf. Saintsbury, *A History of Nineteenth Century Literature*, p. 93.

6. Pichot, III, p. 449.

Daisy, The Cotter's Saturday Night, A Vision. Mais Burns n'excellait pas seulement à chanter la nature et les regrets et les rêveries de l'amour, il possédait une verve joyeuse et originale absolument irrésistible et Pichot nous montre ce mélange de naturel et de diablerie qui caractérise les poèmes de *Tam O' Shanter* et *Halloween*. Tout en avouant que Burns est digne de comparaison avec les plus grands poètes anglais, il est pourtant un peu choqué par son trop grand réalisme et il incline à croire que ce « rat de cave » gagnerait au contact d'une société plus polie qui communiquerait à son art un ton plus élégant. « Mais, ajoute-t-il, quand il a trouvé dans son sujet l'inspiration naturelle de sa sensibilité ou de son humour, de son enthousiasme et de sa verve moqueuse, le style de Burns, aussi pur que vrai, exprime tour à tour avec le même bonheur, la tendresse et la joie bouffonne, les sentiments les plus élevés comme les plus naïfs, l'indignation aussi bien que la malice épigrammatique¹ ».

Examinons maintenant les jugements de Pichot sur les poètes secondaires de l'époque, peu nombreux, à qui il fait une place dans son tableau de la poésie contemporaine et essayons en même temps de deviner les raisons probables qui l'ont déterminé dans son choix.

La raison pour laquelle il s'est occupé des poètes satiriques du temps est assez évidente. Il estime que cette branche de la littérature est une des expressions les plus fidèles du caractère national et ceci explique l'intérêt qu'il y trouve. Il en recommande l'étude dans le *Hudibras* de Butler, dans les satires politiques de Dryden et dans les poèmes satiriques de Pope et de Johnson. A première vue, l'absence du nom de Swift paraît étrange. Est-ce négligence de sa part, ou bien étudie-t-il plus particulièrement les poèmes satiriques ? Il est avéré qu'il connaissait Swift de nom² et il est aussi très probable que ses œuvres lui étaient familières, de sorte que la seconde hypothèse semble la plus soutenable.

Selon lui, les satires anglaises sont généralement « plus énergiques qu'ingénieuses, plus riches en invectives qu'en allusions piquantes », moins obscures que Juvénal, parce qu'on y nomme plus volontiers les choses par leur nom. « Sous prétexte de dépouiller le vice de son masque et de son manteau

1. Pichot, III, p. 446.

2. Voir *Ibid.*, II, p. 255.

trompeur ils exposent aux yeux sa nudité avec une licence souvent indécente¹ ».

Quoique la poésie de Rogers soit à peine lue aujourd'hui, sauf par les spécialistes, elle était fort goûtée par le public de son temps et critiquée avec indulgence dans les revues. La *Revue d'Edimbourg*, organe principal du parti whig, lui faisait bon accueil; Jeffrey, le rédacteur, d'esprit conservateur, opposé d'instinct à toute innovation, absolument incapable d'apprécier les beautés originales de la poésie de Wordsworth, admirait sincèrement celle de Rogers qui lui plaisait par son bon sens. Mais Rogers n'était pas seulement poète. C'était un personnage important et très en vue dans la société littéraire du temps. Singulière anomalie : c'était à la fois un poète et un riche banquier. Sa fortune lui permettait de tenir table ouverte et d'être le mécène des poètes de l'époque. Sa maison était le rendez-vous des hommes de lettres. Ce fut là que Byron fit la connaissance de Southey. Moore s'y rendait fréquemment et était l'ami intime du maître; Wordsworth et Coleridge ne manquaient pas d'y passer lorsqu'ils se trouvaient à Londres. Selon un critique moderne, Rogers « plus que nul autre formait un lien personnel entre les différents groupes du romantisme anglais² ». Il est fort probable que Pichot, si au courant de la poésie de l'époque, a connu le prestige dont jouissait Rogers auprès des poètes contemporains et il est presque certain que ceci l'a poussé à lui faire une place dans son étude.

Il le juge sommairement, mais avec un esprit pénétrant et déclare qu'il n'est guère remarquable que par « l'élégance soutenue de ses vers polis et repolis³ ». Pourtant, il accorde une certaine admiration à son poème *Pleasures of Memory*.

Non seulement homme de lettres, mais aussi journaliste et homme politique. Leigh Hunt jouait un rôle actif dans la vie sociale et politique du temps. Rédacteur de l'*Examiner*, un des plus puissants journaux de l'opposition, il attaquait impitoyablement le gouvernement et guerroyait contre le fanatisme religieux sous toutes ses formes, fanatisme de l'Eglise anglicane, aussi bien que celui des catholiques et des sectes dissidentes. Par la place qu'il occupait dans la politique

aussi bien que dans la littérature, il provoqua l'hostilité des grandes revues du parti tory, le *Blackwood's Magazine* et la *Quarterly Review*. Une plaisanterie contre le Prince Régent lui valut deux ans de prison et une grande notoriété. Il était aussi rédacteur d'un journal littéraire, *The Indicator*, auquel il contribuait lui-même chaque semaine par des articles et des traductions des poètes italiens qu'il avait étudiés particulièrement pendant ses deux ans de prison. Auteur de plusieurs poèmes : *The Story of Rimini*, *Foliage*, *A Legend of Florence*, *The Palfrey* et de poésies lyriques, il jouissait d'une réputation considérable dans le monde littéraire du temps. On comprend facilement qu'un homme aussi en vue dans les milieux politiques et littéraires ait attiré l'attention de Pichot et que ce dernier se soit familiarisé avec ses poèmes.

D'ailleurs, Pichot le juge très sévèrement. Il trouve qu'il « rime comme un bel esprit grand seigneur et pense comme un démagogue¹ ». Il voit autant de « mollesse dans sa poésie » qu'il y a « d'audace dans ses principes politiques ». Il va même plus loin et déclare que la sensualité est un de ses traits caractéristiques. Il accuse son enthousiasme pour la nature de n'être qu'une feinte. Il voit dans sa poésie un luxe d'images qui lui rappelle Moore et une certaine harmonie qui va pourtant à l'encontre des règles. Il considère avec raison que Hazlitt l'a trop vanté et *The Story of Rimini* lui paraît bien inférieur au *Parisina* de Byron.

On se demande pourquoi Pichot a choisi, comme dignes d'attention parmi les poètes secondaires, Kirke White et Montgomery. Serait-ce que des poètes religieux tels que ceux-ci lui semblaient être dans un sens très spécial, un produit de la nation anglo-saxonne, nation religieuse par excellence ? Ou bien serait-ce peut-être parce qu'il voyait dans leur poésie l'expression d'un spiritualisme qui selon lui se rapprochait souvent du catholicisme ? Quoi qu'il en soit, ces deux poètes semblent l'intéresser vivement ; néanmoins il se trompe plus d'une fois à leur égard. Premièrement, il les rattache aux lakistes. Or, il n'y a aucune analogie entre eux et les lakistes. Ensuite, il constate qu'ils étaient les poètes des fidèles du culte anglican. S'il veut dire par là celui de l'Eglise anglicane par opposition aux sectes dissidentes (et nous sommes porté à le croire), il se trompe de nouveau. Ils étaient les poètes accrédités des non-conformistes.

1. Pichot, III, p. 102.

Pichot donne une courte esquisse de la vie de Kirke White et signale sa mort prématurée. Il estime que son poème *Childhood* a des morceaux dont Goldsmith aurait pu être jaloux. Il le surnomme « l'André Chénier de l'Angleterre ». Est-ce simplement parce que tous les deux sont morts à la fleur de l'âge ? Car il n'y a aucune analogie entre eux au point de vue de leur poésie. L'idée religieuse, complètement absente de l'œuvre de Chénier pénètre toute la poésie de Kirke White. D'ailleurs comme poète Chénier laisse loin derrière lui Kirke White.

Montgomery a quelque chose, selon lui, de Milton, de Klopstock et de Gessner¹. Pichot le loue trop complaisamment². Il voit dans sa poésie « de riches détails » et souvent « des beautés de premier ordre ». Il lui trouve des qualités épiques supérieures à celles de Gessner avec non moins de sensibilité. Il admet pourtant qu'il a « plus de grâce et d'harmonie que de force et d'originalité ».

Pendant son séjour à Edimbourg, Pichot fréquentait beaucoup les grandes librairies qui étaient alors un des traits caractéristiques de cette ville. Il comptait parmi ses connaissances plus d'un de ces riches libraires qui régnaient en véritables princes dans le monde littéraire du jour. Constable, l'éditeur de Walter Scott, et chez qui se publiait la redoutable *Revue d'Edimbourg* lui était personnellement connu. De même Laing, ami de Walter Scott, qui tenait une importante librairie d'auteurs classiques était du nombre de ses connaissances. Il raconte naïvement et non sans émotion qu'il ne manquait jamais de lui adresser la parole en français. Il est fort probable que Blackwood aussi lui était connu. Pichot avait l'habitude d'aller tous les jours « passer une heure délicieuse dans la librairie Millers et Manners qui était selon lui le rendez-vous du beau monde littéraire d'Edimbourg. Là il passait son temps, dit-il, « à écouter le babil des jolies dames qui viennent s'y mettre au courant de la mode en littérature³ », et il aurait pu ajouter à faire son enquête personnelle, s'informant de tout ce qui touchait aux choses littéraires. Quant à Walter Scott, Pichot lui avait été personnellement présenté et, par la suite, il eut le privilège si envié des Français de l'époque de prendre part à un de ces fameux et historiques déjeuners que donnait

1. Pichot, II, p. 468.

2. Cf. *The Cambridge History of English Literature*, t. XII, p. 135.

3. Pichot, III, p. 204.

Le romancier écossais¹. Fréquentant ainsi les milieux littéraires, il ne pouvait pas ne pas entendre parler de Hogg, qui faisait alors sensation dans les salons et les cercles littéraires d'Edimbourg.

Il appelle Hogg le poète de « l'Arcadie de l'Ecosse² ». Il explique comment sa vie de berger, vie de calme et de contemplation, a favorisé le développement de son talent. Il note en passant, mais il passe trop vite, que dans les années de sa jeunesse, alors qu'il gardait ses troupeaux sur les montagnes, Hogg s'était assimilé ce folklore à l'éclosion duquel le sol sauvage de l'Ecosse semble si propice. C'est cette mine si riche qu'il devait plus tard exploiter. Il trouve dans cette vie de solitude, éloignée du commerce des hommes, l'explication du fait que Hogg est plus à l'aise dans la peinture des sentiments simples et calmes que dans celle des fortes passions. Selon lui, *The Queen's Wake* suffirait seul à sa réputation. Il résume ce poème et en cite quelques passages.

On peut s'étonner que Pichot nous ait présenté Proctor dans son tableau de la poésie. Cependant, on sait de bonne source que vers cette époque Proctor se fit connaître par ses *Dramatic Scenes* et surtout par sa tragédie *Mirandola*, jouée avec succès à Drury Lane en 1821. Il se peut donc que, grâce à son succès comme auteur dramatique, Proctor ait attiré l'attention de Pichot. peut-être même ce dernier vit-il représenter la pièce de Proctor pendant une de ses visites en Angleterre; en tout cas il est certain que Pichot fut au courant des succès passagers du théâtre de Proctor³. Il accorde peu de valeur à sa poésie dont il souligne « la grâce un peu maniérée⁴ ».

*
* *

En 1827 et 1828 furent publiés les *Mémoires d'une Contemporaine*⁵. Ida Saint-Elme, qui en était l'auteur, était une courtisane célèbre, agent de la police secrète de Napoléon. Elle nous dit avoir rencontré le poète Shelley à l'occasion d'un voyage qu'elle aurait fait en Angleterre en 1820⁶. Quérard

1. Pichot, III, p. 281 à 287.

2. *Ibid.*, III, p. 350.

3. *Ibid.*, II, p. 32.

4. *Ibid.*, III, p. 105.

5. I. Saint-Elme, *Mémoires d'une contemporaine ou Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire*, etc. Paris, 1827-1828, 8 vol. in-8°.

6. *Ibid.*, t. VII, p. 392.

met ce voyage en doute et dit qu'elle a puisé ses renseignements dans le récit de Pichot¹. Quoi qu'il en soit, il est intéressant de trouver sous sa plume le nom de Shelley. A cette époque, ce poète était presque inconnu en France. Philarète Chasles ne le mentionne pas et Amédée Pichot, comme nous l'avons remarqué, ne lui consacre pas beaucoup d'attention. A vrai dire, la renommée de Shelley en France ne date guère que du Second Empire. Il est significatif qu'un cosmopolite comme Emile Deschamps ignore Shelley² et Alfred de Musset, en 1828, se trompe au point d'écrire son nom « Shellers ». Edmond Gérard, écrivant en 1827, accuse Byron de mauvais goût parce qu'il ose admirer Shelley³. « Il fallait, écrit M. Henri Girard, toute une évolution du goût provoquée par le développement du romantisme lui-même et un véritable approfondissement de notre sensibilité esthétique pour que Shelley fût accessible à des lecteurs français⁴ ».

Selon cette Française, sa rencontre avec le poète anglais eut lieu dans un hôtel de Calais⁵. La conversation tomba sur Byron, « poète, dit-elle, que j'admire comme le premier génie du Parnasse anglais moderne ». Elle va même jusqu'à ajouter que Shelley « ne le cède peut-être qu'à lui en énergie et en originalité ». Mais là se borne l'intérêt que lui inspire Shelley comme poète. Ce qui l'intéresse, c'est l'excentricité de ses idées sur la religion et le mariage. Elle nous dit avoir discuté avec lui sur la différence entre l'athéisme et le scepticisme. « J'adore, fait-elle dire à Shelley, un Dieu indéfinissable que mon cœur me porte à croire bon autant que grand. » Ensuite il aurait parlé avec elle de la liaison de Byron avec la comtesse Guiccioli et il aurait développé à ce propos ses idées sur le mariage. En tout cas, tout ceci est en accord avec ce que nous savons de la personnalité de Shelley et semble prouver qu'elle l'a bien réellement rencontré.

Les développements qui précèdent montrent combien, pendant la période qui nous intéresse, la diffusion de la littérature anglaise en France fut influencée et accélérée par les récits des voyageurs français.

1. Quérard, *Les Supercheries littéraires dévoilées*, t. I, p. 782 (2^e éd.)

2. Voir H. Girard, *Le Cosmopolitisme d'un dilettante : Emile Deschamps et les littératures étrangères* (*Revue de Littérature comparée*, avril-juin 1921).

3. Voir E. Estève, *Byron et le romantisme français*, note en bas de la page 140.

4. H. Girard, *Comment Shelley a été révélé à Victor Hugo* (*Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre 1922), note en bas de la page 369.

5. I. Saint-Elme, *ouvrage cité*, t. VII, p. 392.

CHAPITRE V

LES VOYAGEURS ET LE THÉÂTRE

Décadence de la comédie et de la tragédie contemporaines; l'infériorité des pièces jouées; le renouveau du drame shakespearien; l'excellence de l'interprétation; réflexions des voyageurs sur la déclamation anglaise. — Leurs jugements sur les acteurs et les actrices de l'époque : Kean, Miss Kelly, Miss O' Neill, Kemble, Young, Macready, Mathews, Farren, Liston. — L'attitude du public français de cette époque envers Shakespeare et son théâtre. — Les jugements des voyageurs sur le théâtre de Shakespeare.

Fait curieux, cette époque qui possède de si grands noms en littérature, n'a pas produit de célébrités dans le domaine de l'art dramatique. Avec Otway, la tragédie était morte. Les drames psychologiques de Joanna Baillie manquaient des qualités nécessaires pour réussir à la scène. Et de toutes ses pièces une seule obtint quelque succès¹. De même, les drames gothiques et terrifiants de Maturin, malgré le succès passager qu'eut son *Bertram*² vers 1815, étaient par trop invraisemblables pour avoir un succès durable et le public éclairé se rendait compte de leur médiocrité³. Les pièces de Sheridan Knowles continuaient d'être jouées à Covent Garden et à Drury Lane, avec un succès considérable, grâce à l'excellence de l'interprétation plutôt qu'au mérite intrinsèque de l'œuvre, car même lorsqu'elles réussissaient, personne ne croyait qu'elles étaient destinées à devenir classiques⁴. La décadence était encore plus apparente dans la comédie que dans la tragédie. Depuis que Goldsmith et Sheridan avaient écrit leurs charmantes comédies de mœurs

1. C. H. Herford, *The Age of Wordsworth*, p. 142 : « Only one of her plays, *De Montfort*, held the stage for a time ».

2. Halévy, *L'Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*, t. I, p. 475.

3. Macready, un des principaux acteurs de l'époque, constate que lorsque *Fredolpho*, une des tragédies de Maturin, fut acceptée par la direction de Covent Garden pour être jouée dans son théâtre en 1818, la pièce fut universellement condamnée, dès la première représentation au foyer des acteurs. Voir *Macready's Reminiscences*, vol. I, p. 177.

4. E. Halévy, *ouvrage cité*, t. I p. 475.

au commencement du règne de George III, aucune pièce de valeur n'avait paru. George Colman et O' Keeffe écrivaient avec une facilité extraordinaire des farces et de petites pièces légères et plaisantes qui amusaient le public du jour¹, mais qui ne servent aujourd'hui qu'à montrer la déchéance de l'art dramatique depuis l'époque de Goldsmith et de Sheridan. Pour suppléer à l'insuffisance des productions dramatiques de l'époque, les directeurs firent représenter des traductions étrangères, surtout celles des pièces de Kotzebue, auteur dramatique allemand de troisième ordre, et ces traductions satisfirent en général le public².

Plusieurs voyageurs notent ce fait. Nodier prétend que les Anglais n'ont pas de littérature dramatique contemporaine et affirme que les théâtres de Londres se nourrissent de traductions³. C'est aussi l'avis de Quinet et de Duvergier de Hauranne. Mais malgré la vogue extraordinaire qu'eurent ces traductions, le public cultivé ne se trompait pas sur leur faiblesse⁴.

Grâce au renouveau de faveur dont jouissait le drame shakspéarien depuis Garrick, les pièces du grand Anglais continuaient d'être jouées à Covent Garden et à Drury Lane où elles trouvaient des interprètes dignes du génie de l'auteur.

Les voyageurs ne s'aveuglent pas sur la pauvreté des pièces représentées. Nodier et Delacroix constatent qu'à l'exception des chefs-d'œuvre de Shakespeare, la valeur littéraire des représentations anglaises est très médiocre⁵. Pichot, probablement d'après les pièces qu'il a vu jouer à Londres pendant son séjour, estime que la supériorité de la comédie française est incontestable et affirme que Molière, « moins varié, mais aussi profond et aussi vrai que Shakespeare⁶ », vaut à lui seul tous les comiques anglais. Arcieu constate que le mélodrame et la farce fournissent presque exclusivement le répertoire des théâtres de Londres et l'explication qu'il en donne est que la haute société ne fréquentant plus le théâtre, le goût de la bonne comédie s'est perdu⁷.

1. E. Halévy, *ouvrage cité*, t. I, p. 475.

2. C. H. Herford, *The Age of Wordsworth*, p. 138.

3. Nodier, p. 68.

4. Cf. M. Mitford, *Our Village*, p. 406, 407 : « Even while delighting to see John Kemble in *Rolla*, *The Stranger* and a series of plays from Kotzebue... I had, child as I was, felt their meretriciousness and their falseness ».

5. Nodier, p. 68.

6. Pichot, I, p. 328.

7. Arcieu, p. 431; cf. *ibid.*, p. 418.

Pourtant l'Angleterre si pauvre alors en éminents auteurs tragiques ou comiques, possédait de grands acteurs. Kean, Macready, Young, Liston, Farren, Mathews, Miss O'Neill et Miss Kelly sont encore de nos jours cités comme excellents dans leur profession, et un critique anglais estime que leur jeu était la seule chose qui rendit supportable la faiblesse du répertoire¹.

Les Français d'alors, habitués à applaudir chez eux des artistes de premier ordre n'auraient pu supporter la médiocrité. C'était le temps de Talma, de Mademoiselle Mars, de Potier. Mais Londres avait aussi de quoi satisfaire les plus exigeants et la plupart des voyageurs s'enthousiasmaient pour les acteurs anglais.

Nodier affirme qu'il serait difficile de trouver nulle part ailleurs un ensemble de talents plus satisfaisants et plus complets. « Tout le monde, écrit-il, y concourt dans une juste proportion à cette harmonie générale qui est le premier charme d'un spectacle bien dirigé² », et c'est là un jugement qu'il applique à tous les théâtres de Londres sans distinction. Walsh avoue franchement qu'il préfère les acteurs tragiques anglais aux français³. Blanqui constate que les acteurs anglais sont « doués d'une sensibilité profonde et d'un naturel très remarquable⁴ » et qu'ils sont plus pénétrés de leur rôle que les acteurs français. C'est leur jeu muet qui frappe Custine et qui lui plaît bien plus que la « pantomime outrée » qu'on applaudit sur la scène française⁵. Il assure ses compatriotes que les gestes peu naturels et « le chant ampoulé » des acteurs français auraient sur le public de Londres un effet dont leur orgueil serait peu flatté. Pichot est d'accord avec eux pour estimer que la tragédie est mieux interprétée à Londres qu'à Paris. « J'éprouve à Paris, dit-il, un plaisir littéraire et à Londres un plaisir dramatique⁶ ». Il estime pourtant que les acteurs comiques français sont supérieurs aux comiques anglais et généralement de meilleur ton.

Il serait intéressant de rapprocher ici les jugements de deux acteurs anglais de l'époque, Young et Macready, sur leurs confrères des deux pays.

1. C. H. Herford, *The Age of Wordsworth*, p. 136.

2. Nodier, p. 70.

3. Walsh, p. 474.

4. Blanqui, p. 370.

5. Custine, II, p. 262.

6. Pichot, I, p. 402.

Young, après avoir vu Mlle Duchenois au Théâtre Français, au mois d'août 1816, constate que son interprétation a le défaut qui caractérise tous les tragiques français : le sentiment n'est pas approfondi. « Charmé comme je le suis, dit-il, des acteurs de la comédie de bon ton à Paris, je considère les acteurs tragiques comme bien inférieurs aux nôtres dans l'art d'interpréter les rôles. Ils semblent tous jouer de la même manière. Leurs gestes et leur ton sont stéréotypés. Ils ne réussissent pas à exciter la sympathie pour les douleurs qu'ils simulent ou les héroïsmes qu'ils feignent. Quoique je sois venu en France tout disposé à les aimer, lorsque je retournerai en Angleterre, je ne serai nullement découragé par ce que j'ai vu jusqu'à présent¹ ».

D'autre part, le verdict de Macready est plutôt flatteur pour les Français. A son avis, Talma « était l'artiste le plus consommé de son époque, nullement inférieur à Kean par l'énergie et bien supérieur à lui par le raffinement du goût et l'analyse approfondie, égal à Kemble en dignité, sans être entravé par la raideur et l'affectation de ce dernier² ». Après avoir vu Mlle Mars au Théâtre Français, en 1822, Macready constate que son jeu était pour lui une vraie jouissance. « Sa voix, dit-il, était la musique même, et les mots qui sortaient de sa bouche suggéraient à celui qui écoutait la netteté d'une belle écriture sur une page de riche vélin... Sa voix n'était pas non plus le seul charme qu'elle possédait, elle était très belle de sa personne et pour la grâce et l'élégance de son port elle était hors de pair parmi ses contemporaines³ ». Quant à Mlle Duchenois et à Lafont, ils fournissaient, selon Macready, les meilleurs exemples du style déclamatoire de l'école fran-

1. Voir J. C. Young, *A Memoir of Charles Mayne Young*, vol. I, p. 76
« Greatly as I am charmed with the actors of genteel comedy in Paris, I think the tragic actors much inferior to our own in the assumption of individual character. They seem all to move in one groove. Their gestures and tones are all stereotyped. They never lead one on to sympathise with the sorrows they simulate or with the heroism they feign. With a fond disposition to like them, I shall return home, not at all put out of countenance by what I have witnessed as yet. »

2. Voir *Macready's Reminiscences*, vol. I, p. 238 : « To my judgement he was the most finished artist of his time, not below Kean in his most energetic displays, and far above him in the refinement of his taste and extent of his research, equalling Kemble in dignity, unfettered by his stiffness and formality ».

3. « Her voice was music, and the words issuing from her lips suggested to the listener the clear distinctness of a beautiful type upon a rich vellum page... Nor was her voice her only charm, in person she was most lovely, and in grace and elegance of deportment and action unapproached by any of her contemporaries. » (Voir *Macready's Reminiscences*, vol. I, p. 237.)

gaise, mais le génie de Talma s'affranchissait de toutes les conventions.

*
* *

Voyons maintenant comment les voyageurs français jugèrent chaque acteur anglais en particulier.

A cette époque, Kean soutenait seul la gloire de Drury Lane. Plusieurs l'ont vu à l'œuvre pendant leur séjour en Angleterre et chacun rapporte là-dessus son témoignage. Ils l'admirent profondément, tout en se rendant bien compte d'ailleurs de ses défauts. Pichot associe deux fois de suite les noms de Shakespeare et de Kean¹. Arcieu nous assure qu'il est l'incarnation de la tragédie anglaise² et Defauconpret le surnomme « le Talma de la Grande-Bretagne³ ».

Il suscite le vif enthousiasme de Pichot qui voit en lui énergie, profondeur et vérité; ses attitudes sont calquées sur la vie même. « Il a de ces mots qui déchirent comme le fer du poignard; de ces coups d'œil qui font frémir comme ceux d'un mauvais génie⁴ ». Il l'a vu dans les rôles de Macbeth et de Richard III. Il admire surtout la façon dont il fait ressortir la différence entre l'ambition hésitante de Macbeth et l'ambition orgueilleuse de Richard III. Le mérite de son interprétation est dû, selon lui, à l'étude préalable qu'il a faite des caractères : « Il a d'abord analysé en métaphysicien le caractère avec lequel il s'identifie d'inspiration⁵ ». Mais Pichot, malgré son enthousiasme, ne décerne pas ses éloges sans réserves. Il lui reproche une certaine inégalité. « Il est près de la trivialité, dit-il, alors même qu'il frappe l'imagination par sa noblesse⁶ ».

Custine l'a vu à Edimbourg dans un de ses rôles favoris, celui de Sir Giles Overreach dans *A New Way of Paying Old Debts* par Massinger. La pièce lui paraît mauvaise, mais Kean l'a profondément ému⁷. Il apprécie en particulier la simpli-

1. Pichot, I, p. 341, 342.

2. Arcieu, p. 420; cf. « With which [genuine tragedy] his whole manner and appearance were so much more in harmony » (voir *Macready's Reminiscences*, vol. I, p. 96.)

3. Defauconpret, *Londres en 1821*, p. 122.

4. Pichot, I, p. 348.

5. *Ibid.*, p. 373; cf. G. H. Lewes, *On Actors and the Art of acting*, p. 7 : « Kean vigilantly and patiently rehearsed every detail, trying the tones until his ear was satisfied, practising looks and gestures until his artistic sense was satisfied ».

6. Pichot, I, p. 342.

7. Custine, II, p. 251; cf. G. H. Lewes, *ouvrage cité*, p. 3 : « It was impossible to watch Kean as Othello, Shylock, Richard or Sir Giles Overreach without

citée de sa diction et l'impression de vérité produite par son jeu, surtout dans les moments de grande passion¹. Custine est si transporté qu'il rend responsable l'auteur dramatique anglais des défauts de l'acteur.

Stendhal aussi est en admiration devant lui. Après l'avoir vu dans *Othello* en 1821, il le nomme le premier acteur du monde. « Je l'adorais, dit-il, il remplissait mes yeux et mon cœur. Avec quel enthousiasme il s'écrie : « *Amen, Amen, with all my soul* » lorsqu'il entend la prière de Desdémone² ».

Delacroix l'a vu plusieurs fois pendant son séjour en Angleterre : dans *Richard III*, dans *Othello* et dans la *Tempête*. Comme Stendhal, il le porte aux nues. Il le trouve bien supérieur à Young. Il est surtout ému par son jeu dans le rôle de Richard III, lorsque celui-ci vient dans la prison pour commettre le meurtre. « Ce moment, écrit-il à Pierret, a été terriblement rendu par Kean, ainsi que mille autres dont je ne manquerai pas de te rabattre les oreilles³ ». Il est désolé d'être forcé de manquer le lendemain une représentation d'*Othello* où Young devait jouer le rôle d'Iago et Kean celui d'*Othello*.

Arcieu, comme Pichot, l'accuse d'être inégal. Le mot de Coleridge : « *Seeing Kean act was like reading Shakespeare by flashes of lightning* », exprime d'une façon heureuse cette inégalité qui, de l'avis général de ses contemporains, caractérisait son jeu, tour à tour brillant et terne, saisissant et négligé. Mais, comme les autres, Arcieu est prêt à tout lui pardonner, son exécution inégale, sa voix rauque⁴, sa physionomie ingrate, en considération de l'art avec lequel il interprète les grandes et fortes passions. Alors, « on tremble, on frémit, on s'identifie à la situation, tant est grande la puissance du débit et la pantomime de Kean⁵ ».

Defauconpret est moins prodigue d'éloges que les autres. Tout en le surnommant « le Talma de la Grande-Bretagne » et en le plaçant au-dessus de ses rivaux de Covent Garden

being strangely shaken by the terror and the pathos and the passion of a stormy spirit uttering itself in tones of irresistible power ».

1. Custine, p. 252; cf. G. H. Lewes, *ouvrage cité*, p. 6 : « Kean was a consummate master of passionate expression ».

2. Stendhal, *Souvenirs d'égotisme*, p. 72.

3. Lettre de Delacroix à Pierret, datée de Londres, 27 juin 1825 (éd. Burty, p. 77).

4. Arcieu, p. 420; cf. G. H. Lewes, *ouvrage cité*, p. 5 : « A drunken hoarseness had ruined the once matchless voice ».

5. *Ibid.*, p. 420.

(Young, Macready et Charles Kemble). il le considère comme inférieur à Garrick, Henderson et John Kemble¹. Il ne réussit pas, selon lui, dans tous les rôles; il l'accuse de manquer de dignité² et de ne pas savoir interpréter les rôles comiques³. Il lui reproche, à plusieurs reprises, sa vanité et sa jalousie, et avec sa malice habituelle Defauconpret affirme que Drury Lane continuait à prospérer malgré l'absence de Kean, alors en tournée en Amérique.

Les voyageurs sont ravis de l'art de Miss Kelly. Blanqui trouve qu'elle possède « le naturel de Mlle Mars et la sombre mélancolie de Talma⁴ ». Il admire surtout ses jeux de physionomie : « Toutes les émotions de son cœur se peignent rapidement sur sa noble et belle figure, l'illusion ne peut pas aller plus loin⁵ ».

L'enthousiasme de Nodier à son égard ne connaît pas de bornes. Il la cite parmi les dix sujets « de curiosité, de surprise et d'admiration » des îles Britanniques⁶. Il déclare qu'il faut voir Miss Kelly pour sentir « toute la portée d'une admirable intelligence secondée par une admirable organisation ». Il admire profondément son jeu, l'excellence de son ton et la mobilité extraordinaire de sa physionomie. « C'est le personnage même qu'elle représente, s'écrie-t-il, ou plutôt c'est l'idéal du caractère que l'auteur a essayé de peindre. On peut parier que toutes les combinaisons données de la physionomie humaine ne produiraient jamais un ensemble aussi spirituel et aussi piquant que celui des traits de Miss Kelli⁷ (*sic*). »

Pichot avoue que Nodier l'avait rendu curieux de voir Miss Kelly. Lorsqu'il la vit pour la première fois, il fut un tant soit peu déçu. Tout en constatant qu'elle interprète excellemment son rôle, il ne lui trouve pas cette élégance qui est, selon lui, le charme particulier d'une Parisienne. Il la revit plusieurs fois et sut mieux l'apprécier; de fait, il en devint aussi enthousiaste que Nodier. Ce que Pichot apprécie surtout en elle, c'est son naturel, sa sensibilité, la vérité de ses accents et de ses attitudes et la mobilité prodigieuse de sa physionomie.

1. Defauconpret, *Londres en 1822*, p. 291.

2. Cf. G. H. Lewes, *ouvrage cité*, p. 2 : « Critics who had formed their ideal on the Kemble School were shocked at Kean's want of dignity ».

3. Cf. *ibid.*, p. 10 « He had no gaiety; he could not laugh; he had no playfulness that was not as the playfulness of a panther showing her claws ».

4. Blanqui, p. 371.

5. *Ibid.*, p. 371.

6. Nodier, p. 330.

7. *Ibid.*, p. 75-76.

Il lui concède une « rare perfection » de jeu. « La simplicité de la nature est son idéal¹. » Selon lui, ce qui rend son interprétation si étonnante, c'est qu'elle est elle-même, tout comme son auditoire, sous l'illusion de son rôle.

Pichot a vu aussi Miss O'Neill qui fut la principale actrice de Covent Garden jusqu'à son mariage en 1819². Y serait-elle revenue pour quelque occasion spéciale qui coïncida avec la visite de Pichot à Londres ? A en juger par les témoignages de ses contemporains, sans posséder le génie transcendant d'une Mrs. Siddons, elle avait pourtant dans son jeu une simplicité et un naturel qui charmaient ses auditeurs. Selon l'opinion d'un acteur de l'époque, la scène avait trouvé en elle un digne successeur de Mrs. Siddons et « sa beauté, sa grâce, sa simplicité, sa tendresse étaient sur les lèvres de tous³ ». Pichot⁴, après l'avoir vue, la trouve admirable. Il estime que par son jeu elle prête de nouvelles grâces à tous ses rôles. « Jamais actrice, s'écrie-t-il, n'avait été douée comme Miss O'Neil (*sic*) de la puissance du sourire et des larmes ; jamais l'amour n'avait eu un interprète plus séduisant ; jamais femme n'avait prêté à la douleur des accents plus pathétiques⁴ ».

A Covent Garden se trouvait alors un groupe de trois acteurs, Charles Kemble, Young et Macready, chacun supérieur dans son genre. Walsh et Arcieu ont vu Charles Kemble pendant leur séjour à Londres. Arcieu lui reproche une inégalité de jeu et un débit trop saccadé ; il prétend pourtant qu'il atteint parfois un niveau qui rappelle son illustre frère John Kemble. Walsh l'a vu dans Hamlet et lui accorde aussi « des inspirations » dignes de son frère et de sa sœur, John Kemble et Mrs. Siddons. Il est surtout impressionné par la « scène des acteurs » où il trouve Charles Kemble « superbe ». Le cri de joie qu'il pousse en acquérant la certitude de la culpabilité du roi est, dit Walsh, « celui du lion qui va saisir sa proie, du lion qui va déchirer l'homme qui lui a volé ses petits⁵ ».

Arcieu et Pichot ont vu Young, Arcieu constate que cet acteur est plus universellement apprécié que Charles Kemble.

1. Pichot, I, p. 444.

2. Voir Defauconpret, *Londres en 1820*, p. 162 ; cf. *Macready's Reminiscences*, vol. I, p. 180.

3. Voir *Macready's Reminiscences*, vol. I, p. 86 : « Her beauty, grace, simplicity and tenderness were the theme of every tongue... In the native elegance, the feminine sweetness, the unaffected earnestness and gushing passion of Miss O' Neill the stage had received a worthy successor of her » [Mrs Siddons].

4. Pichot, I, p. 392 ; cf. *Macready's Reminiscences*, vol. I, p. 97. « Love was to her, [Miss O' Neill] life. »

5. Walsh, p. 52.

Il loue son énergie et sa sensibilité, et considère qu'« il possède au suprême degré l'intelligence théâtrale¹ ». Pichot prétend que les Français de passage à Londres préfèrent Young à tous les autres acteurs anglais². S'il en est ainsi, on est surpris de ne pas trouver plus d'allusions à cet acteur dans les récits de voyages que nous avons étudiés. C'est sa voix sonore³ et son jeu franc qui charment Pichot. Il trouve sa déclamation « plus éloquente que passionnée » et le regarde comme supérieur dans les rôles qui expriment l'orgueil, la haine et le dédain : « Profond dans l'hypocrisie et la dissimulation, il est moins naturel quand il veut exprimer la générosité, la grandeur et l'enthousiasme⁴. »

Macready a fortement impressionné Pichot. Après l'avoir vu dans Othello, il est disposé à renier sa propre conception de la tragédie. Selon lui, Macready est vraiment digne de Shakespeare. Il considère qu'il égale Kean dans plusieurs rôles⁵. Il n'était pas d'ailleurs le seul à soutenir cette opinion. Tieck, le critique allemand, estimait Macready plus grand acteur que Kean ou John Kemble. Taille imposante, voix harmonieuse, il avait, certes, tous les avantages physiques. Georges Lewes, le biographe de Goëthe, le place aussi au-dessus de Kean, en raison de la variété de son talent et de l'étendue de ses moyens. Pichot admire profondément sa sensibilité, son goût excellent, son enthousiasme pour son art; il est enchanté de sa voix harmonieuse qui a « une étendue, une richesse et une variété de tons sans égales⁶ ».

Charles Mathews avait, selon lui, le don d'attirer les dames du monde qui ne se seraient pas déplacées pour un Kean et une Miss Kelly. Arcieu constate aussi que les curieux affluaient toujours pour voir Mathews, et cela malgré la cherté relative des places dans le théâtre où il jouait. « Ses compatriotes, nous dit Pichot, le considèrent comme un génie. » Quoi qu'il

1. Arcieu, p. 420.

2. Pichot, I, p. 390.

3. *Ibid.*, p. 390; cf. J. C. Young, *A memoir of Charles Mayne Young*, vol. I, p. 85, 86 : « Young's voice... was full-bodied, rich, powerful and capable of every variety of modulation and therefore in declamatory power he was greatly superior to Kean or Kemble... Young's happiest hits were the result of natural sensibility, quickness of apprehension and study... Young hardly ever astonished but with the unprejudiced rarely failed to please ».

4. Pichot, I, p. 390, 391.

5. *Ibid.*, I, p. 389.

6. Pichot, I, p. 390; cf. G. H. Lewes, *ouvrage cité*, p. 33 : « Macready had a voice powerful, extensive in compass, capable of delicate modulation in quiet passages... and having tones that thrilled and tones that stirred tears ».

en soit, on sait de bonne source que ses compatriotes avaient une très haute opinion de son jeu. Walter Scott décrivant à Byron la manière dont il imitait le célèbre avocat Curran, s'écria : « Ce n'était pas une imitation, mais une continuation de l'homme lui-même. » A quelqu'un qui critiquait Mathews, Coleridge répondit : « Vous dites qu'il n'est qu'un mime vulgaire, moi je dis : c'est un poète qui joue ses propres poèmes. » De l'avis d'un autre témoin, ce qui le marquait du sceau du génie, c'était le talent avec lequel il s'imprégnait des pensées et de l'esprit de l'élite intellectuelle de son temps¹.

Pichot ne lui marchandait pas son admiration et juge que, génie ou non, il s'élève bien haut au-dessus du « vulgaire parodiste », donnant à sa mimique un intérêt vraiment dramatique. Ne se bornant nullement à reproduire les singularités extérieures, il représente aussi selon lui « les traits du caractère et les mouvements de l'âme² ». Arcieu aussi admire profondément son art³ et Defauconpret lui accorde un vrai talent⁴.

Pichot a vu les deux acteurs comiques, Farren et Liston. Ses préférences allaient à Farren qu'il vit dans les rôles de Lovelace, d'Isaac of York et de Sir Peter Teazle. Cet acteur excellait dans les rôles de vieux célibataires, de maris jaloux et de pères furieux⁵. Sans posséder l'humour d'un Munden ou d'un Dowton, il était pourtant fort admiré de ses contemporains⁶. Pichot a su l'apprécier et le qualifie de « comédien consommé ». Selon lui, il possédait un jeu qui ne s'écartait jamais du naturel et savait développer les caractères avec une « rare intelligence ». Il était surtout impressionné par ses jeux de physionomie⁷.

Cependant Liston était l'enfant gâté du parterre et des galeries. Il était si beau que, selon un témoin, le mot d'Arioste pouvait s'appliquer à lui : « *Natura il fece, e poi roppe la stampa*⁸. » Mais Pichot fut déçu lorsqu'il le vit, le trouvant bien inférieur à sa réputation.

1. J. C. Young, *A memoir of Charles Mayne Young*, vol. I, p. 272-273.

2. Pichot, I, p. 462.

3. Arcieu, p. 422.

4. Defauconpret, *Londres en 1819*, p. 273.

5. G. H. Lewes, *ouvrage cité*, p. 53.

6. *Macready's Reminiscences*, vol. I, p. 173.

7. Pichot, I, p. 403.

8. Lord William Pitt Lennox, *My Recollections from 1806 to 1873*, vol. I, p. 182.



Avant d'entreprendre l'étude des appréciations des voyageurs sur le théâtre de Shakespeare, il convient de donner un court aperçu de la place qu'occupait le grand Anglais dans l'estime de la France de ce temps.

Vers la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e, l'opinion publique à son sujet cadrait assez bien avec le jugement déjà porté sur lui par Voltaire. Il passait aux yeux du gros public pour un génie d'une force et d'une fécondité remarquables, mais complètement dépourvu de goût et sans nul souci des règles. Pendant la Révolution, la France, privée de presque tout rapport littéraire avec les autres pays, avait perdu le cosmopolitisme intellectuel qui l'avait distinguée au cours du XVIII^e siècle. Elle était redevenue nationale dans son esprit littéraire et, d'après un critique, « l'intelligence des œuvres étrangères, que Rousseau avait mise à la mode, devenait de plus en plus rare¹ ». Cela n'empêchait pas toutefois Shakespeare de trouver encore des traducteurs. De fait, il continuait d'alimenter le répertoire du théâtre. Mais ce n'étaient là que de misérables adaptations, plus soucieuses de se conformer aux conventions françaises de l'époque que de faire justice à leur modèle, mutilant et travestissant l'original au point de le rendre à peu près méconnaissable²; ces pièces n'en attiraient pas moins les foules au théâtre, car il faut bien reconnaître que les traductions de Ducis et de Mercier jouissaient d'un succès considérable. Shakespeare fournissait aussi en grande partie la matière de mélodrames, de pantomimes et mêmes d'opéras qui faisaient les délices du public des théâtres des boulevards³.

Mais, en même temps que cette incompréhension générale du grand poète anglais, on remarque toutefois déjà des signes

1. Voir J. Texte, *Jean-Jacques Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*, p. 425.

2. Parlant de ces prétendues traductions de Ducis, un critique français dit : « Ce sont des « tragédies » rédigées en alexandrins traînants et incolores, accueillantes aux confidents et aux expositions en récits, impitoyables aux épisodes secondaires et aux intermèdes du drame shakespearien. » (F. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*, 2^e série, p. 184).

3. Voir Jusserand, *Shakespeare en France*, p. 361. « La plupart du temps (Ducis à part), Shakespeare fournissait surtout la matière d'opéras, de pantomimes, de pièces à machines et de spectacles pour le cirque... *Hamlet pantomime tragique en trois actes mêlée de danses par Louis Henry... avec une statue du vieil Hamlet qui semble s'animer.* »

évidents d'intérêt. Plus d'une voix s'essayait à proclamer la grandeur du poète et de son théâtre. Il y avait à cela plus d'une raison facile à saisir. Et tout d'abord, l'art dramatique s'acheminait à grands pas vers le néant où l'avait conduit une stérile imitation du XVIII^e siècle. Des tragédies modelées sur les grands classiques continuaient à paraître, mais ce n'étaient que de pâles adaptations de Corneille et de Racine. De plus Mme de Staël, en signalant à son pays la ruine dont le théâtre français se trouvait menacé, venait par son livre *De l'Allemagne* d'éveiller quelque intérêt pour le théâtre étranger. Fait digne de remarque toutefois : ce n'était pas d'au-delà du Rhin que le théâtre de la France attendait sa régénération, mais bien plutôt de cette Angleterre de qui Suard disait qu'« elle respire la tragédie ». Talma proclamait dès 1818 la grandeur du théâtre anglais, autrement dit du théâtre shakespearien. « Connaissez-vous Shakespeare ? dit-il. Eh bien, ce Shakespeare a révolutionné la scène. Corneille est l'héroïsme, Racine est la poésie et Shakespeare est le drame¹. » Puis, ne se bornant pas à des paroles, il s'étudie à donner à certains de ses rôles une interprétation plus juste, c'est-à-dire plus en rapport avec le génie de celui qui les avait créés. Un critique français a dit qu'« à travers toutes les mollesses et toutes les veuleries des transpositions de Ducis, apparaissaient, grâce à lui [Talma], les « fureurs jalouses » d'Othello, les « accès de frénésie » de Hamlet, la hantise ambitieuse de Macbeth² ». Stendhal professait déjà en 1803 un vrai culte pour Shakespeare, s'avouant « amoureux fou » de *Hamlet*, du *Hamlet* authentique, tel qu'il est sorti de la plume de l'auteur; et il disait avoir l'âme broyée par les critiques acerbes dont ses compatriotes fustigeaient Shakespeare³.

En 1817, Benjamin Constant chercha à éveiller la curiosité de ses compatriotes pour le théâtre étranger en publiant dans le *Mercure de France* un article sur le théâtre français et le théâtre anglais⁴. Quelques années plus tard, nous trouvons dans la *Revue européenne*, sous la plume d'un auteur anonyme, un article sur la France et l'Angleterre, affirmant qu'il y a « plus de préjugé à cet égard [l'art dramatique] chez les deux nations qu'il n'y a de différence réelle dans les goûts⁵ ».

1. Cité par M. Souriau, *Préface de Cromwell*, p. 16.

2. F. Baldensperger, *Études d'histoire littéraire*, 2^e série, p. 190.

3. Voir D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 226.

4. Voir *Mercure de France*, 13 décembre 1817, p. 484-490.

5. Voir *La Revue Européenne*, août 1824, p. 257.

Un autre facteur du changement de l'opinion en faveur de Shakespeare avait été l'émigration royaliste de 1789 qui jeta hors de France deux cent mille de ses fils, appartenant aux classes les plus éclairées de la société. Nombre de ces étrangers s'établirent en colonies en Angleterre. A Bury St Edmunds on trouvait Mme de Genlis, à Juniper Hall, dans le Surrey, Mme de Staël, Talleyrand, Mmede La Châtre, le général d'Arblay. Il va sans dire que ces Français, telle l'émigrée dont parle Miss Mitford¹, subissaient, consciemment ou non, l'influence de l'atmosphère littéraire ambiante et se convainquaient, malgré leur foi ardente dans la primauté du théâtre français, que Shakespeare n'était pas un barbare, ni Milton un versificateur dépourvu de sens poétique.

Mais le public français semble avoir été fort hostile encore en 1822, s'il faut en juger par le mauvais accueil fait à la troupe anglaise qui donna à cette époque une représentation de Shakespeare au théâtre de la Porte Saint-Martin. D'après un contemporain, « la prise de possession de Calais et de Dunkerque par les troupes de Sa Majesté Britannique n'aurait certainement pas excité une plus patriotique colère² ». S'il faut en croire Defauconpret, les troubles et la confusion de cette scène furent l'œuvre d'une cabale³. D'autre part, les acteurs de la troupe Penley n'étaient pas, il s'en faut de beaucoup, les meilleurs représentants de la scène anglaise⁴. Stendhal prétend que, de l'avis des Anglais résidant alors à Paris, leur réception à Londres eût été pire encore⁵.

La réception qu'eurent Macready et Miss Smithson en 1828 à la salle Favart fut autrement favorable. L'enthousiasme du

1. Voir M. Mitford, *Our Village*, p. 126 : « She [Mademoiselle Thérèse] was not quite so sure as she had been that France was the only country and Paris the only city in the world; that Shakespeare was a barbarian and Milton no poet ».

2. Voir la *Revue Française*, janvier 1830, p. 60-120. *De l'état actuel de l'art dramatique en France*. L'auteur continue : « Gardien des pures doctrines, dépositaire des saines traditions en matière de goût, le public des boulevards prit fait et cause dans cette affaire avec une violence inimaginable et sans l'intervention de la police, Dieu sait si les pauvres histrions d'outre-mer n'auraient pas été lapidés ».

3. Defauconpret, *Londres en 1822*, p. 299. Il est intéressant de noter que Defauconpret n'est pas le seul voyageur à exprimer de vifs regrets de cet acte antilibéral de la part de ses concitoyens. Custine dit qu'il espère pour la France « qu'elle ne revendique pas un genre de patriotisme qui ressemble tant à de la barbarie ». Puis, ajoute-t-il, « pourquoi affecter le goût des lumières, si nous repoussons un moyen d'instruction facile et qui assurément n'est pas superflu ? » Voir Custine, p. 261, 262.

4. Voir Lord William Pitt Lennox, *ouvrage cité*, vol. II, p. 127.

5. Cité par D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 231.

public fut à son comble, ainsi qu'en témoignent les comptes rendus des journaux¹. Toutefois, il est bon de remarquer que Macready eut soin d'éliminer de la scène le meurtre de Desdémone dans *Othello*, le reléguant dans les coulisses, ce qui fut hautement approuvé par les critiques français de l'époque². La scène des sorcières dans *Macbeth* amusa le public français et excita les rires; à l'énumération des ingrédients jetés dans le chaudron, un auditeur s'écria : « Oh, mon Dieu ! quel mélange ! »

*
* *

Relevons maintenant les appréciations des voyageurs sur le théâtre de Shakespeare.

Nourris de la tradition classique, ils ne réussissaient pas toujours à se défaire des préventions de leur éducation. Nous les voyons déroutés par le manque de règle et de mesure qui caractérise les pièces du grand Anglais et souvent choqués par la hardiesse, autant dire la « barbarie », de quelques-unes de ses scènes. Ainsi, Pichot après avoir vu *A Winter's Tale*, trouve que la pièce est invraisemblable; il lui semble inadmissible que Perdita, qu'il a presque vu naître, devienne tout à coup bonne à marier. « C'est là, dit-il, que l'on sent ce qu'il y a de vrai dans les règles d'Aristote³ ». Il estime que Shakespeare n'a pas composé une seule bonne tragédie et il est d'avis qu'un écolier pourrait facilement corriger ses fautes. De même Arcieu s'indigne contre Guizot parce qu'il ose assurer qu'on doit préférer la construction des pièces de Shakes-

1. Voir pour le succès des acteurs anglais, des comptes rendus publiés dans la *Réunion*, 18 avril 1828, dans l'*Incorruptible*, 19 avril 1828, et une série d'articles dans le *Globe* depuis avril 1828 jusqu'à septembre 1829.

On décrit ainsi dans le *Globe*, 23 juillet 1828, la dernière représentation avant la clôture annuelle pour 1828 : « Des transports d'enthousiasme ont éclaté à la chute du rideau et ont succédé bruyamment à la muette émotion de l'assemblée. Le grand artiste qui venait de faire de si admirables adieux à la France a été redemandé à grands cris par toute la salle : c'était à la fois un hommage et un adieu. Abbott est venu rappeler au parterre la bizarre ordonnance de police qui ne permet plus au public d'émettre un vœu dans une enceinte, où de temps immémorial son vœu a fait loi. Mais le public a protesté... Vingt minutes d'attente au milieu du bruit n'ont pas lassé la persévérance des loges et des dames. Enfin, cette scène, vraiment dramatique et dont il commençait à devenir difficile de prévoir le dénouement, s'est terminée par un coup de théâtre inattendu. Macready, entraîné par de jeunes députés du parterre, a paru dans l'orchestre, et s'est trouvé porté par eux en un clin d'œil, sur le théâtre, où une couronne est venue tomber à ses pieds. Jamais hommage rendu à un grand talent ne nous a paru plus mérité. »

2. Voir *Macready's Reminiscences*, vol. I, p. 328.

3. Pichot, I, p. 312.

peare à celles de Voltaire: « De Voltaire ! s'écrie-t-il, l'homme qui a réuni au plus haut degré le génie qui invente et le goût qui met en œuvre¹ ». Il sait gré aux successeurs de Shakespeare d'avoir au moins respecté l'unité d'action contre laquelle Shakespeare a commis les infractions les plus graves et les plus nombreuses. Mais, selon Arcieu, la conduite de l'action n'est pas le seul point des tragédies de Shakespeare qui soit défectueux; il lui fait un grief de ne pas « respecter les convenances sociales dues aux spectateurs ». Il est d'avis qu'on devrait omettre « toutes les trivialités de paroles et d'actions par lesquelles on donne ce qu'on appelle du naturel à la pièce² ». De même encore Walsh, malgré un goût avoué pour Shakespeare, ne peut pas accepter la scène du cimetière dans *Hamlet* et se retire au fond de sa loge afin de ne rien voir. Jouer ainsi avec la mort lui semble une pure profanation et il est sincèrement indigné par les applaudissements du parterre anglais pendant la scène des fossoyeurs. « Les crânes véritables, le bruit de la pelletée de terre retentissant sur le cercueil, dit-il, tout cela est épouvantable et n'est point du génie³ ».

Mais tout en critiquant la construction de ses pièces, tout en lui reprochant ses fréquents traits de barbarie, les voyageurs apprécient cependant la grandeur de son théâtre. Quelques-uns d'entre eux estiment peut-être, comme Diderot, que la tragédie avait fait son temps et que Corneille et Racine, avec tout leur génie, « ne sont que des parleurs⁴ ». Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils admirent la haute philosophie de ses pièces, qu'ils sont émus par le pathétique touchant de quelques-unes de ses scènes, et qu'ils rendent justice au naturel de l'ensemble.

Pichot affirme que « ce saltimbanque, ce singe, ce sauvage ivre, est le premier des philosophes et des poètes⁵ ». Il est prêt à tout lui pardonner parce qu'il a connu la nature humaine mieux que personne : « Tour à tour spirituel, tendre, naturel, pathétique élevé, profond, c'est le génie le plus vaste, le plus universel et le plus original de toutes les littératures. Aucun poète n'a mieux pénétré le cœur humain, aucun n'a, comme lui, forcé les personnages des

1. Arcieu, p. 431.

2. Arcieu, p. 430.

3. Walsh, p. 53.

4. Cité par J. Texte, *ouvrage cité*, p. 154.

5. Pichot, I, p. 311.

traditions de l'histoire à comparaître tout vivants sur la scène, et à y porter le langage vrai des passions¹». Tout en affirmant que l'art fut une inspiration naturelle chez Racine, Pichot estime qu'il a donné à la tragédie française « une démarche trop solennelle et trop mesurée une dignité trop uniforme. un langage trop argumentatif et trop pompeux² ». Il compare ses héros à de belles statues grecques toujours drapées avec noblesse. Dans le théâtre de Shakespeare, au contraire, les héros restent toujours des hommes, ils ne sont pas comme sur la scène française « étouffés quelquefois sous le poids de l'auguste perruque des courtisans de Louis XIV, et de leurs vêtements en drap d'or³ ». Il va encore plus loin. Après avoir vu Macready dans le rôle d'Othello, il est tenté d'abjurer toute sa religion poétique. Du moins il commence à avouer que la loi des unités n'est après tout qu'une condition bien secondaire du véritable drame, mais il ajoute avec prudence que le génie seul a le droit de s'affranchir des règles.

De même, Walsh, tout en faisant aussi quelques réserves, admire sincèrement le théâtre de Shakespeare. En voyant Charles Kemble dans Hamlet il est si ému à certains moments qu'il ne peut retenir ses larmes et il applaudit de tout son cœur. Son compagnon de voyage, Français lui aussi, n'est guère de son avis et trouve que cette pièce de Shakespeare manque complètement de dignité et même de naturel.

Custine, comme Pichot et Walsh, est partagé entre l'indignation contre la marche irrégulière de ses pièces, et l'admiration pour la grandeur de son théâtre. Il confesse qu'on est obligé de sourire et quelquefois même de bâiller à la représentation, mais qu'on y est aussi souvent forcé de pleurer. « L'on en sort, dit-il, toujours ému d'admiration ou de terreur, comme si l'on avait assisté à un des grands actes de justice que la Providence exerce de loin en loin dans ce monde⁴ ». Il considère que pour assister sans s'indigner à une de ces représentations, il faut commencer par oublier les principes de la déclamation et même de l'art dramatique français. Mais une fois ce sacrifice accompli, il promet à ses compatriotes des « émotions profondes et nouvelles ». Il est d'avis que ce qui enchante une nation devrait au

1. Pichot, I, p. 311-312.

2. *Ibid.*, I, p. 326.

3. *Ibid.*, I, p. 399.

4. Custine, II, p. 264.

moins inspirer aux Français un vif intérêt, ne fût-ce que de curiosité; il montre que l'art dramatique anglais diffère si essentiellement de l'art dramatique français, que ce que les Français appellent « noblesse tragique » est considéré en Angleterre comme « manière et affectation¹ ».

Il voit en Shakespeare le grand philosophe pour qui ses pièces ne sont que des cadres où il jette ses idées qui sont toujours profondément philosophiques : « Dans la main de Shakespeare les personnages dramatiques sont des créatures dont le poète est la Providence; pour lui, le théâtre est un monde; son génie en est le dieu... Ses portraits ont toute la réalité de la nature, c'est la vie même mais dont le côté mystique, toujours caché pour l'historien vulgaire, est dévoilé par le grand poète² ».

Delacroix, de son côté, s'écrie que les « expressions d'admiration manquent pour le génie de Shakespeare qui a inventé Othello et Iago³ ». Delécluze est déçu de ne pas avoir vu *Hamlet* en Angleterre. Il rappelle pourtant dans ses *Souvenirs* qu'il a eu l'occasion de le voir à Paris en compagnie de Nodier et nous fait connaître l'enthousiasme de ce dernier. « C'est plus beau, s'écrie Nodier, que l'*Oreste* des Anciens... Ah ! ah ! la voilà enfin, la tragédie⁴ ! » Duvergier de Hauranne est d'accord avec Custine pour estimer que ce qui enthousiasme toute une nation devrait au moins piquer la curiosité des Français. « Pendant ce temps, écrit-il le 10 juin 1826, les drames mixtes et populaires d'une nation voisine feront frissonner quarante millions d'hommes; ce qui n'empêchera pas de les proclamer barbares, absurdes et indignes d'un peuple civilisé⁵ ».

De retour dans leur pays, il est presque certain que ces voyageurs, même les plus timides d'entre eux, ne manquèrent pas de rendre justice à la grandeur et au naturel du théâtre shakespeareien. Ainsi, indirectement, ils renforcèrent la critique du jour et soutinrent Villemain, Magnin et quelques initiés dans leur propagande en faveur du théâtre anglais.

1. Custine, II, p. 256.

2. *Ibid.*, II, p. 259-260.

3. Lettre à Pierret datée de Londres le 27 juin 1825.

4. E. Delécluze, *Souvenirs de Soixante années*, p. 342.

5. Cité par J. L. Borgerhoff, *Le Théâtre anglais à Paris sous la Restauration*, p. 33-34.

CHAPITRE VI

LES VOYAGEURS ET LES BEAUX-ARTS

Le manque de goût dans l'architecture de l'époque; le culte du gothique. — L'ignorance des beaux-arts en Angleterre. — La sculpture anglaise, ce que les voyageurs en ont vu; l'étude de Pichot sur les sculpteurs contemporains. — La peinture anglaise : les jugements de Necker de Saussure, de Nodier, de Walsh et de Simond; l'étude de Pichot sur les peintres contemporains; les jugements des artistes : Rochard, Léonor Mérimée, Géricault, Lami, Monnier, Prosper Mérimée, Delacroix. — La musique en Angleterre.

L'architecture de l'époque a été jugée fort sévèrement. On s'accorde à constater un manque total de goût¹. « Ce qui m'a le plus choqué, écrit Delacroix à Pierret et à Guilleminardet lors de sa visite à Londres en 1825, c'est l'absence de tout ce que nous appelons architecture² ». Des rues interminables, composées entièrement de maisons de briques rouges ou noires, sans physionomie aucune, heurtent la vue par leur laideur et attristent l'esprit par leur monotonie : « Des briques, des briques et toujours des briques³ », dit Defauconpret. De l'avis d'Arcieu, l'architecture anglaise ne se distingue nullement par la recherche du beau mais bien plutôt par le souci de la « commodité », de la « netteté » et de la « solidité⁴ ». Lorsqu'on vise à l'effet, c'est encore pire, et Delacroix constate qu'à l'époque de son séjour à Londres, on y construit une rue qui, selon lui, n'est qu'« un tas de palais d'opéras à la suite l'un de l'autre », et il s'écrie : « C'est horrible⁵ ! » De même Walsh note la surabondance d'ornementation sur les murs des mai-

1. Cf. John Ashton, *Dawn of the Nineteenth Century in England*, vol. I, p. 298 : « London, at this time, was not beautiful. Apart from the public buildings its 160.000 houses (number estimated in 1804) were not lovely to look upon. Utilitarian they were to a degree; long rows of brick-built tenements with oblong holes for windows. There was no attempt at architecture... and during the first half of this century domestic architecture in this country was at its lowest possible ebb ».

2. Delacroix, *Lettres* (éd. P. Burty), p. 71.

3. Defauconpret, *Une année à Londres*, p. 105.

4. Arcieu, p. 346.

5. Delacroix, *Lettres* (éd. P. Burty), p. 71. Il s'agit de Waterloo Street.

son de Regent Street¹; et Pichot, de son côté, constate que les rues de la capitale affligent la vue « les unes par leur monotone nudité et les autres par la sotte affectation de leurs péristyles grecs² ».

Le gothique est très à la mode, quoique d'après Arcieu l'architecture grecque reçoive un culte non moins empressé. Pichot constate qu'à Londres même les édifices gothiques sont très rares³. Mais que, par contre, ils sont nombreux à la campagne, car les marchands enrichis aiment à se donner des résidences qui flattent leur amour-propre par leur ressemblance avec les châteaux féodaux des anciens seigneurs. Walsh affirme que le goût du gothique est porté en Angleterre jusqu'à la manie : « Les palais, les châteaux et même les cottages ont adopté les piliers sveltes et élancés, la feuille de trèfle et les *battlements*⁴ ». Et Blanqui de son côté constate que dans le Royaume-Uni tout le monde « se gothise ». La plupart des voyageurs savent apprécier ce style d'architecture, et ils s'extasient devant l'abbaye de Westminster et la cathédrale d'York tandis que l'église Saint-Paul les laisse généralement indifférents. Custine est d'avis que le gothique convient plus particulièrement aux pays septentrionaux parce que cette architecture est en harmonie avec le ciel gris de ces pays et il est assez curieux de le voir ici anticiper sur Ruskin. « Les constructions gothiques, dit-il, paraissent si naturelles aux contrées du Nord, qu'on les prendrait pour un produit du sol comme leurs pins et leurs bruyères⁵ ». Nodier, d'autre part, trouve ce genre d'architecture éminemment chrétien et il est tenté de croire que les Anglais doivent en grande partie la survivance du sentiment religieux dans leur pays à leur prédilection pour le gothique⁶. Sainte-Beuve est en extase devant les cathédrales de l'Angleterre, et Lamartine a pris outre-Manche l'amour du gothique. « J'en ai pris, écrit-il à son ami le comte de Virieu.

1. Walsh, p. 38.

2. Pichot, I, p. 62.

3. Cf. Arcieu, p. 352; cf. Traill, *Social England*, vol. VI, p. 169. « In the first quarter of the eighteenth century, architecture as a living art had been laid to rest in the grave of Wren. About the beginning of the nineteenth century it seemed to show signs of reawakening, but its awakening, after a sleep of three generations, resembled that of a hypnotised subject, acting first on the suggestion of a Greek, afterwards on that of a Gothic builder. »

4. Walsh, p. 39; cf. La remarque de Fergusson citée par Traill, *Social England*, vol. VI, p. 171 : « Nothing was thought of or built but Gothic castles, Gothic abbeyes, Gothic villas and Gothic pigsties ».

5. Custine, II, p. 142.

6. Nodier, p. 52, 53.



ASPECT DU PAYS.

Lithographie d'Eugène Lami, tirée du *Voyage en Angleterre* (1829).

Firmin-Didot, Paris, éditeur.

la passion, la manie, la rage. Je vois que c'est le seul genre que supporte notre médiocrité¹ ».

*
* *

Le goût des beaux-arts est assez peu développé en Angleterre. L'Anglais, essentiellement commerçant, marchande les tableaux et les sculptures comme tout le reste et se croit quitte s'il paie un artiste comme il paie son tailleur ou son cor donnier. Stendhal raconte à ce sujet une petite anecdote qui met en relief ce côté déplaisant du caractère anglais : « Un Anglais que je pourrais nommer, dit-il, va chez un de ces messieurs [un peintre] marchander un petit tableau. — Quel est le prix ? — Quarante louis. — Monsieur, combien avez-vous mis de temps à le faire ? — Douze jours. — Eh bien, Monsieur, je vous en donne cent quarante quatre francs, il me semble que douze francs par jour, c'est assez payé. — L'artiste indigné et humilié, continue Stendhal, retourna son tableau contre le mur, tourna le dos au riche Anglais et alla se remettre à peindre². »

Si les Anglais fréquentent les expositions, c'est, de l'avis des voyageurs, plutôt par snobisme que par amour désintéressé des choses de l'art. Ils y vont parce qu'il est de bon ton de s'y rendre. Simond décrit d'une façon assez amusante un jour d'exposition à Londres : « Assis dans un coin, écrit-il, il est assez plaisant de passer en revue la physionomie des curieux qui se promènent et regardent sans rien voir ; l'indifférence profonde l'absence totale de tout plaisir et de tout sentiment [sont] peints (*sic*) sur le visage ennuyé des neuf-dixièmes de ces curieux, surtout les hommes. Pourquoi viennent-ils ? C'est qu'il est du bon ton (fashionable) de paraître là³ ».

Necker de Saussure estime que cette absence de goût, pour les arts chez les habitants des Iles britanniques est le résultat combiné du climat septentrional et du tempérament pratique d'un peuple « plus appliqué peut-être à la recherche de l'utile qu'à celle du beau⁴ ». Quoi qu'il en soit du climat, la seconde de ces raisons semble assez plausible, surtout à l'époque que nous étudions. Pendant la révolution industrielle du commencement du xix^e siècle, le fait capital de la vie an-

1. Lettre de Lamartine au comte de Virieu datée de Londres le 22 août 1822 (*Correspondance de Lamartine*, publiée par Mme Valentine de Lamartine, t. III, p. 186).

2. Cité par Casimir Stryiński et Paul Arbelet, *Soirées du Stendhal Club : Un Chapitre inédit des promenades dans Rome*, p. 155.

3. Simond, I, p. 237.

4. Necker de Saussure, vol. I, p. 85.

glaise est l'influence grandissante de la classe des grands industriels. Or cette bourgeoisie nouvelle est complètement indifférente à toute culture artistique. Les chefs d'industrie veulent tout subordonner, l'artiste comme le reste, à des buts purement utilitaires; tous leurs efforts se concentrent sur la transformation de la technique et sur le perfectionnement de la mécanique¹. Il existait il est vrai à Londres, depuis 1754, une société qui professait l'amour des arts et prétendait avoir pour but de les encourager. Mais son titre *Society for the Encouragement of Arts, Manufactures and Commerce in Great Britain* indique assez bien que son but était utilitaire plutôt qu'artistique². Il est significatif que des deux ou trois cents jeunes gens qui s'adonnaient à l'étude des beaux-arts, cinq ou six seulement devinrent des peintres et des sculpteurs; les autres allaient renforcer le personnel des manufactures, ou bien s'adonnaient aux arts décoratifs³.

Un autre facteur important semble avoir échappé à l'observation de Saussure. C'est l'influence de la religion réformée. Tous ceux qu'animait l'esprit de la propagande évangélique étaient franchement hostiles à tout ce qui est du domaine de l'art. Hommes austères, aux préjugés enracinés, ils voyaient d'un mauvais œil la poursuite de l'art.

* * *

L'intérêt que la plupart des voyageurs portent à la sculpture n'est pas grand. Ils se bornent à une critique générale, assez superficielle parfois, des œuvres vues en passant dans les expositions et sur les places publiques de Londres. A l'exception de Pichot, ils ne font aucun effort pour étudier, saisir et comparer les traits caractéristiques des sculpteurs du temps. Certains semblent même les connaître à peine de nom, par exemple on voit Nodier se tromper et appeler Chantrey, « Chantrein⁴ ». L'impression faite sur eux par les expositions de sculpture n'est guère favorable. Arcieu trouve qu'il y a

1. Cf. Paul Mantoux, *La Révolution industrielle au XVIII^e siècle*, p. 390 : « L'industriel est le type nouveau et accompli de l'homme d'affaires; souvent il n'est rien d'autre... En dehors du cercle immédiat de leurs occupations professionnelles, leurs connaissances étaient presque nulles, leurs idées bornées ». Cf. L. Cazamian, *L'Angleterre moderne*, p. 34 : « En eux [les grands industriels] s'épanouissent... les tendances pratiques, concrètes, positives, réalistes ».

2. Voir Traill, *Social England*, vol. V, p. 271.

3. E. Halévy, *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*, vol. I, p. 462.

4. Nodier, p. 83.

même dans les œuvres des meilleurs sculpteurs anglais un élément d'affectation « qui trahit un reste de mauvais goût¹. » De même Nodier constate qu'à l'exception de quelques bustes de Chantrein (*sic*) la statuaire ne présente rien de remarquable². Ceci traduit aussi l'impression de Defauconpret qui ne trouve rien à louer, sauf les *Enfants Endormis* de Chantrey. Selon ce voyageur, on pourrait dire de ces expositions ce que Martial disait de ses épigrammes : « Sunt bona, sunt quaedam mediocra, sunt mala plura³ ».

Ce qui surprend surtout, c'est la prépondérance donnée aux bustes, fait que certains cherchent à expliquer par la pudibonderie anglaise. Quant aux statues, d'ailleurs peu nombreuses, érigées sur les places publiques, elles sont généralement de mauvais goût et mal exécutées⁴. Ainsi celle du duc de Wellington par Westmacott, qui se trouve à Hyde Park, rappelle à Walsh le « roi des charbonniers⁵ », à Pichot elle fait l'effet d'un « Adonis colossal⁶ ». En outre ces statues sont si mal placées qu'on croirait, dit Nougaret, que les artistes ont eu honte de leur travail⁷. Et le gros des voyageurs ne va pas plus loin dans l'étude de la sculpture anglaise.

Mais il en est tout autrement de Pichot. Ce voyageur ne se contente pas de donner quelques appréciations générales sur la sculpture de l'époque; il consacre plusieurs pages à l'école contemporaine, donne une esquisse de la vie des artistes les plus en vue, étudie en même temps assez sérieusement leurs traits caractéristiques respectifs. Selon lui, Chantrey est le seul qui soit vraiment original, ses têtes sont des merveilles de vérité et de beauté idéale. « Combien n'est-il pas à regretter, dit-il, en le voyant dans ses moindres têtes allier tant de vérité à tant de poésie, parer ses jeunes filles et ses enfants de tant d'ingénuité, de délicatesse et d'innocence, fixer sur les traits de toutes ses statues le sourire, la pensée fugitive, le regard exalté de l'enthousiasme, ou la grave expression de la méditation; combien n'est-il pas à regretter, dis-je, qu'un si beau talent oublie sa haute destinée pour n'être qu'un sculpteur de bustes⁸ ».

1. Arcieu, p. 384.

2. Nodier, p. 83.

3. Defauconpret, *Londres en 1819*, p. 111.

4. Cf. John Ashton, *Social England under the Regency*, vol. II, p. 355 : « There was very little done in public statuary ».

5. Walsh, p. 473.

6. Pichot, I, p. 142.

7. Nougaret, II, p. 446.

8. Pichot, I, p. 144.

Mais s'il accorde la palme à l'œuvre de Chantrey pour l'originalité, c'est à Flaxman qu'il octroie l'éloge d'avoir le mieux obéi à sa vocation d'artiste en travaillant uniquement pour la gloire de l'art. En raison de son imitation des modèles antiques, cet artiste s'est vu décerner en Angleterre le titre de « Racine de la sculpture », titre que Pichot pourtant lui conteste, car il s'est limité, prétend-il, à l'étude exclusive des anciens, alors que Racine a étudié avec autant de soin la nature humaine que l'art des anciens. D'ailleurs il le trouve inférieur comme artiste : « Il y a surtout chez Racine, dit-il, un fini, une grâce et une sensibilité délicate, qu'on ne trouve pas au même degré dans les marbres de Flaxman¹ ».

Quant à Westmacott, Pichot trouve qu'il excelle surtout par « la grâce et l'harmonie des contours » et ne devrait « sculpter que des nymphes² ».

*
* *

En ce qui concerne la peinture, les voyageurs constatent la pénurie relative des musées de Londres³, se hâtant d'ajouter d'ailleurs que pour se faire une idée juste de la richesse de l'Angleterre en fait de chefs-d'œuvre des grands maîtres européens, il faudrait visiter non pas les musées, mais les châteaux de quelques lords anglais. Ainsi Arcieu affirme que Lord Grosvenor possède la presque totalité des paysages de Claude Lorrain et que le marquis de Stafford a chez lui une vaste collection de chefs-d'œuvre de toutes les écoles de peinture, tandis que, de son côté, le roi peut se vanter d'avoir acquis à l'époque de la paix toute une galerie de peintres flamands, surtout des Rembrandt⁴.

Quant à la peinture contemporaine, ce qui frappe dès l'abord, c'est l'importance donnée au portrait. Il y avait à cela des raisons d'ordre économique : les membres de l'aristocratie, qui étaient les véritables protecteurs de la peinture, commandaient surtout des portraits et forçaient l'art à s'orienter dans ce sens. Malgré les efforts faits par l'Académie Royale pour venir en aide aux artistes et leur permettre de diriger leurs efforts vers d'autres genres, l'Ecole anglaise restait en somme

1. Pichot, I, p. 141-142.

2. *Ibid.*, p. 142.

3. Walsh, p. 182; cf. Nodier, p. 82; cf. Arcieu, p. 392; cf. Defauconpret, *Londres en 1821*, p. 70.

4. Arcieu, p. 393.

une école de portraits. Ainsi le Régent suivait le goût du jour lorsqu'il chargeait Lawrence de décorer une galerie de Windsor afin de commémorer les victoires anglaises contre Napoléon. Il ne demanda point des tableaux de batailles, mais une galerie de portraits¹. Defauconpret tente de son côté d'expliquer la prépondérance donnée aux portraits dans les expositions anglaises par le fait qu'en Angleterre les peintres reçoivent peu d'encouragement de la part de la nation.

Quoique les Français s'intéressent davantage aux peintres qu'aux sculpteurs, ils n'ont en fait de peinture que des connaissances limitées. Defauconpret, il est vrai, consacre de temps à autre, dans un de ses nombreux volumes, quelques pages à une esquisse de la vie de certains peintres tels que Haydon et West². Necker de Saussure parle de Naysmith, Raeburn et Wilkie³, et Walsh de son côté cite Martin, Richard Cook, Howard, Mulready, Northcote, Thomson et Wyatt comme peintres d'histoire, Sir Thomas Lawrence comme peintre de portraits⁴, et Arnold Bigg, De Wint comme paysagistes. De même Nodier et Simond nous font connaître leurs préférences. C'est aux paysagistes et aux aquarellistes que Nodier accorde presque toute son admiration, estimant que la perfection de quelques-uns est telle qu'elle dépasse tout ce que l'on peut imaginer⁵. Il cite Turner et fait le plus grand éloge d'un paysage de Constable « auquel les maîtres anciens et modernes ont peu de chefs-d'œuvre à opposer⁶ ». Simond de son côté est séduit par les paysages et les tableaux de genre et encore davantage peut-être par les gravures anglaises. Parlant des paysages anglais, il constate qu'il y a « plus de vérité, d'originalité et de connaissance de la nature, plus de poésie, plus de beau idéal dans cette branche de l'art en Angleterre qu'en France⁷ ». Il a en même temps une admiration sans limite pour les portraits de Reynolds : « Il est impossible d'imaginer rien de plus parfait que ses enfants, avec leur gaucherie naïve, leur maladresse pleine de grâces⁸ ». Cependant, il est tenté de croire que son coloris ne résistera pas au temps. Il re-

1. E. Halévy, *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*, vol. I, p. 471.

2. Defauconpret, *Londres en 1821*, p. 72 et *Londres en 1820*, p. 114.

3. Necker de Saussure, I, p. 85.

4. Walsh, p. 470.

5. Nodier, p. 84.

6. *Ibid.*, p. 85.

7. Simond, I, p. 57.

8. *Ibid.*, I, p. 54.

grette de n'avoir rien vu de Vilkie (*sic*) lors de son séjour à Londres.

Cependant, en fait de peinture comme en fait de sculpture, la critique de la plupart reste assez superficielle, et il n'y a dans leurs récits aucune étude suivie et méthodique de la peinture en Angleterre. Nous ferons exception pour le seul Amédée Pichot qui, infatigable, étudie cet art avec quelque ampleur, préluant même à sa critique de la peinture contemporaine par un court aperçu des époques antérieures depuis Henri VIII.

L'œuvre de Hogarth a le don de vivement piquer son intérêt et il l'apprécie à sa juste valeur. Il lui reproche cependant de se laisser trop absorber par l'anecdote et d'avoir ignoré ou négligé « la technique de son art », le souci du dessin et la beauté de la couleur¹. Josuah Reynolds lui rappelle le Corrége par quelques-unes de ses têtes d'enfants. Arrivé à l'école contemporaine, il loue la haute excellence des paysagistes et des peintres de genre, estimant que, dans ces deux domaines, les peintres anglais sont les dignes émules des poètes². Mais c'est surtout à Turner que son admiration va avec élan. A peine trouve-t-il des termes assez forts pour exprimer son enthousiasme : « Je voudrais trouver quelque expression assez noble, s'écrie-t-il, pour caractériser les sublimes effets de ses peintures et de ses aquarelles³ ». « Devant ses paysages, écrit-il plus loin, le cœur bondit de joie et se livre à cet enthousiasme qui nous saisit, lorsque, parvenus au sommet d'une montagne, nous mesurons de l'œil l'horizon agrandi ». « Turner lui-même, dit-il encore, contemple toujours ses paysages dans le plus vaste cadre, et semble s'élever comme un Dieu au-dessus de l'humanité⁴ ». Ce qu'il admire surtout chez lui, c'est la vérité et la force de ses contrastes. Il le compare à Claude Lorrain, affirmant que celui-ci n'a jamais mieux rendu les variations de l'atmosphère, les jeux de la lumière et les effets des orages et des saisons⁵. C'est de tous les peintres anglais, celui qui, aux yeux de Pichot, a créé « le plus de merveilles ».

1. Pichot, I, p. 150; cf. Traill, *Social England*, vol. V, p. 272 et 276 : « Probably no great artist had so curiously limited a gift as Hogarth... he was poorly equipped in feeling for beauty of form and he was far from being a great colourist, yet his execution was firm, his handling facile... to this was added a rare and special faculty for narrative by action. »

2. Pichot, I, p. 160.

3. *Ibid.*, I, p. 187.

4. *Ibid.*, I, p. 187.

5. Cf. Traill, *Social England*, vol. VI, p. 37 : « He was the supreme master of all the splendour, all the magic of the heavens ».

De fait, s'écrie-t-il avec enthousiasme, « il est le premier de tous les paysagistes¹ ». Mais même Turner ne sait pas toujours se maintenir à un niveau élevé et Pichot le trouve moins heureux dans la peinture des villes qui ne lui fournissent ni les grandes perspectives, ni les vastes horizons. Après Turner, c'est à Wilkie que vont ses préférences, celui-ci lui rappelant parfois Téniers. Les tableaux de Wilkie, plus simples et plus exacts, manquent pourtant à son sens « de l'aisance et de la fraîcheur de coloris » qui caractérisent les œuvres de Téniers. D'ailleurs, « celui-ci, ajoute-t-il, ne rend souvent qu'un trait principal de la physionomie », tandis que « Wilkie exprime le moindre geste de ses personnages² ». Ce qu'il admire surtout dans les tableaux du peintre anglais, c'est la vérité de la conception et l'exactitude du dessin. Il juge avec raison qu'Allan et Mulready, quoique dignes d'intérêt, restent cependant au-dessous de Wilkie au point de vue de l'invention et du soigné du dessin. Quant à Lawrence, il le trouve plus heureux dans les attitudes que correct dans son dessin. Ce qui le charme surtout chez ce dernier, c'est la beauté de la couleur, qui lui paraît être particulièrement en harmonie avec son style. « Il est difficile, dit-il, de réunir enfin un idéal si poétique à une telle variété d'expression³ ». Mais il est tenté de croire, et cela avec raison, qu'il a trop sacrifié à l'effet. Quant à Constable, Callcott, Ward et Collins, il les traite sommairement, se trouvant impuissant à expliquer la magie de leur art. « Quel est le secret, se demande-t-il, de cette humide fraîcheur qu'on croit respirer à l'approche de leurs paysages⁴ ? » C'est un problème qu'il n'est pas en son pouvoir de résoudre.

Nous savons déjà que l'Angleterre abritait à cette époque plusieurs peintres illustres, qui, poussés par la curiosité de l'étranger, allaient chercher outre-Manche de nouvelles inspirations et se familiariser en même temps avec l'art anglais. Leurs opinions sont d'autant plus intéressantes que ces artistes ne se bornent point, comme le gros des voyageurs, à visiter les musées et les expositions. Ils fréquentent les ateliers de leurs confrères, les voient souvent à l'œuvre et parlent avec eux de leur art. La France de la Révolution n'avait qu'une connaissance très limitée de la peinture anglaise. M. Léon

1. Pichot, I, p. 185; cf. de Forest, *A short history of Art*. « Among landscape painters he stands out as a solitary genius. »

2. Pichot, I, p. 182.

3. *Ibid.*, I, p. 176-177.

4. *Ibid.*, I, p. 190.

Rosenthal, dans son étude sur la peinture romantique, constate que jusqu'à l'époque où la France et l'Angleterre reprirent leurs relations, personne en France ne se douta de l'existence de peintres de talent au delà du détroit. Selon lui, parmi les peintres français, seule une femme, Mme Vigée-Lebrun, avait pu, pendant son émigration, se familiariser avec les tableaux de Reynolds et converser avec quelques peintres. Ce fut seulement à partir de 1815 que les communications entre les deux pays étant redevenues possibles, les peintres français purent aller étudier les œuvres des peintres anglais du temps¹.

Un des premiers en date fut Rochard. C'est aux portraitistes et surtout à Reynolds que vont les préférences de celui-ci. De fait, il montre son admiration pour Reynolds en l'imitant. Selon un critique, plusieurs de ses miniatures montrent quelle influence le peintre anglais exerça sur lui².

De son côté, Léonor Mérimée, comme nous l'avons déjà remarqué, fréquenta les ateliers de peinture avec son ancien élève Rochard. Déjà, avant sa visite en Angleterre, il s'intéressait vivement à l'enseignement qui se donnait à l'Académie Royale de Londres et traduisait lui-même en français les discours du peintre Fuseli³. Il est intéressant de noter que parmi les peintres anglais, ses préférences, comme celles de Rochard, vont à Reynolds. Mais il a su aussi apprécier Lawrence. Ce qui est étonnant pourtant, c'est qu'il semble ignorer l'existence même de Gainsborough. Il prétend qu'il y a disette de bons paysagistes en Angleterre et il en donne même une explication assez curieuse: il n'y a pas de beaux paysages autour de Londres. « Je ne suis pas étonné, écrit-il à Rochard, que l'Angleterre ne produise pas plus de paysagistes habiles. La capitale n'offre pas dans ses environs de sites pittoresques. Je crois que si cette capitale offrait comme les villes d'Italie de beaux sites, il se serait trouvé des artistes qui auraient aimé à les reproduire⁴ ». D'abord surpris de cette affirmation, nous comprenons sa pensée en nous rappelant le caractère architectural des paysages que préféraient les peintres français⁵ alors. D'autre part, sa critique de Constable est d'une sévérité surprenante. « Constable, dit-il, a obtenu des succès avec un mode d'exécution détestable ». « S'il eût commencé, con-

1. Léon Rosenthal, *La Peinture romantique*, p. 57.

2. Voir article sur Simon-Jacques Rochard, par Charles Ephrussi, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, 1^{er} décembre 1891, p. 454.

3. Voir G. Pinet, *Léonor Mérimée*, p. 61.

4. Lettre de Léonor Mérimée à Rochard, citée par Charles Ephrussi.

tinue-t-il, ses premières études avec un peu plus de soin, je crois qu'il lui eût été plus facile de se soutenir... La couleur est appliquée avec le couteau à palette... ce n'est pas ainsi que Claude Lorrain, Ruysdaël et Watteau peignaient¹ ». La vérité est que, fidèle au culte de la peinture soignée de ses compatriotes, Mérimée ne sut pas apprécier à sa juste valeur la manière large et décorative de l'Ecole anglaise.

Par contre, Géricault n'a qu'admiration pour la peinture de ses confrères d'outre-Manche. De Londres, il écrit à Horace Vernet au mois de mai 1821 : « L'Exposition qui vient de s'ouvrir m'a plus confirmé encore qu'ici seulement on connaît ou l'en sent la couleur et l'effet. Vous ne pouvez pas vous faire une idée des beaux portraits de cette année et d'un grand nombre de paysages et de tableaux de genre; des animaux peints par Ward et par Landseer, âgé de 18 ans; les maîtres n'ont rien produit de mieux en ce genre; il ne faut point rougir de retourner à l'école; on ne peut arriver au beau dans les arts que par des comparaisons... Je les vois ici se plaindre de n'avoir pas un bon caractère de dessin et envier l'Ecole française comme beaucoup plus habile : que ne nous plaignons-nous aussi de nos défauts ?... Je faisais à l'Exposition le vœu de voir placés dans notre musée une quantité de tableaux que j'avais sous les yeux ». Et plus loin : « Que je voudrais pouvoir montrer aux plus habiles même, plusieurs portraits, qui ressemblent tant à la nature, dont les poses faciles ne laissent rien à désirer, et dont on peut vraiment dire qu'il *ne leur manque que la parole* ! Combien aussi seraient utiles à voir les expressions touchantes de Wilky (*sic*). Dans un petit tableau, et du sujet le plus simple, il a su tirer un parti admirable... Je ne crains pas que vous me taxiez d'anglo-manie. Vous savez comme moi ce que nous avons de bon et ce qui nous manque² ».

Ce sont surtout les aquarellistes anglais qui enchantent Lami³, tandis que ce sont les éditeurs d'estampes et le caricaturiste Cruikshank en particulier qui charment son camarade Monnier⁴.

C'est Lawrence qui séduit le jeune Prosper Mérimée lors de

1. Lettre de Mérimée à Rochard, citée par Charles Ephrussi.

2. Extrait d'une lettre de Géricault à Horace Vernet, datée de Londres, 1^{er} mai 1821, citée par Charles Clément, *Géricault. Etude biographique et critique*, p. 200-203.

3. Voir André Lemoisne, *Eugène Lami*, p. 20.

4. Voir J. F. Champfleury, *Henry Monnier, sa vie et son œuvre*, p. 44.

sa visite à Londres en 1826. Il s'écrie avec enthousiasme que « Lawrence est un des plus grand peintres de portraits ». Il admire profondément sa reproduction fidèle du modèle, sa correction minutieuse et son discernement dans le choix des détails¹.

Delacroix est moins prodigue d'éloges. Au premier contact, la peinture anglaise l'a profondément déçu. Constable et Turner étaient, semble-t-il, absents de Londres lors de sa visite. A l'exception des œuvres de Lawrence et de Wilkie, il ne vit dans les ateliers qu'il visita qu'affectation et niaiserie. Il écrit à Soulier le 6 juin 1825 : « Je te dirai même que toutes ces galeries éternelles de tableaux se ressemblent furieusement, et qui en connaît une sait les autres. L'aspect premier de leur peinture ne m'a pas fait plaisir. Je m'y fais à présent² ». Il avoue plus loin que l'Angleterre possède des peintres excellents, mais non point de puissante envergure. Pourtant il a une admiration sincère pour les peintres de genre, surtout pour Wilkie; mais même celui-ci, prétend-il, gâte la plupart du temps ses ébauches en y donnant les dernières touches. « J'ai été chez M. Wilkie, écrit-il, et je ne l'apprécie que depuis ce moment. Ses tableaux achevés m'avaient déplu, et dans le fait ses ébauches et ses esquisses sont au-dessus de tous les éloges³ ». Quant à Lawrence, il est « la fleur de la politesse » en même temps que peintre excellent. « On n'a jamais fait les yeux, des femmes surtout, comme Lawrence, et ces bouches entr'ouvertes d'un charme parfait. Il est inimitable⁴ ».

* * *

La musique anglaise n'a pas particulièrement séduit les Français. Walsh écrivant vers 1830, affirme qu'elle est le seul de tous les arts qui n'ait fait aucun progrès depuis que les Anglais se sont de nouveau mis en rapport avec l'Italie, l'Allemagne et la France. Pourtant ce n'est pas que les Anglais ne soient pas amateurs de musique; mais ils n'y comprennent rien et tout ce qu'ils demandent, c'est le plaisir de l'oreille. Cependant, on constate que le goût de cet art se répand dans la haute société; les concerts sont bien plus suivis que le

1. P. Trahard, *La Jeunesse de Prosper Mérimée*, vol. I, p. 255.

2. Extrait d'une lettre de Delacroix à Soulier datée du 6 juin 1825 (*Lettres d'Eugène Delacroix*, éd. Burty, p. 73).

3. *Ibid.*, p. 73.

4. Extrait d'une lettre de Delacroix à Pierret datée du 1^{er} août 1825, p. 79.

théâtre par le beau monde et on peut entendre à Londres les plus belles œuvres musicales. Mais c'est la musique italienne qui est la plus à la mode, et cela pour la bonne raison qu'il n'existe pas, à proprement parler, de musique nationale. « L'Angleterre, dit Defauconpret, ne peut pas citer un seul compositeur qui soutienne la comparaison la plus éloignée avec les grands maîtres des écoles italienne, allemande et française... On dirait qu'Euterpe, après avoir inspiré l'Italie, favorisé l'Allemagne et jeté quelques regards de bonté sur la France en la traversant, est arrivé en Angleterre épuisée, hors d'haleine et ne pouvait plus faire entendre ces sons délicieux qui avaient enchanté le continent¹ ». Cependant il existe quelques jolis airs, tels que les *folk songs* écossais, et on trouve en Angleterre de bons chanteurs et quelques bonnes cantatrices, tels que Braham, la Catalani, italienne du reste, et Mme Salmon.

Il est certain que tout en appréciant la musique étrangère, l'Anglais de cette époque ne s'y intéressait pas au point de vouloir composer ou même exécuter lui-même. Le conseil donné par Lord Chesterfield à son fils de ne pas prendre la peine de jouer lui-même du violon quand il pouvait s'en faire jouer facilement par des professionnels représente bien l'état d'esprit qui régnait à cette époque en Angleterre, touchant la musique.

1. Defauconpret, *Une Année à Londres*, p. 147.

CHAPITRE VII

L'ANGLAIS VU PAR LES VOYAGEURS : SON ESPRIT, SON CARACTERE, SES MŒURS

L'Anglais en voyage. — L'esprit anglais : pratique et positif. — Le caractère anglais : orgueil, culte du rang et de l'argent, le spleen, raideur britannique, esprit de justice et de bonté; portrait du gentleman; le dandy. — L'Anglaise : son physique, son manque de goût, ses qualités morales; la femme mariée, la jeune fille, la culture d'esprit chez les femmes. — Les mœurs anglaises : a) le home : esprit d'indépendance, droit divin du chef de famille; les repas; b) la vie mondaine : respect du rang social; manque de sociabilité; les lords anglais selon Pichot; un rout.

Avant de contempler l'Anglais dans sa sphère naturelle, son propre pays, étudions-le sommairement à l'étranger. L'Anglais en voyage ne ressemble guère à l'Anglais chez lui. Aussitôt qu'il se trouve hors de son pays, il change complètement et le même homme, constate Montulé, qui chez lui serait sage et modéré, devient bruyant et excentrique, tâche de se faire remarquer par tous les ridicules possibles et court l'Europe pour s'y distinguer par une mise et des habitudes extraordinaires¹. Stendhal nous le montre en Italie², s'isolant par arrogance ou par méfiance des habitants du pays, ne faisant aucun effort pour s'adapter aux mœurs italiennes ou pour comprendre le caractère du peuple. dépourvu de toute délicatesse. se croyant supérieur à tous les étrangers, visitant les musées et les monuments par devoir, mais absolument incapable d'en apprécier les beautés, car les beaux-arts restent pour lui lettre close.

1. Montulé, I, p. 33.

2. Voir C. Stryenski et P. Arbelet, *Soirées du Stendhal Club : Un chapitre inédit des Promenades dans Rome. Les Anglais à Rome*, I, p. 271.

Parlant des Anglais à l'étranger, Stendhal dit : « Quelque esprit qu'aient ces Messieurs, ils ne peuvent concevoir que l'on agisse ailleurs autrement qu'en Angleterre. Suivant eux, cette petite île a été créée pour servir de modèle à l'univers ». Cf. Michelet, Introduction à l'*Histoire Universelle*, p. 24 : « Cet inflexible orgueil de l'Anglais y met un obstacle éternel à la fusion des races comme au rapprochement des conditions ». Cf. R. W. Emerson, *The Complete Prose Works* (éd. 1891), *English Traits*, p. 264.

Certains Français comparent les voyageurs anglais de leur temps avec ceux d'avant la Révolution. A ce moment-là, leur nombre était relativement restreint. C'étaient généralement des *gentlemen* qui faisant le *Grand Tour* soit pour leur santé, soit pour compléter l'éducation de leurs enfants. L'Anglais était alors respecté à l'étranger en raison de son rang et de sa culture. Il avait entrée libre dans la meilleure société de Paris. La langue française d'ailleurs faisait alors partie intégrale d'une éducation soignée ce qui permettait à celui qui la possédait de fréquenter les gens du pays. Il menait toujours grand train, dépensant librement, fréquentant les cercles, jouant gros jeu et buvant ferme. Depuis la paix tout cela est changé; les Anglais voyagent plus que jamais, mais on cherche en vain parmi eux le type du grand seigneur. Les voyageurs d'après la Révolution sont d'une tout autre catégorie. Ils se composent pour la plupart « de goddems sans fortune, ou de rentiers avarés, d'officiers à la demi-solde ou sans solde, d'originaux à tournure grotesque d'ouvriers, d'artisans qui vont à pied, dînent dans des gargottes, boivent le vin d'ordinaire à 75 centimes ou 1 franc la bouteille et ne soldent jamais la carte sans faire les observations les plus ridicules¹ ».

*
* *

L'Anglais a l'esprit essentiellement pratique et c'est un homme d'action. Il « raisonne mieux » que le Français et il est « plus disposé à être juste² ». Le Français a l'esprit créateur tandis que l'Anglais, plus profond, sait donner à une idée une application pratique. Cette qualité, constatent avec raison certains voyageurs, est éminemment précieuse dans le commerce l'industrie et la politique. Selon Custine, les Anglais ont acquis cette supériorité d'ordre pratique aux dépens de leur vie spirituelle : « Au lieu d'élever la terre au ciel... c'est le ciel qu'il [l'Anglais] rabaisse vers la terre... c'est le ciel qu'il soumet à toute la rigueur de sa logique et de ses calculs³ ». Staël-Holstein également démontre l'utilité de cet esprit dans le domaine de la vie courante. En Angleterre, un des traits les plus

1. *L'Hermite Rôdeur*, II, p. 164. Cf. John Ashton, *Social England under the Regency*, I, p. 365. « Immediately on the Restoration of the Bourbons it was the proper thing for every English man and woman who could afford it, to pay a visit to Paris and a motley group, I fancy, they were, a Jumble of Aristocracy and the Cheap Tourist ».

2. Simond, II, p. 388.

3. Custine, II, p. 267.

saillants d'après lui dans l'ordre politique aussi bien que dans le monde matériel, est l'extrême activité de tous¹. Il lui semble que la civilisation « y marche au galop ». « Cependant, ajoute-t-il, tout se fait sans bruit et sans appareil » et l'on n'y voit pas « toutes ces oscillations qui absorbent tant de temps et de force en France² ». Si utile qu'elle soit dans la sphère des idées pratiques, cette disposition d'esprit ne favorise pas le développement des beaux-arts. Avec son esprit positif, orienté vers le gain et occupé comme il l'est de son confort, l'Anglais, nous dit Custine, n'est point capable des « jouissances désintéressées de l'esprit ». « Le goût des arts excepté celui de la poésie, dit-il, n'a jamais été naturel à cette nation, et le mot *comfortable*, qu'heureusement nous ne pouvons traduire dans notre langue, dénote la principale occupation de la plupart des Anglais³ ». Cet avis est d'ailleurs partagé par la plupart des voyageurs.

Ce même esprit positif et pratique qui fait que les Anglais ne peuvent pas apprécier les beaux-arts, les empêche de briller dans l'art de la conversation tel qu'il se pratique en France. « Causer et chercher à s'amuser les uns par les autres, dit Mérimée, est chose inconnue aux Anglais⁴ ». Ils passeraient des journées sans mot dire et cela sans en être nullement gênés. S'ils se mettent à parler, ce qui arrive rarement, leur conversation roulera sur des sujets éminemment pratiques ou essentiellement triviaux. Defauconpret prétend que toutes les fois qu'on rencontre un Anglais, sa conversation se borne « à des remarques sur le temps qu'il fait; de sorte que rencontrer un Anglais ou consulter un baromètre, c'est exactement la même chose⁵ ». Stendhal pour sa part, préfère le silence à une conversation qui roule sur des sujets ennuyeux. Essentiellement positif de nature, l'Anglais ne s'intéresse qu'aux choses pratiques et d'intérêt immédiat. « La logique de l'Anglais, dit Stendhal, si admirable en finance et dans tout ce qui tient à

1. Staël-Holstein, p. 200; cf. R. W. Emerson, *ouvrage cité*, p. 253. « They have a wonderful heat in the pursuit of a public aim. » Cf. *ibid.*, p. 251. « Their practical vision is spacious and they can hold many threads without entangling them. »

2. Staël-Holstein, p. 201 et encore p. 410.

3. Custine, II, p. 151; cf. Stendhal. L'Anglais n'a « ni le temps ni l'aisance nécessaire pour s'occuper de bagatelles comme les arts », cité par Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 128. Cf. R. W. Emerson, *ouvrage cité* p. 251.

4. « They are heavy at the fine arts and adroit at the coarse. »

5. P. Mérimée, *Lettre à une Inconnue*, 22 août 1860.

5. Defauconpret, *Quinze jours à Londres*, p. 115.

un art qui produit de l'argent à la fin de chaque semaine, devient confuse dès qu'on s'élève à des sujets un peu abstraits et qui, *directement, ne produisent pas de l'argent*¹ ».

L'Anglais entre rarement en conversation avec quelqu'un qui ne lui est pas connu. C'est un trait qui le distingue nettement du Français. Dans une description assez plaisante du salon d'un ministre à Londres, Defauconpret dépeint ce côté peu communicatif du caractère anglais. « Vingt ou trente individus, dit-il, y seront quelquefois rassemblés. Mais ils ont l'adresse de se partager le terrain, de manière à ce que chacun puisse y rester dans la solitude. L'un s'empare de la cheminée; elle devient sa propriété exclusive. Chacune des croisées est occupée par un observateur solitaire; d'autres prennent place sur les sièges rangés le long des murs, mais de manière à en laisser un ou deux vacants entre lui et son plus proche voisin; enfin le reste se promène en long et en large s'il ne reste pas quelque coin dont on puisse prendre possession sans partage² ».

*
* * *

Le trait dominant du caractère anglais, noté par la plupart, est l'orgueil et surtout l'orgueil national. Rappelons-nous que les Anglais venaient de triompher dans une longue guerre et probablement ils n'en dissimulaient pas leur fierté devant leurs anciens ennemis, les Français. Quoi qu'il en soit, les voyageurs ne cessent de souligner ce trait. Selon eux, les Anglais se croient supérieurs à toute autre nation; ils se considèrent comme « les hommes faits » de l'Europe et regardent tous les autres peuples « comme d'aimables enfants ». « Tout est marqué en Angleterre, dit La Vauguyon, au coin national ». Fier de sa supériorité nationale, l'Anglais pousse ce sentiment jusqu'à la morgue et n'estime que ce qui appartient à sa patrie. D'après Mme d'Avot, le plus grand compliment qu'un Anglais croit pouvoir faire à un étranger, c'est de lui dire qu'il mériterait d'être Anglais³. Defauconpret affirme qu'« on était moins fier à Rome du titre de citoyen romain qu'on ne l'est à Londres de celui de citoyen des Iles Britanniques⁴ ». Cet orgueil national

1. Stendhal, *Souvenirs d'Egotisme*, p. 115.

2. Defauconpret, *Une année à Londres*, p. 130-131.

3. Mme d'Avot, p. 57-58.

4. Defauconpret, *Une année à Londres*, p. 126, 127.

est la source tout à la fois de grandes qualités que les voyageurs constatent volontiers et de ridicules dont ils se moquent non moins volontiers. Le secret de la force anglaise c'est qu'en Angleterre tous les individus savent s'unir pour le bien général. Mme d'Avot les compare à « une société de castors qui construisent leurs digues en commun » et se réunissent dès que leur communauté a besoin de l'effort de tous¹. Même Pillet, qui ne loue guère le caractère anglais, est contraint d'admirer cet amour passionné de la patrie, qui fait que le bonheur du pays devient l'intérêt personnel de tous ses habitants. « Décrier le gouvernement dans l'instant du danger de la patrie, dit Pillet, est un crime capital aux yeux de tout Anglais; soutenir le gouvernement de tous ses efforts, même en le méprisant, voilà la grande vertu, ou plutôt la seule vertu de l'Angleterre² ».

A cet orgueil national s'ajoute le culte exagéré du rang et de l'argent. Il n'y a pas de pays où les rangs soient marqués avec plus de netteté et où l'étiquette soit observée avec plus d'exactitude. Stendhal déclare que l'Angleterre est « un pays où les hommes sont parqués et divisés en castes comme aux Indes³ ». « L'Angleterre, dit Custine de son côté, avec son orgueil, sa population, ses richesses, ses préjugés, ses cérémonies, est le Japon de l'Europe⁴ ». Staël-Holstein s'étonne qu'un marquis de vingt ans ait la préséance sur Pitt, premier ministre, et que le plus insignifiant baronnet passe devant Wilberforce sans que personne songe à trouver à redire à cet usage que la loi a établi⁵. Cette règle est observée même dans les réunions privées. Defauconpret constate qu'une maîtresse de maison donnera la place d'honneur à sa propre fille, si celle-ci, par son mariage, a acquis un rang plus élevé que celui des autres invités. C'est ce culte du rang qui fait que le peuple anglais, « le plus humble et le moins récalcitrant », cède toujours sa place à l'aristocrate en disant « *he is a gentleman* ».

Les Anglais proportionnent, paraît-il, les égards qu'ils accordent à l'importance qu'on se donne. Defauconpret recommande à ses compatriotes de se présenter « le chapeau sur la tête, le verbe haut, l'air affairé⁶ », on s'occupera d'eux

1. Mme d'Avot, p. 95.

2. Pillet, p. 33.

3. Cité par D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 133.

4. Custine, II, p. 189.

5. Staël-Holstein, p. 155; cf. Arcieu, p. 241.

6. Defauconpret, *Quinze jours à Londres*, p. 107.

immédiatement et on les accompagnera à la porte avec de grandes marques de respect. « Composez-vous, dit de son côté Montulé, une façon d'être dans laquelle il entre quelque chose de la hauteur théâtrale du Napolitain et de l'orgueil sévère du Prussien, et partout on vous prendra pour un homme comme il faut¹ ». C'est ce même respect du rang qui donne naissance à une coutume bizarre très choquante pour les Français : en Angleterre, on juge un visiteur d'après sa façon de frapper à la porte. Pour paraître quelqu'un, il faut frapper à coups redoublés ; autrement, on ne vous ouvrira pas, ou si on vous ouvre, on vous prendra pour un mendiant². Selon Gourbillon, « le marteau anglais parle, et parle même d'une manière éloquente³ ». L'habitude anglaise de conserver les armoiries, les écussons, les devises de famille, ainsi que le goût des Anglais pour les titres et les distinctions viennent de cette même faiblesse et la première condition pour obtenir des égards dans une classe quelconque est d'être ce qu'on appelle un *gentleman*.

C'est encore de ce culte du rang que proviennent l'amour de la richesse et cette passion du luxe qu'on observe partout. Rappelons-nous qu'à cette époque la transformation économique commençait à affaiblir la souveraineté de l'aristocratie rurale. C'était une période de développement industriel, d'enrichissement marquée par beaucoup de grandeur et beaucoup de misère. Tandis qu'une partie de la nation fléchissait sous le poids des suites désastreuses de la guerre, les grands industriels et les puissants fabricants amassaient d'immenses fortunes qui les mettaient à même de rivaliser de luxe avec l'aristocratie. Un besoin impérieux d'argent pénétra toutes les classes, l'ouvrier pour satisfaire aux conditions difficiles et coûteuses de la vie, le manufacturier et le grand seigneur pour étaler un luxe conforme à leur rang dans la société. Selon les voyageurs, c'est le désir impérieux d'améliorer sa propre condition et de s'élever sur l'échelle sociale qui est en grande partie la cause de l'effort acharné de l'Anglais pour acquérir des richesses. Le négociant travaillera nuit et jour afin d'amasser une fortune qui lui permettra d'acheter une propriété et de se voir considéré comme un *gentleman*. Il est prêt à tout sacrifier à ce

1. Montulé, I, p. 102.

2. Pichot, I, p. 270; cf. Desquiron de Saint-Agnan, I, p. 267; cf. Montulé, I, p. 102.

3. Gourbillon, I, p. 117.

but, même sa réputation, s'il faut en croire Mme d'Avot¹. C'est sa première pensée quand il s'éveille, sa dernière quand il s'endort, son unique préoccupation pendant toute la journée. « Ecoutez deux Anglais causer ensemble, dit Defauconpret, il ne se passera pas dix minutes sans que le mot spéculation n'ait frappé vos oreilles² ».

Quant au pouvoir tyrannique des convenances qui stupéfie les voyageurs, il est né du snobisme³. Tout le monde veut se calquer sur le modèle imposé par les convenances et, de peur de paraître ridicule, de s'écarter du type de bon ton adopté, on n'ose plus se distinguer en rien de ses voisins. Cet esprit d'imitation est « un despote qui tyrannise ouvertement la nation anglaise » et lui a enlevé toute l'originalité d'esprit qui la caractérisait jadis. Custine voit dans la nation anglaise « une *nation maniaque*, soumise dans l'ordonnance des moindres choses de la vie aux lois minutieuses et pédantesques d'un esprit quinteux⁴ ».

Autre constatation : malgré toute leur prospérité matérielle, malgré le luxe dont ils s'entourent, les Anglais ne peuvent pas se défaire de leur ennui traditionnel. Custine trouve les Anglais « *heureux à se pendre* » tant ils sont « encadrés, casés, serrés dans cette superbe machine qu'ils appellent leur constitution⁵ ». Ils s'ennuient, ils baillent, ils croient échapper à leur tristesse en changeant continuellement de place. Inutile, elle les poursuit partout. Les Français comprennent facilement d'ailleurs cette disposition d'esprit. Comment ne pas avoir le *spleen* dans cette « île à charbon⁶ », sous ce ciel gris où selon Delacroix, chaque jour semble être « un jour d'éclipse⁷ », dans ce pays où l'on ne boit que de l'eau, où la vie n'est que travail, où même le plaisir est une affaire, où la religion réformée est tellement réformatrice qu'elle a crié anathème contre les plus innocents plaisirs ? A vrai dire, plusieurs d'entre eux se croient atteints de cette maladie si anglaise, le *spleen*⁸. Blairie at-

1. Mme d'Avot, p. 90.

2. Defauconpret, *Quinze jours à Londres*, p. 112.

3. Cf. Staël-Holstein, p. 51 : « Habiter ce quartier [le West-End] et voir son nom inscrit sur le Guide de la Cour, est une déclaration de notabilité qui fait l'objet habituel de l'émulation de la classe moyenne. »

4. Custine, II, p. 96.

5. *Ibid.*, II, p. 240.

6. Blairie, p. 2.

7. Voir lettre de Delacroix à Pierret, datée du 27 mai 1825.

8. Custine, Lami, Charlet, Delacroix, Géricault.

tribue l'ennui des Anglais à l'effet du climat et prétend qu'on appelle octobre « anging mouth » (*hanging month*) parce que c'est le plus triste mois de l'année et partant le mois où l'on observe le plus grand nombre de suicides¹.

Stendhal, au contraire, en renvoie la faute surtout au protestantisme. « Le climat, dit-il, est le même que celui de Koenigsberg, de Berlin, de Varsovie, villes qui sont loin de marquer par leur tristesse. Les classes ouvrières y ont moins de sécurité et y boivent tout aussi peu de vin qu'en Angleterre, elles sont beaucoup plus mal vêtues... Je ne vois qu'une différence : dans les pays gais, on lit peu la Bible² ». Quant à Nougaret, il prétend hardiment que l'Anglais n'est devenu triste et taciturne que depuis que le vin est interdit au peuple par son extrême cherté. Il propose naïvement comme remède contre cette mélancolie nationale de planter des vignes, de permettre les bals et les spectacles le dimanche et d'introduire de la belle musique dans les églises³.

Ils sont d'accord pour dire que si les Anglais possèdent peu de qualités aimables, ils en ont pourtant d'estimables. Certes, ils voient dans le caractère anglais une gravité et une froideur qui repoussent au premier abord⁴. Ils constatent aussi qu'il existe souvent une certaine raideur et une certaine brusquerie dans les rapports d'homme à homme. Mais cela ne les empêche pas d'admettre cependant que les Anglais sont justes et francs et qu'ils possèdent un sens de la justice et de l'équité qui est, selon Staël-Holstein, « l'instinct de tout Anglais⁵ ». En effet, plus d'un sent, ou plutôt devine, un fond de bonté sous cette froideur apparente⁶. Une fois qu'un Anglais a pu surmonter sa timidité et qu'il vous accorde son amitié, c'est sans réserve. « On sent réellement en France, dit Simond, la bienveillance et l'intérêt que l'on exprime, mais on ne le sent pas longtemps et on lui sacrifie peu. On est léger et volage, mais l'on est sincère. Je ne sais si je ne préférerais pas de vivre avec les Anglais mais j'aurais certainement plus de plaisir à visiter les Français. A la longue la froideur des uns s'é-

1. Blairie, p. 25.

2. Stendhal, *De l'Amour*, p. 269, cité par D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 140.

3. Nougaret, I, p. 250; cf. Tissot, p. 22.

4. Walsh, p. 397; cf. Custine, II, p. 107; cf. Pichot, I, p. 274; cf. Montulé, I, p. 231.

5. Staël-Holstein, p. 205.

6. Custine, II, p. 107; Simond, II, p. 294.

chauffe, le feu des autres s'amortit et les deux manières se rencontrent à la tiédeur¹ ». De même Walsh constate que la politesse anglaise est tout aussi sincère qu'en France, mais que dans ce dernier pays le ton en est « moins brusque et le son de voix moins impératif² ». Lamartine s'avoue bien plus satisfait des Anglais qu'il ne le croyait. Il rend hommage à « l'accueil plein de noblesse et de grâce » qu'il a reçu en Angleterre³. Et Delécluze, de son côté, s'écrit avec enthousiasme : « Ceux qui ont habité l'Angleterre savent avec quelle franchise et quelle grâce on y pratique l'amitié⁴ ».

Il serait intéressant de comparer ici les portraits de l'Anglais modèle, du *gentleman*, faits par les voyageurs. Selon La Vauguyon, un *gentleman* est un « homme éminemment distingué par sa politesse, ses connaissances en tout genre » et par la généreuse protection qu'il accorde au mérite et à la science⁵. Staël-Holstein trace un portrait assez différent : c'est celui « qui réunit à quelques avantages de naissance, de fortune, de talent ou de situation, des qualités morales assorties à la place qu'il occupe dans la société et des manières qui indiquent une éducation et des habitudes libérales⁶ ».

Plusieurs voyageurs s'attachent à nous faire connaître le dandy de l'époque et cherchent à mettre en relief les caractéristiques qui le distinguent de l'homme ordinaire. C'était le temps où ces oisifs régnaient, le temps où Brummell et d'Orsay étaient les rois du monde élégant de Londres. Cherchons d'abord à nous faire une idée juste de ce qu'était un dandy. Un écrivain français, Barbey d'Aurevilly, qui a fait une étude spéciale du dandysme, le définit ainsi : « Les esprits qui ne voient les choses que par leur plus petit côté, ont imaginé que le Dandysme est surtout l'art de la mise, une heureuse et audacieuse dictature en fait de toilette et d'élégance extérieure. Très certainement, c'est cela aussi; mais c'est bien davantage. Le Dandysme est toute une manière d'être, et l'on n'est pas [dandy] que par le côté matériellement visible. C'est une manière d'être entièrement composée de nuances, comme il arrive toujours dans les sociétés très vieilles et très civilisées, où la comédie devient si rare et où

1. Simond, II, 389-390.

2. Walsh, p. 20.

3. Voir Lamartine, *Cours familier de littérature*, t. XXI, p. 211; cf. Delacroix, Lettre à Pierret datée de Londres le 27 juin (*Lettres de Delacroix*, p. 76).

4. Delécluze, *Souvenirs de Soixante Années*, p. 327.

5. La Vauguyon, I, p. 46.

6. Staël-Holstein, p. 167.

la convenance triomphe à peine de l'ennui. Nulle part, l'antagonisme des convenances et de l'ennui qu'elles engendrent ne s'est fait plus violemment sentir au fond des mœurs qu'en Angleterre... La manière d'être qu'on appelle Dandysme... résulte de cet état de lutte sans bout entre la convenance et l'ennui¹ ».

Custine et Chateaubriand nous apprennent que la qualité principale des élégants vers 1822 était l'impertinence² : « L'impolitesse est aujourd'hui, dit Custine, la première qualité requise pour se mettre à la mode ». « En 1822, dit Chateaubriand, le fashionable devait offrir au premier coup d'œil un homme malheureux et malade; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir, mèche de cheveux au vent, regard profond, sublime, égaré et fatal; lèvres contractées en dédain de l'espèce humaine, cœur ennuyé, byronnien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être³ ».

Custine nous a laissé un portrait inimitable, brossé sur le vif, d'un de ces êtres tel qu'il l'avait vu dans une réunion mondaine. « Ce sultan de *roué*, dit-il, assis sur un canapé avec un bâton à la main, la barbe mal faite, à dessein, des habits ridicules et quelquefois un lorgnon fixé entre l'os du sourcil et la paupière inférieure, paraît écouter ce qu'on ne lui dit pas et ne répond jamais à ce qu'on lui dit⁴ ».

Mme d'Avot nous montre les dandys « aussi pincés que des poupées » et si serrés dans leurs costumes qu'ils avaient peine à se tourner pour saluer les personnes de leur connaissance⁵. Lors de la visite de Pichot, quelques années plus tard, la mode pour ces oisifs avait complètement changé et ils se faisaient remarquer par « leur collet raide, leurs pantalons cosaques et leurs talons sonores ». Quelques-uns des voyageurs sont d'accord avec Barbey d'Aurevilly pour écrire que le dandy est essentiellement anglais. C'est à peu près l'opinion de Chateaubriand qui constate que les Anglais sont « fous

1. Barbey d'Aurevilly, *Du dandysme et de G. Brummell*, ch. V, p. 12-13 (éd. 1845).

2. Custine, II, p. 109; Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 247 : « Rien ne réussissait à Londres comme l'insolence »; cf. Simond, t. I, p. 64-65 : « Le grand objet de savoir-vivre à la mode actuelle est de bannir toute gêne et tout cérémonial ».

3. Chateaubriand, *ouvrage cité*, t. IV, p. 246.

4. Custine, II, p. 108-109; cf. Philarète Chasles, *Mémoires*, t. I, p. 148.

5. Mme d'Avot, p. 211.

par nature ou par ton¹ ». Selon Custine, la frivolité anglaise ne peut être comparée à la légèreté française. Tandis que la première est matière de pure convention, un artifice de la mode, pour distinguer le mondain d'alors du commun des mortels, la seconde est un trait de la race inhérent à la nature même du Français. Gourbillon aussi constate que l'Angleterre est le pays par excellence du dandysme. « C'est là, dit-il, que ces êtres amphibiens se montrent sous les formes et les traits les plus variés ». Il en distingue trois types bien différents : le *Fop* qui parle toujours de bottes, d'habits et de modes; le *Coxcomb* qui s'intéresse exclusivement aux chevaux et aux bonnes fortunes, et le *Fashionable* « espèce de caméléon social » qui possède les mêmes ridicules que les deux autres tout en conservant un caractère bien défini. Gourbillon nous les montre « se tenant sur la limite de l'extravagance et de la sagesse », se plongeant « dans les études les plus sérieuses de la manière la plus frivole² », et même il nous cite quelques-uns de leurs livres favoris : le *Portrait of a Coxcomb*, *Lord Craiglethorpe* et *Tales of Fashionable Life* de Miss Edgeworth dont il traduit quelques pages. Certains nous décrivent d'une façon amusante la journée d'un dandy. Pour cet esclave de la mode, la journée commence seulement à quatre heures de l'après-midi. Il sort à ce moment pour la première fois et va exhiber sa fatuité dans Bond Street, Pall Mall ou Piccadilly. Il y arrive installé indolemment dans sa voiture, ou conduisant lui-même son tilbury ou son tandem, ou bien monté sur son pur-sang, se penchant tellement qu'il risque de perdre l'équilibre. Il descend, entre dans son club, y passe quelques minutes et sort pour aller flâner ou lorgner les belles dames, laissant son cheval ou sa voiture au club. Peu de temps après il y retourne, remonte à cheval ou en voiture et rentre chez lui. Il passe ensuite trois heures à faire sa toilette, jette au feu dix ou douze lettres de ses créanciers, donne l'ordre d'atteler les chevaux à la voiture, et sort pour aller dîner chez Brunet, chez Long ou chez Jacquier, restaurants que fréquentait le monde élégant de l'époque. Il passe, nonchalant, dans deux ou trois théâtres, entre ensuite dans une des nombreuses maisons de jeu du West-End, y reste pendant la plus grande partie de la nuit, et ne rentre chez lui qu'à l'heure où le soleil se lève, « atteint d'un mal de tête affreux

1. Chateaubriand, *ouvrage cité*, t. IV, p. 247.

2. Gourbillon, III, p. 273.

et la tristesse dans le cœur, à moins que la quantité de vin qu'il a bu ne l'étourdisse sur ses pertes et sur son avenir¹ ».

*
* *

A ce portrait de l'Anglais, ajoutons celui de l'Anglaise telle que les voyageurs l'ont vue.

On trouve souvent parmi les Anglaises des femmes d'une beauté incomparable. En témoignage de la supériorité de la beauté anglaise, Roissy cite ces deux vers tirés des contes d'Eutrapel :

« *Qui veut belle femme querre,
Prenne visage d'Angleterre² ».*

Leur beauté caractéristique serait la régularité et l'harmonie des traits, un teint éclatant résultant de l'humidité du climat, et une taille élevée et bien proportionnée due à une constitution robuste, fortifiée par la marche et la vie en plein air. Parmi les jeunes on voit souvent, selon Arcieu, des figures « qui méritent le nom d'angéliques³ », grâce à une expression presque divine de douceur, de pureté et d'innocence. Elles semblent conserver longtemps quelque chose de ce charme indéfinissable des bébés anglais que Mme d'Avot a si justement qualifiés « de vrais boutons de rose⁴ ». Le jeune Bourqueney est ébloui par ces teints qu'on ne trouve, d'après lui, qu'en Angleterre⁵.

Malheureusement, il y a le revers de la médaille. Quand une Anglaise se met à être laide, elle l'est vraiment. Stendhal prétend que, parmi cent Françaises, si une à peine est belle, quatre-vingts sont agréables. Parmi cent Anglaises, trente sont des caricatures grotesques, quarante sont décidément laides, vingt passables, mais dix sont de vraies divinités terrestres⁶. Mais même chez ces dernières, de l'avis des voyageurs, on cherche en vain le piquant, la vivacité et l'enjouement qui caractérisent les Françaises; on ne trouve que réserve et froideur. En outre, les Anglaises, même les plus belles, ajoutent nos voyageurs, sont complètement dépourvues de grâce. Selon Pillet, on pourrait dire qu'une Anglaise a « deux mains

1. Cf. J. Ashton, *Social England under the Regency*, vol. II, p. 318, *Diary of a Dandy*.

2. Cité par Roissy, p. 15.

3. Arcieu, p. 459; cf. Gourbillon, III, p. 341.

4. Mme d'Avot, p. 8.

5. *Journal de Bourqueney* (23 avril); cf. Tissot, p. 18.

6. Cité par D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 148.

gauches¹ ». On voit rarement chez elle cette jolie allure qu'on remarque si souvent chez la Française. Elle a presque toujours un port disgracieux : elle sautille en marchant, ce qui était évidemment considéré alors comme de bon ton, ou bien elle a une démarche trop ferme et trop masculine qui n'est guère du goût de nos Français². « Vous la verrez, dit Defauconpret, la tête penchée en avant, le cou allongé, les épaules ramenées vers la poitrine, marchant comme un grenadier³ ». De même dans la danse, elle a cette malheureuse habitude de sautiller qui la fait ressembler « à la hallebarde d'un suisse de paroisse⁴ ». Par fausse honte elle laissera trainer dans la boue le bas de sa robe de peur de la relever au-dessus de la cheville; au lieu de se tenir droite, elle marchera le dos voûté comme une bossue et cela uniquement « pour ne pas être regardée par les hommes⁵ ». Les voyageurs se moquent parfois de son grand pied et Arcieu est d'avis que le pied d'une Anglaise est fait pour la marche⁶. De plus, l'Anglaise n'a aucun goût dans sa toilette et ne sait pas s'habiller à son avantage⁷. Ainsi, elle portera des couleurs criardes qui tranchent désagréablement, elle voyagera en habit de cour et se promènera en negligé le matin, elle portera des robes garnies à l'excès et elle se couvrira de bijoux, ce qui choque le bon goût français⁸. D'ailleurs, la mode ne change pas tous les quinze jours à Londres comme elle le fait à Paris et les voyageurs sont étonnés de voir les Anglaises conserver, pourvu qu'elle soit commode, une mode qu'en France une femme ayant même dépassé la cinquantaine rougirait de porter. Cela n'empêche pourtant, nous assurent-ils, que les femmes du beau monde veulent à tout prix imiter les modes de Paris, et Walsh nous apprend que, dans la haute société, la femme qui n'est pas mise à la française n'est point regardée⁹. Les marchands ont même inventé des noms français pour les nouvelles parures, sûrs ainsi d'attirer les clientes et on entend parler des robes « à la Joconde », des coiffures « à la Ninon¹⁰ ». Malheureuse-

1. Pillet, p. 25.

2. Pillet, p. 25; cf. Roissy, p. 16; cf. Mme d'Avot, p. 7 et 8; cf. Crapelet, p. 37.

3. Defauconpret, *Six mois à Londres*, p. 22.

4. *L'Hermite Rôdeur*, I, p. 156.

5. *Ibid.*, I, p. 157.

6. Arcieu, p. 460; cf. Mme d'Avot, p. 8.

7. Mme d'Avot, p. 8; cf. Desquiron de Saint-Agnan, II, p. 52; cf. Pillet, p. 25; cf. Defauconpret, *Six mois à Londres*, p. 20.

8. Mme d'Avot, p. 42; cf. *L'Hermite Rôdeur*, I, p. 157.

9. Walsh, p. 466.

10. *L'Hermite de Londres*, I, p. 290; cf. Arcieu, p. 147-148; cf. Defauconpret, *Six mois à Londres*, p. 20.

ment, l'Anglaise, en imitant la Française, force tellement la note qu'elle devient ridicule et Londres, à force d'exagérer les modes parisiennes, est devenu un véritable bal masqué¹. Mais si l'Anglaise ne réussit pas à plaire, ajoutent nos voyageurs, c'est moins absence de moyens que défaut de savoir s'y prendre. Elle ne se soucie nullement de produire une impression favorable sur son entourage². « Otez-leur ces gros souliers de cuir noir, ces demi-bottes incommodes, échangez-les contre la légère chaussure des Françaises; changez aussi ce chapeau campagnard, semblable au *sombrero* de la femme d'un bandit espagnol ou italien ou aux coiffures à vastes bords d'un fort de la halle, contre ces toques charmantes, ces bonnets tournés d'une manière si gracieuse par les marchandes de modes de Paris, qu'elles prennent quelques manières plus aisées et un peu de vivacité³, » et les Anglaises avec leur beauté naturelle pourraient alors entrer en lice avec leurs voisines de l'autre côté du détroit.

En revanche, les Anglaises ont bien des qualités morales. Elles sont modestes, douces, dignes et aimables. Gourbillon va jusqu'à prétendre que s'il avait à peindre « la décence, la modestie, la pudeur », il ne les chercherait que « sur le front d'une femme, et cette femme serait une Anglaise⁴ ». De même, Chateaubriand compare « la gaucherie et la pudeur des petites Anglaises » avec l'« effronterie » des petites Françaises⁵. De plus, ajoute Crapelet, elles sont « bonnes épouses » et « excellentes mères⁶ ». Et La Vauguyon déclare qu'elles sont admirables comme épouses aimantes, mères tendres, filles dévouées et maîtresses de maison accomplies⁷. Par contre Mme d'Avot ne fait pas grand cas de leurs qualités de bonnes ménagères, trouvant qu'elles négligent leur ménage, qu'elles aiment trop le luxe et qu'elles passent trop de temps à courir les magasins, ce qui « désole les pauvres maris⁸ ». Il est cependant un reproche que la plupart des voyageurs ne manquent pas de faire aux femmes anglaises : c'est d'être trop soumises à cet être redoutable, le mari anglais, qu'elles désignent docile-

1. *L'Hermite de Londres*, I, p. 290.

2. *L'Hermite Rôdeur*, I, p. 157; cf. Nougaret, I, p. 318-320.

3. *L'Hermite Rôdeur*, I, p. 159.

4. Gourbillon, III, p. 356.

5. Chateaubriand, *Souvenirs d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique*, t. I, p. 87.

6. Crapelet, p. 37.

7. La Vauguyon, I, p. 48.

8. Mme d'Avot, p. 9.

lement du titre de *Master*¹. A en croire les voyageurs, le mari est sans aucun doute le maître dans toute l'acception du terme et la vie d'une Anglaise, au moins d'une Anglaise mariée, est loin d'être un paradis. La jeune fille du beau monde, d'après Defauconpret, fait assez tard son entrée dans la société, c'est-à-dire seulement à l'époque où les parents songent à l'établir, et c'est seulement dans cette courte période entre son entrée dans le monde et son mariage que la jeune Anglaise est l'objet de quelque attention : une fois mariée, adieu compliments et prévenances, on ne pense plus à elle². De fait, dans l'attitude des maris anglais, la plupart des voyageurs voient, sinon de la tyrannie, du moins de l'indifférence ou tout au plus de la condescendance. Simond constate que les femmes anglaises ne vivent pas comme en France sur un pied d'égalité avec leurs maris³. De même Pillet prétend qu'en Angleterre la femme mariée est considérée comme une espèce inférieure dans l'échelle des êtres⁴. Ce voyageur affirme que la femme anglaise n'a que le rang de première servante de la maison. C'est aussi l'avis de Stendhal qui a peut-être pris cette idée chez Pillet. Il insiste sur l'orgueil tyrannique du mari et affirme qu'une Anglaise appartient à son époux de la même façon que son cheval⁵. De même Gourbillon confirme cette opinion sur le pouvoir tyrannique du mari. Il constate que la femme, loin d'être comme en France son amie et sa compagne n'est en Angleterre que « son très humble et très obéissant serviteur⁶ ».

Quel contraste entre ce tableau que nous tracent les voyageurs d'il y a une centaine d'années, et celui que pourrait nous donner un observateur français d'aujourd'hui ! Il serait amusé, peut-être choqué, de l'indépendance et de la liberté d'allures qui caractérisent la femme anglaise du *xx^e* siècle. Non contente de s'adonner à des sports longtemps considérés comme l'apanage exclusif des hommes, elle vote avec autant d'ardeur qu'eux ; elle se met sur les rangs lors des élections à la Chambre des Communes et même il lui arrive d'exercer les fonctions de ministre !

Mais revenons au tableau de la vie féminine anglaise du début du *xix^e* siècle. Certains se font un devoir de protester

1. Pillet, p. 188.

2. Defauconpret, *Six mois à Londres*, p. 93-94.

3. Simond, I, p. 50.

4. Pillet, p. 187.

5. Voir D. Gunnell, *Stendhal et l'Angleterre*, p. 146.

6. Gourbillon, III, p. 348.

contre les accusations d'indifférence et de brutalité portées par la plupart de leurs compatriotes contre le mari anglais. Ainsi, le jeune Blanqui affirme que lorsqu'on a vécu quelque temps dans l'intimité du *home* anglais, on comprend mieux les relations du mari avec sa femme. On peut se rappeler ici que Blanqui, pendant son séjour en Ecosse, a été quelque temps l'hôte de Mr. Robert Gray. Il ne se lasse pas de vanter l'intimité de cet intérieur, la simplicité de mœurs et l'hospitalité de cette famille. Blanqui a eu là une occasion excellente d'étudier les mœurs domestiques dans ce qu'elles offraient de meilleur, occasion que Pillet n'avait probablement pas rencontrée sur les pontons, ni Defauconpret dans sa pension de famille, ni Stendhal à Tavistock Hotel ou en compagnie de son ami Sutton Sharpe (avocat brillant, souvent en tournée, homme du monde plutôt qu'homme d'intérieur), ni Gourbillon qui paraît avoir fréquenté davantage le monde de l'émigration que la société anglaise. Quoi qu'il en soit, Blanqui souligne ce fait : la base des relations entre les deux sexes, c'est le respect de la femme¹. Il constate même que l'Anglaise reçoit un hommage plus sincère, plus durable et plus profond que la Française. D'accord avec Blanqui, Sarrazin affirme hardiment que dans nul pays la femme n'est plus respectée et par conséquent mieux protégée qu'en Angleterre² et Staël-Holstein déclare lui-même que le lien conjugal est ce que les relations de famille offrent de plus admirable en Angleterre. « Nulle part, s'écrie-t-il avec enthousiasme, on ne trouve au même degré protection fidèle d'un côté, dévouement tendre et religieux de l'autre » et, continue-t-il, « nulle part, on ne voit les femmes partager avec autant de courage et de simplicité les peines et les dangers de leurs maris dans quelque carrière que le devoir les appelle³ ».

Mais si on trouve que la femme mariée perd toute individualité dans sa soumission servile à son mari, on s'étonne d'autre part de la liberté dont jouit la jeune fille en Angleterre. Il semble que les rôles soient renversés et que les jeunes filles anglaises soient sur un pied d'égalité avec les femmes mariées en France. Mme d'Avot est sincèrement choquée de la façon dont un Anglais fait la cour à une jeune fille sans

1. Blanqui, p. 218.

2. Sarrazin, p. 19; cf. *ibid.*, p. 89.

3. Staël-Holstein, p. 108.

aucune surveillance de la part des parents¹. De même Pillet s'indigne de la facilité avec laquelle une jeune Anglaise peut sortir, s'absenter, visiter ses amis sans être accompagnée et il va jusqu'à attribuer l'état de démoralisation où il voit la société anglaise à cette liberté accordée à la jeunesse et aux rapports trop libres entre les deux sexes². Gourbillon, au contraire, n'y voit que sujet d'éloges et propose à ses compatriotes de l'imiter.

Que reste-t-il à l'Anglaise mariée pour la dédommager d'une vie si incolore ? Elle a une grande source de consolation dans la culture de son esprit. Simond constate que les femmes sont bien plus cultivées que les hommes en Angleterre³. C'est aussi l'avis de La Vauguyon et de Gourbillon qui trouvent que l'Anglaise est bien supérieure à l'Anglais au point de vue du raffinement intellectuel. Gourbillon appelle les hommes « la partie purement matérielle » et les femmes « la partie essentiellement intellectuelle⁴ » des habitants du Royaume-Uni. Ce même voyageur constate que l'éducation de la femme paraît être extrêmement soignée. Il n'est pas rare, selon lui, de trouver des jeunes filles capables de lire Homère et Virgile dans l'original. L'étude des langues vivantes est aussi très répandue parmi les femmes anglaises et il prétend même qu'il pourrait en nommer plusieurs qui savent lire le français, l'italien, l'espagnol⁵. De même Cottu fait grand cas de l'instruction féminine et La Vauguyon, de son côté, soutient que l'Anglaise possède beaucoup plus de connaissances positives que sa voisine la Française⁶. Simond, pour sa part, a constaté avec surprise qu'aux cours donnés par le chimiste Davy à l'Institut Royal, la moitié de l'auditoire était composé de femmes et, souligne-t-il, c'était d'ailleurs la partie la plus attentive de ce même auditoire. Et Simond d'ajouter que les maris anglais approuvent ce goût d'érudition chez leurs femmes parce que « *it keeps them out of harm's way*⁷ ».

Toutefois, le portrait que les voyageurs tracent de l'Anglaise ne cadre guère avec le type ordinaire de ce temps

1. Mme d'Avot, p. 238.

2. Pillet, p. 232.

3. Simond, I, p. 248.

4. Gourbillon, III, p. 343-344.

5. *Ibid.*, III, p. 341, 342.

6. Cottu, p. 228; cf. La Vauguyon, I, p. 47.

7. Simond, I, p. 47-48.

tel que nous l'entrevoions dans les romans de l'époque ou dans les mémoires contemporains. D'après ces témoignages, l'Anglaise moyenne ne possédait qu'une culture très superficielle, s'occupait presque exclusivement de son ménage et se distrayait à faire un peu de musique ou quelque ouvrage à l'aiguille. Devons-nous en conclure que la Française moyenne était encore moins cultivée ?

Il est probable que les Français eurent l'occasion de fréquenter des femmes particulièrement brillantes. Il y en avait d'ailleurs toujours eu un certain nombre depuis Lady Mary Montagu et ses bas-bleus. Nous savons que, pendant les années que nous passons en revue, les romancières étaient assez nombreuses et on n'a qu'à citer les noms de Jane Austen, de Maria Edgeworth, de Mary Mitford, de Lady Morgan, de Mary Wollstonecraft Shelley, d'Amelia Opie, pour se faire une idée du rôle que jouaient les femmes dans la littérature du jour. Où les voyageurs se trompent c'est en jugeant le niveau intellectuel de la femme moyenne d'après celui des quelques femmes cultivées qu'ils ont rencontrées et qui, à cette époque, étaient l'exception plutôt que la règle.

Chateaubriand, lors de son séjour à Londres en 1822, est loin d'avoir une opinion aussi favorable de l'intellectualité féminine en Angleterre que certains de ses compatriotes. « Les ladies les plus à la mode, écrit-il dans ses *Mémoires*, me plaisent peu¹ » et il se plaint un jour à Bourqueney de la « nullité des femmes de la haute société² ». Il paraît dépité de ce qu'elles voient en lui l'ambassadeur et non point l'homme de génie. Aussi, s'écrie-t-il avec vexation, « j'écirais les plus belles choses du monde, que les ladies de Londres ne s'en apercevraient pas³ ». Et il dit à Bourqueney un autre jour : « Si je suis quelque chose dans l'Etat, je leur enverrai [aux Anglaises] une bête ou un beau garçon de Tortoni⁴ ». De même Stendhal est de l'avis de Chateaubriand et trouve que les Anglaises « laissent un peu à désirer par les idées ».

*
* *

Orgueilleux, autoritaires, vouant un respect excessif au rang et à l'argent, aimant le confort et même le luxe, tristes et

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. IV, p. 248.

2. *Journal de Bourqueney* (27 juin).

3. *Ibid.* (9 mai).

4. *Ibid.* (27 juin).

taciturnes, froids, raides, réservés, sans goût artistique et peu sensibles aux plaisirs de l'esprit, mais indépendants, justes et droits : tels nous apparaissent les Anglais à travers les récits de voyage et le tableau de leurs mœurs s'accorde naturellement avec ce portrait.

En premier lieu, leur caractère se révèle dans tout ce qui se rapporte au *home* et à la vie de famille. Ces intérieurs ouatés, ces maisons semblables à des boîtes closes, contenant tout ce qui sert à rendre la vie agréable et commode, séparées les unes des autres et entourées de grilles, montrent un besoin d'indépendance, de même qu'un goût marqué pour les satisfactions matérielles de la vie. De même dans les relations entre les membres de la famille les voyageurs aperçoivent ce même besoin d'indépendance. L'Anglais se renferme en lui-même, boutonné pour ainsi dire corps et âme, il cache toujours ses émotions même dans l'intimité de son *home*. Ses affections les plus chères se dissimulent sous une écorce de froideur qui contraste fortement avec l'abandon et l'expansion qu'on remarque dans les familles françaises. En Angleterre, le père embrasse rarement ses enfants; et il existe même, prétendent les voyageurs, une certaine rudesse dans les rapports entre père et fils. À côté de cette réserve, il faut noter l'esprit d'autorité qui joue un rôle important dans la vie de famille. Nous avons déjà signalé le pouvoir tyrannique du mari anglais et la soumission résignée de sa femme. Ce sentiment du droit divin du chef de famille se retrouve dans les relations entre le père et les enfants et fait qu'en Angleterre l'esprit de famille est basé sur l'autorité paternelle plus que sur l'affection. Staël-Holstein donne comme exemple de l'importance de l'autorité paternelle le mot *Sir* employé par le fils en parlant à son père, mot qui indique selon lui « un respect obligé plutôt qu'une confiance affectueuse ». Comme autre preuve du manque d'affection familiale, ce même voyageur cite certaines scènes de théâtre où la mort d'un père et du frère aîné sont « l'objet de plaisanteries qu'on tolère et même qu'on applaudit et qui, en France, révolteraient le public le moins délicat ». De même Simond constate que « les liens de parenté... sont moins forts en Angleterre qu'en France; on paraît y calculer de plus près les devoirs du sang, ils y sont plus définis, on y sait mieux quand on peut, avec bienséance, cesser de reconnaître ses proches¹ ». C'est aussi à l'au-

1. Staël-Holstein, p. 277.

torité tyrannique du mari et à la soumission servile de la femme qu'est due une coutume barbare qui révolte les Français. Sans leurs affirmations, il serait difficile de croire que la vente des femmes se pratiquait encore à l'époque que nous étudions. Mais la plupart des voyageurs notent ce fait et certains d'entre eux affirment l'avoir vu de leurs propres yeux. A les en croire le mari conduisait sa femme la corde au cou sur le marché et l'attachait là où se trouvait le bétail. Et il la vendait publiquement en présence de témoins. Quand le prix était arrêté, et ce prix dépassait rarement quelques shillings, l'acquéreur la détachait et l'emmenait avec lui. Sans aucun doute, dans le bas peuple, les hommes se débarrassaient parfois de cette façon sommaire et peu coûteuse d'une femme qui ne leur plaisait plus; et l'on n'a qu'à consulter les journaux de l'époque pour voir que les voyageurs français n'exagèrent pas.

La réserve et la taciturnité anglaises faisaient des repas un vrai supplice pour les Français. D'abord aucun goût dans l'apprêt des plats : de gigantesques pièces de viande accompagnées de tas énormes de légumes servis « en toute la belle simplicité de la nature », suivis de desserts toujours les mêmes. Ces dîners interminables duraient généralement plusieurs heures. Et jamais un sourire gracieux ou un compliment aimable, car les femmes restant silencieuses y mettaient peu d'animation. La conversation était languissante, les quelques mots échangés l'étaient sur des sujets d'ordre général, presque exclusivement réservés aux hommes. D'ailleurs tout le monde était tellement occupé à manger qu'on ne se préoccupait point de ses voisins. En comparant les deux coutumes, Chateaubriand constate que « les Français seuls savent dîner avec méthode ». En Angleterre, au contraire « on mange et on boit, mais on n'y dîne pas ».

De même dans leurs relations mondaines, les Anglais apportent une raideur morne et une étiquette sévère qui contrastent fortement avec la politesse gracieuse de la société française. La Restauration fut, comme on le sait, caractérisée par l'urbanité de la vie de salon. L'élégance des manières y était égalée par l'éclat de la conversation; c'était le temps où Mérimée et Stendhal se réunissaient chez le baron Gérard, où les jeunes romantiques se rencontraient chez Nodier, le temps où Dubois et Chateaubriand fréquentaient le salon de Mme Récamier et où tous ceux qui se piquaient de raffinement et d'intelligence se donnaient rendez-vous chez la duchesse

de Broglie. Les salons anglais n'ont pas la gaité, l'entrain et la politesse exquise des salons parisiens. On y est plus sévère sur le cérémonial et on s'y montre plus respectueux des supériorités sociales. Au premier abord les figures figées, les manières raides, les révérences cérémonieuses glacent l'âme des Français. Ils ne peuvent s'habituer à cette société qui se divise en groupes de deux ou de trois et parle laconiquement à demi-voix. Cependant, certains d'entre eux admettent que cette politesse imperturbable cache souvent une bienveillance naturelle qui, de l'avis de Custine, « vous met plus à l'aise que l'indifférence des gens élégants, si mal déguisée sous des manières faciles et des airs gracieux¹ ».

Lors de sa visite, Pichot prétend que la société anglaise perdait cependant de plus en plus ce qu'elle avait d'un peu aride pour un étranger. Ce voyageur est charmé de la haute distinction des grands seigneurs. « Ce qui séduit dans les lords anglais, dit-il, c'est leurs manières grandes et aisées, leur affabilité sans affectation, je dirai même leurs grâces prévenantes² », et il ajoute que dans la haute société, surtout chez les femmes, « on est tenté de dire : *un Français a passé par là* ». Mais pour apprécier pleinement la dignité simple des grands seigneurs, il faut les voir dans leurs châteaux, à la campagne; ils y rassemblent tout ce qui peut rendre la vie agréable. Eux-mêmes se transforment et renoncent à l'étiquette sévère qui caractérise la vie qu'ils mènent dans la capitale. « C'est là, dit Pichot, qu'ils sont entourés de leurs vrais attributs, les élégants coursiers et les meutes bruyantes. C'est là encore qu'ils font admirer à l'étranger le luxe des arts, les chefs-d'œuvre de la peinture, et ces bibliothèques si riches dont il est difficile de jouir au milieu du bruit de la capitale³ ». De même Simond constate que la société est plus agréable hors de Londres et il attribue ce fait à ce que les gens y étaient moins occupés, tout en ayant la même accoutumance du monde. « Personne, dit-il, n'est provincial dans ce pays-ci, on ne rencontre point de ces personnes qui ne sont jamais sorties du lieu de leur naissance et dont les habitudes sont absolument localisées... Ce sont partout des gens de ville, vêtus et logés élégamment, donnant et recevant des invitations, ayant une suite de domestiques »⁴.

1. Custine, II, p. 80.

2. Pichot, I, p. 277.

3. *Ibid.*, I, p. 286.

4. Simond, I, p. 248.

Pourtant certaines habitudes mondaines choquent. Un usage qui fait mauvaise impression est celui qu'ont les hommes de rester seuls à boire dans la salle à manger, tandis que les femmes se retirent au salon après le dessert. De même l'habitude qu'ont les Anglaises de publier dans les revues mondaines les descriptions de leurs fêtes blesse le bon goût français, autant que l'usage de faire distribuer par un laquais des cartes de visite en guise d'invitation à leurs fêtes. Une autre particularité bien anglaise qui étonne est la poignée de main dont on observe l'usage dans le monde le plus élégant. On vous secoue le bras, dit Nougaret, « comme si on voulait vous démonter l'épaule, le tout tristement, le visage ne disant rien¹ ». Pichot est surpris, lorsqu'il se présente dans un salon distingué, de voir son hôte s'avancer gravement vers lui en lui tendant la main et accomplir non moins gravement « la brusque cérémonie, dit-il, de secouer la mienne avec cordialité² ». Les Anglais ont une fête qui stupéfie les Français. C'est le *roul*. Cette assemblée de gens élégants ne commence qu'à minuit, on n'y fait que se coudoyer, passer, tourner, se glisser de chambre en chambre et se bousculer pour arriver jusqu'à l'hôtesse qui se tient dans le salon et qui accueille tous ses invités avec la même bonne grâce indifférente. Cela déplaît aux Français et les déconcerte. Ils sont étourdis par le bruit et la confusion et heureux de s'échapper. La description que nous donne Mme d'Avot est une des meilleures.

« Quel tourbillon ! quelle foule ! quel bruit ! quelle poussière ! J'ai encore les cris des laquais, la musique et les voix aigres des femmes du bon ton, les éclats de rire des petits-maîtres sérieux d'Angleterre, j'ai encore tout cela dans les oreilles... Quatre cents personnes s'y sont regardées, froissées... On a fait un peu de musique, on a dansé des contre-danses et quelques walses... les hommes ont lorgné les femmes aussi effrontément qu'à Paris, les femmes ont été d'une coquetterie hardie... La soirée a commencé au sortir de l'Opéra, c'est-à-dire à minuit, et à deux heures tout était fini : cet éclair a coûté au moins mille livres sterling ».³

On conçoit facilement combien les voyageurs français ont pu être étonnés et souvent dépaysés devant des coutumes si différentes des leurs.

1. Nougaret, I, p. 96.

2. Pichot, I, p. 266.

3. Mme d'Avot, p. 37, 38.

CONCLUSION

En terminant cette étude, nous voudrions essayer de préciser en quelle mesure ces nombreux voyages ont contribué à améliorer l'entente entre l'Angleterre et la France et d'exposer les avantages que la France a pu en retirer.

Rappelons qu'en 1815 les deux nations n'avaient plus guère de rapports intellectuels ou sociaux. Pendant un quart de siècle, la France, toute aux préoccupations créées par la Révolution, puis par l'épopée napoléonienne, n'avait pas eu le temps de s'intéresser aux choses de l'étranger. Sauf les émigrés et un petit nombre d'hommes appartenant à une élite intellectuelle, les Français ne connaissaient guère cette Angleterre qui au XVIII^e siècle avait exercé une si grande influence sur leur pays. Après 1815, les relations reprirent peu à peu et on recommença à traverser le détroit. Nous avons vu combien nombreux furent les Français qui visitèrent l'Angleterre à cette époque. Le plus intéressant à ce sujet est peut-être moins ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont préparé et rendu possible. Quelques-uns étaient des personnages bien connus; d'autres n'étaient ni très intéressants, ni très cultivés, mais tous ont aidé leur compatriotes à connaître et à comprendre mieux l'Angleterre. Il l'étudièrent sous beaucoup d'aspects : politique, économique, religieux, artistique et s'intéressèrent aussi bien à la vie mondaine qu'aux coutumes provinciales. Des relations cordiales, puis des liens d'amitié, s'établirent entre artistes, gens de lettres et hommes politiques. Il est certain que l'expérience directe de la vie anglaise et les contacts personnels entre les insulaires et les Français donnèrent à ces derniers une conception plus juste de l'Angleterre et des Anglais. En même temps, ces contacts contribuèrent à faire oublier l'ancienne hostilité et à préparer un rapprochement entre les deux nations. Si l'on compare ce qu'avait été l'attitude des Français envers les Anglais en 1815 et ce qu'elle

était devenue en 1830, on constate un progrès très réel, dû, en grande partie, aux nombreux voyages que les Français de la Restauration firent outre-Manche. En 1815, l'opinion publique française était hostile ou au moins indifférente aux Anglais, car ces derniers avaient été les ennemis avérés de la France et les rancunes nationales sont toujours tenaces et difficiles à apaiser. Mais dès 1822 et surtout à partir de 1827, on constate un état d'esprit nouveau : peu à peu à l'indifférence succède un réel intérêt qui se transforma vers 1830 en une anglomanie marquée.

Ces voyages ont encore eu d'autres conséquences. En politique les voyageurs rapportèrent chez eux des conceptions nouvelles sur le libéralisme. En France on n'avait alors que des idées très vagues sur cette machine compliquée qu'est la constitution anglaise. Après 1815, le parti libéral français, tout attaché qu'il était à la Charte, ne cessa de réclamer un système représentatif plus équitable et une constitution moins absolutiste. Il prit l'Angleterre comme modèle. Les libéraux de cette époque croyaient fermement que la constitution anglaise contenait « des éléments de régénération applicables à tous les gouvernements ». Aussi étudièrent-ils de près les institutions britanniques et invoquèrent-ils continuellement leur exemple. Les plus enthousiastes traversèrent le détroit afin de voir de leurs propres yeux le fonctionnement du gouvernement. C'est ainsi que nous voyons un Chateaubriand, un Duvergier de Hauranne, un duc de Broglie, un Staël-Holstein rechercher outre-Manche des faits et des exemples à l'appui de leur idéal de liberté. De retour dans leur pays ils prêchent avec ardeur une politique plus libérale à l'imitation de la politique anglaise et publient des œuvres dont quelques-unes sont devenues classiques, dans lesquelles ils réclament le développement du régime parlementaire. Duvergier de Hauranne demande avec insistance la responsabilité des ministres et le contrôle des Chambres et Benjamin Constant réclame la liberté de la presse et une monarchie constitutionnelle à la manière de la monarchie britannique. Les discours et les écrits de ces hommes eurent une influence profonde sur le développement du parlementarisme dans leur pays et contribuèrent fortement à l'éducation politique des Français de cette époque. En fait tous les principes qu'ils proposèrent furent finalement adoptés par le parti libéral.

Ces voyages ont eu aussi une répercussion sur la vie économique et sociale de la France. Bien qu'à cette époque la France commençât à secouer ses habitudes routinières, elle était encore fort en retard sur l'Angleterre en ce qui concerne les grands travaux publics, l'industrie et le commerce. L'attention du gouvernement français ayant été attirée sur les nouveaux modes d'organisation de la vie économique et industrielle en Angleterre, Dutens fut envoyé en mission spéciale pour étudier le système de petite navigation, les ponts et les routes et se renseigner sur les méthodes des ingénieurs. Et Dupin, de son côté, rassembla une documentation étendue dont les techniciens français firent le plus grand usage dans les projets qu'ils eurent à élaborer. C'est précisément pendant les années qui suivirent ces voyages que commença le développement des voies de navigation et de communication terrestre. Ainsi de 1815 à 1845, le réseau des routes s'accrut de sept mille kilomètres. De 1814 à 1824, cinq cents ponts furent construits ou restaurés et dès le retour de Dupin le gouvernement se préoccupa de l'extension du réseau fluvial. Comme conséquence des lois de 1821 et 1822, neuf cents kilomètres de nouvelles voies navigables furent construites avant 1830. De plus, vers cette époque, la France fit un effort important pour outiller et développer sa flotte et des dépenses considérables furent engagées et couvertes par le fonds extraordinaire des travaux publics pour l'aménagement moderne des ports.

S'inspirant en partie des faits observés par Dupin et par Jean-Baptiste Say lors de sa mission en Angleterre, les industriels français introduisirent dans les usines des machines anglaises plus perfectionnées et la tendance empruntée à l'Angleterre de remplacer le travail familial par le travail à l'atelier s'accrut de plus en plus. Ces transformations s'accomplirent surtout dans les industries de la laine et du coton. Dans la métallurgie, on commença à introduire le procédé de puddlage utilisé dans les aciéries anglaises. L'emploi de la vapeur comme énergie motrice ne se généralisa guère en France avant 1835. Mais c'est pendant les années qui nous occupent que la traction à vapeur fut introduite. Plusieurs voyageurs avaient remarqué les voies ferrées dans les mines anglaises. En 1818, Gallois fut envoyé en mission afin de se documenter sur les chemins de fer et Dupin, de son côté, fit ressortir dans son livre les avantages que présentaient les voies ferrées.

Mais ce n'est que très timidement que la France se risqua à développer son réseau : la première ligne importante, celle de Beaucaire à Alais fut inaugurée en 1833 seulement. L'opinion publique doutait fort des avantages des chemins de fer. Un des esprits les plus avancés de l'époque, Jaubert, faisait des réserves. « J'ai toujours déclaré, dit-il, que les canaux, les rivières, les routes constituaient le nécessaire, tandis que les chemins de fer ne pouvaient être considérés que comme un luxe, comme le beau luxe d'une civilisation avancée¹ ». Et l'opinion de Thiers sur ce point est trop connue pour que nous nous y arrêtions ici.

En agriculture de nombreux progrès furent réalisés, vraisemblablement sous l'impulsion des observations faites en Angleterre. La culture intensive fut substituée à la jachère et les instruments aratoires furent notablement perfectionnés. A l'imitation des Anglais on créa des prairies et les moutons importés de Durham donnèrent un développement important à l'élevage.

Les grands magasins en Angleterre avaient fortement impressionné les Français, mais ce n'est qu'après la Révolution de 1830 qu'on en vit s'ouvrir de semblables à Paris.

Les institutions judiciaires furent, elles aussi, influencées par ces voyages : aucun Français ne manqua de noter les différences entre les institutions judiciaires anglaises et celles de France. Le légiste Cottu, ayant été envoyé en Angleterre avec mission d'étudier l'administration de la justice criminelle et le système anglais du jury, avait fait ressortir dans son rapport la supériorité des méthodes anglaises et avait insisté surtout sur l'indépendance des jurés, la protection de l'accusé et la rapidité de l'instruction. De même Duvergier de Hauranne, dans sa brochure sur le jury anglais, avait montré la nécessité d'une réforme dans l'établissement des listes de jurés. Ces enquêtes amenèrent des modifications importantes dans la procédure criminelle. En 1827 et 1828 on adopta les propositions de Duvergier de Hauranne relativement aux listes de jurés. Quelques années plus tard une nouvelle loi rendit nécessaire une majorité de deux tiers pour la condamnation de l'accusé.

En art également les voyageurs rapportèrent des idées nouvelles. Les artistes français découvrirent en Angleterre

1. Cité par E. Lavis, *Histoire de France contemporaine*, t. V, p. 199.

une remarquable école de peinture et furent fortement impressionnés par l'art de Constable et de Wilkie dont Géricault et Delacroix surtout subirent l'influence. Cette école des peintres anglais amena leurs confrères français à une conception différente des sujets et enrichit leur métier d'éléments nouveaux. La manière large et vivante des paysagistes anglais, leur coloris vif et frais et leur réalisme influencèrent profondément la peinture française et l'affranchirent des entraves du classicisme davidien. Cette influence s'exerça d'autant plus aisément et fructueusement sur les peintres français que, somme toute, les paysagistes anglais n'avaient fait que développer les tendances de l'art français de l'époque prérévolutionnaire, tendances brusquement proscrites par David et son école. « Cette résurrection, dit M. Réau, d'un genre qui semblait en sommeil depuis Joseph Vernet et qui produit tout d'un coup des chefs-d'œuvre comparables à ceux des grands paysagistes hollandais du ^{xvii}^e siècle est peut-être le plus beau titre de gloire de la peinture romantique¹ ». Or, c'est l'Angleterre qui fut l'inspiratrice de cette résurrection. C'est aussi chez les Anglais que les peintres français ont pris le goût de l'aquarelle, genre où les Anglais excellaient à cette époque et qui devait plus tard avoir une si brillante fortune en France.

Enfin, dans le domaine de la littérature, l'influence de l'Angleterre s'exerça sur la France d'une façon encore plus évidente que dans celui de l'art. Dès le début du ^{xix}^e siècle, la littérature anglaise commençait à s'infiltrer en France. Certes, depuis le ^{xviii}^e siècle et même pendant la Révolution, des adaptations de Shakespeare n'avaient jamais cessé d'être jouées, mais, fait nouveau, en 1820, une traduction plus fidèle de ses œuvres obtint un grand succès dans les milieux littéraires. Dès 1816, les noms de Byron et de Scott étaient familiers à un petit cercle d'initiés, mais il faut attendre encore trois ou quatre ans pour voir paraître des traductions de leurs œuvres. Ce fut un de ces voyageurs, Amédée Pichot, qui le premier traduisit Byron. C'en fut un autre, Defauconpret, qui traduisit les romans de Walter Scott dès leur apparition en Angleterre. Mais, si l'on excepte Byron et Scott, il faut reconnaître que la littérature anglaise contemporaine était à peu près inconnue des Français. « Nous entendons, il est

1. L. Réau, *La Peinture française de 1785 à 1848* (André Michel, *Histoire de l'Art*, t. VIII, p. 125).

vrai, parler assez de Walter Scott et de Byron, écrit Sainte-Beuve dans *Le Globe* en 1825, et quelque peu de Moore et de Southey, mais notre science ne va guère plus loin¹. Grâce aux voyageurs, la diffusion de la littérature anglaise en France s'accéléra. Ils firent connaître maint écrivain anglais inconnu jusqu'alors. Philarète Chasles parla de Burns qu'on ignorait presque et de Cowper qui devait faire une impression si profonde sur Sainte-Beuve; puis encore de Southey, de Byron, de Scott et aussi de Wordsworth et de Coleridge. Amédée Pichot écrivit longuement et avec maints détails sur Byron, Scott, les Lakistes et parla même de Keats et de Shelley. Defauconpret mit ses compatriotes au courant des publications récentes anglaises. Stendhal et Mérimée s'efforcèrent d'acclimater en France l'œuvre de Shakespeare et encouragèrent la représentation de ses drames sur la scène française. Et tous ces efforts réunis facilitèrent l'action profonde que la littérature anglaise eut sur le romantisme français : Scott fournit des sujets aux romanciers et même aux peintres. Il eut aussi une influence indéniable sur les grands historiens, Michelet et Augustin Thierry, et aussi sur les romanciers comme Dumas, Prosper Mérimée, George Sand et même Balzac. Nul n'ignore quelle action profonde un Byron exerça sur un Chateaubriand et sur les poètes Vigny, Lamartine et surtout Musset.

Ainsi les voyageurs que nous avons étudiés ont grandement contribué à révéler l'Angleterre nouvelle à leurs contemporains. Plus nombreux encore furent les Anglais qui franchirent le détroit et apprirent à connaître la France. Et ces voyages favorisèrent dès le début du XIX^e siècle la compréhension mutuelle des deux peuples. Ils marquèrent encore le commencement d'une nouvelle période de relations cordiales et d'échanges intellectuels et scientifiques qui devaient, au cours du XIX^e siècle, être profitables à l'une et à l'autre nation.

1. Sainte-Beuve, article sur le Voyage de Pichot (*Le Globe*, t. II, oct. 1825).

APPENDICE

Liste des voyageurs classés d'après la date de leurs voyages.

- AVANT 1815. Necker de Saussure (1807, 1808, 1809); René-Martin Pillet (1808); Marsan; Sarrazin (1798); La Vauguyon; Lezeverne; Maurice Rubichon; Antoine de Gourbillon (vers 1800); Louis Simond (1810); Le comte de La Chastre (1814); Crapelet (1814).
1815. Defauconpret; Jean-Baptiste Say.
1816. Le marquis d'Osmond et Madame de Boigne; Crapelet; David d'Angers; Jacques Rochard; Desquiron de Saint-Agnan; Charles Dupin; Benjamin Constant.
1817. Philarète Chasles; Mme d'Avot; Talma et Mademoiselle Georges; Stendhal; Léonor Mérimée; le général de Tromelin; Charles Dupin.
1818. Gallois; Charles Dupin.
1819. Charles Cottu; le marquis de La Tour-Maubourg; Simonde de Sismondi; Joseph Michel Dutens; Charles Dupin.
1820. Géricault et Charlet; Jean-Baptiste Isabey; Joseph Rey; le duc et la duchesse Decazes; Pierre Leroux; Charles Dupin.
1821. Stendhal; le comte d'Orsay; Charles Nodier; Edouard de Montulé.
1822. Chateaubriand; Amédée Pichot; Lamartine; Astolphe de Custine; le comte de Marcellus; Eusèbe de Salle (Arcieu); le duc de Broglie et Auguste de Staël-Holstein.
1823. Le comte de Marcellus; Adolphe Blanqui; le prince Jules de Polignac.
1824. Simonde de Sismondi; Charles Dupin.
1825. Alfred de Vigny; Adolphe Monod; Eugène Delacroix; Edgar Quinet; Henry Monnier.
1826. Eugène Lami; Stendhal; Prosper Mérimée, Duvergier de Hauranne et le baron Gérard; Etienne Delécluze; Auguste de Staël-Holstein.
1827. Charles de Rémusat; Léon de Buzonnière.
1828. David d'Angers; Horace Say; le comte de Carné; Sainte-Beuve.
1829. Le vicomte Walsh.
-

BIBLIOGRAPHIE

A) DOCUMENTS

I. *Récits de voyage, ouvrages et articles divers sur l'Angleterre publiés entre 1815 et 1830.*

1815. CHATEAUBRIAND. — *Souvenirs d'Italie, d'Angleterre et d'Amérique*, Londres, 2 vol. in-8°.
1815. SAY (Jean-Baptiste). — *De l'Angleterre et des Anglais*. Paris, in-8°.
1815. PILLET (Maréchal de camp). — *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces pendant un séjour de dix ans dont six comme prisonnier de guerre*. Paris, in-8°.
1816. SARRAZIN (Jean). — *Tableau de la Grande-Bretagne ou Observations sur l'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces de M. le Maréchal de camp Pillet avec un supplément*, Paris, in-8°.
1816. SIMOND (Louis). — *Voyage d'un Français en Angleterre pendant les années 1810 et 1811*. Paris, 2 vol. in-8°.
1816. NOUGARET. — *Londres, la cour et les provinces d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande ou Esprit, mœurs, coutumes, habitudes privées des habitants de la Grande-Bretagne*, Paris, 2 vol. in-8°.
1816. TASCHEREAU de FARGUES. — *La Vérité sur l'Angleterre ou Examen impartial de l'ouvrage publié en 1815 par M. le Maréchal de camp Pillet et autres écrits*. Paris, in-8°.
1817. DEFAUCONPRET (A. J.-B.). — *Londres et ses habitants ou Quinze jours à Londres à la fin de 1815 et six mois à Londres en 1816*. Paris, in-8°.
1817. LA VAUGUYON (attribué à). — *La Vérité sur l'Angleterre par un Français*. Londres, 2 vol. in-8°.
1817. DESQUIRON DE SAINT-AGNAN (Sous le pseudonyme *All Ears and All Eyes*). — *Tableau descriptif, moral, philosophique et critique de Londres en 1816*. Paris, 2 vol. in-8°.
1817. GOURBILLON (A. de) et DICKINSON (T. W.). — *L'Angleterre et les Anglais ou petit portrait d'une grande famille*. Paris, 3 vol. in-8°.

1817. CRAPELET (G. A.). — *Souvenirs de Londres en 1814 et 1816 suivis de l'histoire et de la description de cette ville dans son état actuel*. Paris, in-8°.
1818. LEZEVERNE. — *Les Plaisirs d'un prisonnier en Ecosse* (poème). Paris, in-12.
1818. BLAIRIE (Ollivier de la). — *Un mot sur les Anglais*. Paris, in-8°.
1818. GALLOIS. — « Rapport sur les chemins de fer en Angleterre, notamment à Newcastle ». (*Annales des mines*, t. III).
1819. DUTENS (J. M.). — *Mémoires sur les travaux publics de l'Angleterre suivis d'un mémoire sur l'esprit d'association et sur les différents modes de concession*. Paris, in-4°.
1819. QUATREMÈRE de ROISSY. — *Londres pittoresque*. Paris, in-12.
1819. DEFAUCONPRET (A. J.-B.). — *Une année à Londres*. Paris, in-8°.
- 1815-1819. RUBICHON (Maurice). — *De l'Angleterre*. Paris, 2 vol. in-8°.
1819. AVOT (Mme d'). — *Lettres sur l'Angleterre ou Mon séjour à Londres en 1817 et 1818*. Paris, in-8°.
1820. COTTU (Charles). — *De l'Administration de la Justice criminelle en Angleterre et de l'esprit du gouvernement anglais*. Paris, in-12.
- 1820-1821. *L'Hermite de Londres ou Observations sur les mœurs des Anglais au commencement du XIX^e siècle*. Paris, 3 vol. in-12.
- 1820-1825. DEFAUCONPRET (A. J.-B.). — *Londres en 1819, 1820, 1821, 1822, 1823, 1824, ou Recueil de Lettres sur la politique, la littérature et les mœurs*. Paris, 6 volumes, in-8°.
1821. NECKER DE SAUSSURE. — *Voyage en Ecosse et aux Iles Hébrides*. Genève, 3 vol. in-8°.
1821. NODIER (Charles). — *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse*. Paris, in-12.
- 1819-1824. DUPIN (Charles). — *Voyages dans la Grande-Bretagne entrepris relativement aux services publics de la Guerre, de la Marine et des Ponts et Chaussées depuis 1816*. Paris, 6 vol. in-4° avec 3 atlas in-fol.
1822. MARCELLUS (Comte de). — *Voyage à Greenwich, Twickenham et Hartwell (14 à 19 mai)*. Paris, in-8°.
1823. — *Lettres sur l'Angleterre écrites en juin 1823*. Paris, in-8°.
1823. ARCIEU (Pseudonyme d'Eusèbe de Salle). — *Diorama de Londres ou Tableau des mœurs britanniques en 1822*. Paris, in-8°.
1823. DEPPING (G. B.). — *L'Angleterre ou Description historique et topographique du royaume uni de la Grande-Bretagne*. Paris, 6 vol. in-12.

1824. BLANQUI (A.). — *Voyage d'un jeune Français en Angleterre et en Ecosse pendant l'automne de 1823*. Paris, in-8°.
1825. PICHOT (A.). — *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse*. Paris, 3 vol. in-8°.
1825. STAËL-HOLSTEIN (A. de). — *Lettres sur l'Angleterre*. Paris, in-8°.
1825. MONTULÉ (Ed. de). — *Voyage en Angleterre et en Russie pendant les années 1821, 1822, 1823*. Paris, 2 vol. in-8°.
1825. *L'Hermite en Ecosse* ou *Observations sur les mœurs et les usages des Ecossais au commencement du XIX^e siècle*. Paris, 2 vol. in-12.
1825. *L'Hermite rôdeur* ou *Observations sur les mœurs et les usages des Anglais et des Français au commencement du XIX^e siècle*. Paris, 2 vol. in-12.
1826. *L'Hermite en Irlande* ou *Observations sur les mœurs et les usages des Irlandais au commencement du XIX^e siècle*. Paris, 2 vol. in-12.
1826. REY (Joseph). — *Des Institutions judiciaires de l'Angleterre comparées avec celles de la France*, Paris, in-8°.
1826. DUVERGIER DE HAURANNE. — « Lettres sur les élections en Angleterre » (*Le Globe*, juin et juillet).
1826. LAMI (Eugène). — *Souvenirs de Londres*. Paris, in-4°.
1827. DUVERGIER DE HAURANNE. — *Du Jury anglais et du Jury français*. Paris, in-8°.
1828. SAY (Horace). — Deux lettres sur son séjour en Angleterre publiées dans le *Phare du Havre* (17 et 21 juin).
1829. LAMI (Eugène) et MONNIER (Henry). — *Voyage en Angleterre*. Paris, in-fol.
1830. WALSH (le Vicomte). — *Lettres sur l'Angleterre ou Voyage dans la Grande-Bretagne en 1829*. Paris, in-8°.
1830. TISSOT (Amédée). — *Paris et Londres comparés*, Paris, in-12.
1830. CUSTINE (Astolphe de). — *Mémoires et Voyages ou Lettres écrites à diverses époques pendant des courses en Suisse, en Calabre, en Angleterre et en Ecosse*. Paris, 2 vol. in-8°.
1830. BUZONNIÈRE (Léon de). — *Le Touriste écossais ou Itinéraire général de l'Ecosse précédé de souvenirs d'un voyage en Ecosse*. Paris, in-8°.
- S. d. MARSAN. — *A M. Lavigne jeune, propriétaire du Mémorial bordelais, Contre l'ouvrage de Pillet*. Bordeaux, in-8°.

II. *Mémoires et Correspondance.*

- BOIGNE (Mme de). — *Mémoires*, p. p. Charles Nicoullaud. Paris, 1907-1908, 4 vol. in-8°.
- BOURQUENEY (F. A.). — « Journal intime », p. p. A. Artonne. (*Revue de Paris*, 1^{er} fév. 1914.)
- BROGLIE (V. de). — *Souvenirs 1785-1870*, p. p. son fils. Paris, 1886, 4 vol. in-8°.
- CARNÉ (L. J. comte de). — *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration*. Paris, 1872, in-8°.
- CHASLES (Philarète). — *Mémoires*. Paris, 1876-1877, 2 vol. in-18.
— *Portraits contemporains, scènes de voyage, souvenirs de jeunesse*. Paris, 1850, in-18.
- CHATEAUBRIAND. — *Mémoires d'Outre-Tombe* (éd. Biré). Paris, 1899-1900, 6 vol. in-18.
— *Correspondance générale*, p. p. L. Thomas. Paris, 1912-1924. 5 vol. in-8°.
- CONSTANT (Benjamin). — *Journal intime et Lettres à sa famille et à ses amis* précédés d'une introduction par D. Melegari, Paris, 1895, in-8°.
— *Lettres à sa famille 1775-1830* précédées d'une introduction d'après des lettres et des documents inédits, p. p. Jean H. Menos. Paris, 1888, in-18.
— *Le Cahier rouge*, p. p. Constant de Rebecque. Paris, 1907, in-16.
- CUSTINE (A. de). — *Lettres inédites au marquis de la Grange*, p. p. le comte de Luppé. Paris, 1925.
- DAVID D'ANGERS. — *Lettres à son ami le peintre Louis Dupré*. Paris, 1891, in-8°.
- DELACROIX (E.). — *Journal* précédé d'une étude sur le maître par Paul Flat. Paris, 1893-1895, 3 vol. in-8°.
— *Lettres 1815-1863*, p. p. Ph. Burty. Paris, 1878, in-8°.
- DELÉCLUZE (Etienne). — *Souvenirs de Soixante années*. Paris, 1862 in-18.
— « Souvenirs inédits » (*Revue rétrospective*, 1888-1889, t. IX et X).
- DEPPING (G. B.). — *Erinnerungen aus dem Leben eines Deutschen*. Leipzig, 1832, in-12.
- GÉRARD (François). — *Correspondance de François Gérard avec les artistes*. Paris, 1867, in-8°.
- JACQUEMONT (Victor). — *Correspondance inédite avec sa famille et ses amis* précédée d'une notice biographique par Victor Jacquemont et d'une introduction par Prosper Mérimée. Paris, 1867, 2 vol. in-8°.
— *Correspondance avec sa famille et ses amis 1828-1832* précédée d'une étude sur Jacquemont, par Cuvillier-Fleury. Paris, 1869, 2 vol. in-8°.

- LAMARTINE (A. de). — *A. de Lamartine par lui-même. 1790-1847.*
Paris, 1892, in-16.
— *Correspondance 1820-1826*, p. p. Mme Valentine de Lamartine.
Paris, 1876, in-8°.
- LEROUX (Pierre). — « D'une typographie nouvelle » (*Nouvelle Revue indépendante*, 1843, t. VI).
- MÉRIMÉE (Prosper). — « Lettres inédites de Prosper Mérimée à Sutton Sharpe » (*Mercure de France*, 1^{er} avril 1911).
— *Lettres libres à Stendhal*, p. p. G. Roux. Paris, 1927.
- MONOD (Ad.). — *Souvenirs, extraits de sa correspondance*. Paris, s. d.,
2 vol. in-8°.
- NODIER (C.). — *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*. Paris, 1850,
2 vol. in-18.
- QUINET (Edgar). — *Lettres à sa mère*, selected and edited by George
Saintsbury. Oxford, 1885, in-8°.
— *Histoire de mes idées*. Paris, 1903, in-8°.
- RÉMUSAT (Charles de). — *Correspondance pendant les premières années
de la Restauration*. Paris, 1884-1886, 6 vol. in-8°.
- SAINT-ELME (I.). — *Mémoires d'une contemporaine ou Souvenirs
d'une femme sur les principaux personnages de la République,
du Consulat, de l'Empire*. Paris, 1827-1828, 8 vol. in-8°.
- SAINTE-BEUVE. — *Souvenirs et Indiscrétions*, p. p. Jules Troubat.
Paris, 1872.
— *Correspondance, 1822-1865*. Paris, 1878, 3 vol.
— *Nouvelle Correspondance avec des notes de son dernier secrétaire*.
Paris, 1880.
- STENDHAL. — *Mémoires d'un touriste*. Paris, 1854, 2 vol. in-8°.
— *Correspondance inédite*. Paris, 1855, 2 vol.
— *Vie de Henri Brulard*, autobiographie. Paris, 1890, in-12.
— *Souvenirs d'égotisme, autobiographie et Lettres inédites*, p. p. C.
Stryiński. 1892, Paris.
- SISMONDI (Simonde de). — *Fragments de son Journal et Correspon-
dance*, p. p. J. J. Chenevière. Genève et Paris, 1857.
— *Lettres inédites à Sir J. Mackintosh et à la comtesse de Saint-
Aulaire*. Paris, 1914, in-8°.
— *Lettres inédites à Mme d'Albany*, p. p. Saint-René Taillandier.
Paris, 1863, in-8°.
- TALMA. — *Mémoires recueillis et mis en ordre par A. Dumas père*.
Paris, 1849-1850, 4 vol. in-8°.
- VIGNY (Alfred de). — *Journal d'un poète*, p. p. L. Ratisbonne, Paris,
1867, in-12.
— *Correspondance 1822-1863*, p. p. L. Séché. Paris, s. d., 2 vol. in-8°.
- WALSH (vicomte). — *Souvenirs de Cinquante ans*. Paris, 1845,
in-8°.

III. *Témoignages sur les voyageurs.*

- ANONYME. — *Biographie de M. Desquiron de Saint-Agnan*. Paris, 1838, in-8°.
- AMPÈRE (Marie et Jean-Jacques). — *Correspondance et souvenirs (1805-1864)*. Paris, 1875, 2 vol. in-18.
- BARANTE (baron de). — *Souvenirs*, p. p. son petit-fils Claude de Barante (t. II et III). Paris, 1890-1901, 8 vol. in-8°.
- BERLIOZ (H.). — *Mémoires 1803-1865*. Paris, 1870, in-8°.
- BROGLIE (A. J. G. DE). — *Lettres 1814-1838*, p. p. son fils le duc de Broglie. Paris, 1896, in-18.
- *Fragments sur divers sujets de religion et de morale*. Paris, 1840, in-8°.
- CUVILLIER-FLEURY. — *Journal intime*, p. p. Ernest Bertin. Paris, 1900-1903, 2 vol. in-8°.
- GRENIER (Ed.). — « Souvenirs littéraires. Autour de l'Académie » (*Revue bleue*, 1^{er} juillet 1893).
- LACAINE (Ainé). — *Notice biographique sur le baron Charles Dupin*. Paris, 1837, in-8° (30 p.).
- LASALLE (Jouslin de). — « Souvenirs dramatiques » (*Revue française*, t. III, 1858).
- Life and Letters of Adolphe Monod*, by one of his daughters, authorized translation. London, 1885.
- MENNESSIER-NODIER (M. A. E.). — *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie, 1780-1844*. Paris, 1867, in-8°.
- MOREAU (C. F. J. B.). — *Mémoires historiques et littéraires sur J. F. Talma*. Paris, 1826, in-8°.
- MORIN (le général). — *Discours prononcé aux funérailles de M. le Baron Charles Dupin*. Paris, 1873, in-8° (15 p.).
- PAVIE (André). — *Médaillons romantiques. Lettres inédites de Sainte-Beuve, David d'Angers, Mme Victor Hugo, Mme Ménessier-Nodier, Paul Faucher, Victor Pavie, etc.* Paris, 1909, in-16.
- QUINET (Mme). — *Cinquante ans d'amitié. Michelet et Quinet (1825-1875)*. Paris, 1899, in-18.
- *Edgar Quinet avant l'exil*. Paris, 1888, in-18.
- REGNAULT-WARIN. — *Mémoires sur Talma*. Paris, 1904.

IV. *Témoignages sur l'Angleterre de 1815 à 1830.*

- ARBLAY (Mme d'). — *Diary and Letters*, ed. by her niece Charlotte Barrett (vol. V et VI). London, 1904, 6 vol.
- BARRINGTON (Sir Jonah). — *Personal Sketches of his own times*, ed. by Townsend Young. London, 1871, 2 vol.

- BERRY (Miss). — *Extracts of Journals and Correspondence 1783-1856*, ed. by Lady T. Lewis. London, 1865, 3 vol.
- GRANT (Elizabeth). — *Memoirs of a Highland Lady*, ed. by Lady Strachey. London, 1898.
- GRANVILLE (Mary). — *Autobiography and Correspondence*, ed. by Lady Llanover. London, 1861, 3 vol.
- GREVILLE (C. C. F.). — *Memoirs. A journal of the reigns of King George IV and King William IV*, ed. by Henry Reeve. London, 1874, 3 vol.
- LAMPSON (F. Locker). — *My confidences*, ed. by A. Birrell. London, 1896.
- LENNOX (Lord William Pitt). — *My Recollections, 1806-1873*. London, 1874, 2 vol.
- LOCKHART (J. G.). — *Life of Sir Walter Scott*. Edinburgh, 1839, 10 vol.
- MACREADY. — *Reminiscences and Selections from his Diaries and Letters*, ed. by Sir Frederick Pollock. London, 1875, 2 vol.
- MITFORD (Mary R.). — *Letters*, selected by Brimley Johnson. London, 1925.
- MOXON (Ed.). — *Life of the Honourable Sir James Mackintosh*. London, 1836, 2 vol.
- RUSSELL (G. W. E.). — *Collections and Recollections by one who has kept a diary*. London, 1898.
- SCOTT (Walter). — *Familiar Letters*. Edinburgh, 1894.
- WILSON (Harriette). — *Memoirs written by herself*, ed. by Thomas Little. London, 1825, 4 vol.
- YOUNG (J. C.). — *A Memoir of Charles Mayne Young*. London and New-York, 1871, 2 vol.

B) ETUDES CRITIQUES

I. Sur les Voyageurs et les Voyages.

a) Journaux et Périodiques :

- ANDLER (Ch.). — « La Chaire de langues et littératures d'origine germanique au Collège de France. Philarète Chasles, Guillaume Guizot, Arthur Chuquet » (*Revue de Littérature comparée*, avril-juin 1927).
- ANONYME. — Lettres sur l'Angleterre de Staël-Holstein (*Le Globe*, août 1825).
- Voyage en Angleterre de Lami et de Monnier (*Revue de Paris*, janv. 1830).
- L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces du Maréchal de camp Pillet (*Quarterly Review*, juillet 1815).
- Lettres sur l'Angleterre du vicomte Walsh (*Revue Française*, juillet 1830).

- Voyages dans la Grande-Bretagne de Charles Dupin (*Quarterly Review*, oct. 1821 et janv. 1824).
- Voyage historique et littéraire d'Amédée Pichot (*Quarterly Review*, oct. 1825).
- De l'Angleterre de Rubichon (*Quarterly Review*, mai 1820).
- Lettres sur l'Angleterre de Staël-Holstein (*Quarterly Review*, juin 1826).
- Voyage en Ecosse et aux Iles Hébrides de Necker de Saussure (*Revue d'Edimbourg*, mai 1823).
- Lettres sur l'Angleterre de Staël-Holstein (*Revue d'Edimbourg*, nov. 1825).
- De l'Angleterre et des Anglais de Jean-Baptiste Say. Quinze jours et six mois à Londres de Defauconpret. Londres, la cour et les provinces d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande de Nougaret (*Quarterly Review*, juillet 1816).
- BALDENSPERGER (F.). — « L'Emigré Gourbillon » (*Revue de Littérature comparée*, juillet-septembre 1921).
- « Un témoignage français de 1810 sur les lakistes » (*Revue germanique*, mars-avril 1913).
- « L'Angleterre et les Anglais vus à travers la littérature française » (*Bibliothèque universelle et Revue suisse*, mai 1905).
- BERTAUT (Jules). — « La Tour d'Angleterre sous la Restauration » (*Le Correspondant*, octobre 1920).
- BLUM (Léon). — « Stendhal » (*Revue de Paris*, fév. 1914).
- CHAMBON (F.). — « Mérimée et la Société anglaise » (*Revue de Littérature comparée*, juillet-sept. 1922).
- EPHRUSSI (Charles). — « Simon Jacques Rochard » (*Gazette des Beaux-Arts*, déc. 1891).
- FAGUET (Emile). — « Pierre Leroux » (*Le Gaulois*, 25 fév. 1896).
- GAUTIER (Théophile). — Alfred de Vigny (*Le Moniteur Universel*, sept. 1863).
- HAZARD (Paul). — « Les Influences étrangères sur Lamartine » (*Revue des Cours et des Conférences*, 1922-1923).
- MAUCLAIR (C.). — « Delacroix » (*L'Art et les Artistes*, fév. 1929).
- MAZADE (Charles de). — « Victor Jacquemont » (*Revue des Deux Mondes*, déc. 1867).
- MONTVÉRAN. — Lettres de Staël-Holstein sur l'Angleterre (*Bulletin universel des sciences et de l'industrie*, VI^e section, fév. 1826), tirage à part. Paris, 1826, 8°.
- SAINTE-BEUVE. — « Charles de Rémusat » (*Revue des Deux Mondes*, oct. 1847).
- Voyage de Blanqui en Angleterre (*Le Globe*, janv. 1825).
- Voyage d'Amédée Pichot (*Le Globe*, oct.-nov.-déc. 1825).

b) *Ouvrages :*

- AFTALION (Albert). — *L'Œuvre économique de Simonde de Sismondi*. Paris, 1899.
- ANONYME. — *Notice sur le Baron de Staël*. Paris, 1828 (72 p.).
- ANTIOCHE (F. M. A.). — *Chateaubriand, ambassadeur à Londres en 1822 d'après ses dépêches inédites*. Paris, 1912.
- ARBELET (Paul). — *La Jeunesse de Stendhal*. Paris, 1919, 2 vol.
- BALDENSPERGER (F.). — *Alfred de Vigny, contribution à sa biographie intellectuelle*. Paris, 1912.
- BASILY-CALLIMAKI (Mme). — *J. B. Isabey, sa vie, son temps, 1767-1855*. Paris, 1909.
- BLANC (Charles). — *Histoire des Peintres français au XIX^e siècle*. Paris, 1845.
- BLANQUI (A.). — *Notice sur la vie et les travaux de J.-B. Say*. Paris, 1841, in-8° (20 p.).
- BOULENGER (Jacques). — *Sous Louis-Philippe. Les dandys*. Paris, 1907.
- CASSAGNE (Albert). — *La vie politique de François de Chateaubriand*. Paris, 1911.
- CHAMPFLEURY (J. F.). — *Henry Monnier, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1889.
- CHASSIN (C. L.). — *Edgar Quinet, sa vie et son œuvre*. Paris, 1859.
- CHESNEAU (Ernest). — *La peinture française au XIX^e siècle; les chefs d'école*. Paris, 1883.
- CHUQUET (Arthur). — *Stendhal-Beyle*. Paris, 1902.
- CITOLEUX (Marc). — *Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères*. Paris, 1924.
- CLÉMENT (Charles). — *Géricault. Etude biographique et critique*. Paris, 1868.
- COMTE (P. Louis). — *Etude homilétique sur la prédication contemporaine. Adolphe Monod et Lacordaire*. Genève, 1882.
- CONTADES (comte G. de) — *Le comte d'Orsay, physiologie d'un roi à la mode*. Paris, 1890.
- COPIN (A.). — *Etudes dramatiques. Talma et la Révolution*. Paris, 1887.
- DAUDET (Ernest). — *L'Ambassade du duc Decazes en Angleterre, 1820-1821*. Paris, 1910.
- DAVID (Robert). — *Un grand statuaire : David d'Angers, sa vie, ses œuvres*. Paris, 1910.
- DAYOT (A.). — *Charlet et son œuvre*. Paris, 1893.
- DOUMIC (R.). — *Lamartine*. Paris, 1912.
- DUBOIS (Charles). — *Etude sur Adolphe Monod*. Genève, 1886.
- DUPUY (Ernest). — *Alfred de Vigny, ses amitiés*. Paris, 1910.
- *Alfred de Vigny, son rôle littéraire*. Paris, 1912.
- *La Jeunesse des romantiques. Victor Hugo et Alfred de Vigny*. Paris, 1905.

- ELKINGTON (M. E.). — *Les relations de société entre l'Angleterre et la France sous la Restauration (1814-1830)*. Paris, 1929.
- FAGUET (E.). — *La jeunesse de Sainte-Beuve*. Paris, 1914.
- FIGARD (Jean). — *Lendemain financiers d'une guerre : Léon Say, ministre des Finances après 1870*. Paris, 1915.
- FILON (A.). — *Mérimée et ses amis*. Paris, 1894.
— *Mérimée*. Paris, 1898.
- FRANCE (Anatole). — *Alfred de Vigny*. Paris, 1923.
- GROSSMAN (Henryk). — *Simonde de Sismondi et ses théories économiques, une nouvelle interprétation de sa pensée*. Varsovie, 1924.
- GUNNELL (D.). — *Stendhal et l'Angleterre*. Paris, 1908.
— *Sutton Sharpe et ses amis français. Avec des lettres inédites*. Paris et Reims, 1925.
- GUYOT (R.). — *La première Entente cordiale [entre l'Angleterre et la France]*. Paris, 1926.
- HALÉVY (J. F. F. E.). — *Souvenirs et Portraits : études sur les beaux-arts*. Paris, 1861.
- HAMERTON (P. G.). — *Modern Frenchmen : Victor Jacquemont, Henri Perreye, François Rude, Jean-Jacques Ampère, Henri Regnault*. London, 1878.
- HARPER (George Mc Lean). — *Charles Augustin Sainte-Beuve*. Philadelphia, 1909.
- HAZARD (Paul). — *La Vie de Stendhal*. Paris, 1927.
— *Lamartine*. Paris, 1925.
- HEATH (Richard). — *Edgar Quinet, his early life and writings*. London, 1881.
- HÉDIARD (G.). — *Les Maîtres de la lithographie, J.-B. Isabey*. Châteaudun, s. d.
— *Charlet*. Châteaudun, 1894.
— *Eugène Isabey, étude suivie du catalogue de son œuvre*. Paris, 1906.
- JEANDEAU (René). — *Sismondi. Précurseur de la législation sociale contemporaine*. Bordeaux, 1913.
- JOUIN (Henri). — *David d'Angers, sa vie, son œuvre, ses écrits et ses contemporains*. Paris, 1878.
— *David d'Angers et ses relations littéraires d'après sa correspondance inédite*. Paris, 1890.
- LAFOND (P.). — *Alfred de Vigny en Béarn*. Paris, 1897.
- LAMPÉRIÈRE (Hippolyte). — *Les discussions sur les crises de surproduction dans les premières années du XIX^e siècle (Malthus, Sismondi, Jean-Baptiste Say, Ricardo, Dunoyer)*. Paris, 1912.
- LAURIS (G. de). — *Benjamin Constant et les idées libérales*. Paris, 1904.
- LAUVRIÈRE (E.). — *Alfred de Vigny, sa vie et ses œuvres*. Paris 1909.
- LE BRAZ. — *Au pays d'exil de Chateaubriand*. Paris, 1909.
- LECOMTE (Maurice). — *Le Prince des Dandys. Le comte d'Orsay. 1801-1852*. Paris, 1928.
- LEMOISNE (P. André). — *Eugène Lami, 1800-1890*. Paris, 1912.

- LENORMANT (Charles). — *François Gérard, peintre d'histoire. Essai de biographie et de critique.* Paris, 1847.
- LEVAILLANT (M.). — *Splendeurs et misères de M. de Chateaubriand d'après des documents inédits.* Paris, 1922.
- MARCELLUS (Vicomte de). — *Chateaubriand et son temps.* Paris, 1859.
- MARSAINES (Charié) — *Notice sur les travaux de M. le baron Charles Dupin.* Paris, 1873, (12 p.).
- MARTINO (Pierre). — *Stendhal.* Paris, 1914.
- MAURY (A.). — *Notice sur la vie et les travaux de Georges Bernard Depping.* Paris, 1854 (23 p.).
- MÈGE (F.). — *Fondateurs du Journal des Débats.* Paris, 1865.
- MICHAUT (G.). — *Sainte-Beuve avant les Lundis. Essai sur la formation de son esprit et de sa méthode critique.* Fribourg et Paris, 1903.
- *Sainte-Beuve.* Paris, 1921.
- *Sainte-Beuve, amoureux et poète.* Paris, s. d.
- MILLER (Meta Helena). — *Chateaubriand and English Literature.* Baltimore and Paris, 1925.
- MONNARD. — *Notice sur le baron de Staël.* Paris, 1827, in-8°.
(32 p.).
- MONSELET (Charles). — *Portraits contemporains.* Paris, 1888.
- *Petits mémoires littéraires.* Paris, 1888.
- MOREAU-NÉLATON. — *Delacroix raconté par lui-même.* Paris, 1916,
2 vol.
- MOTT (Lewis Freeman). — *Sainte-Beuve.* New-York and London,
1925.
- MONTGOLFIER (Mlle). — *Vie et travaux de Sismondi* (Introduction à son Journal). Paris, 1857.
- PAILLERON (M.-L.). — *François Buloz et ses amis. La vie littéraire sous Louis-Philippe.* Paris, s. d.
- *Sainte-Beuve à seize ans.* Alençon et Paris, 1927.
- PALÉOLOGUE (M.). — *Alfred de Vigny.* Paris, 1891.
- PARTOUNAU DU PUYNODE. — *Etudes sur les principaux économistes.* Paris, 1868.
- PAUPE (A.). — *La vie littéraire de Stendhal.* Paris, 1914.
- PAVIE (Victor). — *Œuvres choisies.* Paris, 1887, 2 vol.
- PÉDEZERT (J.). — *Eglises réformées de France. Cinquante ans de souvenirs religieux et ecclésiastiques, 1830-1880.* Paris, 1896, in-8°.
- PELLIGRINI (Carlo). — *Il Sismondi e la storia della letteratura dell'Europa meridionale.* Genève, 1926.
- PINET (G.). — *Léonor Mérimée 1757-1836.* Paris, 1913.
- PLANCHE (J. B. G.). — *Portraits d'artistes peintres et sculpteurs.* Paris, 1853, 2 vol.
- QUATREMÈRE DE QUINCY. — *Notice sur la vie et les ouvrages du baron Gérard.* Paris, s. d.
- RAILLARD (C.). — *Pierre Leroux et ses œuvres. L'homme, le philosophe, le socialiste.* Châteauroux, 1899.
- REYNIER (E.). — *Edgar Quinet.* Paris, 1910.

- REYSSIE (Félix). — *La jeunesse de Lamartine d'après des documents inédits*. Paris, 1892.
- ROE (F. C.). — *French Travellers in Britain. 1800-1926*. London, 1928.
- ROSENTHAL (L.). — *Géricault*. Paris, s. d.
- ROUJON (H.). — *Les peintres illustres, Géricault, 1791-1824*. Paris, 1913.
- RUDLER (G.). — *Bibliographie critique des œuvres de Benjamin Constant avec documents inédits*. Paris, 1909.
- *Edition historique et critique d'Adolphe*. Manchester, 1919.
- *La Jeunesse de Benjamin Constant, 1767-1794*. Paris, 1909.
- SAINTE-BEUVE. — *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'Empire*, Paris, 1872.
- *Nouveaux Lundis*. Paris, 1864-70. 13 vol.
- *Portraits contemporains*. Paris, 1870. 5 vol.
- *Causeries du Lundi*. Paris, 1852-62, 15 vol.
- SALOMON (M.). — *Charles Nodier et le Groupe romantique d'après les documents inédits*. Paris, 1908.
- SÉCHÉ (Léon). — *Lamartine de 1816 à 1830*. Paris, 1905.
- *Alfred de Vigny et son temps. 1797-1863*. Paris, s. d.
- *Sainte-Beuve*. Paris, 1904, 2 vol.
- SMITH (M. E.). — *Une Anglaise intellectuelle en France sous la Restauration, Mary Clarke*. Paris, 1927.
- SMITH (Ed.). — *Foreign visitors in England and what they thought of us*. London, 1889.
- STAPPER (Paul). — *La Grande Prédication chrétienne en France. Bossuet, Adolphe Monod*. Paris, 1898.
- STEEG (P.). — *Edgar Quinet (1803-1875), l'œuvre, le citoyen, l'éducateur*. Paris, 1903.
- STRYIENSKI (C.). — *Soirées du Stendhal Club, documents inédits*. Paris, 1905.
- STRYIENSKI (C.) et ARBELET (P.). — *Id.*, 2^e série. Paris, 1908.
- TAIGNY (E.). — *J.-B. Isabey. Sa vie et ses œuvres*. Paris, 1859.
- TEILHAC (Ernest). — *L'œuvre économique de Jean-Baptiste Say*. Paris, 1927.
- THOMAS (P. Félix). — *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine*. Paris, 1904.
- TOURNEUX (M.). — *Prosper Mérimée, ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque*. Paris, 1879.
- TRAHARD (Pierre). — *La Jeunesse de Prosper Mérimée 1803-1834*. Paris, 1925, 2 vol.

II. Sur la France.

a) Périodiques :

- ANONYME. — « De l'état actuel de l'art dramatique en France » (*Revue française*, janv. 1830).
- « La France et la Grande-Bretagne » (*Revue européenne*, août 1824).
- CONSTANT (Benjamin). — « Du théâtre français et du théâtre étranger » (*Mercur de France*, déc. 1817).
- GIRARD (H.). — « Le cosmopolitisme d'un dilettante à l'époque romantique. Emile Deschamps » (*Revue de littérature comparée*, avril-juin 1921).
- « Comment Shelley a été révélé à Victor Hugo » (*Revue de littérature comparée*, juillet-septembre 1922).
- TEXTE (Joseph). — Article sur William Wordsworth (*Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1896).

b) Ouvrages :

- ANCELOT (Mme). — *Les Salons de Paris. Foyers éteints*. Paris, 1857.
- BALDENSBERGER (F.). — *Le Mouvement des idées dans l'émigration française 1789-1815*. Paris, 1925, 2 vol.
- BASSANVILLE (Anaïs). — *Salons d'autrefois*. Paris, 1862-1866, 4 vol.
- BIRÉ (E.). — *Victor Hugo avant 1830*. Paris, 1883.
- BORGERHOFF (J. L.). — *Le théâtre anglais à Paris sous la Restauration*. Paris, 1912.
- BOURGEOIS (E.). — *Manuel historique de politique étrangère* (t. II). Paris, 1925-1926, 4 vol.
- DEBIDOUR (A.). — *Histoire diplomatique de l'Europe* (t. I). Paris, 1891-1920, 4 vol.
- ESTÈVE (E.). — *Byron et le romantisme français : essai sur la fortune et l'influence de l'œuvre de Byron en France de 1812 à 1880*. Paris, 1907.
- GAUTIER (Théophile). — *Histoire du romantisme*. Paris, 1874.
- GIRARD (H.). — *Un bourgeois dilettante à l'époque romantique. Emile Deschamps 1791-1871*. Abbeville et Paris, 1921.
- JUSSERAND (J. J.). — *Shakespeare en France*. Paris, 1898.
- LAFOND (Paul). — *L'aube romantique. Jules de Rességuier et ses amis*. Paris, 1910.
- LASSERRE (Pierre). — *Le romantisme français : Essai sur la révolution dans les sentiments et les idées au XIX^e siècle*. Paris, 1907.
- MAIGRON (Louis). — *Le roman historique à l'époque romantique. Essai sur l'influence de Walter Scott en France*. Paris, 1898.
- *Le romantisme et les mœurs*. Paris, 1910.

- NETTEMENT (A.). — *Histoire de la littérature française sous la Restauration*. Paris, 1853, 2 vol.
- PARTRIDGE (Eric). — *The French Romantics' Knowledge of English Literature 1820-1848*. Paris, 1924.
- RÉAU (Louis). — *La peinture française de 1785 à 1848* (André Michel. *Histoire de l'Art*, t. VIII). Paris, 1925.
- ROSENTHAL (Léon). — *La Peinture romantique. Essai sur l'évolution de la peinture française de 1815 à 1830*. Paris, 1903.
- SÉCHÉ (Léon). — *La jeunesse dorée sous Louis-Philippe*. Paris, 1920.
- SMITH (M. A.). — *Influence des lakistes sur les romantiques*. Paris, 1920.
- SOURIAU (Maurice). — *Edition critique de la Préface de Cromwell*. Paris, 1897.
- TEXTE (J.). — *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*. Paris, 1895.
- *Les relations littéraires de la France avec l'étranger de 1799 à 1848*. (Petit de Julleville. *Histoire de la langue et de la littérature françaises*, t. VII, ch. XIV. Paris, 1899).
- THOMAS (A. B.). — *Moore en France, contribution à l'histoire de la fortune des œuvres de Thomas Moore dans la littérature française, 1819-1830*. Paris, 1911.
- VAN TIEGHEM (P.). — *Ossian en France*. Paris, 1917, 2 vol.
- VIEL-CASTEL. — *Histoire de la Restauration*. Paris, 1860, 3 vol.
- WEILL (Georges). — *Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870*. Paris, 1900.

III. Sur l'Angleterre.

Les Institutions et les Mœurs.

- ALISON (Sir A.). — *History of Europe from the Fall of Napoleon to the Accession of Louis Napoleon in 1852*. London, 1853-1857, 8 vol.
- *England in 1815 and in 1845*. London and Edinburgh, 1846.
- ASHTON (John). — *The Dawn of the Nineteenth Century*. London, 1886, 2 vol.
- *Social England under the Regency*. London, 1890, 2 vol.
- BARBEY d'AUREVILLY. — *Du Dandysme et de G. Brummell*. Caen, 1845.
- BARDOUX (J.). — *Essai d'une psychologie de l'Angleterre contemporaine*. Paris, 1906, 2 vol.
- BESANT (Walter). — *Fifty Years ago*. London, 1888.
- BOUTMY (E.). — *La psychologie politique du peuple anglais au XIX^e siècle*. Paris, 1901.
- BUTLER (J. R. M.). — *The Passing of the Great Reform Bill*. London, 1914.

- CAVENDISH (F. W. H.). — *Society, Politics, Diplomacy, 1820-1864*. London, 1913.
- CAZAMIAN (Louis). — *L'Angleterre moderne, son évolution*. Paris, 1911.
- CHASLES (Philarète). — *Etudes sur la littérature et les mœurs en Angleterre au XIX^e siècle*. Paris, 1850.
- CORNISH (F. Warre). — *A History of the English Church in the Nineteenth Century*. London, 1910, 2 vol.
- CUNNINGHAM (William). — *The Growth of English Industry and Commerce*. Cambridge, 1922, 3 vol.
- DAYOT (Armand). — *La Peinture anglaise de ses origines à nos jours*. Paris, 1908.
- ELIAS (Edith L.). — *In Georgian Times*. London, 1912.
- EMERSON (R. W.). — *English Traits (Complete Prose Works)*. London and New-York, 1891.
- FAUCHER (Léon). — *Etudes sur l'Angleterre*. Paris, 1856, 2 vol.
- FOREST (De). — *A Short History of Art*. New-York, 1920.
- HALÉVY (E.). — *Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle*. Paris, 1912, 3 vol.
- HAMMOND (J. L. et B.). — *The Town Labourer (1760-1832). The New Civilisation*. London, 1917.
- *The Village Labourer. A Study in the Government of England before the Reform Bill*. London, 1920.
- HILL (Constance). — *Mary Mitford and her Surroundings*. London, 1920.
- IRVINE (H. D.). — *History of London*. London, 1912.
- LEWES (G. H.). — *On Actors and the Art of acting*. London, 1875.
- MANTOUX (P.). — *La Révolution industrielle au XIX^e siècle*. Paris, 1906.
- *A travers l'Angleterre contemporaine*. Paris, 1909.
- MARRIOTT (J. A. R.). — *England since Waterloo*. London, 1913.
- MARTINEAU (Harriett). — *History of England during the Thirty Years War*. London, 1850. 2 vol.
- MATHIESON (W. L.). — *England in Transition*. London, 1920.
- MELVILLE (L.). — *The Beaux of the Regency*. London, 1908.
- NISARD (D.). — *Les classes moyennes en Angleterre et la bourgeoisie en France*. Paris, 1850.
- PICHOT (A.). — *L'Irlande et le pays de Galles*. Paris, 1850.
- REES (J. F.). — *Social and Industrial History of England, 1815-1918*. London, 1920.
- RÉMUSAT (Charles de). — *La vie de village en Angleterre*. Paris, 1862.
- RUBICHON (M.). — *Du mécanisme de la société en France et en Angleterre*. Paris, 1833.
- STENDHAL. — *Racine et Shakespeare*. Paris, 1854.
- THACKERAY (W. M.). — *The Four Georges*. London, 1905.
- THORNBURY and WALFORD. — *Old and New London*. London, s. d. 6 vol.

- TRAILL (H. D.). — *Social England* (t. V, t. VI). London, 1893-1897.
TUER (A. W.). — *Follies and Fashions of our Grandfathers (1807)*.
London, 1886-1887.
WALPOLE (Sir Spencer). — *History of England from the Conclusion
of the Great War in 1815* (t. I et II). London 1890, 6 vol.

La Littérature.

- ANGELLIER (A. J.). — *Robert Burns, la vie et les œuvres*. Paris, 1893,
2 vol.
BEERS (H. A.). — *A History of English Romanticism in the Nineteenth
Century*. London, 1902.
The Cambridge History of English Literature, t. X, XI, XII. Cam-
bridge.
CHASLES (Ph.). — Article sur Byron dans *La Renommée*, février 1820.
— Deux articles sur la poésie anglaise et sur les poètes vivants
(*Revue encyclopédique*, t. IX, 1821).
DAWSON (W. F.). — *Makers of Modern Prose*. London, 1899.
— *Makers of Modern Poetry*. London, 1899.
ELTON (O.). — *A Survey of English Literature, 1780-1830*. London,
1912, 2 vol.
GOSSE (E.). — *English Literature in the Nineteenth Century*. London,
1901.
HAZLITT (W.). — *The Spirit of the Age*. London, 1915.
HERFORD (C. H.). — *The Age of Wordsworth (1798-1832)*. London,
1924.
MASSON (D.). — *Wordsworth, Shelley, Keats and other Essays*. London,
1874.
RALEIGH (W.). — *Wordsworth*. London, 1921.
SAINTSBURY (G.). — *A History of Nineteenth Century Literature*,
London, 1896.
— *The Lesser Poets 1790-1837; Rogers, Campbell, Moore and others*
London, 1907.
SARRAZIN (G.). — *Poètes modernes de l'Angleterre. Savage Landor...
John Keats*. Paris, 1885.
SYMONS. — *The Romantic Movement in English Poetry*. London,
1909.

Pour le Doyen
de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
L'Assesseur,
H. DELACROIX

Vu
et permis d'imprimer.
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY

ABRÉVIATIONS

Rubichon	Rubichon (M.), <i>De l'Angleterre.</i>
Pillet	Pillet (Maréchal de camp). <i>L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces, etc.</i>
Sarrazin	Sarrazin (Jean). <i>Tableau de la Grande-Bretagne ou observations sur l'Angleterre.</i>
Marsan	Marsan. A M. Lavigne jeune, propriétaire du Mémorial bordelais. <i>Contre l'ouvrage de Pillet.</i>
Taschereau de Fargues ..	Taschereau de Fargues, <i>La Vérité sur l'Angleterre, etc.</i>
La Vauguyon	La Vauguyon, <i>La Vérité sur l'Angleterre par un Français.</i>
Simond	Simond (Louis). <i>Voyage d'un Français en Angleterre pendant les années 1810 et 1811.</i>
Madame d'Avot	Mme d'Avot. <i>Lettres sur l'Angleterre.</i>
Dupin	Dupin (Charles). <i>Voyages dans la Grande-Bretagne, etc.</i>
Depping	Depping (Georges Bernard). <i>L'Angleterre ou description historique et topographique du royaume uni de la Grande-Bretagne.</i>
Lezeverne.....	Lezeverne. <i>Les Plaisirs d'un Prisonnier en Ecosse.</i>
Blanqui.....	Blanqui (A.). <i>Voyage d'un jeune Français en Angleterre et en Ecosse.</i>
Staël-Holstein	Staël-Holstein (Auguste de). <i>Lettres sur l'Angleterre.</i>
Pichot	Pichot (A.). <i>Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Ecosse.</i>
Crapelet	Crapelet (G. A.). <i>Souvenirs de Londres en 1814 et 1816.</i>
Arcieu	Eusèbe de Salle (Arcieu). <i>Diorama de Londres en 1822.</i>
Nougaret	Nougaret, <i>Londres, la Cour et les Provinces d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, etc.</i>
Gourbillon	Gourbillon (A. de). <i>L'Angleterre et les Anglais, etc.</i>
Necker de Saussure	Necker de Saussure, <i>Voyage en Ecosse et aux Iles Hébrides.</i>
Nodier	Nodier (C.), <i>Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse.</i>
Walsh	Walsh (le vicomte). <i>Lettres sur l'Angleterre.</i>
Roissy	Roissy (Q. de). <i>Londres Pittoresque.</i>
Desquiron de Saint-Agnan	Desquiron de Saint-Agnan (<i>All Ears and All Eyes</i>). <i>Tableau descriptif, moral, philosophique et critique de Londres en 1816.</i>

Rey	Rey (J.). <i>Des institutions judiciaires de l'Angleterre comparées avec celles de la France.</i>
Say	Say (J.-B.). <i>De l'Angleterre et des Anglais.</i>
Blairie	Blairie (Ollivier de la), <i>Un mot sur les Anglais.</i>
Buzonnière	Buzonnière (L. de). <i>Le Touriste Ecos-sais ou Itinéraire général de l'Ecosse, précédé de Souvenirs d'un Voyage en Ecosse.</i>
Custine	Custine (A. de). <i>Mémoires et Voyages, etc.</i>
Cottu	Cottu (Charles). <i>De l'Administration de la Justice criminelle en Angleterre, etc.</i>
Tissot	Tissot (Amédée). <i>Paris et Londres comparés.</i>
Montulé	Montulé (E. de). <i>Voyage en Angleterre, etc.</i>
Marcellus I	Marcellus (Le comte de). <i>Voyage à Greenwich, Twickenham et Hartwell.</i>
Marcellus II	<i>Lettres sur l'Angleterre.</i>

INDEX DES NOMS PROPRES

- Achard, 102.
 Addison (Joseph), 74, 226, 235.
 Allan, 279.
 Allen (Miss), 128.
 Ampère (A.-M.), 54.
 Ampère (J.-J.), 64, 97.
 Ancelot (Mme), 78.
 Anne (reine), 86.
 Antioche (F. M. A.), 34 n.
 Arblay (général d'), 266.
 Arbuthnot (Mrs.), 42.
 Arcieu (Eusèbe de Salle), **163-164**,
 207, 208, 255, 258, 259, 261, 262,
 267, 268, 272, 274, 275, 276, 295,
 296.
 Arioste, 263.
 Aristote, 267.
 Artonne (André), 37 n.
 Ashton (John), 30 n.
 Austen (Jane), 301.
 Avot (Mme d'), 67, **159-162**, 189,
 195, 287, 288, 290, 293, 295, 297,
 299, 305.
 Babut (Mme), 95.
 Bacon (Fr.), 225.
 Bailey (Judge), 113.
 Baillie (Joanna), 254.
 Balzac (H. de), 312.
 Bamford (S.), 196.
 Banks (Sir Jos.), 139, 140, 149.
 Barante (baron de), 44.
 Barbey d'Aurevilly, 292, 293.
 Barbier, 26 n.
 Bathurst (Hon. Seymour), 53.
 Bathurst (Lady), 53.
 Bathurst (Lord), 40.
 Bayard, 93.
 Baylis, 73.
 Beattie (James), 226.
 Beaumont (Fr.), 226.
 Belloc (Mrs.), 98.
 Belzoni (J.-B.), 230.
 Bentham (J.), 73, 126.
 Bernardin de Saint-Pierre, 247.
 Bertin (Armand), 38, 43.
 Bertin (Victor), 178.
 Besant (Walter), 21 n.
 Beyle (Henri), voir *Stendhal*.
 Bigg (Arnold), 277.
 Blackwood (John), 251.
 Blairie (Olliv. de la), 195.
 Blanqui (Ad.), 100, **130-133**, 186,
 205, 211, 256, 260, 272, 299.
 Blessington (Lady), 168, 169.
 Blessington (Lord), 168, 169.
 Birch (Miss), 87.
 Boileau (N.), 224.
 Boigne (Mme de), **34-35**, 36.
 Bonald (H. de), 45, 178.
 Boswell (J.), 193.
 Bouchené-Lefer, 179 n.
 Bourke (min. danois), 102.
 Bourqueney (F. A.), 37, 38, 41, 42
 45, 192, 295, 301.
 Bowdich (T. E.), 230.
 Braham (J.), 26, 133 n, 283.
 Brême, 77.
 Bridgeman, 85.
 Brougham (H.), 71, 76, 77, 86, 100,
 105.
 Brown (Thos.), 71, 72, 73, 85, 178.
 Broglie (duc de), **104-106**, 304, 308.
 Bruce (Robert), 132.
 Brummell (Beau), 167, 292.
 Brunet, 178.
 Buckingham (J. S.), 230.
 Bulock, 55.
 Bulow, 113, 114 n.
 Bunbury (Hamilton), 91.
 Bunbury (Hugh Mill), 91.
 Bunbury (Lydia), 90.
 Bunyan (John), 234.
 Burdett (Fr.), 73, 193.
 Burger (G. A.), 241.
 Burke (Edmund), 100.
 Burns (Robert), 165, 223, 224, 225,
 226, 246, 247, 248, 312.
 Butler (S.), 226, 248.
 Buzonnière (L. de), **164-165**.
 Byron, 58, 64, 76, 84, 90, 97, 98, 100,
 163, 167, 168, 223, 224, 225, 227,
 228, 229, 231, 232, 234, 237, 238,
 240, 243, 244, 245, 249, 250, 253,
 263, 311, 312.

- Cailleux (A.-A.-A.), 82, 178.
 Calcott (Sir W.), 279.
 Calvin (J.), 217.
 Campbell (Thos.), 223, 225, 227, 247.
 Campbell (Lady Charlotte), 103.
 Canning (G.), 36, 40, 87, 105, 143, 168, 192 n, 193.
 Canning (Miss), 42.
 Caraman (cte de), 35, 42, 82, 113, 202.
 Carlyle (Thos.), 245.
 Caroline (reine), 58.
 Carné (cte de), **46-48**.
 Castlereagh (Lord), 34, 36, 54, 87, 168.
 Catalani (A.), 25, 133 n, 150, 241, 283.
 Cayla (Mme de), 178.
 Cazamian (L.), 176.
 Cazes (baron de), 42.
 Chantrey (Sir Fr.), 52, 85, 92 n, 274, 275, 276.
 Charles II, 167.
 Charles XI, 43.
 Charles-Edouard (prince), 175.
 Charlet (N.-T.), 55, 57, 111, 178.
 Charlotte (princesse de Galles), 53.
 Charrière (Mme de), 101.
 Charrin, 217 n.
 Chasles (Michel), 71.
 Chasles (Philarette), **71-75**, 225-228, 253, 312.
 Chateaubriand, **37-43**, 45, 86, 89, 168, 172, 192, 218, 228-229, 301, 303, 308, 312.
 Chatterton (Thos.), 227.
 Chaucer (G.), 225, 246.
 Chénier (A.), 251.
 Chesterfield (Lord), 283.
 Churchill (les), 87.
 Cimarosa, 76 n.
 Clarke (Mary), 50, 79, 98.
 Cobbett (Wm.), 73, 107, 193, 196, 197.
 Coigny (Mme de), 79.
 Coleridge (S. T.), 72, 73, 223, 227, 234, 238, 241, 249, 263.
 Collinet, 40 n.
 Collins (W.), 279.
 Colman (George), 255.
 Colquhoun (A. C.), 24.
 Constable (J.), 251, 277, 279, 280, 282, 311.
 Constant (B.), **101-104**, 197, 265, 308.
 Constant (Ch.), 102 n.
 Constant (Mme), 103.
 Cook (Richard), 277.
 Cooper (Fenimore), 231.
 Corneille (Pierre), 265, 268.
 Corrège, 278.
 Cottu (Ch.), **113-117**, 182, 186, 197, 207, 208, 300, 310.
 Cowley (Abraham), 226.
 Cowper (Wm.), 100, 220, 225, 227, 234, 235, 237, 312, 336.
 Crabbe (G.), 225, 227, 234, 237, 238.
 Crapelet (G. A.), **154-155**, 297.
 Crashaw (Richard), 226.
 Crawford (les), 87.
 Cromwell (O.), 86.
 Cruikshank (G.), 281.
 Curran (J. P.), 86, 100, 263.
 Custine (Astolphe de), 41, 82, **171-174**, 178, 189, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 213, 232-233, 256, 258, 259, 266 n, 269, 270, 272, 285, 288, 290, 293, 294, 304.
 Danemark (princesse de), 41.
 Dante, 124.
 Darwin (Erasmus), 235.
 Daudet (E.), 36 n.
 Daunou (P.-C.), 137.
 Dauphin (Le), 140.
 David d'Angers, **49-52**, 82, 92 n.
 David (Louis), 50, 311.
 Davy (Sir Humphrey), 129, 148, 300.
 Decazes (duc), **36-37**, 55.
 Defauconpret (A. J.-B.), **70-71**, 191, 207, 208, 209, 210, 211, 219, 229-232, 258, 259, 260, 263, 266, 271, 275, 277, 283, 286, 287, 288, 290, 296, 299, 312.
 Defoe (D.), 225.
 Delacroix (Eugène), **58-61**, 82, 183, 255, 259, 270, 271, 282, 311.
 Delécluze (Et.), **63-66**, 81, 97, 98, 109, 125, 178, 292.
 Delille (J.), 223, 235.
 Denham (J.), 226.
 Depping (G. B.), **136-139**, 182, 186, 207.
 Desborough (Lady Davis), 102.
 Deschamps (Emile), 253.
 Desquiron de Saint-Agnan, **153-154**, 155, 217.
 Devonshire (duc de), 36, 53.
 Dickinson (T. W.), 13.
 Diderot, 268.
 Dodwell (E.), 55.
 Dorey, 55, 56.
 Doucet (Camille), 91.
 Dowton (Wm.), 263.
 Dryden (John), 76, 226, 235, 248.
 Dubois (P.), 109, 303.
 Dubois-Fontanelle, 76.
 Duchenois (Mlle), 257.
 Ducis (J.-F.), 264, 265.
 Dumas (Alex.), 312.
 Dupin (Ch.), **140-145**, 182, 187, 211, 309.
 Duponchel (C.-E.), 98, 178.
 Duras (Mme de), 42.
 Dutens (Jos. M.), **139-140**, 309.
 Duvergier de Hauranne, 61, 98, **109-111**, 178, 184, 197, 255, 270, 308, 310.

- Edgeworth (Maria), 104, 162, 294, 301.
Edwards (Dr.), 78, 80.
Edwards (Ed.), 78, 80.
Edwards (Ies), 98.
Edwards (Milne), 80.
Eldon (Lord), 40, 185.
Elgin (Lord), 49.
Ellenborough (Lady), 53.
Elmore, 60, 60 n.
Erskine (Lord), 71, 86, 100, 105, 106.
Escars (duchesse d'), 178.
Esménard (J.-A.), 223.
Espriella (Manuel Alvarez), 14.
Essex (Cte d'), 36.
Esterhazy (princesse), 36, 40.
Estève (Edmond), 223.
- Farren (W.), 256.
Fauriel (Cl.), 80.
Fergusson, 272 n.
Fielding (H.), 76, 218 n, 225, 244.
Fielding (Thalès), 60.
Fielding (frères), 54, 58, 59.
Fife (Lord), 83.
Flahaut (cité de), 179.
Flaxman (John), 49, 50, 73, 85, 276.
Fletcher (J.), 226.
Ford (J.), 223, 226.
Foscolo (Ugo), 73.
Fox (C. F.), 72.
Franklin (capitaine), 41, 230.
Fry (Mrs.), 36.
Fuseli (H.), 148, 280.
- Gaillard (abbé), 90.
Gallois, **138-139**.
Galt (John), 231.
Garrick (David), 255, 260.
Gautier (Théophile), 75.
Gay (John), 226.
Genlis (Mme de), 266.
George III, 188, 189, 255.
George IV, 58, 189.
Georges (Mlle), **66-68**, 178.
Gérard (François), 54, 65, 98, 99, 109, 178, 303.
Géraud (Edmond), 253.
Géricault, **55-57**, 178, 281, 311.
Gessner (S.), 251.
Gibbon (Ed.), 76, 210.
Gilpin (Wm.), 133, 149.
Girard (Henri), 253.
Glengall (comtesse de), 42.
Glover, 77.
Godwin (Wm.), 74, 242.
Goethe, 97, 99, 245, 262.
Goldsmith (Lewis), 114 n.
Goldsmith (O.), 218 n, 227, 247, 251, 254, 255.
Gordon (J.-B.), 151.
- Gourbillon (A. de), **13-17**, 199, 201, 205, 206, 210, 211, 213, 218, **223**, 289, 294, 297, 298, 299, 300.
Grace (Sheffield), 176.
Grange (marquis de la), 178.
Grattan (H.), 71, 86, 100, 193.
Gray (Thos.), 226, 228.
Gray (Robt.), 299.
Grenville (Lord), 106.
Grey (Lord), 106.
Grosley, 152.
Grosvenor (Lord), 276.
Guiche (duc et duchesse de), 41, 167, 178.
Guillemardet, 59, 271.
Guizot (Louis de), 111.
Guizot (F.), 267.
Gwydir (Lady), 42.
- Hændal (G. F.), 148.
Halcomb, 111.
Hallam (H.), 77.
Hammond (B. et J. L.), 202.
Haydon (Benjamin), 277.
Hazlitt (Wm.), 54, 99, 247, 250.
Hédiard, 57.
Hemans (Felicia), 232.
Henderson (John), 260.
Henry (Louis), 264 n.
Henry VIII, 85, 278.
Herder (J. G. von), 92, 93.
Herhan, 112.
Herman, 83.
Hobhouse (J. C.), 76, 77.
Hogarth (W.), 278.
Hogg (James), 165, 252.
Holcroft (Thos.), 54.
Holland (Lady), 102.
Holland (Lord), 68, 105, 106, 129, 140.
Homère, 92 n, 226, 237, 300.
Hooker (Dr.), 83.
Howard (H.), 277.
Hugot, 83.
Hulmandell, 82.
Hume (David), 77.
Hunt (Leigh), 243, 249.
Huskisson (Wm.), 140, 150.
- Ireland, 230.
Irving (Edward), 74, 96, 100, 219.
Isabey (Eugène), 82, 165, 178.
Isabey (J.-B.), **57-58**.
- Jacquemont (Victor), 54, 179.
Jaubert (Fr.), 310.
Jeffrey (Fr.), 237, 249.
Jersey (Lady), 53.
Johnson (Dr.), 133, 162, 247, 248.
Jonson (Ben), 76, 226.
- Kean (Edmund), 36, 60, 78, 162, 256, 257, 258, 259, 260, 262.
Keats (John), 227, 234, 243, 312.

- Kelly (Miss), 256, 260, 262.
 Kembble (John), 26, 68, 162, 168, 257, 260, 261, 262.
 Kembble (Ch.), 260, 261, 269.
 Kent (W.), 85, 178.
 Klopstock (F. G.), 251.
 Knowles (Sheridan), 254.
 Knox, 165.
 Kotzebue (A.-F.-F.), 255.
- La Chastre (comte de), 33.
 La Châtre (Mme de), 266.
 La Fayette (général), 18, 98.
 Lafont (P. C.), 41, 178, 257.
 Lafontaine (J. de), 73, 244.
 Lagden (Emma), 54.
 Lagden (Fanny), 54.
 Laing (W.), 251.
 Lamartine (Alphonse de), 41, 45, 87-90, 107, 187, 272, 292, 312.
 Lamartine (Mme Valentine de), 87 n.
 Lamb (Charles), 73.
 Lamb (Lady Caroline), 53, 102.
 Lami (Eug.), 61-63, 281.
 Lancival (Luce de), 223.
 Landor (W. S.), 233, 234.
 Landseer (Sir Edwin), 281.
 Lansdowne (Lord), 105.
 La Rochefoucauld, 237, 238.
 La Tour-Maubourg (marquis de), 35.
 Laurent (Achille), 112.
 La Vauguyon, 26-31, 31 n, 182, 184, 187, 208, 287, 292, 297, 300.
 Lawrence (Sir Thos.), 51, 54, 99, 277, 279, 280, 281, 282.
 Le Brun (Mme Vigée), 280.
 Le Nôtre (André), 85, 178.
 Leroux (Pierre), 112-113.
 Lévis (duc de), 178.
 Lewes (George H.), 262.
 Lewis (M. G.), 231.
 Lezeverne, 31-32.
 Lieven (comte de), 36.
 Lieven (comtesse de), 36, 40, 48.
 Ligon (général), 53.
 Lingay, 97.
 Linwood (Miss), 162.
 Liston (J.), 256, 263.
 Liverpool (Lord), 40, 106.
 Londonderry (Lady), 53.
 Londonderry (Lord), 40.
 Lorrain (Claude), 226, 276, 278, 281.
 Loudon (J. C.), 178.
 Louis XIV, 269.
 Louis XVI, 36.
 Louis XVIII, 36, 55, 178.
- Macaulay (Th. B.), 84, 104.
 Mackintosh (Sir Jas.), 71, 86, 100, 106, 128, 129, 140, 211.
 Macready (W. C.), 256, 257, 260, 261, 262, 266, 267, 269.
- Magnin (Ch.), 270.
 Mainvielle, 66.
 Malepeyre, 217 n.
 Mallet Dupan, 104.
 Mallet Dupan (fils), 104.
 Malte-Brun, 137.
 Malthus (Robt.), 126.
 Mantoux (Paul), 200.
 Manzoni (Alex.), 229.
 Marcellus (comte de), 45-47, 178.
 Marcellus (vicomte de), 37, 38, 40 n, 42, 43, 106, 228.
 Marie-Antoinette, 26.
 Mars (Mlle), 256, 257, 260.
 Marsan, 22.
 Martial (M. V. M.), 275.
 Martin (J.), 277.
 Massillon (J.-B.), 220.
 Massinger (Ph.), 223, 226, 258.
 Mathews (Ch.), 26, 62, 104, 162, 168, 256, 262, 263.
 Maturin (C. R.), 231, 254.
 Melcombe, 77.
 Mellish, 53.
 Mérimée (Léonor), 54-55, 280, 281.
 Mérimée (Mme L.), 54.
 Mérimée (Prosper), 50, 54, 58, 64, 80, 81, 97-99, 109, 178, 281, 285, 303, 312.
 Merle (J. T.), 176.
 Michel-Ange, 22.
 Michelet (J.), 212.
 Mill (J.), 104.
 Mill (les), 126.
 Mill (John Stuart), 127.
 Miller (Jos.), 152.
 Milmans (les), 220.
 Milton (John), 58, 76, 90, 222, 224, 226, 228, 229, 235, 241, 251, 266.
 Mirabeau, 72.
 Mitford (M. R.), 223, 266, 301.
 Mohl (Mme), 79.
 Molière (J.-B. P. de), 86, 255.
 Monnet (Jean), 66.
 Monnier (Henry), 61-63, 281.
 Monod (Adolphe), 64, 95-96, 219.
 Monod (Louise), 64, 178.
 Montague (Lady Mary), 53, 301.
 Montesquieu, 122.
 Montgomery (James), 74, 234, 250, 251.
 Montmorency (vicomte de), 38.
 Montrond, 179.
 Montulé (Ed. de), 169-171, 189, 283, 289.
 Moore (Thos.), 90, 168, 225, 227, 232, 245, 246, 247, 250, 312.
 Morand (Col.), 114 n.
 Morgan (Lady), 50, 78, 98, 230, 231, 246, 247, 301.
 Mortimer (G.), 96, 219.
 Mounier (Ed.), 78.
 Mozart (W. A.), 76 n.
 Mulready (Wm.), 277, 279.

- Munden (J. S.), 263.
Musset (A. de), 253, 312.
- Napoléon I^{er}, 44, 52, 126, 187, 252, 277.
Nash (John), 139.
Nat, 64.
Naysmith, 277.
Neate, 100.
Necker (Jacques), 105.
Necker de Saussure, **135-136**, 137, 211, 273, 274, 277.
Neveu, 54.
Newton (John), 220.
Newton (Sarah), 79, 80.
Nightingale (famille), 64, 65.
Nightingale (Florence), 65.
Nisard (D.), 190.
Noailles (Mme de), 41, 178.
Nodier (Ch.), 32, **82-84**, 92 n, 98, 136, 137, 165, 178, 203, 204, 211, 215, 255, 260, 270, 272, 274, 275, 277.
Northcote (J.), 54, 277.
Nougaret, **152-153**, 191, 207, 217, 218, 291, 305.
- O' Connell (Daniel), 47, 48.
O' Keeffe (John), 255.
O' Meara (Dr.), 231.
O' Neill (Miss), 256, 261.
Opie (Amelia), 301.
Orléans (duc d'), 178.
Orsay (comte d'), 41, **167-169**, 292.
Oscar, 83.
Osmond (marquis d'), **33-35**, 43, 57.
Ossian, 83, 84, 172, 173, 174, 241.
Otway (Thos.), 76, 226, 254.
Owen (Robt.), 118.
- Paine (Thos.), 242.
Parnell (Thos.), 226.
Parry (Ev.), 232, 245.
Parseval-Grandmaison, 223.
Pavie (Théodore), 51.
Pavie (Victor), 51, 52.
Peel (Sir John), 40, 185, 192 n.
Penley (la troupe), 266.
Pennant (Thos), 133.
Petty (Sir Wm.), 151.
Pézerat, 93.
Phillips (Ch.), 86, 100.
Pichot (Amédée), 82, **84-87**, 98, 100, 163, 183, 189, 211, 217, 219, 220, 227, 229, 233-251, 253, 256, 258, 259, 263, 267, 268, 269, 274, 275, 276, 278, 304, 311, 312.
Pickersgill (H. W.), 51.
Picot, 54.
Pierrel, 59, 60, 259, 271.
- Pillet (R.-M.), **18-21**, 22 n, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 31, 77, 200, 219, 260, 261, 262, 288, 295, 298, 299, 300.
Pilorge, 38, 43.
Pisieux (Mme de), 42.
Pitt (William), 124, 288.
Polignac (prince Jules de), 43.
Pope (Alexander), 76, 85, 226, 237, 248.
Porter (Sir Robt. Ker), 230.
Potier (C.-J.-E.), 256.
Prior (M.), 226.
Proctor (B. W.), 234, 252.
- Quatremère de Roissy, **157-159**, 295.
Quinet (Edgar), 80, **92-95**, 255.
- Rabelais (Fr.), 92 n.
Racine (J.-B.), 86, 224, 265, 268, 269, 276.
Radcliffe (Mrs.), 76.
Raeburn (H.), 277.
Raphaël, 148.
Réau (L.), 311.
Rébecque (César Constant de), 178.
Récamier (Mme), 26, 303.
Régent (prince), 189, 250, 277.
Rémusat (Ch. de), 64, 109, **111-112**.
Rennie (J.), 139.
Repton (H.), 178.
Rey (Jos.), **117-119**, 189, 197.
Reynolds (Joshua), 54, 277, 278, 280.
Ricardo (David), 104, 126, 129.
Richardson (Samuel), 76, 225.
Richmond (Lord), 53.
Richter (John), 128.
Rivarol (comte de), 188.
Rivière, 45.
Robertson (F.), 76, 77, 132.
Rochard (Jacques), **53-54**, 60, 99, 280.
Rogers (Samuel), 247, 249.
Rolls, 72.
Romilly (Lady), 103.
Romilly (S.), 185, 193.
Rose (W. S.), 230.
Rosenthal (Léon), 279.
Rossini (G.), 233.
Rothschild, 41.
Roujon (Henry), 56.
Rousseau (J.-J.), 225, 227, 236, 264.
Rubichon (Maurice), 13, **120-125**, 184, 189, 190, 197, 208, 216, 218.
Ruskin (J.), 272.
Russel (George), 230.
Russell (G. W. E.), 21 n.
Russell (Lord John), 40, 140, 168, 193.
Ruysdaël (J.-I. Van), 281.

- Sabran (Delphine de), 172.
 Sackville-Brown (Général Sir George), 53.
 Saint-Elme (Ida), 252-253.
 Saint-Evremont, 155.
 Saint-Fond (F.), 135.
 Saint-Simon, 127.
 Sainte-Beuve, 82, **99-100**, 111; 240, 272, 312.
 Salmon (Mrs.), 133 n, 283.
 Salvator Rosa, 225, 226.
 Sand (G.), 312.
 Sarrazin (Jean), **23-27**, 29, 299.
 Say (Horace), **133-134**.
 Say (J.-B.), **125-128**, 145, 204, 211, 309.
 Scarlett (Sir James), 86, 105, 113, 114.
 Schlegel, 137.
 Scholl (Charles), 96.
 Schwitzer (baron), 60 n.
 Scott (Walter), 51, 52, 83, 84, 86, 92 n, 98, 100, 112, 143, 165, 171, 174, 222, 223, 224, 227, 229, 230, 231, 233, 238, 240, 243, 245, 251, 263, 311, 312.
 Sebastiani, 179 n.
 Séguier, 41.
 Seymour (frères), 58.
 Shakespeare, 58, 61, 64, 76, 78, 86, 90, 97, 98, 110, 155, 183, 223, **224**, 225, 226, 228, 229, 234, 235, 255, 258, 262, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 311, 312.
 Sharpe (Sutton), 80, 81, 98, 99, 299.
 Shelley (Mary W.), 301.
 Shelley (P. B.), 227, 242, 243, 252, 253, 312.
 Sheridan, 254, 255.
 Siddons (Mrs.), 26, 150, 261.
 Simeon (Ch.), 220.
 Simond (Louis), 64, 98, **146-151**, 189, 190, 192, 196, 197, 199, 201, 209, 210, 211, 214, 222, 223, 273, 277, 291, 298, 300, 302, 304.
 Sirey (Aug.), 80.
 Sismondi (S. de), **128-130**, 187, 206.
 Smith (Adam), 29, 92, 126, 136 n.
 Smith, 93.
 Smith (Julia), 64.
 Smithson (Miss), 266.
 Smollett, 76, 98.
 Sorsum (baron de), 90.
 Soulier, 59, 282.
 Southey (R.), 13, 14, 73, 222, **224**, 227, 232, 234, 238, 241, 242, 249, 312.
 Spenser (Ed.), 225, 226, 247.
 Spinoza, 242.
 Staël (Mme de), 85, 86, 104, 105, 106, 120, 265, 266.
 Staël-Holstein (Aug. de), **106-109**, 182, 184, 185, 186, 188, 190, 191, 192, 197, 199, 202, 206, 209, 211, 285, 288, 291, 292, 299, 302, 308.
 Stafford (marquis de), 278.
 Stapfer (Albert), 64, 97, 98.
 Stendhal (Henri Beyle), 50, 58, **64**, **75-82**, 97, 98, 125, 160, 182, 190, 214, 223, 228, 230, 259, 266, 273, 283, 286, 288, 291, 298, 299, 301, 303, 312.
 Sterne (L.), 76, 98, 244.
 Stewart (Dugald), 135, 136 n, 149.
 Stowe (père), 174.
 Suard, 265.
 Surr (Th. S.), 217 n.
 Swift (Jonathan), 226, 248.
 Taine (H.), 226.
 Taillandier, 179 n.
 Talma (F.-J.), **66-68**, 256, 257, 258, 260, 265.
 Talleyrand, 170 n, 266.
 Taschereau de Fargues, 26, 182.
 Taylor (baron), 82.
 Taylor (évêque), 219.
 Téniers (P.), 279.
 Thackeray (Wm. M.), 21 n, 84.
 Thierry (Aug.), 312.
 Thiers (L.-A.), 80, 310.
 Thomson (James), 76, 226, 235, 277.
 Tieck (L.), 262.
 Tierney (G.), 150.
 Tissot (A.), **185-186**.
 Tooke (J. Horne), 104, 126.
 Toplady (A. M.), 220.
 Torrens (colonel), 104.
 Tortoni, 301.
 Tracy (Destutt de), 79.
 Tracy (Victor de), 79.
 Trahard (Pierre), 99.
 Travis (Deborah), 133.
 Tromelin (général de), **43-45**, 187.
 Turner (Wm.), 230, 277, 278, 279, 282.
 Valpy, 72.
 Van Tieghem (P.), 149.
 Venn (H.), 220.
 Vernet (Horace), 281.
 Vernet (Joseph), 311.
 Viévard (J. A.), 21 n, 26 n, 27 n.
 Vignet (baron de), 89.
 Vigny (Alfred de), **90-92**, 312.
 Vigny (Mme de), 91.
 Villemain (A.-F.), 13.
 Viollet-le-Duc, 63.
 Virgile, 300.
 Virieu (comte de), 87, 273 n.
 Voltaire (F.-M. A. de), 45, 122, 232, 244, 264, 268.
 Wallace (Wm.), 132.
 Waller, 66.
 Walpole (H.), 85.

- Walsh (vicomte), 174-178, 205, 210,
211, 256, 261, 268, 269, 271, 272,
275, 277, 282, 292, 296.
Watteau (J.-A.), 281.
Wellington (duc de), 35, 36, 44, 47,
58, 275.
Wesley (John), 100, 219, 220.
West (Benjamin), 71, 277.
Westmacott (Richard), 85, 275, 276.
White (H. Kirke), 250, 251.
White (Miss), 42.
Whitefield (George), 100, 219, 220.
Wilberforce (W.), 104, 106, 129,
185, 193, 215, 220, 288.
Wilkie (David), 54, 277, 278, 279,
281, 282, 311.
Wilson (Sir Robert), 105, 110, 111.
Wint (P. de), 277.
Wise (H.), 178.
Wollaston (Dr.), 140.
Wood (Judge), 113.
Woodward (famille), 87.
Wordsworth (W.), 73, 223, 227,
232, 234, 238, 239, 240, 249, 279,
281, 312.
Wright (Miss), 98.
Wyatt (H.), 277.
Young (acteur), 60, 256, 257, 259,
260, 261, 262.
Young (Dr.), 140.
Young (Sir Arthur), 151.
Young (Ed.), 226, 228, 235.
-

Table des Gravures

- Planche I. — La Traversée sur le Paquebot.
Planche II. — Un Port du Midi.
Planche III. — Un Relai.
Planche IV. — Approches de Londres.
Planche V. — Rentrée des Watchmen.
Planche VI. — La Prière du Soir.
Planche VII. — Autographes de Crabbe, de Coleridge, de Wordsworth et
de Southey.
Planche VIII. — Aspect du Pays.
-

Table des Matières

Préface	9
----------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Les Voyageurs et leurs Voyages

CHAPITRE PREMIER

ÉMIGRÉS ET PRISONNIERS DE GUERRE

Gourbillon. — René-Martin Pillet; polémique autour de l'ouvrage de Pillet : Marsan, Sarrazin, Taschereau de Fargues et La Vauguyon. — Lezeverne	13
---	----

CHAPITRE II

LES AMBASSADEURS FRANÇAIS A LONDRES ET LE MILIEU DIPLOMATIQUE

Le comte de La Chastre. — Le marquis d'Osmond et Madame de Boigne. — Le général de La Tour-Maubourg. — Le duc et la duchesse Decazes. — Chateaubriand et le personnel de l'ambassade. — Le prince de Polignac. — Autour de l'ambassade : le général de Tromelin; le comte de Marcellus; le comte de Carné.....	33
--	----

CHAPITRE III

ARTISTES ET ACTEURS

David d'Angers. — Jacques Rochard. — Léonor Mérimée. — Géricault et Charlet. — Jean-Baptiste Isabey. — Eugène Delacroix. — Eugène Lami et Henry Monnier. — Etienne Delécluze. — Talma et Mademoiselle Georges	49
---	----

CHAPITRE IV

HOMMES DE LETTRES

Defauconpret. — Philarète Chasles. — Stendhal. — Charles Nodier. — Amédée Pichot. — Lamartine. — Alfred de Vigny. — Edgar Quinet. — Adolphe Monod. — Prosper Mérimée. — Sainte-Beuve.....	69
---	----

CHAPITRE V

ÉCRIVAINS POLITIQUES, JOURNALISTES ET AVOCATS

Benjamin Constant. — Le duc de Broglie et Auguste de Staël-Holstein. — Duvergier de Hauranne. — Charles de Rémusat. — Pierre Leroux. — Charles Cottu. — Joseph Rey.....	101
---	-----

CHAPITRE VI

ÉCONOMISTES

Maurice Rubichon. — Jean Baptiste Say. — Simonde de Sismondi. — Adolphe Blanqui. — Horace Say.....	120
---	-----

CHAPITRE VII

SAVANTS ET INGÉNIEURS

Necker de Saussure. — Georges Bernard Depping. — Gallois. — Joseph Michel Dutens. — Charles Dupin.....	135
---	-----

CHAPITRE VIII

TOURISTES ET HOMMES DU MONDE

Louis Simond. — Nougaret. — Desquiron de Saint-Agnan. — Crapelet. — Ollivier de la Blairie. — Quatremère de Roissy. — Madame d'Avot. — Eusèbe de Salle (Arcieu). — Léon de Buzonnière. — Amédée Tissot. — Le comte d'Orsay. — Edouard de Montulé. — Astolphe de Custine. — Le vicomte Walsh.....	146
--	-----

DEUXIÈME PARTIE

Les Voyageurs et l'Angleterre

CHAPITRE PREMIER

LES VOYAGEURS ET LA VIE POLITIQUE

La Constitution; le traditionalisme et l'empirisme. — Rôle politique de l'aristocratie. — Le système de non-intervention de la part de l'Etat et l'activité politique des citoyens; l'éducation politique des hommes d'Etat. — La monarchie, le Parlement et les élections. — La réforme parlementaire	181
--	-----

CHAPITRE II

LES VOYAGEURS ET LA VIE ÉCONOMIQUE
ET SOCIALE

Aspect de la campagne; la science agricole; le luxe affiché par les fer- miers; cas de détresse; ouvriers agricoles. — Rôle social de l'aristo- cratie. — Importance du commerce et de l'industrie : les docks; les	
---	--

villes industrielles; les ouvriers et les quartiers ouvriers; les fortunes énormes des grands industriels. — La bourgeoisie, sa tendance vers l'aristocratie; l'initiative privée : philanthropie et œuvres de charité. — La justice : juges et jurys. — La culture intellectuelle du peuple anglais; l'enseignement dans les écoles; les universités d'Oxford et de Cambridge; l'instruction en Ecosse; l'université d'Edimbourg..... 199

CHAPITRE III

LES VOYAGEURS ET LA VIE RELIGIEUSE

Influence de la religion sur la vie du pays; le dimanche anglais; les formes du culte protestant. — Les sectes : leur nombre et leur développement. — La religion de l'Etat; l'apathie du haut clergé; les *country curates*. — Les sermons et l'éloquence religieuse..... 213

CHAPITRE IV

LES VOYAGEURS ET LA LITTÉRATURE

Indifférence pour la littérature vers 1815; rencontre d'un Français avec Southey et Coleridge en 1810. — Le rôle de Stendhal comme vulgarisateur de la littérature et du drame anglais. — Les critiques de Philarette Chasles : sa défense de Byron dans la *Renommée*; ses articles dans la *Revue Encyclopédique* : aperçu de la littérature depuis Chaucer jusqu'à Burns; jugement sur les poètes contemporains. — Les appréciations de Chateaubriand : son enthousiasme pour Shakespeare et Milton. — Defauconpret et les récits de voyage; ses jugements sur Scott, Galt, Fenimore Cooper, Byron et Wordsworth. — L'opinion de Custine sur Scott. — L'étude de Pichot sur la littérature : esquisse de la littérature des siècles précédents; tableau de la poésie contemporaine : Crabbe, Wordsworth, Coleridge, Southey, Shelley, Keats, Byron, Moore, Campbell; jugements sur les poètes secondaires de l'époque. — Un témoignage rendu à Shelley en 1827 par une Française. 222

CHAPITRE V

LES VOYAGEURS ET LE THÉÂTRE

Décadence de la comédie et de la tragédie contemporaines; l'infériorité des pièces jouées; le renouveau du drame shakespearien, l'excellence de l'interprétation; réflexions des voyageurs sur la déclamation anglaise. — Leurs jugements sur les acteurs et les actrices de l'époque : Kean, Miss Kelly, Miss O' Neill, Kemble, Young, Macready, Mathews, Farren, Liston. — L'attitude du public français de cette époque envers Shakespeare et son théâtre. — Les jugements des voyageurs sur le théâtre de Shakespeare..... 254

CHAPITRE VI

LES VOYAGEURS ET LES BEAUX-ARTS

Le manque de goût dans l'architecture de l'époque; le culte du gothique. — L'inintelligence des beaux-arts en Angleterre. — La sculpture anglaise, ce que les voyageurs en ont vu; l'étude de Pichot sur les sculpteurs contemporains. — La peinture anglaise : les jugements de

Necker de Saussure, de Nodier, de Walsh et de Simond; l'étude de Pichot sur les peintres contemporains; les jugements des artistes : Rochard, Léonor Mérimée, Géricault, Lami, Monnier, Prosper Mérimée, Delacroix. — La musique en Angleterre. 271

CHAPITRE VII

L'ANGLAIS VU PAR LES VOYAGEURS : SON ESPRIT, SON CARACTÈRE, SES MŒURS

L'Anglais en voyage. — L'esprit anglais : pratique et positif. — Le caractère anglais : orgueil, culte du rang et de l'argent, le <i>spleen</i> , raideur britannique, esprit de justice et de bonté; portrait du <i>gentleman</i> ; le dandy. — L'Anglaise : son physique, son manque de goût, ses qualités morales; la femme mariée, la jeune fille, la culture d'esprit chez les femmes. Les mœurs anglaises : a) le <i>home</i> : esprit d'indépendance, droit divin du chef de famille; les repas; b) la vie mondaine : respect du rang social; manque de sociabilité; les lords anglais selon Pichot; un <i>roul</i> . . .	284
Conclusion	307
Appendice	313
Bibliographie	315
Abréviations	331
Index des noms propres	333
Table des gravures	341

IMPRIMERIE J. BIÈRE

18-20-22, RUE DU PEUGUE

B O R D E A U X

1930
